



Bacon, sa vie, sons temps, sa philosophie

Charles de Remusat

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

II PRÉFACE

éternelles déductions de théories soumises au même contrôle, et il faut une vocation particulière ou une impérieuse nécessité pour avoir le courage d'affronter et de suivre jusqu'au bout ces récits des plus grands travaux cependant qui aient illustré l'esprit humain.

La philosophie ne peut cesser d'être un sujet fort sérieux; mais du sérieux à l'ennui la distance est grande encore. L'histoire de la politique est sérieuse, et elle peut être attachante; bien traitée, elle intéresse autant qu'elle éclaire. Les systèmes philosophiques sont les principaux événements, ce semble, de l'histoire de la pensée. A moins de s'accuser d'une incurable frivolité, il est impossible de professer l'indifférence touchant les plus hautes questions de notre nature et de notre destinée. On ne saurait guère prétendre qu'on se soucie peu de connaître ce qu'en ont pensé les plus célèbres des hommes de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Et cependant que de lecteurs instruits et judicieux avouent qu'ils n'ont pas eu la patience d'étudier dans les livres les doctrines et les écoles principales de la philosophie! Rien n'est plus commun que les gens d'esprit qui feignent de n'y rien comprendre. Or ce pourrât bien n'être pas uniquement la faute de ce»

PRÉFACE. III

gens d'esprit. Il est facile d'accuser la légèreté des lecteurs ; mais c'est aux écrivains d'en triompher et de réussir à donner de l'intérêt à ce qu'il pourrait bien y avoir après tout de plus intéressant au monde. Pour écrire l'histoire de la philosophie avec une variété et un mouvement qui soutiendront l'attention, il suffirait peut-être de se rappeler davantage qu'elle est une histoire.

Pourquoi en effet se réduirait-elle à l'exposition des systèmes philosophiques? L'histoire politique ne se borne pas à exposer les systèmes politiques des différents États. Une histoire de la philosophie pourrait être au moins une histoire des philosophes. Leur vie individuelle n'a toujours été froide et uniforme. Ils sont sortis plus d'une fois des retraites de l'étude et de renseignement. Quand on les place dans le milieu où ils ont respiré, lorsqu'on rappelle les événements, les institutions, les religions, toutes les circonstances sociales en un mot qui ont entouré le berceau des écoles importantes et l'existence de leurs fondateurs, lorsqu'on raconte comment, sous l'influence des mœurs, des mœurs et des opinions, se sont créés, modifiés et détruits les principaux systèmes tour à tour conformes ou opposés au mouvement général des esprits, lorsqu'on les repré-

IV PRÉFACE

sente à leur naissance, puis dans leur développement, dans leurs progrès, leur lutte et leur décadence, on est conduit à embrasser, à retracer un tableau si vaste et si varié qu'il ne peut manqua

d'intéresser même les indifférents en matière de métaphysique, et l'insuffisance du talent empêcherait seule un pareil sujet de piquer la curiosité et de divertir la raison.

Dans le projet de réconcilier les honnêtes gens avec l'histoire de la philosophie, il m'avait semblé qu'on pourrait prendre l'Angleterre pour champ d'épreuve. Depuis le temps de Bacon jusqu'au nôtre, la société britannique, traversée par des révolutions politiques et des dissensions religieuses, a été constamment agitée ou plutôt animée par une liberté sans exemple. Les événements et les institutions, les controverses de la littérature et de la théologie, les débats des partis et des sectes, ont donné aux opinions philosophiques qui se sont produites chez nos voisins une réalité et une action qu'elles n'ont pas eues en tout pays. Il serait instructif et il serait piquant de caractériser à la fois l'esprit, la doctrine et la personne de tous ces écrivains, de tous ces penseurs, presque toujours mêlés par position aux affaires de leur pays. C'est en Angleterre surtout qu'une histoire de la philoso-

PRÉFACE. . V

phie serait une partie importante de l'histoire de la société.

Il fallait bien commencer par le chancelier Bacon, et une moitié de l'ouvrage que je publie aurait servi de début au livre dont je me permets d'indiquer l'idée, le reconnaissant trop considérable pour les forces et le temps qui me restent. Seulement, en me décidant à changer ce travail en une monographie de Bacon, j'ai dû la développer, la compléter, et y ajouter une esquisse de l'histoire de ses doctrines depuis sa mort jusqu'à nos jours. Toute cette

partie de l'ouvrage aurait été fondue dans la suite d'une histoire générale. Les interprètes, les continuateurs et les adversaires du baconisme ne s'y seraient montrés qu'à leurs dates ; ils paraissent ici séparés de tout le reste; le mouvement général de la pensée et de la science n'a pu être reproduit tout entier, et cet ouvrage ne saurait être regardé que comme un très- imparfait spécimen de celui que je méditais. On voudra bien ne chercher ici qu'un travail sur la vie, les écrits, la doctrine et l'influence de Bacon. J'ose espérer que l'analyse de sa philosophie aura , dans la pâleur d'une traduction sommaire, conservé quelques-unes des nuances de l'original , et comme un fioble reflet du talent qui a tant servi à ce grand

écrivain pour se placer au rang des grand» pbilo^ sophes

Bacon s'est tellement attaché à s'iaolar, il a tanu ^i peu compte de ses prédécesseurs qu'il était moin» nécessaire de préparer son histoire par celle des philosophes anglais venus avant lui. U auffiait d mdiquer le petit nombre de ceux wmquels il a pu emprunter quelque chose. Ce n'est pas qu'un retour sur les siècles de la scolastique, dans la Grande-Bretagne , eût été dépourvu d'intérêt et d'instruction. Ces fies fameuses ont produit plus d'un nom célèbre dans cette partie des annales de l'esprit humain. Dès le septième siècle, le père de l'histoire nationale, Bède le Vénérable, semble, par la diversité de son savoir et par sa connaissance de la philosophie ', supérieur à tout ce qui s*efforce d'écrire et de penser au début du moyen

* n faut cependant un peu rabattre de la part d'érudition philosophique qu'on lui a longtemps attribuée. Sur la foi d'un recueil de sentences d'Aristote et d'autres anciens inséré communément dans ses œuvres, on le jugeait plus instruit au septième siècle que

ne Tétaient les savants du douzième. Mais cet ouvrage, sur lequel nous avons tous, y compris Jourdain lui-même, bftti nos hypothèses, ne peut être, comme nousl-a appris M. Renan, antérieur au temps d'Averroès : nouvelle preuve du peu de confiance que méritent les anciennes éditions de nombre d'écrivains du moyen âge. (Averroès et I^Avtr* rotêw^, par E. Renan ^ p« 174.)

PRÉFACE. m

â|;e. Àleuin k suit de près, mais il est remarquable que ce confident de Charlemagne , appelé jeuua moora h la cour de ce priuce, a exercé sur le continent, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, sa plus grande influence. Aleuin, Jean Scot Érigent, Jean de Salisbury, Alexandre de Haies, Roger]Bacon, Richard de Middleton, Duns Scot, Walter Rupleigh, Guillaume Occam, auquel la justice prescrit de joindre Thomas Rradwardine, ne doivent certes pas être placés à un rang obscur dans les fastes de la scolastique. Mais les plus renommés d'entre eux ont réformé ou dominé surtout des écoles gauloises ou germaniques, et cette science h laquelle, dès le neuvième siècle, on donnait pour berceau TËcosse sous le nom vague alors d'Hiberuie, n'a point porté sur le sol natal ses fruits les plus éclatants. La pré** sence de Lanfranc et d'Anselme, ces deux Méridionaux, qui vinrent mourir sur le rivage de l'Angleterre, n'a pas compensé pour elle ce que lui a fait perdre l'expatriation d' Aleuin, d'Érigène, d'Alexandre de Haies et As quelques autres, et il serait difficile de montrer dans les écoles britanniques une trace continue du platonisme original du grand archevêque de Cantorbéry. En général, malgré de grands talents individuels, la philosophie, pour le foud, ne s'est pas en Angleterre

notablement distinguée de la scolastique jusqu'au seizième siècle.

L'opinion commune sur la scolastique peut être incomplète, elle n'est pas fausse. C'était éminemment un péripatétisme, mais un péripatétisme compris, interprété, traduit d'une manière particulière, et dans lequel les défauts de la doctrine primitive étaient plus souvent exagérés que corrigés. Lors donc que Bacon, chez les Anglais, et, chez nous. Descartes, ont pris Aristote pour adversaire, ils n'ont pas été tout à fait injustes. Sans contredit, la logique, après s'être emparée des esprits avec cette puissance absolue de transformation intellectuelle qu'exerce toute science exacte exclusivement étudiée, a par la suite communiqué quelque chose de son empire à la physique et à la métaphysique du même maître. Ainsi le monde intellectuel est devenu la conquête du précepteur d'Alexandre. Il ne faut pas croire cependant que cette vaste autorité n'ait point rencontré de résistance, ni soulevé de révolte. Jamais la soumission ne fut universelle. L'indépendance ne fut jamais sans asile. En tout temps, il y eut de libres esprits dont les uns ne consentirent pas à regarder la logique comme la science de toute réalité, dont les autres, en acceptant, en admirant la logique, refusèrent la même

adhésion au reste du péripatétisme. Or ce sont là, contre la scolastique et son autorité, les deux accusations fondamentales par lesquelles l'esprit moderne commença cette protestation qui dure encore. Il serait facile de montrer, dès le douzième siècle, dans le disciple d'Abélard, Jean de Salisbury, une très-pénétrante conception des bornes de la logique et de son impuissance aussitôt qu'on l'abandonne à elle-même, c'est-à-dire apparemment dès qu'on cherche la vérité ailleurs que dans les choses. Égale-

ment, Roger Bacon, à qui des découvertes au moins entrevues en mécanique et en physique ont fait une renommée qui ne peut être mensongère, a opposé tous ses instincts d'observateur aux préjugés des purs dialecticiens, et il n'a pas tenu à lui que la réforme des sciences ne fût avancée de deux siècles.

Mais des protestations isolées ne pouvaient prévaloir contre l'aristotélisme enseigné dès 850, dit-on, dans l'école d'Oxford, et que l'on trouve, en 1109, installé à Cambridge par des moines de Growland. Telle fut l'influence exercée par cette forte doctrine, qu'elle imposait ses formes et ses termes à ses ad-

t Voyez notamment le passage cité par Dugald Stewart, Phil de VEsp. kum.y part, H^e chap. 111, sect. ii.

veraftîres rnêmes» «t qu aile dominait jusqiie dans laB qppt-fovorses qui déchiraient «m wjn, jm débite qui agitèrent k seolaa-tique eontribu^rMt à prolonger sa durée, en occupant, en al)8or})ant les Mqpirts de toutes aortes, mxx, qui tendaient à l'unité comme otuii qui inclinaient à la dissidence. La tra<- . dition comme lexamen, la soumission comnⁿ la fésistancoi Tagression comme la défense trouvèrent k se déployer dans le champ de la même dialac* tique, et les docteurs les plus hardis, les plus dispur teurs, fie rendirent pa/3 toujours grand service i l^eindépendanoe de Tesprit humain. La liberté de raisonner donna souvent le change sur la liberté de penser. Aussi étalent-ce de pures querelles de scolastiques, celles qui signalèrent les derniers jours de l'activité philosophique du moyen âge. Les opposants que dans les universités anglaises ren-^e contra saint Thomas d'Aquin , attaquaient en lui le commentateur plutôt que le disciple d'Aristote, et remploi qu'il faisait en théologie de la doctrine du maître plutôt que cette doctrine même, En6n, après les succès d^eOccam

dans renseignement et la discussion, les objections de Thomas Bradwardine ont pu placer leur auteur assez haut dans Testime des critiques, mais elles nont suscité qu'une controverse inféconde et qui semble le der-

PRÉFACE. XI

nier elEoft d une philosophie rapirante. Os luttès wprémes dee «eetâs du moyen âge précédèiwt de plup de cent cinquante ans les premier» travaux de Bacon, Il y a là comme une lacune dans l'histoire delà philosophie, un intervalle singulier pendant lequel les bruits contentieux de l'école sa taisent peu à peu, à mesure que s'élève et se rapproche rbarmonieuse et puissante voix de la renaissance.

Car il arrive enfin , ce seizième siècle, ère mémorable de la délivrance, aurore du jour de gloire de Tesprit humain. Qui peut en parler Fans reconnaissance? Qui peut le célébrer sans enthousiasme? Mais comment le peindre dignement? Où trouver un dessin assez fier, une couleur assez vive, pour représenter celte incomparable époque où les génies et les caractères luttèrent de grandeur avec les événements?

Telle est pourtant la scène où il faudrait placer Bacon , et dont la description aurait pu précéder son histoire. Mais le tabl^u se fut trop agrandi, et il a fallu me borner à en dire assez pour expliquer ce que Bacon a dû à son temps et ce qu'il n'a dû qu'à lui-même. Si ce volume était accueilli avec indulgence, je pourrais plus tard, en tâchant de faire mieux connaître lord

tu PRÉFACE.

Herbert de Cherbury et d'autres contemporains ou successeurs de Bacon, essayer une esquisse plus terminée du moyen âge philosophique et de la renaissance en Angleterre, et tracer ainsi l'introduction de l'histoire que je n'ose plus entreprendre.

Pour le moment, renfermons-nous dans l'étude du baconisme. Le champ est limité. Il n'offre point de mines nouvelles à creuser, de découvertes à faire. C'est une philosophie bien vite connue, si l'on ose parler ainsi, et je ne puis, en cherchant à la décrire, et à la juger, prétendre à aucune originalité. Cependant l'examen n'en viendra peut-être pas sans à-propos. Bacon est un des grands promoteurs de l'esprit des temps modernes. Il a puissamment contribué à lui donner sa direction, à lui inspirer confiance dans sa puissance et dans ses destinées. Il l'a par avance assez fidèlement représenté. Dédain du passé, foi dans la raison, croyance au progrès, respect pour les faits, amour de la nature, passion de l'utilité, tout cela se trouve dans Bacon et dans ses livres. Mais à l'orgueil de la pensée, il joint la crainte de la spéculation, à l'enthousiasme de la science, la défiance de tout enthousiasme ; il fait, comme on l'a dit de Socrate, descendre la philosophie sur la

PRÉFACE. xiir

terre, mais il l'attache à la terre, ce que Socrate n'a point fait. L'élévation de son génie ne se retrouve pas toujours. dans ses idées, et il est quelquefois inquiet et comme embarrassé de sa grandeur. ^

Ne pourrait-on pas reconnaître là quelques caractères de l'esprit du temps? Espérances, témé-rites, découragements, abaissements, terreurs, tout cela ne se retrouve-t-il pas dans l'histoire de

la pensée, comme dans la vie réelle des peuples? La philosophie ne se ressent-elle pas de tout ce qu'éprouve la société; et ne peut-on pas étudier dans Bacon nos idées à leur origine? N'annonçait-il pas ce que nous sommes?

Personne n'en est plus convaincu que moi, aucune révolution n'a plus fait pour la vérité et l'humanité que la révolution commencée il y a trois siècles. Mais tout astre a ses éclipses, et l'esprit nouveau des sociétés et des sciences n'est pas une lumière sans nuages. Formé contre l'autorité et le moyen âge, il peut y ramener toutes les fois qu'il s'égare ou qu'il s'abaisse. La violence et la faiblesse sont les deux écueils de toute puissance, et quand il touche à ces écueils, on songe avec quelque regret au port qu'on a quitté. C'est ce qui s'appelle en politique une réaction. Ainsi les erreurs du baconisme

XI^e PRÉFACE.

ramènent à ce que Bacon a détruit; on se prend à craindre que le monde moderne n'ait été abusé par de fausses lueurs; la raison est punie de ses excès par ses défaillances. Quand la science veut aller au delà des conditions de la nature humaine elle retombe bientôt en deçà. Ayant manqué le vrai, elle s'enferme dans l'utile; intimidée, humiliée, elle abandonne un terrain où le préjugé rentre en maître. Ces oscillations philosophiques ont leurs analogues dans le monde social, et l'homme est le même acteur sur tous les théâtres. On trouvera même au doute, dans la philosophie de Bacon, le principe de bien des succès et le germe de bien des fautes. On aimera peut-être à rechercher jusqu'à quel point il a contribué aux progrès comme aux déviations du savoir humain, comment il est pour quelque chose dans les erreurs même au-dessus desquelles il s'est élevé, comment il nous a

poussés sur la pente sans s'y précipiter lui-même, et l'on voudra voir s'il a été aux hommes tout le bien qu'il espérait. En ce moment, quelques-uns disent grand mal de la révolution intellectuelle à laquelle il a participé; d'autres croient sauver l'honneur de cette révolution en la réduisant aux résultats matériels des sciences expérimentales. Ce sont deux opinions qui peuvent citer Bacon, l'une pour l'accuser, l'autre

CHAPITRE I

Considérations préliminaires. — Naissance et jeunesse de Bacon. — Études et voyage. — Ses commencements et ses succès au barreau. — Sa situation auprès de la reine Elisabeth.

Il y a, pour les ouvrages d'esprit comme pour le caractère des hommes, une qualité qui ne peut être ni acquise, ni imitée, qui, si elle n'est pas la plus nécessaire, est la plus imposante, une qualité qu'on supplée, mais que rien n'égale, et qui produit sur l'imagination plus d'effet encore que le vrai et le beau, c'est la grandeur. La grandeur semble résider plutôt dans la manière que dans la pensée. Elle peut ne pas se trouver réunie à l'étendue de l'intelligence, à l'abondance des idées, à l'art le plus profond, même au génie. Les anciens, ces maîtres de la philosophie et de l'éloquence, n'ont pas su toujours donner cette qualité incomparable à leurs chefs-d'œuvre, et le senti-

ment du beau domine peut-être celui du grand chez Platon lui-même. Descartes en est plus près que Leibnitz, quoique Leibnitz ne semble pas fort au-dessous de Descartes. Bossuet, qui n'est pas, cependant, Tégall de Leibnitz, de Descartes, ni de Pla-

ton, a plus qu'eux, et peut-être plus qu'aucun écrivain français, cet attribut de la grandeur. On le retrouverait plutôt chez Buffon que chez Voltaire ou chez Montesquieu lui-même, à qui cependant rien ne manque en élévation et en étendue, et parmi les écrivains de notre âge, un seul peut-être, dont le nom est sur les lèvres de tous les amis de l'humanité, offre dans les formes de son style cette grandeur que le talent seul ne donne pas. — Il est impossible de ne pas reconnaître une certaine grandeur dans Bacon.

Sa philosophie si on la juge dans son résultat final, ne prend point un intérêt essouffé. Là spéculation pure s'efface, et il n'a songé qu'à mettre des plombs aux idées, à la pensée, à recommander l'expérience, et d'un doigt impérieux montrer aux sciences le chemin où, marchant sur le réel, elles trouveront l'utilité. Les esprits tournés vers la science ont aimé à le prendre pour guide, et jamais les plus hardis n'ont fait gloire de suivre ses leçons. Cependant les écrits où il enseigne à la physique l'observation, à la métaphysique l'induction, ont par le ton, par la forme, par la largeur des vues, une certaine solennité qui s'empare des imaginations les plus rebelles. Il prend en écrivant un air de commandement, le maître, il parle de plus haut qu'il ne pense, et quand on lui reprocherait de la subtilité de la recherche, la

CHAPITRE

singularité des rapprochements et le luxe des images, il resterait toujours au philosophe et certainement à l'écrivain ce caractère que Je ne puis définir qu'en le nommant encore, la grandeur*

Rien donc de plus légitime , de plus motivé que sa renommée; L'excès d'admiration qu'il inspire à ses compatriotes s'expliquerait par l'allure de sa pensée et de sa diction, quand le fond des doctrines ne le justifierait en rien» Mais on a besoin de trouver la vérité dans ce qu'on* admire. On répugne à ne pas croire infaillible celui qui parle naturellement le langage de l'autorité. Il y a quelque chose de semblable dans la déférence que, nous autres Français, nous portons à Bossuet. Nous avons peine à ne pas placer sa raison à la même hauteur que son éloquence, et nous craignons d'avoir tort en pensant autrement que l'homme qui parle ainsi. Ce semble un manque de respect que de n'être pas de son avis. Les Anglais ont un peu de cette faiblesse pour leur Bacon. Il se saisit tellement de l'imagination, qu'il force la raison à s'incliner, et il les éblouit autant qu'il les éclaire. C'est que, même en rasant presque toujours le sol, il montre les ailes d'un aigle.

Il faut que cette puissance soit en lui bien réelle ^ puisqu'elle surmonte la langue ingrate dans laquelle nous lisons ses principaux ouvrages. Sa latinité n'est pas classique ni d'un goût irréprochable. Il contraint l'idiome antique à des pensées toutes modernes ^ mais il transforme ce qu'il contraint ainsi. Aux effets d'une diction brillante, il joint l'abondance des points de vue, la variété des applications, beaucoup d'idées

dedétail beaucoup d'esprit ; enfin, il faut bien en convenir, la pensée générale de sa philosophie est juste et bonne en ce qui touche la méthode des sciences. Il faut plus y ajouter qu'en ôter pour Tégar* à la vérité, et le monde moderne n'a pas eu tort quand il a proclamé Bacon un des grands serviteurs de l'esprit humain.

Nous aimons à lier étroitement la vie des hommes à leurs ouvrages, et à placer leurs idées au milieu de leurs actions. Peu de philosophes plus que Bacon exigeraient qu'on untt ainsi l'histoire à la cri* tique, non que sa vie soit d'un vif attrait en ellemême, mais elle est importante. Elle contient plus d'une austère leçon, et fait voir par le contraste quelle distance sépare quelquefois ces choses quelquefois si étroitement lié^s , les conceptions de l'intelligence et les principes de la conduite. Elle nous montre en opposition le génie et le caractère, la philosophie et le pouvoir. Elle n'est pas à la gloire de l'esprit humain, et elle lui prouve, une fois de plus, qu'il n'est pas tout. Or c'est aussi là une vérité que doit recueillir la science. Bacon fut, comme on sait, chancelier d'Angleterre, et sa valeur morale est restée un triste problème pour ceux qui voudraient de tout point estimer ce qu'ils admirent. Le doute à son égard est même de l'indulgence, quoiqu'une extrême sévérité ait été taxée d'injustice. Nous ne pourrions imiter toute l'indulgence des écrivains du dernier siècle, aujourd'hui qu'on n'a plus la ressource de savoir mal l'histoire, en négligeant les monuments authentiques. Nous concevons Voltaire, appliquant à

CHAPITRE î

Bacon le mot de Bolingbroke sur Mariborough:

« C'est un si grand homme , que j'ai oublié ses vices '. » La nation anglaise peut s'efforcer d'oublier de même*, mais ses meilleurs écrivains ne lui ont pas caché la vérité, et nous serons obligé de la dire, quoi qu'il en coûte. Toutefois, la société déplorable au sein de laquelle a vécu Bacon, et qui a été pour beaucoup

dans ses fautes, n'était pas celle où son esprit devait lui survivre. Elle était elle-même à la veille de se modifier, et avec la révolution approchait l'ère de la vraie société moderne. C'est dans l'Angleterre, telle que la révolution l'a faite, que nous voudrions voir se développer la philosophie du premier des peuples libres. Bacon, qui appartient par son esprit à cette philosophie, est plutôt, par sa vie, du seizième siècle. Comme tous les hommes qui ont contribué à déterminer un grand mouvement intellectuel, sa pensée dépasse son temps. Son temps devra donc nous occuper moins que sa pensée ^.

* c J'ai lu dans quelques écrivains que le chancelier Bacon confessa tout, qu'il avoua même qu'il avait reçu une bourse des mains d'une femme. Mais j'aime mieux rapporter le bon mot de milord Bolingbroke que de circonstancier l'infamie du chancelier Bacon. » (Lettre de Voltaire à Tiberiot, du 24 janvier 1733, sur la publication des Lettres anglaises.)

* Le nombre des travaux biographiques sur Bacon est trop grand pour que nous en dressions le catalogue. Nous nous sommes servi pour cette esquisse, d'abord de sa correspondance et de ses œuvres, puis de quelques documents contemporains ou peu s'en faut, comme la notice de William Rawley, son secrétaire et son chapelain, *Life of Francis Bacon*, Opusc. var. posth., 1 vol. in-8, Lond., 1688; l'éloge de Thomas Tenison, *Lives of eminent men*, by John Aubrey, 3 vol

VIE DE BACON,

Il existe en tout pays une classe d'hommes consi-
 dérée même, la première peut-être par son influence continue et
 par l'utilité de tous les jours, quoique, par l'éclat des services et

de la renommée, elle n'occupe que la seconde place. C'est une classe que connaissait peu l'antiquité, que connaît peu le moyen âge, et dont le nom même serait difficile à trouver. C'est celle des fonctionnaires publics, comme on dirait en France aujourd'hui, de ces hommes consacrés par profession à l'administration générale, et admis par là au gouvernement. Elle a, dans toute l'Europe, en partie divisé, en partie remplacé l'aristocratie elle a grandi avec la puissance de l'État. C'est sous les Tudors, on l'a remarqué, Lioud., iHiZ, S^{DS} i^{ég}ligep les ym de Bacoo, par D. Maillet, Bacon's Works 4 vol. in-4o Lond., 1740; par Tabbé Émery, Christianisme de Bacon, 3 toI. in-42, Paris, an vu; par M. de Vausellet, Histoire de la vie et des ouvrages de Bacon, 8 vol. in-8, Paris, 1833, nous avons eu principalement sous les yeux Tessai sur Bacon de M. Macaulay, Critical and historical Essays, éd. Tauchnitz, t. 111, p. 1-146; les biographies de Nicolas H de François Bacon, par lord Campbell, The lives of the lord chancellors, P^{édit}*, Lond., 1646, t. V, cb. X, Uell, Uelsniv.; la vie de Bacon, par M. BasU Montagu, The Works of Fr. Bacon, 16 vol. in-8, Lond., 1634, t. XVI, 1^{re} et S^{es} parties; U AoUce de M[»] Bouillet, Œuvres philosophiques de Bacon, 3 vol. in-8, Paris, 1834, t. 1, p. v; celle de M. Riaux, Œuvres de Bacon, 3 vol. in-8, Paris, 1845, t. I. Quand nous citons Bacon c'est toujours, pour la philologie, l'édition de M. Bouillet, et pour le reste, 1^{re} édition de Lioudres de 1834, 10 vol* in-4o. La plus belle, quoiqu'un peu confuse, est celle de M. Montagu, publiée par Pickering. Longman en publie en ce moment une nouvelle qui paraît plus commode et plus complète: The entire Works of Bacon, a new éd. by U^slie Uiff/. Spedding et fi. Ueal/.

que ' qij'elte » cpiipinDcé en ingleterre à mériter ^{at}el)tjû^{at} de Tbistaire. leur gQiiverpempqt, 4 pe>i près (da^{at}potiqui^{at} (liins

ses prpc^dés et son langage, mais Qrdjnairempat patioal e|, régulier, exigea h concoure et fomja le erédit de ee» agents iî^pables qui mettent \mv conscience et Ipur bonRewr à «ervir l'État ^t à repréientejp)>ufpnté, q^lqqfois aux dépens diî la Gonsciencp pt de l'honneur \ de ces Vmmes d'affaire^, amig dQ Ift m\^t jlpvqués fiu puWiq, fidèles ^n^ lois, fnftis docile^ au pnuvoir, fOwl dédajgupu^ de« lois, fju puljHc št d« topte^ règle^ . f.es deuŸ Cecil spnt, son» !<B rognp d'Élisa})»^!^ pt # son 3U^ûc^sŸeur, les modèles de Pe genre d'hommes publics, \^Bh\h^ plutôt q«e gr^p()Ÿ minisir^?? saclmnt se maintenir è la cour mm jamais rPWP^ avec le payS; C'est en géqéral dans U pprM^P À^ 1» n/^tipn d'pù sortait la magistrature, p'pst my h lisière de la poblpsse et 4^ la bourgepisip , c'est partpul^ oA la jeunesse avait reçu complète réduoation libérale , que se recrutaient, à la On du imfm àgp, les ponsails d'ptat et tout ce qui y rpssemblp. Même pn Augleterre, |a judicature était oIofs, bien plu? qu'aujourd'bui, un acheminement à la politique, et d'autres ministres que les chanceliers venaient des bautos cours du royaume. A cette plassepeu riche en grauds hommes, mais bien pourvue en gens dP niérîte, et où les philosophes du premier ordre sont encore plus rares que les politiques du premier rang, appartenait la famiUa de Bacon.

» Mapaulay, Binieiffit qml Jfis (im(^Sj Essmjs^ i. Il, p. 8|.

Son père, sir Nicolas Bacon, fut pendant plus de vingt ans lord garde ou lord keeper du grand sceau de la reine Elisabeth. Né en 1510, d'une famille considérée du Suffolk, il avait siégé dans les cours spéciales du règne de Henri VIII et des deux règnes suivants, et conservé une honorable réputation, quoique, suivant la mode du temps, il eût poussé la prudence jusqu'à paraître catho-

lique sous la reine Marie. Appuyé par son beau-frère William Cecil, qui, grâce à la même prudence, s'était, depuis Edouard VI, maintenu dans le ministère, en se ménageant d'avance la faveur d'Elisabeth, il fut, dès que celle-ci monta sur le trône, créé chevalier, et il reçut le grand sceau que venait de perdre le chancelier Heath en refusant le serment de suprématie. Sir Nicolas, dans ces fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, fit constamment preuve de capacité, de probité, de modération, autant que le lui permit son dévouement au pouvoir royal. Fidèle à sa devise : *Mediocria firma* il n'ambitionna ni le titre de chancelier, ni la pairie. « C'était, dit son fils, un homme tout simple, droit et constant, sans aucune finesse ni duplicité, il pensait que, dans les choses de la vie privée et dans les affaires de l'État, il fallait prendre appui sur une ferme et sage conduite, non sur l'art de circonvenir autrui, suivant ce mot de Salomon : « L'homme prudent regarde à

* Certain Observation upon a libel, ibid; Bacon's Works, t. IIF, p. 96. — Son portrait, d'après un original de Zuccero, est dans la collection du duc de Bedford, à Woburn Abbey.— Edm. Lodge, Port, of illust. person. t. II, 3-5, in-4, Lond.,

CHAPITRE

« s'espaſſe, le sot se détourne pour aller de biais. » Aussi révoque de Ross, qui était un observateur pénétrant, disait-il de lui qu'on ne pouvait le gagner par des paroles, et qu'il était impossible d'en venir à bout, parce qu'il n'offrait pas de prise ; et la reine-mère de France, princesse très-politique, remarquait qu'il aurait dû siéger

dans le conseil d'Espagne, parce qu'il dédaignait les incidents et en restait toujours au point de départ. » Son illustre fils est loin d'avoir mérité les mêmes éloges.

On a remarqué que jamais les femmes d'un haut rang en Angleterre n'ont été plus distinguées par l'instruction et le goût des lettres qu'à la fin du règne de Henri VIII et à la cour d'Edouard VI. Lady Jane Grey se consolait des ennuis de sa mélancolique jeunesse, en lisant le Phédon dans l'original. La princesse Elisabeth parlait plusieurs langues , et s'entretenait en grec avec son maître , Roger Ascham. Les cinq filles de sir Anthony Cooke *, un des précepteurs du roi Edouard , la passaient encore en savoir. L'aînée, qu'on mettait au premier rang après Jane Grey, Mildred, avait épousé V^{^^}illiam Cecil , qui, connu plus tard sous le nom de Burleigh ^, demeura quarante

* De Gyddy Hall, Essex, mort le 11 juin 1576, enterré à Rumford, avec inscriptions grecque, anglaise et latine.

» L*orttaographe ancienne est Burgbley, et elle a été reprise. Le marquis d*Exeter, qui représente aujourd*bui la famille, prend, parmi ses titres, celui de lord Burgbley» et c'est ainsi que M. Nares a écrit ce nom dans ses mémoires sur la vie du ministre d*Élisabetb , publiés en 1828-1832. Nous avons suivi Vusage et Texemple de M. Macaulay dans son essai sur Burleighb et son temps.

*o VIP m UQQU.

on§ gQprétoÎFe 4'Éttt PU Iqrd tréwjrpjpf, pr^mief mU niitre d'ui? gmp<} v^m qui dut }}eiu(u)up i i} p^r ge^se, Anna, iceur d^ l^y Burjcigh , fut 1» secoodu femmû da lir Nico}cMi Qaçpp, dou(ella eut deu)^ Qls, Anthony et Francis '. fAla éprivai^ «n

grec, ^vit I4 théologie, pa^fait pour dévouée au plus pur pro-
têt tantisw[^], et ^{radui}ait cependant le* sptopus de Ber«r nard
Ocbin , un des première d[^] cette *epte d'origine Italienne à la-
quelle Lélie et l[^]auste Sociu ont donné leur nom. Il est rare que
l[^] liberté de penser en matière de religiou n'ait ppint pénétré par
quelque endroit dans l'éducation def philosophes modernes,

Pranciï Bai[^]on était pé la 32 janvier 1561 , [^] Vork House, rési-
dence de *on père à Londres, dans h Strand, nou loin de Chwmg
Cross S Pélíc4 et mal*»-

[^] H D*e\isle pas de descendants du nom de sir Nicolas. Sa
première femme, JaneFernIey, lai donna cinq enfants. L*afné,
Nioolas, eut ud o)\$[^] air Ednvqqd, mori snoa poatérité en 1G48,
cl connu par une seule lettre adressée à spo oncle le cliaqcelier.
Les deux autres, Nathaniel et Edouard, n'eurent que des allés.
Les deux fils de la seconde femme ne paraissent pas avoir ea d
enfant. (Worfa, t, VI, p. 150. Sfrype, [^]nn, çf ihe /J[^]/ffWi t II,p.
210, éd. d'Oxford, 1824)

• Pierre Martyr avait àà\ië k sir Anthony Cooke son commen-
taire de répître aux Romains. Slrype n'iiésite pas à atlri- |)uer to
veraloa da vingt-[^]inq «#rmoi)» &Qefiin , (réduit» par A. C. Gefi-
Hewommff k }9dy Gacoo, qui avai([^]gatomei)[^] iradvH du (âtin
Tapplogi[^] de T[^]gllse d'Angleterre, par Vé\èquQ jowell. (fMf,
eiEocle\$iaUf memr,, l, U, p. 413, éd. d'Oxf,, |82î; 4
Woodâthen[^]Oxonr, éd. i4e Oliss, Lond*i 4913, [^] I, p. [^]94.)

' Ceue maison , autrefois Korwjd[^]i-House, changea de non)
quan4 la reine M[^]rie la dopna p U[^]aib, arçhevôqi[^]e d'Vorlt» lo-
qil4 j'TiaMU comme cb[^]ppelier, pill» depoeura pendant pi|

tpmj»s la résidence de ses successeurs Nicolas Bacon, g|pr(oi)|
Iprt|

CHAPITHB |.--1{J73. il

dif 9 il parut 4e bonne heure intelligent; et purieu)^. Les phénomènes de la nature attiraient surtout son attention. On disait qu'il avait Fesprit de \$a poère. Il plut à la reine Elisabeth, lorsque, dans une des visites qu'elle fit à son garde des sceaux, h Redgrave ou à Goriiáoîbury *, on lui an>ena le jeune Frank en che^ veux bouclés. Elle le questionna beaucoup, en Tapper lant son petit hrd hep^r. Mais elle ^e devait plus tard garder de cette parole aucun souvenir» et elle ne fit point la fortune de Bacon.

A treize i^is, le 16 juin i573, il entra a TUniversité de Cambridge et il étudia au collège de la Trinité, sous John Wlutgift, qui en était supérieur, et qui fut par la suite primat d'Angleterre, plus renommé pour son savoir que pour ses lumières ou s^ tolérance. Il quitta Cambridge à sei^ ans, sans y avoir pris ses degrés, mal satisfait du cours d'études qu'on y suir vait, et n'ayant puisé, dans ce qu'on lui enseignait de la philosophie d'AristQte, qu'un dédain précoce pour les leçons et pour le maître. On dit qu'il rêva dès lors une rénovation Hm scien^es» Pescart^s aussi

Bacon, jusqu'à ce qu'elle fût comprise dans Vbôtel de Buckin-
giam. Elle avait une façade sur le Strand et une autre sur la Ta-
mise, Pans les constructions encoro oonnnées Vork Buildings, il y
a une maison, occupée p9r des papetiers Ubraires, Varty et
Owen, au coin de Villiers-street, et dans laquelle il subsiste, dit-
on, une partie d'une cave du temps de Bacon. {Voir les des- NOS
dans Old JSnghnd, a pietorkU mugeumy n* 1857.)

1 Redgrave Hall était un domaine situé près de Botesdale, en Suffolk, et provenant de conGscations , suivant lord Campbell. Gorbambury, près St. Aibans, Hertford, étqit une résidence ornée dont les ruines exlsien|, encore dans le n^rc de lord Ve-r

passé pour avoir, dès le collège, songé à réformer Tesprit humain.

En ce temps-là déjà, un voyage sur le continent était regardé comme le complément de Téducation d'un Anglais de bonne maison. Bacon visita Paris et une partie de la France ^ cinq ans après la Saint-Barthélémy. C'était une de ces époques de guerre civile européenne où chacun, retrouvant en toute région les mêmes partis, ne se sent nulle part étranger. L'occasion était favorable pour observer le monde politique, et le jeune voyageur, qui était recommandé à l'ambassadeur d'Angleterre , sir Amyas Paulet, fut employé un moment sous ses ordres. C'est apparemment cette courte excursion dans la diplomatie qui le conduisit à inventer un chiffre auquel il attachait plus tard assez d'importance pour l'insérer dans son grand ouvrage philosophique *. Il fit mieux de profiter de sa position pour recueillir sur l'état de l'Europe les notes qu'on trouve dans ses ouvrages. Il s'y montre assez bien instruit du caractère des princes et de la situation de leurs finances^. « Henri m, dit-il, a trente ans, une constitution faible, toute sorte d'infirmités -, livré avec excès à ses plaisirs déréglés , n'ayant de goût que la danse, les fêtes. .. Pas grand esprit, mais une tenue agréable, et faisant bien son personnage... Abhorrant la guerre et toute espèce d'action, il travaille pourtant, sans manquer un

< Inventum... quod certe, qaum adolesceotuli essemus Pari-siis, excogitavimus, nec etiam adbac visa nobis res digna est quœ

pereat. (De Augmentis, l. VI, c. I; t. I, p. 290.)

* Of the itate of Europe y Works, t. Ul, p. 3.

CHAPITRE I

jour, à la ruine des gens qu'il hait, comme par exemple tous ceux de la Religion et la maison de Bourbon. »

Bacon se trouvait à Poitiers quand la nouvelle de la mort de son père le rappela dans sa patrie (20 février 1579*). Quoique sir Nicolas eût été, selon Tusage, enrichi par la confiscation des biens d'Église, il ne laissait pas une très-grande fortune. On citait son manoir de Gorhambury, près St. Albans, où il avait planté et dessiné des jardins dans le goût du temps. Mais ce château et toutes les terres échurent à son fils Anthony, qui hérita de sa modestie avec ses biens. Les infirmités de ce dernier Tempêchèrent de jouer un rôle public^ mais il passait pour un fin poli« tique, et se mêla sous main de beaucoup d'affaires^. Il demeura lié assez intimement avec son frère, quoiqu'on ne voie pas qu'il l'ait jamais aidé de sa fortune.

Leur père avait mis en réserve une somme d'argent pour acheter un domaine au plus jeune de ses fils. Mais cette somme, n'ayant pas été employée à temps, dut être partagée entre tous les enfants, et Francis se trouva, à son entrée dans le monde, dans la situation la plus gênée. On l'avait destiné à la jurisprudence. Il s'y sentait beaucoup de répugnance,

* Thomas Baker, dans les notes mannscriles imprimées à la suite du tome IV des Annales de Strype, donne comme date

exacte de cette mort avril 1579 , et Strype lui-même la place en 4578» ce qui tient probablement à la différence du vieux au nouveau style. Ce même Baker fait naître Bacon en 1560. J'ai suivi les dates reçues.

* Aubrey , qui était contemporain, en parle comme d'un homme fort supérieur à son frère, for the politiques{s\c). (Lives, t. n, part, ir, p. 221)

14 VÎE DE RACON.

et il est)érait que Itt protection de son ohcle, lord Burleigh , le dispenserait dé suivre une carrière qui l'attirait si peu. Mais ii ap- prit à vingt ans combien il aurait tort de compter sur un a||pui qu*il ne cessa cependant d'implorer avec plus de persévérance que de dignité. On n'a jamais bien Cîcpliqué la froideur négligente de Burleigh pour son neveu. Celui-ci l'accuse d'avoir systématiquement repoussé les gens de mérite'» On a supposé qu'il voulait réserver tout son crédit pour ses enfants et surtout pour sort second fils, Robert, dont il tenait et dont il réussit à faire son successeur. Mais Bacoh ne pouvait être un coticurrent dangereux pour ses CoUsins, et Burleigh était àsseK puissant pour porter et soutenir très-haut toute sa famille. Il est probable qué la vivacité d'imagina-* tioh, la hardiesse d'idées, le ton tranchant d'utt jeune homme pleitt d'eî^pril, d'ardeUr et de vanité , déplut constamment à l'expérience exigeahte et désabusée d'un homme d'État qui devait volontiers trouver le génie même téméraire et chimérique. Il disait de Bacon : «t C'est un spéculatif, î» et ce mot était un arrêt sans appel. Il ne témoigna le plus souvent qu'une ftsseR dédaigneuse indifférence au neveu dont il aurait dû s'enorgueillir. Malheureusement, ce neveü était de ceux qu'on n'améliore point en les humiliant. La disgrâce le blessait sans Tindi-

gner, et ajoutait À son irritation d'amour-propre tout ce qu'elle ôtait à la fierté de son caractère. Peut-être se serait-il mieux conduit dans la fortune, s'il eût moins pati pour y monter,

* LeUre à Buckingham> Works, t. V, lell. !.*î6.

CHAPITRE I. — iSJ

Il lui fallut commeticeï* comme les plus modeslds étudiatits âe la loi. Il enttti en 1880 à Gfay's Ittn ', un de ces établissements singulier où d'anciennes, riches et libres corporations doivent former, par des études préparatoires, tous les juges et tous les avocats de TAngleterre. Bacoti y eut, selon l*usage, un logement, thambers, qu'il devait Conserver toute sa Vie, et (jue Von montre encore sous le n* 1 dans Grays Inn^square, tel, dit-on, qu1l Toccupa dans ses dernières années*. Ses études en droit iliretit asscÉ pro^ fondes, et quoiqu'il n'ait jamais dû s'Assimiler de tout point au* hommes du métier, il se fit une botthe position dans la savante compagnie. Les assesseurs ou WBcietti qui la dirigent sous le nom de bèntàen, lui

> A LoadnMi nul ii*<mI bai'tiêtr^ a^-oeiii s*il n*i flilt un «tige

très-peu laborieux dans un des quatre Inns of courte kospUéa curix , académies de jurisprudence médiocremertl dignes du titre que leaf dbnnè ëea Jorison , k les plb» tiobie» ëcaieft (Hvr-jeti-VA) d'haniiaité et de liberté. % Dray's ttan t^t fbadé «o«i6 Edouard 111, au nord de rextrémité ouest de la Cité, entre Holborn et KingVroad, sur le terrain du manoir de Portpoolfe, tlrte

loHl GtHJ ëfe Wlilnh slthit Vendu au prier fet au cbuv^nt d'Ëbsl Slieefli âurrey, et qui fût l9Ué par eut 6 il?. 18 tchet. 4 den.) à tc^fainê étudlanU dt la loi. A la réfèrmatioaj la propriété passa à ta couronne, qui parait lavoit donnée à la corporation. Le« bàtituetits ne sont pas très-anciens. La gMtide salle e«t de iSOOt les iardiae tout de 1600. G^efit là» riaaA Or«y*6 Inn-walks, que quelques arbres passaient pour avoir éié plantés par Bacon ; mais ils n'existent plus. C'était une prbmenade fbri h la mode sous ChaHes II.

* La dédfèacè deè B\$M^ de Ëaeoft êsl dittée At)m my thnm* htr\$ at Gmies Im ^M<30 ofJ(inu«rie 1SI07. Suivant le recueil pittoresque intitulé Old Englandy page 162, le logement de Bâton brûla en ICYB^ ei la malsôh actuelle a'en occupe que la Hikte.

i^ VIE DE BACON.

témoignèrent de bonne heure une certaine confiance, et à diverses époques de sa vie, il s'est occupé d'embellir ce docte asile de sa jeunesse.

On croit généralement que le jeune étudiant en droit trouvait du temps pour penser dès lors à la philosophie. Il Ta dit lui-même -, mais il n'a pas dit qu'aucun maître , aucune lecture , aucun entretien eût donné l'éveil à sa pensée. Le tour indépendant de son esprit porte à croire qu'il dut beaucoup à lui-même. Cependant il avait récemment visité la France où l'infortuné Ramus devait avoir laissé des traces de son passage, et pendant qu'il étudiait à Gray's Inn, un Napolitain, compromis en Italie par ses irrévérences envers Aristote et saint Thomas, venait chercher la liberté de la science, il l'espérait du moins, en Angleterre. Jordano Bruno n'avait guère plus de trente ans, lorsque après quelque sé-

jour à Paris, il vint descendre à Londres, chez Michel de Castelnau, ambassadeur de Henri III auprès d'Elisabeth, et qui lui-même ayant connu et traduit Ramus, aimait les lettres et peut-être la philosophie. Bruno fut bien accueilli par la reine qu'il compara doctement à Sémiramis et à Cléopâtre, à Diane et à Amphitrite; et il partagea l'admiration des lettrés pour sir Philippe Sidney qui brillait au-dessus de tous par la grâce, la bravoure et la poésie. C'était en 1583. Peu après son arrivée, Bruno assista à la fête savante que l'Université d'Oxford donna au comte Albert de Lasco, de la famille des rois de Pologne. Leicester était chancelier de l'institution, et le puissant favori voulut accompagner lui-même le Palatin qui fut harangué par

CHAPITRE I. — 1883. il

le docteur Toby Matthew, destiné à Tarchevêché d'York, répondit en bon latin et prit grand plaisir aux divers exercices académiques. Le moins curieux ne fut pas sans doute la discussion en forme dans laquelle Bruno fut admis à défendre, devant les professeurs scandalisés, le mouvement de la terre et l'infinité du monde. On Tautorisa pourtant à faire un cours, où il exposa avec réserve une théologie dite platonique, et soutint probablement, contre la logique d'Aristote, celle de Raymond Lulle, ce grand art auquel il bornait alors en apparence ses prétentions novatrices. Les témérités de Técole d'Alexandrie étaient au fond de la doctrine de Bruno *, bien qu'il les couvrît d'un voile, il n'évita pas l'indignation, les attaques et les dédains de l'Université, et révolta la philosophie aristotélique, alors médiocrement cultivée et despotiquement imposée par les maîtres officiels de l'enseigne-

ment. Il a lui-même rendu compte de cette campagne scientifique, non sans se plaindre et se moquer de l'état où il avait trouvé les sciences en Angleterre. Suivant lui, la cour d'Elisabeth et les cabarets des universités étaient les vrais rendez-vous des beaux esprits. L'art de parler ou plutôt de déclamer était leur seule étude, et toute la philosophie se réduisait dans les universités à une intelligence purement technique de l'Organon d'Aristote, dont on ne pouvait violer aucune règle sans payer cinq schellings d'amende¹.

Il est difficile de penser que le jeune Bacon n'ait

¹ Jordano Bruno, par Christian Darbolmès, 2^e éd. in-S⁸ Paris, 1812, t. I, liv. IV, p. 100.

1^{er} B VIE DE BACON.

pas rencontré, recherché même Jordano Bruno, soit aux solennités savantes d'Oxford, soit dans le cercle littéraire que Sidney avait fondé à Londres, et où l'on veut que le voyageur italien ait introduit la liberté de penser. Cependant il faut être juste, si Bacon a entendu Bruno, qu'il ne cite qu'une fois^{*}, il n'a pas plus été converti par lui au néo-platonisme qu'au système de Copernic. Il n'adoptait aucun système contemporain dans sa partie positive, pas plus les spéculations de Campanella que les démonstrations de Galilée. Mais dans sa partie critique ou polémique, la doctrine de Bruno a pu sans doute exciter et enhardir l'esprit de l'étudiant de Gray's Inn à mettre en prévention générale l'enseignement et la direction des sciences depuis l'origine du moyen âge jusqu'à la renaissance. C'était un procès à faire gagner à l'esprit humain contre l'autorité, et ce procès^{là}, Bacon le plaida toute sa vie.

Cependant il en fallait plaider d'autres, et commencer l'exercice public de sa profession. Il débuta au barreau, et se fit remarquer au point d'être bientôt élu lui-même un des bâtieux de Gray's Inn ^ et, deux ans après, choisi pour lecteur de carême (lent reôûfer), o'est-i'dire pour donner des leçons orales de droit dans l'établissement. Mais le jeune barrhfer ne se confinait pas dans une pratique vulgaire. Il laissait percer un esprit trop vif et trop étendu, sa curiosité se répandait sur trop de sujets divers , les entraves de la it)utine et du préjugé lui étaient en tout trop

* Wst nat, et crp.. Mon'il., t. II, p. 2:i8.

CHAPITRE I

importunes, enfin il portai t trop de philosophie dan^ la jurisprudence pour que ses confrères et ses rivaux, même les plus habiles, lui rendissent une justice entière. Tandis qu'il se montrait aux légistes préoccupé, à bon droit, de ce qu'il a lui-même nommé les lois des lois, lege» legum\ il avait, dès Tannée 1585, tracé les premiers linéaments de VInsfauraiio magna^ c'està-dire d'une nouvelle organisation du savoir humain. Il esquissait, sous différentes formes, Toeuvre qu'il appelait fièrement le plus grand enfantement du Temps, Temporù parftis mamimus^. C'est de cet ou» vrage gu'un secrétaire du comte d'Essex, Henri Cuffe, disait î « Un fou n'aurait pu le faire, un sage ne l'aurait pas osé. w Probablement Bacon ne cachait pas ses idées sous le boisseau de la modestie ^ il ne devait s'interdire, dans ses entretiens, ni l'originalité qui étonne, ni la présomption qui blesse; et, malgré la gaieté de son esprit et l'agrément de son commerce, il avait déjà

des ennemis. Dans le nombre, il compta, de bonne heure, Edouard Coke', son aîné de dix ans. Celui qui devait être le plus grand jurisconsulte do

* Celui de ses ouvrages auquel on sr donné ce titre , }os 4phorismes de Droit, ou le De Fontilms jurii^ n*a été publié quVn 1623, dans le traité Oe Augmentis, édition de M. Bouillet, t. I, p. 451. Tout ce qu'il a écrit sur la législation est resté longtemps manuscrit. Voir, sur ce sujet, une longue note dans Tédition de M. Montagu, t. XVI, part. II, noie CC.

< fkiH\$tolà Qd pahêm Fulgenliuifi, édition Bouillet, t. 111, p. 539.

s Né en 1551, élève, co«m« Baceo, de Whitgift à Trinity Collège, Edouard Coke entra au barreau par Técole d'Inner Templi!, Il parcourut avec éclat toutes les charges de jndicatore. Sun

son pays et de son temps, sans en être un des plus grands esprits, cet homme éminent par la subtilité et la rigueur, mais sans lettres, sans goût, sans idées, ressentait contre Bacon ce mélange de dédain et de jalousie, dont ne préserve pas un mérite réel mais spécial, et s'exprimait sur son compte avec une dénigrante hauteur. Déclamateur pédantesque dès qu'il ne raisonnait pas en droit. Coke ne pouvait apprécier, même au plus faible degré, les vues neuves, les solides pensées, les traits brillants de son jeune confrère, et peut-être déjà s'élevait-il entre eux, avec la jalousie de métier, un pressentiment de la dissidence d'opi-* nion et de nature qui devait les opposer un jour l'un à l'autre, sous les bannières divisées de la cour et du Parlement.

Mais alors Coke n'était pas l'orateur populaire qui devait braver Clîarles I"; il n'était que le plus habile et le plus riche avocat

de Londres. Son rival, luttant péniblement contre la concurrence et la pauvreté, s'efforçait, par son zèle à intervenir dans les poursuites où l'État était intéressé, de rendre son nom plus favorable dans le monde du gouvernement. Mais, prévenue par l'exemple ou les conseils de son ministre, Elisabeth disait, en parlant de Bacon : « Il a beaucoup d'esprit et d'instruction, mais dans la loi il montre bientôt le bout de son savoir-, il n'est pas profond. »

commentaire sur LiUleton est roracle de la jurisprudence anglaise. U Tut Orateur de la Chambre des communes , et passe pour avoir rédigé la fameuse Pétition de Droit. H mourut en 1463i. (Voyez sa \e dans lord Campbell, Lices qf the ckie/ jus- (icest t.], cbap. VU et suiv.)

CHAPITRE I

Cependant elle daigna le nommer son conseil extraordinaire, titre alors nouveau, et qui lui donnait le droit, après Tavocat et le solliciteur général, de porter au barreau une robe de soie, et d'être employé dans les procès de la couronne'. Il y gagna Thonneur d'approcher souvent la reine, dont il n'obtint cependant qu'une stérile bienveillance. Elle aimait sa conversation, il plaidait ses affaires, et il n'arrivait à rien. Il écrivait une réponse à un pamphlet politique, 06, en défendant la mémoire de son père, il célébrait l'administration de Burleigh^, et Burleigh le laissait, s'épuisant en sollicitations inutiles, lui représenter humblement la modicité de sa fortune, son zèle à

* Le procureur ou avocat (atiomey) général et le solliciteur général , auxquels on adjoignait autrefois le sergent du roi, sont

considérés comme les premiers conseils ou les conseils ordinaires de la couronne, learned counsel. G*est pourquoi Bacon fut nommé conseil extraordinaire. Le titre de conseil de la reine est donné maintenant avec assez de facilité à des avocats plaidants, qui n*abandonnent pas pour cela leur profession, mais qui ne peuvent plus plaider contre la couronne (les procès criminels sont censés soutenus par les accusés contre le roi) sans sa permission, laquelle » du reste, n*est jamais refusée. Bacon passe pour le premier qui ait été nommé conseil du roi, n*étant que simple barrister. On exigeait ordinairement le grade de sergent, friseur ou sergent at law, serviensad legem^ le grade le plus élevé de la profession, et qui, jusque dans ces derniers temps, était nécessaire pour occuper devant la Cour des Plaids communs, parce qu'il suppose une connaissance spéciale de la loi commune, common law. La distinction entre <erjeant et barrister est peu importante aujourd'hui. Au reste , le titre de Bacon ne parait avoir été confirmé par un brevet irrévocable, paient^ que peu après l'avènement de Jacques I«^

* Certain Observation upon a libel, in 1672. Works^ \.%\%, p. 40.

in the DB BACON.

senrir eotnme bon pairiofe et comme pmreut indigné rhomet}ui était Yaiai de la république et l'honneur de sa maison. « Je le confesse^ écrivait Bacon, en 1591, au lord trésorier', mon ambition est grande dans l'ordre contemplatif, mais elle est modeste dans l'ordre civil. J'ai fait de la science entière ma province; j'en veux balayer tout ce qui la dévaste, frivoles disputeurs, expérimentateurs aveugles, diseurs d'impostures traditionnelles... Que ce soit curiosité, vaine gloire, nature ou ,

pour en parler plus favorablement, philanthropie, c'est un point fixé dans mon esprit et que rien n'en fera sortir... Et si votre seigneurie ne veut pas m'avancer... je vends mon petit héritage, je l'échange contre un placement d'un revenu certain, ou quelque office qui rapporte et qui soit exercé par un suppléant, et, abandonnant toute idée de service public, je deviens un triste faiseur de livres, ou un simple pionnier dans cette mine où la vérité gît si profondément enfouie. » Il n'était parvenu à obtenir de lord Burleigh que la survivance du greffe de la Chambre étoilée, c'est-à-dire du Conseil privé constitué en cour de justice. Cette charge devait rapporter seize cents livres sterling par an; mais il lui fallut attendre la vacance vingt années encore. Il restait donc pauvre et dans une gêne humiliante. Son talent était plus loué que sa pratique n'était étendue. On venait l'entendre, la reine elle-même assistait quelquefois à ses plaidoiries ; mais les clients qui enrichissent leur défenseur ne se pressaient pas

» Works, J, y, lett. 7.

CHAPITRE I

autour de lui-, et son cousin, sir Robert Cecil, qui prétendait lui vouloir du bien, continuait à dire que c'était un homme abandonné à des rêveries philosophiques, et plus fait pour troubler que pour servir les affaires publiques. Or, sir Robert, que son père n'avait pas encore réussi à faire nommer secrétaire d'État, lui était du moins adjoint dans l'exercice de sa charge, et déjà possédait quelque chose de l'autorité d'un ministre.

CHAPITRE II

Bacon à la Chambre des communes; son opposition et sa disgrâce.

— Il est soutenu par le comte d'Essex.- — Publication des Essexais.

— Puissance du comte d'Essex. — Ses expéditions en Espagne, ses imprudences et son déclin. — Situation de Bacon entre Essex et la reine.

Malgré sa disposition à plier devant le plus fort et à baiser la main qui le frappait, ce fut peut-être par un mouvement d'irritation et dans un désir de vengeance que Bacon voulut s'ouvrir une nouvelle carrière, et qu'il se présenta en 1593 aux électeurs du comté de Middlessex. Quatre années venaient de s'écouler sans parlement. Elisabeth était obéie et populaire, en gouvernant en vertu de la prérogative seule. Elle n'avait besoin des Chambres que pour ses finances -, car les nécessités du trésor public ont été l'origine des rares libertés de toutes les nations modernes. En Angleterre, elles ont obligé les plus impérieux monarques à plier tôt ou tard devant les droits du peuple. Elisabeth ne convoquait le nouveau Parlement qu'avec défiance, et le menaçait en le rassemblant. Les premiers orateurs qui s'avisèrent d'entretenir la Chambre des

CHAPITRE 11. — 1593. 55

communes des affaires dont la Reine ne lui parlait pas, furent envoyés en prison, et une loi de compression fut enregistrée sans mot dire.

Le Parlement n'était donc pas alors, il s'en faut bien, tout ce qu'il est devenu, une arène où le pouvoir est le prix du combat. Cependant la connaissance des affaires, l'art de les discuter, la conduite des assem^{*} blées, l'adresse et l'éloquence y jouaient déjà un certain rôle, et ouvraient des chances brillantes à l'ambition. Entré dans la Chambre avec son frère qui fut élu par Wallingford, Bacon put croire que dans cette enceinte qⁱ/il ne devait plus quitter avant de devenir chancelier, il se dédommagerait d'une longue attente, en conquérant, de gré ou de force, la faveur royale. Il apportait dans le débat son expérience des luttes de la parole, les trésors d'une instruction variée et d'une imagination puissante. On a souvent cité ce que Ben Jonson , bon juge du talent, a écrit du sien : a Il a paru de mon temps un noble orateur plein de gravité dans sa parole. Son langage, quand il pouvait s'épargner ou éviter la raillerie, avait la dignité du censeur. Jamais homme n'a parlé de façon plus nette, plus pressée, plus puissante, n^{*}a moins souffert le vide ou la langueur dans ce que proférait sa bouche. Point de passage de son discours où il ne répandit ses grâces particulières. Ses auditeurs ne pouvaient tous- ser ou détourner leur regard de lui, sans y perdre quelque chose. Il commandait par la parole et tenait ses juges irrités ou charmés à sa dévotion. Aucun homme n'eut davantage leurs affections en sa puissance. Qui l'entendait n'éprouvait qu'une crainte, c'est qu'il ne se

16 VIE DE} BAGONI

tût 'i « Nul doute que Bacon n'ait pdîté k Westminster quelque choM dd cette éloquence, d'abord judiciaire, en l'appropriant à un nouvel emploi. Dans les extraits qui nous restent de ses discours, le goût actuel ne trouverait cependant pas grand sujet

d'admi-^ ration. Mais les citations que lui fournissaient en abondance la littérature et Thistoire étaient alors mieux reçues qu'elles ne le seraient aujourd'hui, et l'imagination, jusque dans le positif du débat poli^ tique, ne cessait de donner comme une auréole bril* lante à sa pensée, a Le comte de Salisbury ^, disait sir Walter Raleigh^ qui lui-même excellait dans la prose et la poésie, a été un bon orateur et un méchant écrivain *, le comte de Northampton ' au contraire, bon écrivain, mauvais orateur; mais sir Francis Bacon l'a emporté tout ensemble dans l'art de parler comme dans l'art d'écrire *. w

Soutenir en Europe la cause du protestantisme^ poursuivre d'une hostilité implacable l'Espagne hu' miliée par le naufrage de la flotte invincible, maintenir au-dedans l'ordre et la prospérité, avec une fermeté habile et rarement généreuse, veiller avec une sollicitude animée par l'orgueil à la grandeur de l'État et aux intérêts du peuple, chercher le bonheur

* DiscoverieSf B. Jonson's Works^ t. IX, p. 183, édit. de Gifford, 1816.

* Sir nobert Cecll, plus tard comte de Sallsbury, secrétaire d'État et lord trésorier.

' Henri Howard, comte de Norlbamplon, lord du sceau privé sous Jacques l*^", et qui mourut en 1614.

* Ces paroles de Raleigh sont rapportées par Rawley. qui dit les flfoir entendues. (Bacon^ çdit. Bouillet, 1. 1, p. lxxx.)

CHAPITRE II. ¹193. %t

public sans s'interdire la violence et la ruse utiles, telle était la bonne politique d'un temps qui en ooh naissait de bien pire et n'en rêvait pas de meilleure, et d'un règne cher encore aujourd'hui au reconnaiss[^] sant patriotisme de la nation britannique. Les cir* > constances étaient donc peu propices pour chercher la faveur du pays dans la défaveur de la cour* Et cependant Bacon, si bien fait pour comprendre et suivre les circonstances, céda Cette fois aux mauvais calculs du ressentiment ou peut-être de la cotiscienoe. Son premier discours avait eu pour but la demande d'une réforme de la loi civile-, pensée qui l'occupa toute sa vie *. Mais après que les Communes eurent voté quelques subsides, la Chambre des pairs se laissa persuader de les trouver insuffisants, et insista dans une conférence pour une augmentation. Son intervention inusitée, irrégulière même en de pareilles matières, blessa les Communes; et Bacon se rendit l'interprète de leur mécontentement. Tous les arguments de l'orateur populaire qui défend le contri* buable se retrouvent dans son discours. « Ainsi donc, pour contenter le fisc , on exigeait du gentilhomme sa vaisselle d'argent, du fermier ses vaisseaux de cuivre. C'était au Parlement de chercher les plaies du royaume. Fallait-il exposer la sûreté de la reine qui avait plus besoin de l'amour que de l'argent du peuple ? Fallait-il créer au service des princes à venir un mauvais précédent dont ils pourraient abuser ? L'histoire n'enseigne-t-elle pas que de tous les

* Voyez, dans ses œuvres, le loroe IV, pages i87 et suiv.

i8 VIE DE BACON.

peuples TAnglais est le moins fait pour la basse sujétion d'un peuple taxable ?)»

Bacon s'attira une vive réponse de sir Robert Ceeil, et s'il ne fut pas envoyé à la Tour ni traduit devant la Chambre étoilée, on lui signifia qu'il ne devait plus compter sur les bontés de la reine. Il connut alors toute son imprudence. En vain multiplia-t-il les protestations et les excuses -, en vain demanda-t-il grâce au lord trésorier, et chercha-t-il à désarmer le garde du grand sceau par des lettres pleines de soumission '. La carrière des emplois publics parut lui être fermée pour jamais.

Déjà Tannée précédente, Edouard Ck)ke avait été préféré pour les fonctions de solliciteur général de la couronne. Celles de procureur général vinrent à vaquer, et Bacon, sans être découragé par sa disgrâce, eut un moment la présomption d'y aspirer. Par un avancement régulier, Coke, qui d'ailleurs avait servi la cour comme Orateur de la Chambre des communes, passa encore devant lui. Restait la chance d'obtenir le poste qu'il laissait disponible. Du côté du vieux et sévère Burleigh, Bacon espérait peu, heureusement le puissant ministre n'était pas seul puissant. En face de lui, il rencontrait toujours un rival auprès de la reine. Le ministre et le favori se faisaient équilibre entre eux. Écrasé par Cecil, on pouvait être relevé par Essex. Depuis la mort de Leicester (1588), Robert Devereux, comte d'Essex, avait fait naître dans le cœur d'Elisabeth une de ces affections singulières

« Works, t. V, lelt. H ; t. VI, p. 2.

CHAPITRE II. — 1593. tO

dont la (léAnition embarrasse encore la loyauté el la sagacité des historiens anglais. Peut-être avait-il plus d'éclat que de mérite*, la présomption pouvait l'égarer jusqu'à l'insolence. Mais il était aimable, brave, spirituel, un ami chaud, un protecteur fidèle, un courtisan populaire, qui donnait à ses qualités et même à ses défauts le prestige d'une grâce chevaleresque. Bacon, en s'attachant à lui, gagna son amitié et son appui. L'exemple de son intervention cordiale et zélée décida Burleigh à quelques démarches. Voici un billet du premier ministre : « Neveu, je n'ai pas lo loisir d'écrire beaucoup^ mais en réponse j'ai lâché de vous placer. Mais la reine a demandé au lord keeper les noms de divers légistes à choisir. Il m'en a informé et je vous ai nommé comme un homme qui convenait à l'emploi. Sa seigneurie a adhéré par manière d'amitié, à cause de votre père \ mais il a montré du scrupule à vous mettre de niveau avec certains qu'il a nommés comme Brograve et Branthwayt qu'il appuie spécialement. Mais je continuerai a vous rappeler a Sa Majesté et à implorer l'aide de mvlord d'Essex. Votre affectionné oncle *. » Les sollicitations durèrent plusieurs années. Nous en avons toute l'histoire dans les correspondances du temps. Le garde du sceau, sir John Puckering, était le grand obstacle. Il trouvait que Bacon était pour lui peu respectueux. Lord Essex répondait (jue cela tenait à sa franchise et qu'il avait avec lui les mêmes manières. Bacon écrivait d'un ton de prière ou de re-

* 27 septembre i:i95. Works, I, VI, p. ».

proche alternativement. Il protestait de son respect pour le ministre et lui rappelait ce que son père avait fait pour lui. Bur-

leigh et son fils se montraient peu actifs-, le dernier même fut soupçonné d'être hostile- « Puisque Vassistance de ceux qui devraient être les amis de M. Bacon me manque, écrivait le comte d'Essex, cela me rend plus zélé moi-même '. » Et il pressait incessamment la reine. Elle s'obstinait à trouver que le candidat n'était pas assez bon jurisconsulte*, elle rappelait le malencontreux discours contre les subsides -, deux points que sir John Puckering ne lui laissait pas oublier. Quelquefois elle s'impatiait de l'insistance des sollicitations. No pouvait-on pas attendre ? La place n'était pas donnée. Si Ton continuait de la presser ainsi, elle chercherait dans toute l'Angleterre un solliciteur général plutôt que de prendre Bacon. « Mais, ajoutai t-elle, c'est cet Essex! Je suis plus fâchée contre lui que contre Bacon. » Essex, en ardent ami, en favori confiant, bravait tous les caprices de son humeur, et tantôt par l'adressç^ tantôt par la brusquerie, il essayait de les vaincre. « Je l'ai trouvée fort sur la réserve, écrit-il une fois de la cour même ^, prenant soin de ne me donner aucune sorte d'espoir-, cependant point passionnée contre vous, jusqu'à ce que je me sois mon* tré passionné pour vous. Elle m'a dit alors que personne ne vous trouvait propre à l'emploi, hors mylord trésorier et moi... Je l'ai pressée, je lui ai dit qu'elle pouvait ne pas annoncer ses intentions aux autres,

« /d., t. V, leit. 13, 17, ôJ.

« «8 mars 1594, WorkM , t. VI, p. 9 et soiv.

CHAPITRE II

mais me donner une seepète promesse, qui serait pour moi une aussi grande consolation que le contraire serait un grand déboire. Elle m'a répondu qu'elle n'était pas convaincue, et ne voulait entendre parler de rien jusqu'à Pâques, qu'elle aviserait alors avec son conseil, absent maintenant tout entier^ et enfin toute en colère, elle m'a prié de m*aller coucher, si je ne voulais pas lui parler d'autre chose. Sur quoi, la colère m'a pris aussi, et je suis ^orti, en disant que tant que je serais avec elle, je ne pourrais que la solliciter pour une affaire et un homme qui m'intéressaient autant, et qu'en conséquence je me retirerais pour attendre l'heure o6 je serais plus gracieusement écouté, et nous nous sommes séparés. Ainsi, demain, je partirai d'ici tout exprès, et jeudi je lui écrirai une lettre de plainte. Le soir ou vendredi au matin, je serai de retour, et je recommencerai. ^ Baeon, de son côté, se résolut à écrire à la reine, et, suivant un usage qui paraîtrait aujourd'hui singulier, il lui envoya un joyau. Un de ses amis, courtisan délié, confident discret, homme d'esprit et de bon conseil, Fulke Greville, présent au moment où la reine avait reçu la lettre et le cadeau, se hâta de l'informer qu'elle avait refusé le bijou, mais en l'admirant beaucoup. « Ou je me trompe, ajoutait-il ', ou elle avait au fond grande envie de le prendre...

* n juin lîOI. Works, t. VI. p. IS. Cf., p. 6 el 18. Greville on Grevil est connu par des leUi*es el des poésies. Il fut l*ami de sir Philippe Sidney et chancelier de TÉchiquier sous Jacques I*", en 1615. Trois ans après, il eut le titre de lord Brooke de Beauchamp-Court. Atiten, oxon., t. III, p. 420.

Cent livres sterling ou cinquante et vous serez son solliciteur général. » La prévoyance de Greville fut en défaut. Bacon passa par vingt alternatives d'espérance et de découragement. Il alla jusqu'à composer une allégorie assez froide qu'Essex ût représenter devant la reine le jour anniversaire de son avènement (17 novembre 1594^{*}). Elisabeth s'en montra fort satisfaite. Mais il courait, il le dit lui-même, comme un enfant après un oiseau qui s'envole au moment où il se laisse le plus approcher, et le sergent Fleming fut nommé solliciteur général.

Bacon fut au désespoir. Déjà il avait eu Tidée de se retirer à TUniversité de Cambridge , lorsqu'elle venait de lui conférer le grade de maître es arts (le S7 juillet 1594). Il déclara qu'il n'oserait plus se présenter devant la reine. Il voulait quitter l'Angleterre et voyager. Il l'écrivit à Robert Cecil. Twickenham Park, maison de campagne appartenant à lord Essex, était alors la retraite où il cherchait le repos et l'obscurité. Un jour, Essex y vint de Richmondet lui dit : « M. Bacon, la reine m'a refusé une place pour vous, et elle a nommé une autre personne. Je sais que vos propres affaires sont ce qui vous touche le moins *, mais mal vous a pris d'avoir mis en moi votre confiance et votre appui. Vous avez

^ n composa les discours de personnages de divers états qui dans cet intermède/ device, prononcèrent l'élcge de la reine. (Works, t. IV, p. 33) Suivant lord Campbell , p. 39i, Fleming fut nommé en novembre 1595, le mois même de la représentation. M. Montagu recule cette nomination en novembre i596. Cette date paraît doulèusc. (T. XVI, part. I, p. XXXIII.)

CHAPITRE II

donné de votre temps et de vos pensées à mes affaires -, que je meure si je ne fais quelque chose pour votre fortune. Vous ne refuserez pas de recevoir de moi un petit domaine que je vous veux donner. i> Bacon lui répondit qu'il lui rappelait le duc de Guise qui avait, dit-on, placé en bienfaits tous ses domaines; mais qu'il se gardât d'une telle libéralité, car parmi tous ceux qu'il croirait par là engager à lui, il pourrait bien trouver de mauvais débiteurs. Le comte s'écria qu'il s'en inquiétait peu et le pressa d'accepter. « Je vous devrai donc foi et hommage, reprit Bacon, et j'y souscris. Soyez donc mon seigneur après le roi ; mais je ne puis être plus à vous que je ne suis '. » Il devint ainsi propriétaire à Twickenham même, sur les bords les plus charmants de la Tamise'.

* Lettre au comte de Devonshire^ oa The Apology of sir Fr, Bacon, etc. Works, t. II, p. 211.

* Twickenham, à dix milles de Londres, dépendait primitivement de la paroisse d'Isleworth. Le manoir, dit alors de Twickenham, après avoir été donné à l'archevêque et aux moines de Canterbury, est revenu à la couronne. Twickenham Park n'est pas le manoir. Désigné aussi sous le nom d'Isleworth Park ou de New park of Richmond ce lieu, qui avait été cédé à bail à Edouard Bacon, troisième fils de sir Nicolas par sa première femme, passa, comme on le voit dans le texte, aux mains de Francis. On sait, par ses papiers conservés au British Muséum, qu'il eut le projet d'y établir une compagnie pour l'exploration des mines abandonnées. Après s'être dessaisi de cette propriété, il donna pour instruction à Thomas Bushel, son agent dans ses entreprises métal-

lurgiques, de la racheter, s'il était possible, pour en faire le siège des recherches et des études nécessaires, « ayant, dit-il, trouvé ce lieu très-commode pour la mise à Tépreuve de ses conclusions philosophiques, exprimées dans un papier scellé de son sceau, et qu'il aurait lui-même réduites en

Ce «éjouri illustré par Uni de noms célèbres et qu'aujourd'hui les Français doivent aimer, devint son Œu d'étude et de consolation. C'est là que l'on veut qu'il ait inventé, pour connaître par la température l'état de l'atmosphère sans sortir de chez lui^ une espèce de thermomètre dont il aurait fait hommage au comte d'Essex*. C'est li qu'il mit la dernière main aux ouvrages par lesquels il espérait faire rougir ou désarmer la rigueur de la reine. Sa résignation la toucha en effet, et « le croyant apparemment assez puni de sa malheureuse opposition , elle se montra portée à faire vaquer pour lui un des emplois qu'il aipbitionnait. Afin de témoigner de sa compétence de jurisconsulte 9 il rédigea pour elle et lui dédia son traité manuscrit des éléments et de l'usage de la loi

pratique et revêtues de Tautorité d'iin acte da Parlement, si les vicissitudes de la fortanne ne Yen eussent empêché. » C'est en 4606, à ce qu'i1 paraît, que Bacon cessa de posséder Twiokenham Park, qui, depuis lors, a passé en diverses mains jusqu'à Tannée 4805, époque où la maison fut démolie et la propriété divisée. Lysons , qui donne ces détails, n'a pas connu la donation d'Essex à Bacon. (The Enmroni af Umdon^ vol. U, part. II, 3 in-4% Lond., 4811.)

1 Ce point de Tbistoire des sciences a son importance, parce qu'on en conclut que Bacon aurait été l'inventeur du thermomètre k air, attribué en général k Drebbel, et par M. Biot k Gali-

lée. On aurait alors quelque chose à répondre à ceux qui reprochent à Bacon de n'avoir fait aucune découverte. Mais s'il décrit avec deuil (Nov. Org., liv. H, aph. 4 S) et mentionne souvent l'instrument qu'il appelle vitrum calendare [Mut. 9il. et mort., et ailleurs), il ne dit pas qu'il l'ait inventé. Drebbel, qui faisait en Angleterre des expériences de physique et, comme on disait, de magie, passe pour avoir publié la description de son instrument en 1621 ; mais il pouvait l'avoir montré à Bacon avant 1630, date de la première édition de VOrya-

CHAPITRE II

commune*. En 1621, il commença le cours de sa véritable renommée en publiant ses Essais.

C'était sa première publication littéraire (1621). Ce titre à l'étranger venait d'être mis en grand honneur dans notre pays. Il y avait dix-sept ans que les Essais de Montaigne avaient paru, le premier livre sérieux

mum^ Or c'est en 1621 que Bacon avait commencé à habiter Twickenham Park, et Bashel prétend qu'Essex lui en avait fait don en récompense d'un curieux secret de la nature, pour connaître, ou troyer d'un verre philosophique avec un peu d'eau, le temps qu'il faisait. Mais Busliel n'était pas né en 1592; il se trompe sur l'origine de la donation de Twickenham, et sa description n'est pas exactement celle du thermomètre à air. Il est vrai seulement que cet instrument, ayant paru indiquer avec la température les accidents météorologiques, a été à l'origine nommé weather glass, et que Bacon s'en est un des premiers servi.

(Bacon, édit. Bouillet, t. II, p. 12, 489; édit. Montagu, t. XVI, part. II, note yy ; EncycL brit., 1. 1, Diss. IV par Leslie, sec. II, A., p. 640; Whewell, PMI. of the ind. scienc., t. I, 1. IV, chap. IV, sect. V, A. 13 ; Hist. de Bacon, par M. de Vauzelles, t. I, p. 30.)

> The Elements of the common Lawes of England, 1630. C'est le texte anglais des aphorismes latins insérés au huitième livre du De Augmentis, Works, t. IV, p. 114.

* Essayes. Religious meditations. Places of persuasion and dissuasion, in-4*, Lond., 1597. Ce triple titre de la première édition indique trois ouvrages qui ont été séparés, les essais proprement dits, en latin Sermones fideles, puis les Meditationes sacrae, enfin Colores boni et mali. La Bibliotheca britannica donne à cette première édition ce titre qui est celui de la neuvième : Euaffs or Counells civil and moral, La première est dédiée à Anthony Bacon, et ne contient que dix essais, tandis que la neuvième de 1625, la dernière publiée du vivant de l'auteur, en contient cinquante-huit, et est dédiée au duc de Buckingham. La traduction latine ne fut imprimée qu'en 1638, par Rawley. (Voyez Works, t. II, p. 249.; édit. Bouillet, t. 111, p. 211, et sur les éditions et traductions des Essais, voir l'Index, du Bacon de M. Montagu, t. XVI, II* partie.)

sa VIE DE BACON.

en notre langue qui ait été populaire, livre bien propre à changer le goût du temps et à émanciper la raison. Montaigne n'a rien inventé mais, avec des idées médiocrement neuves, il n'est pas médiocrement original. Le premier, il a donné à la littérature la liberté de la conversation. Les Essais de Bacon ne reproduisent pas les grâces négligées du sceptique français; on n'y retrouve

point cette bonhomie un peu ironique, ces confidences ingénues, qui prêtent tant de charme à ses causeries immortelles. Mais pour la variété des sujets, la qualité de l'esprit, la portée des réflexions, la gravité, la profondeur, ils semblent supérieurs au livre de Montaigne que Bacon cite et qu'il avait lu. Dans une des réimpressions, ils sont intitulés : *Conseils de morale et de politique*^ et dans la version latine faite sous les yeux de Bacon lui-même : *Seftnones fidèles sive %nterim*a reium*. On a remarqué que ce dernier titre rappelle ces mois célèbres : *Cecy* est un livre de bonne foy. « Ce sont, disait Vauteur, comme les lettres de Sénèque, des méditations détachées, fruits de mon verger cueillis avant d'être mûrs. » Car dès lors il nourrissait de plus grands projets. La politique, qui tient dans ce livre assez de place, y est traitée à la manière de Machiavel, et au point de vue de cette partie de la philosophie qui peut s'appeler la prudence. Le style, un peu travaillé dans son tour sententieux, a des qualités remarquables, et c'est un des ouvrages qui ont formé la langue anglaise. Il n'en est pas qu'on cite plus souvent, et si les auteurs sont, comme le veut Shaftesbury, des maîtres d'entendement, ou, comme

CHAPITRE II

le dit Voltaire, des maîtres à penser, Bacon peut-être a, par ses *Essais*^ encore plus excité, développé l'esprit anglais que par ses programmes de réorgani-* sation des sciences. La haute philosophie agit d'une manière moins directe et plus lointaine sur les intelligences que cette philosophie usuelle qui réfléchit librement et converse avec le lecteur sans méthode et sans apprêt touchant la

vérité. Les Essais de Bacon sont un livre classique qui a donné naissance à tout un genre littéraire. Les Essayais forment une famille d'auteurs fort goûtée de nos voisins, et dont la succession a, de Bacon à Macaulay, laissé dans leur histoire intellectuelle une trace brillante.

Les Essais de Bacon eurent un grand succès. Il en parut neuf éditions pendant sa vie, chacune avec des additions, et celles de la dernière sont considérables. La réputation de Têcrivain releva encore celle du jurisconsulte et de Vorateur. Il avait été réélu au Parlement (octobre 1597), et, cette fois, il ne manqua pas d'appuyer avec chaleur la demande de subsides formée par le ministère. Son cousin Cecil, maintenant secrétaire d'État, semblait le voir d'un œil bienveillant. Le bruit de son talent lui attirait la faveur du pouvoir et du public. La pauvreté étant la seule chose qu'il ne réussit pas à vaincre, il songea à s'enrichir par un mariage. Lady Hatton, belle et riche, veuve de l'héritier d'un chancelier/ était la petite-fille de lord Burleigh. Bacon aspirait à sa main, qui fut demandée pour lui à sir Thomas Cecil, son père, par cet infatigable protecteur, le comte d'Essex. Lady

Hatton était citée pour son esprit, mais aussi pour son humeur capricieuse et violente. A Bacon, pauvre et sans emploi, elle préféra le procureur général Coke, qui avait près de cinquante ans , mais qui était fort riche, et elle l'épousa secrètement (1598). Jamais elle ne voulut prendre le nom de son mari ^ elle le tourmenta toute sa vie^ et, pour cette union irrégulièrement formée sans les publications voulues, le procureur génend se vit, par ordre de son ancien maître, Whitgiff, maintenant archevêque de Canterbury, poursuivi en violation des lois de l'Église. Il fallut que, pour obtenir son pardon, il alléguât une ignorance très-invrai-

semblable. On peut douter que Bacon eût été plus heureux en ménage que lui, s'il eût formé ces liens. Cependant sa figure était plus agréable, il avait plus de jeunesse, son humeur et son esprit étaient tout autrement aimables. Enfin, il paraît avoir eu pour sa cousine ' un goAt sincère et per^ sistant, si Ton en juge par ses ressentiments contre Edouard Coke, par l'empire qu'elle parut quelquefois exercer sur lui, enfin par fat marque de souvenir qu'il lui donne dans son testament. La perte de ses espérances de ce côté vint l'affliger dans un moment cruel. Sa gène en était arrivée i ce point qu'un im* pitoyable usurier, qui lui avait prèié trois cents livres sterling, le faisait arrêter dans une rue de k Cité, et il resta quelques jours sous les verrous, obligé d'invoquer pour sa libération son earac^ère publto et «m cousin le ministre ^.

1 Sa nièce à la mode de Bretagne.

« Leurs à sir i^ . Cccil , l. Vf, p. 45,

CHAPITiB Ii.--1897. 80

Cependant la bienv^lUnoe et la oonfianoe de la reâne ne lui manquaient plus* Ses travaux de juris* prudence, dont il reste des monuments très-estimés, avaient enfin forcé l'incrédulité de l'envie à lui reconnaître du mérite dans sa profession. De même que l'attorney et le solliciteur général sont des avocats consultants de la couronne, attadiés i son service, et qui dirigent toutes ses affaires Judiciaires, les conseils du roi ou de la reine sont appelés, seulement dans les cas particuliers, i donner au gouvernement leur avis sur un procès qui Tintéresse, à faire même pour lui certains actes d'instruction, et enfin à prendre la parole pour sa cause. Bacon était donc assez souvent consulté par son altièrre maîtresse. Elle venait même lui demander i dtner dans sa retraite

de Twickenham , et Tentretenir de certains écrits déplaisants qu'elle aurait voulu fiiire poursuivre comme séditieux. Des conversations plus intimes rapprochaient encore la souveraine et le sujet. Bacon passait pour le confident du comte d'Essex. Il servait souvent d'intermédiaire utile ou de négociateur discret entre le fisvori et use princesse jalouse de tout, même de la gloire de celui qu*dle aimait. Esaex avait, en 1896, obtenu, à grand'peine, le commandement d'une expédition en Espagne. La guerre offensive répugnait à la prudence de Burleigh. La reine redoutait presque également, pour Essex, les périls de la guerre et la gran-*deur que donne, la victoire. Cadix emporté de Yi%e

< Voyez son Histoire du bureau des aliénations et ses Lectures dans la chaire de Gray*s Inn sur le s^tut d^s usa(|;es , t IV, p. lôâ el 158.

force, quelques exploits heureux, la bravoure, la générosité, l'humanité du jeune général avaient donné une certaine solidité brillante à Téclat un peu superficiel de sa valeur politique. L*Angleterre l'avait accueilli à son retour avec enthousiasme. Le gouvernement seul s'était montré froid et défiant, et la reine, qui voulut qu'on supprimât jusqu'aux relations d'une campagne dont elle tenait à diminuer l'importance, remarqua avec mécontentement qu'Essex avait traité le roi d'Espagne en ennemi personnel, et s'était, pour le vaincre, égalé à lui. Charmé de ses succès, insubordonné, arrogant, lé comte était tout propre à compromettre sa gloire par sa vanité. Témoin de ses imprudences et des ombrages de la reine, Bacon conseillait à l'un la modestie, à l'autre la générosité. Il écrivit au premier une longue lettre, qui est un cours complet de bonne conduite à l'usage des favoris d'une princesse impérieuse et défiante *. Tout leur art doit être de se faire par-

donner leur fortune, et de dissimuler leur mérite et leurs services» Bacon établit qu'on ne peut, sans inconvénient, ajouter au rang d'un favori l'importance politique, la réputation militaire, la popularité. C'est là ce qui rend la reine craintive et dissimulée, parce qu'elle ne sait plus quelle force il lui reste. Aussi va-t-il jusqu'à conseiller à lord Essex de donner à Elisabeth un favori nouveau, qui ne soit rien de plus, et qui demeure tout à la dévotion de son protecteur.

Essex était peu capable de l'écouter. Fier et am •

> 4 octobre 1596. Works, t. V, lett. 52.

CHAPITRE II

bilieux, peut-être n'était-il pas insensible à Tattrait de la vraie grandeur; mais il manquait de sagesse et de patience. Il visait très-haut, mais la légèreté, Tos* tentation, le détournait de son but. Il se croyait sûr de la reine, ayant éprouvé plus d'une fois qu'en la rudoyant il la dominait. Tantôt il l'inquiétait, en se disant malade*, tantôt il lui portait ombrage en cherchant la faveur publique, en se rapprochant de l'op* position, ou la désespérait par le bruit de ses infidé** lités. Il assistait aux réunions puritaines de lady Russell, et donnait des soins à mistress Bridges, la plus belle des filles d'honneur '. Certain d'être aimé, il voulait se faire craindre. Cette conduite pouvait réussir pendant un temps, et, comme il avait dans le caractère quelque chose d'héroïque, i\ comptait la relever par une guerre nouvelle, et demandait encore une armée à mener en Espagne. La résistance qu'il rencontra aurait été peut-être invincible, si Walter Raleigh, qui avait passé

pour son rival à la mort de Leicester, mais qui éprouvait plus que toute autre ambition celle de la gloire et des aventures, n'avait employé tous ses efforts à réconcilier Essex et Burleigh, et à faire résoudre une nouvelle expédition dans laquelle il devait, comme dans la première, commander une escadre [^]. Essex eut le commandement sur terre

[^] Elisabeth, fille d* Anthony Gooke , et par conséquent tante de Bacon, avait épousé lord John Russell, un fils du comte de Bedford. (Voir sur elle et sur Mrs. Bridges, un ouvrage que nous avons souvent consulté, *Memoirs of the court of Elisabeth*, par Lucy Aikin, t. II, ch. XXV.)

« Sydney Papers, lett. de While, de 1396 et «597, t. II, p. 24,37,42, 44,54, 55,

et sur mer. Mais des vents peu Ikyombles déconcertèrent tous les plans et divisèrent la flotte (iSo7). Raleigh arriva le premier sur les Açores, et s'empara du Fayal , sans attendre son général en chef. Tout se réduisit à un exploit inutile , et à la prise de trois riches bâtiments de la Havane, qui servirent à payer les frais de la guerre. Quand la reine vit les généraux et leur chef, elle leur fit un accueil glacé. Essex n'aperçut à son retour que des signes de disgrâce. Trop fier pour plier, il s'indigna, ou plutôt il bouda, et ne parut plus. On répandit le bruit qu'il était malade. La reine , touchée, consentit à une réconciliation solennelle , et, le 7 janvier 1598, elle M accorda, en présence du Conseil privé [^] le titre héréditaire de comte -ma* réchal. Bacon n'avait pas abandonné son bienfêteur[^] ses avis n'avaient tendu qu'à mettre un terme à une rupture qui Talarouit pour lui-même, et il se réjouit d'un retour de Civeur. Au mois de mars 1598, la cour croyait encore à la puissance du comte d'Essex. Mais son orgueil et son impétuosité ne

lui permettaient pas de la conserver. Un jour, il eut, avec la reine, en présence de quelques-uns de ses serviteurs, une si vive dispute pour le choix d'un officier, qu'après quelques paroles emportées, il lui tourna le dos avec un rire dédaigneux. Elisabeth, furieuse, le prit par les oreilles, et s'écria : « Allez vous faire pendre. » Essex porta la nudn sur son épée en jurant que de Henri VIII lui-même il n'eOt pas souffert une pareille indignité, et il sortit du palais la rage dans le cœur, Qu*on juge de ria(|uié(tide do

GHAPITRC 11. - 1508. 4\$

Bacon. Il trouvait d^à que la reine était pour lui d'une froideur alarmante, k Vous verrez, écrivait-il a un ami', que mon aflhire sera un appendice de celle de mylord d'Essex. » Il songeait à faire un voyage par précaution. Il suppliait le hautain favori de fléchir et de s'excuser. Il le pre\$sait d'écrire à la reine, et lui rédigeait des projets de lettres. Enfin, on s'entremet de tant de côtés qu'une réconciliation fut ménagée. Essex exigea, pour y mettre le sceau, qu'on lui donnât le gouvernement de l'Irlande, alors en proie à une insurrection armée. La répugnance de la reine était extrême, et elle venait de perdre le vieux conseiller dont elle opposait habilement la haute expérience aux exigences d'un jeune téméraire. Lord Burleigh était mort dans la soixante-dix-huitième année de son âge, lé 4 août 1598. Bacon redoutait, pour Essex, la mission d'aller pacifier l'Irlande. Il essayait vainement de l'en dissuader. Dans son impatience d'agir et d'occuper de lui le monde , Essex emporta de haute lutte le commandement auquel il aspirait, a On ne fait rien de la reine, disait-il, que par autorité ou par nécessité. — Ces procédés-là, répondait Bacon, ressemblent aux eaux thermales, qui donnent un accès de force, et qui détruisent l'estomac. » Il comparait Essex à un médecin qui ne songe pas à guérir le

malade, mais à le tenir en état de faiblesse, pour être sans cesse appelé. Ne pouvant le détourner d'une mission périlleuse, il voulut au moins l'aider à la mieux remplir, et lui adressa un mémoire

> Worlth , \. V, lett. 39, 42 et 43,

ÂL VIE DE BACON.

sur les (liiBcuUés du gouvernement de l'Irlande '. Le comte d'Essex était plus propre à les braver qu'à les vaincre ; il partit (mars 1599).

* Works, t. V, lett. 48.

CHAPITRE III

Expédition d'Essex en Irlande. — Son retour, sa disgrâce et sa chute. — Premières poursuites contre lui. — Ses complots, son procès et sa mort. — Conduite de Bacon. — Derniers jours et mort d'Elisabeth.

Pendant l'absence de lord Essex, Shakspeare fit représenter sa tragédie du Roi Henri V. Dans cet ouvrage tout consacré à la gloire du vainqueur d'Azincourt , le chœur, qui vient au commencement de chaque acte réciter un poétique résumé des événements qui vont suivre, décrit, au début du cinquième, l'entrée triomphale du roi à Londres, et ainsi, continue-t-il, et par une ressemblance non de rang, mais d'affection , si maintenant le général de notre gracieuse impératrice arrivait en Irlande, comme il pourra le faire l'heureux moment venu , rapportant la rébellion percée de son épée, quelle foule quitterait la paisible cité pour al-

ler à sa rencontre ! Avec bien plus et bien plus de raison encore , on courait vers Henri. » Shakspeare jugeait comme le vulgaire, son royalisme se trompait, et, bien contre son gré, il était mauvais courtisan. Essex, en Irlande, ne sut

que mécontenter sa maltresse. 11 tint aussi peu de compte des conseils de Bacon que des instructions royales. Il fit des nominations qui déplurent à la reine, conféra, sans autorisation, des titres de chevalerie. Non moins inhabile à opprimer qu'à obéir, il savait mal déployer cette vigueur systématique qui plait tant au pouvoir absolu. Par intérêt ou générosité, il ménagea lorsqu'on lui ordonnait de frapper. D voulut gagner ceux qu'il était chargé de soumettre, et comme il manquait de suite, d'application et de prudence , il réussit mal et parut avoir écouté des calculs de popularité plutôt que le bien de l'État. La reine s'en plaignit amèrement à Bacon. Un jour, dans le palais de Nonsuch', il lui dit qu'au heu de ces étemelles récriminations, elle devrait garder toujours auprès d'elle Essex, avec la baguette blanche a la main, comme autrefois Leicester, a Rien, ajou« tait-il, n'est moins à propos que de l'accuser sans cesse tout en lui donnant au loin d'importants com* mandements^, p II est vrai que les commandements avaient été arrachés à la faiblesse par Timportunité. Elisabeth, comme pour le punir de sa propre condes-^

• Noosuch, non pareil, était un palais commencé par Henri VIII, près d'Ewell, sur la route de LoDdrei à Epsom. C'était la résidence faTorite d'Élisabetti. Les bâtiments et les jardins qui, avec ceux de lord Burleigh, à Theobalds, passaient pour ce que I^Angleterre avait alors de plus magnifique, furent donnés par Charles 11 à la duchesse de Cleveland, baronne de Nonsuch, qui les a détruits.

* Ces paroles, ainsi que toutes celles de Bacon dans l'affaire du comte d'Essex, sont tirées de son apologie écrite par lui-même. (\yorks, t. II, p. 218.) La baguette blanche est portée

chapithb ii.-^i»^ . 47

cendance , blâmait et contrariait i tout oïement son lieutenant en Irlande. D recevait des ordres qu'il n'exécutait pas, des dépêches qui l'irritaient ^ et, far tigué d'une situation insupportable, il quitta brus* quement son gouvernement et parut i l'improviste à Nonsuch devant sa souveraine. Tout poudreux du voyage, il la trouva à sa toilette, les cheveux en dé* sordre ; il tomba à ses genoux et lui baisa les mains. Le visage de la reine rayonna un moment d'affection et de joie, et tout semblait oublié. Mais, dans la journée, elle entendit son conseil. Le nouveau trésorier, Thomas Sackville, lord Buckhurst ', un vieillard plus célèbre comme poète que comme politique, n'y exer* çait pas une influence décisive *) mais le secrétaire d'État Cecil y avait pris peu i peu tout l'ascendant de son père, et il en usait plus hardiment. Lord Essex s'en aperçut le jour même au changement des manières de la reine, quand il la revit. Le soir, il eut ordre de garder les arrêts dans sa chambre, et le len* demain a York House, dans la maison du garde du sceau, sir Thomas Egerton, qui d'ailleurs ne lui était pas hostile. Cette sorte de détention se prolongea et

par certains grands officiers de la couronne. Mais elle est surtout IMnsigne du lord steward ofthe Household, ou grand mnflre de 11 maison, auquel, en le nommant, le roi adresse cette phrase en français: t Sénéchal, tenez le b&ton de notre maison.» Le lccsl(*r avait en effet occupé ce premier emploi de la maison de la reine, emploi qui ne fut Jamais conféré nu comle d'Essex.

< Plus tard créé comte de Dorset. Né en 1527, mort en 1608, il est l'auteur de la première tragédie régulière qu'on ait jouée en Angleterre, *Gorbodac*, 1561, et du recueil de poésies historiques connu sous le titre de *Miroir des maïstrals*, 1563.

tint la cour inquiète et divisée durant plusieurs mois. Bacon aurait bien voulu ne voir dans tout cela que les effets d'un refroidissement passager. Il avait essayé d'entretenir un moment Essex à Nonsuch, et même écrit quelques mots d'avis, craignant de ne pouvoir le joindre. C'est un petit nuage, disait-il, nubecula[^]amiet[^] et il passera, *ciio transibit* '. Cependant il ne faut pas négliger la reine -, il faut dissiper tous ses ombrages, et, pour cela, sans cesse la voir et l'obséder jusqu'à l'importunité. Le comte avait écouté Bacon en secouant la tête d'un air incrédule, et maintenant il était comme en prison. Bacon ne jugea pas à propos de l'y visiter ni de prendre publiquement sa défense. C'était, a-t-il prétendu, pour se conserver les moyens d'approcher la reine et de plaider auprès d'elle la cause d'un ami. Nul doute qu'il n'ait alors fait pour Essex de sincères efforts, et qu'en se pliant à la conseiller dans cette triste affaire, il n'ait tâché de détourner sa souveraine des voies de rigueur, et de diriger la politique dans le sens de la clémence. Toutefois, après un premier examen dans le conseil, elle voulut que la Chambre étoilée rendît une déclaration publique sur la conduite d'Essex en Irlande. Bacon représenta que cette manière de procéder serait sans autorité sur l'opinion, qu'elle l'indisposerait au lieu de la convaincre. Il s'abstint de paraître à la réunion de Westminster, où, devant la multitude assemblée, les ministres et les autres membres de la Chambre étoilée, opinant à haute voix et sans avoir

[^] WorkSy t. V, leu. 40.

CHAPITRE III

entendu aucun contradicteur, proclamèrent que le gouvernement, dans l'affaire d'Irlande, avait rempli son devoir[^] et Tordre fut donné aux officiers de justice de poursuivre tout écrit où le contraire serait soutenu (30 novembre 1599).

Cet ordre intéressait Bacon comme conseil de la Reine, et son absence avait été remarquée. Le public sait toujours un peu de la vérité, mais il l'exagère et Tenvenime. On accusa Bacon de n'avoir désapprouvé cette mesure, que parce qu'il conseillait des procédés plus rigoureux, et il eut à s'en justifier : nous avons plusieurs lettres où il prend Cecil lui-même à témoin de la réserve qu'il a gardée. U ne paraît pas s'être jamais aperçu qu'en voulant jouer à la fois le rôle du courtisan prudent et de l'utile ami, il tentait l'impossible et réaliserait l'odieux. La duplicité à bonne intention est dans les affaires publiques la perte des hommes faibles. Essex tomba sérieusement malade-, Elisabeth émue lui permit de retourner dans sa maison , en lui interdisant tout commerce avec quelques-uns de ses amis, tels que lord Southampton et Bacon, et en lui donnant pour gardien sir Richard Barkley '• Les ennemis du favori ne manquèrent pas de dire que la maladie était feinte, et comme ses amis continuaient d'exciter pour lui l'opinion, comme des ministres de l'Église avaient publiquement prié pour son rétablissement, la reine reprit tous ses ombrages. Elle le voulait soumis, désarmé, faible, prosterné à ses pieds, et peut-être l'eût-elle

> Sydney Papers, lettre de White du 45 mars 1599 (ICOO), t. II, p. 479.

H\$ VIE DE BACON.

relaïré aidri |Mmf le placer plus haut que jamais. Baem s'obstinait à regpérer. Il se séparait ainsi de tout h parti du eamte d'Ëssex, sa plaignant des imprudraees d'un sèle qu'il blâmait surtout pour ne pas l'imiter. Cependant un Jour qu'Elisabeth était venue dlnep obex lui à Twickenham, il fit, malgré son peu de talent pour la poésie, un sonnet ofa il implorait sa plémenea, et il le lui remit quand elle le quitta. Il l'est YWté de l'avoir détournée jusqu'au bout de tonte poursuite en forme eontre ^ssex, et d'avoir enftourn «a disgrèoe on du moins sa défiance, en obtenant d'plln que le procès sa eonverttt en une enquête exr tra^judiaiiire devant le garde du sceau, et une eomniisslon de membres du Conseil privé et des cours de justice. ToutefoisSt comme Tinoulpé devait être entendu et qu'il fallait une procédure quelque peu régulière, quoiqu'on n^en ààni ni publier ni mettre par éitrit les détails, la présence des conseils de la couronne était nécessaire , et la question Ait agitée si Qacpn devait figurer parmi eux. Il apprit que la reine avmt paru Indécise. L4nquiétudeje prit, il soupçonna que ses ennemis lui tendaient un piège, et il s'empressa de lui écrire que si elle voulait le dispenser d'intervenir dans l'afihire, il le tiendrait pour faveur insigne I mais qu'il connaissait les divers degrés du devoir, et que son devoir envers elle était absolu. Et soit qu'il n'obtint aucune réponse, soit que la reine eût dit d'une manière générale que tout le monde devait remplir sa t^che, il suivit Is dmyoir aifolu^ en disant d'ailleurs que la querelle étant ouverte, s'il n'épousait pas celle d'Elisabeth, il perdrait tout cré-

CHAPITRE UI. — 4600. KI

dit auprès d'elle, et ae pourrait plus ôtre à mylord d'aucun service.

Le jeudi, 5 juin MOO, à York House, dix-huit eommissaires, parmi lesquels on distinguait Whitgift, ar* chevêque de Canterbury, Egerton, lord garde du sceau, le grand trésorier, lord Bucj-diurst et le secrétaire d'État Gecil, firent comparaître devant eux le comte d'Essex pour répondre aux charges que de^ valent produire contre lui le procureur général, Edouard Coke, le solliciteur général, Fleming, le sergent de la reine, Yelvertoi^, et le savant conseil Bacon. Essex fut, avec toutes les déclamations d'usage, accusé de manque de respect et de désobéissance. Bon plus grand méfait était d'avoir donné, contrairement aux ordres qu'il avait reçus, le commandement de sa cavalerie au comte de Southampton, dont la loyauté était suspecte à la reine ^ Bacon, lorsque ce fut son tour de prendre la parole (et il parla le dernier du côté de l'accusation), dit en débu-^ tant, qu'il espérait que tout le monde et le comte luimême reconnaissent que ses obligations envers lui étaient mises en séquestre et comme à l'écart. Il exalta la bonté singulière de la reine pour n'avoir pas voulu d'une poursuite devant la €chambre étoilé^ ni d'une accusation de déloyauté qu'on aurait dû porter devant d'autres Juges. Il parut s'applaudir de n'avoir à dénoncer qu'une lettre irre^ctueuse pour la

* Ce persoDnage aimable et distingué , Thomas Wriothesly, né en 1573^ mort en 1624, paraît avoir encouru la sévérité de la reine par une témérité qu'elle ne pardonnait pas. l\ s'était marié sans sa permission à Ėlisal)etfa Vernon (15ès).

royauté, rendue publique par d'imprudents amis. La tâche était ingrate, car il s'agissait de la lettre même qu'Essex avait adressée au lord keeper Egerton dans un premier moment. d'irritation, le jour où la reine l'avait si violemment outragé. Il fut ensuite question de quelques pamphlets séditieux qu'on l'accusait d'avoir encouragés. En discutant ces griefs. Bacon s'exprima d'ailleurs avec modération, quoiqu'il fût trouvé très-éloquent. Les juges étaient restés couverts. Essex avait été obligé d'entendre une partie des réquisitoires à genoux ou debout. I^ seule intercession de l'archevêque de Canterbury lui fit donner d'abord un coussin, puis de temps en temps un siège. Quand on lui permit de parler, il prit un ton de soumission, il loua la générosité de la reine et parut se recommander à sa bonté. Cependant dès qu'il fit mine de vouloir se justifier, Egerton l'arrêta et l'avertit qu'il pourrait se nuire. Un humble recours à la grâce de Sa Majesté devait être sa seule défense, et après avoir disserté sur les vertus de la reine et les merveilles de son gouvernement, le ministre prononça la sentence. C'était une simple censure de la conduite du comte, qui devait, en conséquence, perdre ses emplois et garder les arrêts dans sa maison tant qu'il plairait à Sa Majesté \

Ce jugement n'excédait que de très-peu ce que l'autorité royale aurait pu prononcer sans tout cet appareil. La détention mitigée qu'il prescrivait et qui

Ml y ft plusieurs relations de cette séance : la plus détaillée est de Morrlson. (Voyez dans la vie de Bacon par M. Montagu , la note 4 C, t. XVI, part. U.)

CHAPITRE III

seule était une mesure inconstitutionnelle, ne fut pas maintenue par la reine. Parmi les emplois dont Essex était dépouillé, on n'avait pas compris la charge de grand écuyer, masier of the horse^ et c'était un lien qui le rattachait encore à sa souveraine. Bacon ne douta donc point qu'une grâce entière ou même une réconciliation complète ne pût être obtenue. Le lendemain du jugement, il avait vu la reine et reçu d'elle l'ordre d'écrire une relation de tout ce qui s'était passé la veille et de la lui apporter. Quelques jours après, il vint lui en donner lecture'. Il avait rédigé avec soin les protestations de soumission et de fidélité faites par l'accusé. <c Gomme vous avez bien exprimé la part de mylord ! s'écria Elisabeth. Je vois qu'une ancienne affection ne s'oublie pas aisément. » Bacon lui répondit , il le raconte du moins, qu'il espérait bien qu'elle voulait parler pour elle-même, et il obtint qu'aucune publicité ne serait donnée à son récit, qui fut en effet supprimé. En même temps, il s'efforçait de se rapprocher discrètement du comte d'Essex et de l'engager dans une conduite prudente et modeste qui ne les compromit pas tous deux. Il lui écrivit de Gray's Inn, le 20 juillet 1600, une lettre embarrassée. Lord Essex avait dû s'expliquer ses actions, et, mieux que personne, les comprendre. Bacon était et voulait être bonus civis et bonus vir. U y avait des choses qu'il aimait encore plus que sa seigneurie, mais peu de personnes qu'il

* The Proceedings of the earl of Essex. (Works, t. III , p. 120.)

aimât davantage* Il avait toujours déploré qu'elle voulût voler avec des ailes de dre^ redoutant pour elle le destin d'Icare^ Qu'elle s'élevât par ses propres ailes) surtout de plumes d'au-

truche ou de tout autre oiseau qui ne fût pas un oiëeau de proie, nul n'eu se* rait plus heureux que lui. A cette lettre gauche et affectée, Essex répondit avec un reste de bienveil* lance mêlée d'ironie et de quelque dédain. Il ne son-* geait ni à expliquer ni à censurer les actions de Bacon] il les ignorait toutes, hors une seule, et ce dernier trait portait coup* et Vous me priezj conti-* nuait-il, de croire qUe vous aspirez seulement à la conscience et à la réputation de bonuê citis et de 6anus tir^ et je VoUS assure sincèrement que puisque c'est là votre ambition (bien que votre conduite soit de l'action et votre peitsée de la contemplation), nous pourrons très-bien tous deUJt convenife in eodem /<?rlio et convenire iiler no\$ ipsos.i. Je suis étranger à toute conception poétique , autrement je vous dirais quelque chose de votre poétique exetnplei Mais cd que je dois vous dire^ c'est que je n'ai jamais volé avec d'autres ailes que ma Confiance dans la faVeur de ma souveraine et mon désir de la mériter ; et lorsqu'une de ces ailes m'a manqué, je ne voulais qU'al-' 1er tomber aux pieds de md souveraine, quand elle aurait dû souffrir que je fusse brisé dans ma chute* v Ge dernier sentiment était de nature à satisfaire ÉUsabetb^ et Bacon le fit valoir avec diligence* 8ouf' frant et abattu, car je ne puis croire qu'il s'humiliât par dissimulation, Essex multipliait les témoignages 4e douleur et de repentir, fiien ne pouvait plu^ iûre^

CHAPltRE lifi -^ 4600. hH

ment touchef la rein^. THotnpbatile et détofMé^, elle leva toutes leë consignes qui gênaient eti^re ^ liberté et lui peritiit d'allei" à la eampagnë où il pro^ mettait « de vivre comme Nabuthod&noêor o^ec les animouB eles ohampe^ dé brouter Vhéfbeeï de èè tremper de la roaie du eieL n Baeon eipéra que la qtletelle

touchait à son thème ; il écrivit au comte pour le féliciter et célébrer la réconciliation prochaine; Il lui disait en citant Tércence i

Neque tu iliam dati' hortas Nec te illa. Hoc ubi fit non vere vivitur *.

Dans l'espoir d'attendrir les cœurs ^ il composa avec art pour son frère Antony et pour Essex deux lettres dont chacun d'eux devait copier une, et lui-même les aurait ensuite communiquées à la reine comme un sincère témoignage des sentiments d'un sujet désolé. C'était le moment où il s'efforçait de se justifier auprès des amis du comte et surtout de lord Henri Howard, afin de les ramener tous au plan de conduite qu'il recommandait. Essex semblait le seconder en restant sans bruit à la campagne dans une attitude de regret et d'abattement* Mais il faut connaître ici toute la misère des courtisans. Essex avait de l'élévation d'âme, une générosité véritable) mais le métier de favori entraîne un tel besoin de honteux abus, de si tyranniques habitudes d'opulence et d'a-

* Heuionlim., ad. !, v. 101. (Voyez Works, t. V, lett. 53, et, pour toutes les autres citations, les lettres à O, Si, 55, 56 et 57 , et t. VI, p. 45.)

vidité, que voyant approcher le terme d'un monopole des vins d'Espagne créé à son profit plusieurs années auparavant, il en demanda à la reine le renouvellement comme une chose décisive pour sa fortune. La défiante Elisabeth crut aussitôt deviner le secret de tous ses abaissements et le motif intéressé de son repentir. Elle refusa, et se plaignit à Bacon. Il essaya de Tapaiser par une distinction d'école entre ce que les hommes font pour leur

perfection et ce qu'ils font pour leur conservation. Mais il échoua, et tout l'échafaudage de ses soins fut renversé.

Ruiné et consterné, Essex n'écoula plus que le ressentiment. Ballotté sans cesse entre la douleur et Torgueil, tour à tour humble et irrité, prêt à tout, excepté à la patience et à l'obscurité, il fut rendu par le désespoir à sa témérité naturelle, et confiant dans la faveur du public qui s'intéressait à ses malheurs, il abandonna son âme à la vengeance. Il voulut à tout prix se saisir par la force d'un pouvoir quelconque, fût-ce du pouvoir royal, et de suppliant devint conspirateur. Aidé du comte de Southampton et de Walter Raleigh, lié par des intelligences secrètes avec le roi d'Ecosse qui prétendait à l'héritage d'Elisabeth, il agita toute la Cité pour sa cause. Un jour enfin, il fit de sa maison une forteresse et il donna le signal de la révolte. Ses amis se réunirent à lui, prêts à soulever la ville. Le plus dévoué de tous, lord Southampton, accourut des Pays-Bas pour partager ses périls. Telle était la passion de ce protecteur de Shakespeare pour les émotions du théâtre que la veille du jour marqué pour éclater, il voulut avec d'autres conjurés

CHAPITRE II

faire représenter la tragédie de La vie et la mort de Richard III¹¹ et comme les acteurs trouvaient la pièce un peu vieillie, sir Gilly Merrick leur donna quarante schillings pour ajouter au produit de la recette¹.

S'il s'agit de la pièce telle que nous la possédons, cette circonstance, qui fut relevée dans le procès des conspirateurs, dut aggraver

ver leur situation . Car on voit dans cet ouvrage, Richard II, non-seulement détrôné par un complot et déposé dans Westminster, mais assassiné dans sa prison. Cependant la loyauté de Shakspeare y éclate en tirades pathétiques sur l'inviolabilité des souverains, et sa flexible impartialité y passe sans effort de l'intérêt de la conspiration à la cause de la royauté ^ . Je ne sais si la tragédie manqua son effet, mais la tentative fut vaine. L'insurrection éclata au jour fixé, le samedi 8 février 1601 ; ce fut une crise d'un moment. La royauté en sortit aisément victorieuse, et le comte d'Essex, pris les armes à la main, fut traduit pour haute trahison devant la Chambre des pairs.

^ State trials, 43; Eliz.^t. I, p. 4415; Drake , Shakspeare and fUs limeSy chap. V, p. 356 de Tédition de Paris.

* Ce motif, entre autres, a fait douter qu'il s'agît du Richard II de Shakspeare. On pense qu'il existait un autre ouvrage sur le même sujet et intitulé Henri IV. Il est certain que, dans les deux premières éditions de l'ouvrage de Shakspeare, la scène de la déposition du roi ne figurait pas; mais on convient qu'elle faisait partie de la pièce originale. Il est vrai que si celle-ci est de 1596 ou 1597, au plus tôt de 1593, on ne peut dire que ce fût une vieille pièce en 1601. Mais elle pouvait être usée pour avoir été beaucoup jouée. Il y a sur cette curieuse anecdote de l'histoire du théâtre anglais plus d'un point douteux à éclaircir. (Voyez le Shakspeare de Collier, vol. IV, p. 105.)

m YIE l)B DACOFT.

Baeon n'était cru dans le dernier pML De bonne heure, désespérant de ramener Essex au sailg^froid et à la sagesse, il n'avait songé qu'à saurai' sa barque du naufrage^ Il se seût&it

accusé par le public d'attitude agressive contre son bienfaiteur^ il voyait lui échapper pour jamais la confiance royale* Que devrait penser une princesse implacable dont il avait voulu engourdir les ressentiments? Il résolut de tout sacrifier à sa sûreté. Au commencement de l'année, il avait demandé une audience à la reine*. Là, il lui exposa sa conduite et sa situation avec beaucoup d'émotion et d'éloquence, lui déclarant qu'avant de tomber sans retour, il avait voulu lui ouvrir son cœur. Perdu pour jamais^ il priait pour elle. La reine fut touchée, ou elle le comprit, et elle lui dit avec bienveillance^ comme Notre Seigneur à saint Paul à Gracia mea sufficit *. Alors, pénétré de reconnaissance, il essaya, dit-il, de hasarder un mot touchant le comté d'Essex. Ne verbum quidem, lui dit-elle, en donnant à son courroux comme à ses bontés le latin pour interprète. Il se le tint pour dit, et sortit résolu à ne plus se mêler d'une affaire où il ne pourrait que se perdre sans fruit^; au moins bien.

Jusqu'à-là, sa conduite est celle d'un cœur froid, mais non perfide. Il agit en bon schviteur d'une manière presque absolue il se comporte en homme prudent qui espère concilier tous ses devoirs et se soustraire à tous les périls*. Heureux s'il fût demeuré inébranlable dans le projet de rester ^ dehors de

» Il Cor. XU, 9,

CHAPITRE I - 1601. 80

tout. On pourrait lui contester l'indépendance, la reconnaissance, la fidélité, le courage ^ il lui resterait au moins de quoi faire un courtisan sage, un favori tiennaise considéré. Mais le jour où le comte d'Essex fut extrait de la Tour de Londres pour comparaître dans Westminster Hall, il put voir auprès du sergent

de la couronne, du procureur et du solliciteur g  t  -» rai, debout à la barre de là Cour^ le conseil extraordi* naire de la reine, Francis Bacon , chargé de soutenir contre lui une accusation capitale. L'illustre arocat ne fit défaut à aucune des règles de l'emploi ; il ne r  fusa à la cause aucune des déclamations nécessaires. L'accusé fut pathétiquement comparé à Gain,    Pisistrate, au duc de Guise^ et l'on dit que cette der* nière comparaison emporta la condamnation. Essex, qui ne se défendait que par les arguments dont Bacon l'avait jadis armé en écrivant pour lui, fit une claire allusion à ces anciens efR^rts d'un défenseur qui l'accusait aujourd'hui, u Si c'est le bon plaisir de vos seigneurie^, dit-41, je produirai M. Bacon pour mon témoin i --* Mylord, répondit l'ittgrat accusateur, il est vrai que j'ai dépensé plus d'heures auprès de vous qu'auprès d'aucun homme au monde pour faire de vous un fidèle sujet '. t*

Famk eut la tête tranchée dans l'intérieur de la Tour de Londres, le 36 février 1601. Il avait trentecinq ans. C'était un grand seigneur, doué de tout

< n m'est impossible de blâmer Essex dans ce dialogue, comme le fait Tautour d'  dine de la Revue t^  dine, nU d'ailleurs toute cette affaire est parfaitement exposée» (NM 99, 1853.)

ce qui plaît à la multitude. On apercevait, dans la rigueur d'Elisabeth, je ne sais quelle vengeance qui ne venait ni de la justice, ni de la politique. Essex mourut populaire. Il parut nécessaire de justifier sa condamnation, et de publier une apologie du gouvernement. La reine, se voyant froidement reçue dans la Cité, tenait beaucoup à cette apologie ; elle fit choix de Bacon pour l'écrire, et Bacon r  crivit. Dans une Déclaration des pratiques et

trahisons tentées et accomplies par Robert[^] comte (TEssex ' , il flétrit sa mémoire, après avoir sollicité judiciairement sa mort. Pouvait-il faire moins, en çfTet, sans être soupçonné d'un reste de sympathie et de commisération pour un criminel d'État? Nous avons encore cet indigne écrit, et Bacon, dans une défense qu'il composa sous le règne suivant, nous dit, avec le plus grand sang-froid, qu'en l'écrivant il a obéi à l'express commandement de la reine, et qu'elle lui a même reproché d'avoir appelé mylord d'Essex celui qu'il aurait dû nommer suivant elle Essex, ou le feu comte d'Essex. Il n'a pas voulu que la postérité ignorât cette dernière preuve d'une héroïque fidélité.

On a soutenu, à sa décharge, qu'aucune traîtreuse intention ne l'avait conduit-, il n'eut jamais de colère contre un infortuné [^] seulement, il désespéra à temps de le sauver, et, le voyant perdu, il ne crut point ajouter à sa perte en se chargeant de la demander. C'était une tâche légale, un devoir de profession qu'il

* A Déclaration of the practices and treasons, etc., iD-4* imprimé à LoDdres par John Parker, en 1601. (Works, t. III, p. 130.)

CHAPITRE III

remplissait, et qui n'eût pas manqué d'être accompli par un autre, s'il Feût décliné. Le crime n'était pas douteux, le tribunal était régulier, la condamnation motivée. D'une grande reine telle qu'Elisabeth, la sévérité ne pouvait être de l'injustice. Puisqu'elle en avait jugé ainsi, la raison d'Etat exigeait une condamnation. Bacon s'était acquitté envers l'amitié par ses conseils et ses efforts. En les repoussant, Essex l'avait dégagé*, il perdait le droit

d'entraîner dans son crime et dans sa chute celui qui avait tout fait pour le préserver de l'un et de l'autre. Libre envers une coupable imprudence, Bacon ne devait plus songer qu'à son propre salut, en remplissant les devoirs d'un loyal sujet. Essex en aurait-il moins péri, quand Bacon ne se serait pas montré bon serviteur de la reine?

On ferait mieux de dire tout simplement que si Bacon eût agi d'autre manière, il aurait perdu l'espoir d'être solliciteur général. Je dis l'espoir seule^{*} ment, car ce n'est pas Elisabeth qui le[^] nomma. Je crois vrai, d'ailleurs, tout ce qu'on allègue pour le défendre. U a sûrement pensé tout ce qu'on lui fait penser. Rarement les sentiments des hommes sont aussi mauvais que leurs mauvaises actions. C'est toujours avec un certain nombre de raisons passables que dans la sphère des cours et des gouvernements les sages du monde perdent leur âme au service de l'État. Dans presque toute bassesse politique, il entre du dévouement.

Le prix du dévouement de Bacon se fit cependant encore attendre. Elisabeth, chagrine et irritée, voyait

es VIE DE BACON.

peut-être ayee déplaisir rhomme qui Tavait servie dans un jour fiineste. Ses dernières années furent sombres. Sa vie, non sa puissance, déclinait[^] son bonheur, non sa fortune, touchait au terme. Sa vieillesse ingrate ne fit point d'heureux [^] Au mois de mars 1603, elle laissa le trône en mourant i son neveu Jacques VI, roi d'Ecosse, et le règne de cette triste maison de Stuart commença.

1 c II y a trois Jours qa^{*}ene fut tenue eomme morte, lyant demeuré «sse» longtemps laii perler n^{^^} ub« «i|<Mir froide, et

quelque temps auparavant , elle avait dit de ne vouloir plqs vivre et soutiaiter la mort. Son chagrin et sa mélancolie ne se peuvent apaiser ni divertir, et continue de ne vouloir user d'euean remède. » lettre de l'ambnisaéeur fieaufnont w roi <ie fronce^ 24 mars IQ03, — «Tpus persistent en Topinion quM)s ont eue qu*eUe a voulu mourir, et qu'une secrète mélancolie prise en partie sur Tappréhension du mépris de son âge que son éourage ne pouvait supporter, partie sur \» r^tsentinuin^ d^ la port 4u comte d'^sseit... lui fit r^cçypir soudainepiept en çou âme un tel déplaisir de vivre, etc..» (Id, di| 8 avril, Mss. de la Bibliothèquo impériale.) Cette citation, ainsi que toutes celles de dépêches diplomatiques Inédites, ^t due aus reeiiercbes et il rQlilig^anke (jp M. Griml)Iot,

CHAPITRE IV

Sa conduite à U Cbiii]9))re ^s cpipipuoel. .— Pr6miéro é4iUon du Traité de l'Avancement 4es Bcieneet.-^ Conflit avec Edouard Coke. «*- BaaoB est nommé sollieileur général . — Composition des Co^ otttttk \$1 Vi9(k, T^ PiOilicflion do JH S ap i m i iê «f^f^n»- >- Baeon devient procyreur général. ^ Ses services au Parlement eldeyaot les cours de justice. — 11 se venge d'Edouard Coke. .- Faveqr de Bnskingbam ; il protège BtM^on » qui est nommé garde du sceau.

On n'igpora pai qup iaequas l^, roi d'Aogletepp«, unifiât i àw yk&» gfQm&r^ Im prétrationa da b^l e«prit, p§)I^ du despotisme à la f^ibieue d'un eosur ïm et timide* Lrttré Jusqu'à U pédanterie, c'était un «e(l)l9i»Uqi|d sur le trône, qui argumentait

en forme et dissertait comme un livre sur sa foi et sur son aoto[^]rite. La réalité du pouvoir absolu n'avait peint dépo[^]pularisé les Tudor. La thèse du pouvoir absolu de[^]vait perdre les Stuart*)l est vrai que la pratique avait été souvent babile, ce que ne fut jamais la théorie. Mais ce goût maleneontreux de Jacques peur la controverse et rérudition devait au moins le rendre favorable au plus beau génie du royaume. Bacon n'avait pas négligé de rechercher d'avance ses bonnes grâces. Anthony, son frère, avait été de bonne heure Tinter-

médiaire de plusieurs hommes considérables avec la cour d'Ecosse, et dès qu'Elisabeth rendit le dernier soupir, les lettres du philosophe assaillirent tous les serviteurs du nouveau roi *. Tandis qu'il composait en rhonneur d'Elisabeth un panégyrique très-omé', où il célèbre ses charmes à l'égal de ses talents politiques , et lui applique les vers où Virgile décrit les beautés de ses déesses, il écrivait à Jacques que le lis des montagnes est supérieur au lis des vallées, et que la plus grande bonne fortune d'Elisabeth était de l'avoir eu pour successeur, ce qui n'a point de sens comme flatterie, mais ce qui en aurait beaucoup comme épigramme[^]. Il alla au-devant du nouveau roi, et le vit à Broxbourne, où par ses empressements il dissipa les préventions qui pouvaient s'élever contre l'infidèle ami du comte d'Essex(7 mai 1603). Jacques le traita avec distinction, et Bacon publia que jamais prince n'avait paru plus éloigné de la vaine gloire et plus rappelé les rois de l'ancien temps. Ne négligeant rien pour se faire bien accueillir, il avait même, sans qu'on le lui demandât, préparé une proclamation royale à laquelle on préféra un projet rédigé par Edouard Coke. Divers personnages de l'intimité du roi étaient devenus ses correspondants habituels. Il n'en continuait pas moins de professer un amour exclusif pour la philoso-

phie-, il parlait de s'y consacrer tout entier. Seulement , comme il de-

» Works, t. V, letlres 62, 63, 64, 65, 66, 67. * A Discourse in praise of queen Elizabeth, Works, i. H, p. 23.

» 1(1., U V, lolt 65.

CHAPITRE IV

mandait en mariage Alice Barnham, Qlle d'un riche alderman de la Cité, il faisait observer que, tandis que le roi venait de décréter une si grande promotion de chevaliers, seul il n'avait point de titre parmi ceux de ses confrères de Gray*s Inn qui avaient passé par les mêmes degrés. Il représenta cette grave anomalie à son cousin Robert Cecil, qui était resté ministre avec le plus grand crédit, et son vœu fut bientôt exaucé.

Sir Francis Bacon, chevalier, marié, riche, devenu peu après, par la mort de son frère, propriétaire de Gorhambury et de tous les biens paternels, ne pouvait ni oublier ni effacer le souvenir, importun sous un nouveau règne, de funestes services rendus sous le précédent. Les amis du comte d*Essex étaient en faveur à la cour : là faveur populaire ne les avait jamais abandonnés. Bacon prétendait bien les avoir ménagés et secrètement servis ; mais le public n*en croyait rien. Le comte de Southampton, le généreux ami des lettres, le défenseur des intérêts populaires, esprit indépendant, mais remuant, destiné à de continuelles alternatives de crédit et de disgrâce ; John Davies, légiste irlandais, connu plus tard par des poèmes philosophiques, et que le roi de-

vait élever à de hautes fonctions judiciaires, sortaient à peine de la prison où ils avaient été conduits à la suite d'Essex. Bacon se rapprochait d'eux avec affectation. Nous avons les lettres qu'il s'empressait de leur écrire. Il se vantait d'avoir sauvé la vie à six accusés. « Je puis, disait-il à Southampton avec naïveté, être aujourd'hui pour vous sûrement ce qu'auparavant j'étais vérita-

6Ô VIË DE hkCQS.

blement\)) Æniin, pour essayer de désarmer ropwHMi) il adressa au comte de DevoBghire une apologie très^ étudiée, et qui, dans sa maladresae, o'a point protégé sa mémoire contre les justes rigueurs de la postérité^. En excusant le passé, il ne négligent pas de se faire valoir dans le présent. La succession au trône d'Elisabeth étant demeurée longtemps une ffoesr tion obscure, plusieurs prétendants avaient pu y aspirer, et, dans le nombre, on avait nommé lady ArabeUa Stuart, qui après Jaoques était, dans la ligne écossaise, la plus proche da û eouronne, et qui, née en Angleterre, pouvait se prévaloir d'un avantage exigé formellement par la loi féodald. Une «ons^ piratipn, ou plutAt une tentative da conspiration, avait été essayée pour die, et sir Walter Raleigh y était io^pliqué. Sa part dans oe complot très-* obscur est restée douteuse, et l'on ne put guère établir contre lui que le fait d'avoir été instruit des desseins de lord Cobham, qui s'était concerté avec l'envoyé d'Espagne et des Pays^^Bas. Encore est-ce un seul témoignage à demi rétracté qui chargea sir Walter. Il n'en fut pas moins mis à la T<Hir de Londres, et traduit devant le jury pour haute trahi* son. Là il fut exposé à tous les outrages que d'io-* dignes magistrats prodiguaient alors aux accusés hais du roi. Rien de plus odieux ni de plus inique que las

> Charles Blount, vice-lieutenant d'Irlande depuis le leippt¹ Essex, sous le nom de lord Hountjoy, maintenant comte de Devonshiro. L'apologie, imprimée en 1604, se trouve dans les (œuvres, t. U, p. MU

CHAPITRE IV. — 1604. «7

procès de haute trahison sous le règne des Tudors et des Stuarts. Raleigh, quoiqu'il eût accueilli Jacques I^{er} avec des Qattements, lui était suspect par ses opinions religieuses. Un jésuite Tayait taxé d'athéisme. Il aimait les sciences, il cultivait la chimie, il était lié avec Thomas Harriot, un des premiers mathématiciens du temps. Ce fut comme une circonstance aggravante dans son procès, et au moment de lui prononcer sa sentence, le lord juge Popham eut le front de lui dire : a Avant de sortir de ce monde, ne vous laissez pas persuader par Harriot ou tel autre docteur pareil qu'il n'y a point d'éternité dans le ciel, de peur de trouver en enfer une éternité de tourments, n Il fut en effet condamné à mort, et n'eut grâces de la vie qu'au pied de l'échafaud. On le reconduisit à la Tour, où il demeura environ treize ans, livré à des recherches scientifiques et à des travaux littéraires qui ont illustré sa mémoire. Dans cet odieux procès, dirigé au nom de la cour par Edouard Coke, qui montra sa violence ordinaire, Bacon figura près de lui comme conseil de la couronne. Heureusement le jaloux légiste ne lui laissa rien dire, et Bacon put s'excuser de sa mission par son silence.

Mais une autre occasion se présenta aussitôt de montrer à la cour sa valeur et ses sentiments. Le nouveau Parlement s'assembla le 19 mars 1604. Déjà, sous le précédent règne, on avait pu s'apercevoir que certains abus cesseraient d'être patiemment to-

lérés. LfCs monopoles concédés par autorité royale à des courtisans ou à leurs créatures s'étaient multi-

plies au point qu'un historien va jusqu'à dire que le seul commerce resté libre était celui du pain. Sous le dernier Parlement, Laurence Hyde avait proposé un bill pour les abolir. Bacon s'y était opposé, trouvant Ja mesure à la fois imprudente et ridicule. Cecil avait invoqué la maxime : La prérogative ne se discute pas. Mais un jeune membre, Hayward Townshend, ayant, dans un discours modeste, exprimé les plaintes de la Chambre, Bacon , en applaudissant à sa discrétion, avait dit qu'il fallait accepter la vérité ex ore infantium et laciantium. Cecil avait fini par condamner en principe tous les monopoles et ^ar donner a la Chambre Tassurance qu'on n'en accorderait plus. Amendait la Chambre, suivant l'usage du temps '. En 1604, les plaintes se renouvelèrent avec plus de vivacité. On réunit dans les mêmes réclamations avec les monopoles les purveyances ou fournitures arbitraires, requises, aux prix d'un tarif très-bas, pour le service de la maison du roi -, on offrit de les racheter moyennant 50,000 livres sterling. La session fut très-animée , et Bacon y joua un rôle actif. Élu par les bourgs de Saint- Albans et dlpswich, il avait opté pour le dernier. En parlant sur toutes les questions, en siégeant dans vingt-neuf comités, il parvint à regagner quelque popularité sans s'aliéner la bienveillance de la cour. C'est le meilleur moment de sa carrière parlementaire. Il fut chargé de présenter au

* C'est dans la même session que Bacon proposa un bill sur les poids et mesures, où Ton retrouve ses idées habituelles de réforme et d'uniformité. Lord Campbell donne un passage assez remarquable de son exposé de motifs, (Lives, t. II, p. 340.)

CHAPITRE IV

roi les réclamations contre les purveyances[^] et il le fit avec tant d'art et de mesure qu'il ne déplut pas. Il se signala en même temps par ses judicieuses motions sur la réforme de la loi pénale, et par ses efforts pour ménager la réunion législative de l'Angleterre et de l'Ecosse. Dans un plan qui a été conservé, il fut amené à poser les bases constitutionnelles de cette réunion, et l'on est heureux et surpris de retrouver sous sa plume, en ce qui touche la prérogative royale, des principes qui pourraient presque être avoués aujourd'hui[']. Jacques avait tellement à cœur l'union des deux royaumes, qu'il dut prendre en bonne part tout ce qui fut tenté pour l'obtenir. Les temps d'Élisabetli étaient passés. Absolutiste en spéculation, Jacques souffrait l'opposition après l'avoir interdite. Pourvu que le droit divin restât en dehors, il admettait pratiquement la controverse et cédait en disputant. Quand la session prit fin, Bacon avait fait des progrès dans son esprit. Il reçut la patente du titre de conseil du roi[^], avec un salaire de quarante livres et une pension annuelle de soixante, en récompense des services rendus à la couronne par son frère et par lui. Aussi s'offrit-il au roi et à son chancelier Egerton, maintenant lord EUesmere, pour écrire l'histoire d'Angleterre, et il y préluda par une dissertation sur la grandeur de ce royaume[']. Ce fragment, qui resta inédit, n'est pas sans valeur, même aujour-

« Works, t. IV, p. 301.

* Les litres donnés par patentes sont considérés comme inamovibles.

['] Of thf Greatness of kingdom of Bntain, i. III, p. 410.

d'hui. n Gêi cependant inférieur à Tessal qu'on place à la même époque, et qu'il adressa au prévôt du oot* lége d'Eton* C'est Tesquisse d'un traité d'éducation, où sont indiqués les moyens d'aider au développe^ ment des facultés humaines ^ Mais ce n'éUiit là que les avant-(KH)Ureurs d'une œuvre de toute autre importance.

Malgré celte vie si agitée, il n'aVait pas cessé de nourrir les premières pensées de sa jeunesse. La réflexion, changeant de forme plutôt que d'objet, avait enfin posé dans son esprit toutes les bases de ses doctrines, et, comme pour en essayer la nouveauté sur l'intelligence du public, il écrivit en anglais son traité sur la valeur et l'avancement de la science divine et humaine *. C'est la première forme de l'ouvrage célèbre i)e Digniiate elAugmentù scien-* tinrum. H y développait ses vastes projets, et se pla* çait au premier rang des écrivains de son temps. Jamais son imagination n'avait été plus échauffée par les grandes conceptions de sa raison. Il se sentait né pour les découvertes, pour les annoncer du moins, sinon pour les faire. Il s'exaltait à l'espérance d'être le réformateur de l'esprit humain -, ^1 rêvait ce qui séduit et enivre le plus la raison, même dans le royaume de l'intelligence, une révolution. Par ins-

< A Discourse touching the helps io the intellectual powers, t. V, lelt. 109. Ce morceau, que Montagu place en 1604, est renvoyé en 16i3 par Bouillet. (En latin dans son édition, t. HI, p. 521.)

• t%e tvvoo toùltés of Franciê Bacm, Of the projkienûe and aduancement of Leaming, divine and humane, in-4«, Lond., 1Ô03. Works, 1. 1; BoulUei, t, I, p. UXXÎX et p. 3.

tAnt^ U se croyait guéri de totite fttitre attibition. « Je n'en ai plu, je rews assure, écrivait-il à Cecil ; je né place plu » mon ambition que dans ma plume. Je compte, par mes écrits, transmettre mon nom avec gloire aux siècles futurs ^ »

Peu d'hommes ont plus que Bacon vécu de la vie de la pensée. Jamais un jour peut-être ne s'écoulait sans qu'il revînt intérieurement à cette grande et chère idée qui domine dans tous ses écrits, et qu'il a reprise, remaniée, renouvelée incessamment, sans jamais parvenir à l'amener à sa véritable valeur ni à lui donner toute sa fécondité. Mais on sent, en le lisant, avec quelle passion d'orgueil et d'enthousiasme il se complaisait^ il s'absorbait dans la contemplation du grand but de tous ses travaux. Sans doute il jura mille fois d*y consacrer toutes ses forces -, il était sincère, lorsqu'il répétait qu'il voulait appartenir sans partage à la vérité et à la gloire. Mais cette ardeur pour la spécntotion était elle-même toute spéculative. C'était une de ces choses qui remplissent l'esprit et ne gouvernent pas la vie. En disant qu'il s'y douait tout entier, il pensait ce qu'il disait ; il le pensait et n'en faisait rien.

Tandis qu'il se nourrissait de méditation et d'es* pérance, il fallait vivre au milieu dés vivants. Des besoins de fortune, de vanité, d'avancement réclamaient son temps. C'était le roi, c'était le Parlement, c'étaient les cours de justice qu'il ne pouvait se défendre d'occuper sans cesse de ses efforts et de son

i Ifor^jj, t. VI, p. 47.

72 VIE DE BÂGON.

nom. L'énumération des travaux de toute sorte dont on trouve les traces dans ses œuvres serait sans terme. Cet esprit actif et facile ne se relâchait pas. Les affaires l'excitaient. Des rivaux, que

dans son cœur il méprisait profondément, que du haut du ciel de la philosophie il croyait voir ramper sur la terre, lui opposaient une laborieuse concurrence, et, dans la lutte, il n'était pas toujours vainqueur. Avec une réputation du premier ordre, il ne pouvait sortir des seconds rangs. Arrogant, jaloux et brutal, Coke ne discontinuait pas de lui faire obstacle, de Thumilier par son autorité, de Tinsulter quelquefois avec rudesse. Cet homme étrange donnait en plein tribunal d'étranges scènes, et se permettait tout. Sous le règne d'Elisabeth, un jour que devant la Cour de l'Échiquier Bacon présentait, en termes fort modérés, une requête pour la saisie de quelques biens, l'attorney général prit feu tout à coup, et un dialogue commença, qui caractérise le temps et les personnages. <(Monsieur Bacon, dit Coke, si vous avez quelque dent contre moi, faites-la arracher, car elle vous fera plus de mal que toutes les dents de votre tête ne vous feront de bien. — Monsieur Tattorney, répondit Bacon, je vous respecte, je ne vous crains pas, et moins vous parlerez de votre grandeur, plus j'y penserai. — Je tiens à honte, reprit le magistrat, d'être sur un pied de grandeur par rapport à vous, qui êtes moins que peu, moins que ce qu'il y a de moindre. » Puis il tint d'autres propos insultants, si bien que Bacon, se redressant sous l'injure, s'écria: « Monsieur l'attorney, ne m'accablez pas ainsi 5 car j'ai été votre supérieur et

CHAPITRE IV. — i

puis Tètre encore, s'il plaît à la reine.)> Cpke Taver- Ut alors de se mêler de ses affaires et non de celles de la reine, en lui faisant remarquer qu'il n'avait pas prêté serment, ce qui signifiait qu'il

n'était point serviteur officiel de la couronne, a Serment ou non, c'est tout un pour un honnête homme, reprit Bacon ^ j'ai toujours considéré d'abord mon service, et moi ensuite , et je demande à Dieu que vous en fassiez autant. » 11 fut si ému de cette scène, qu'il en dressa un récit authentique qui se lit dans ses œuvres. Ces étranges relations ne devinrent pas meilleures sous le nouveau règne. Mais Bacon, se sentant plus soutenu, prit le parti d'adresser à son ennemi une lettre où il se plaint vivement et lui demande, en termes exprès, de changer de manière *. Cette lettre assez singulière, qu'il désigne lui-même sous le nom S! ex-postulation^ n'est sur le ton ni de la menace, ni de la prière. Elle est écrite avec une franchise de langage qui n'est pas habituelle à l'auteur, quoiqu'on y sente toujours l'inférieur qui se plaint. On ne sait ce que Coke répondit ^ mais il fut peu après élevé au poste de premier juge de la Cour des Plaid's communs, et Bacon reprit espérance. Il s'adressa à Robert Cecil, ou, pour le mieux désigner, au secrétaire d'État comte de Salisbury, croyant enfin toucher à ce poste de solliciteur général qu'on lui avait promis treize ans auparavant. Mais la promotion de Coke ne rendit point la place immédiatement vacante, et ce ne fut qu'après une année employée à supplier le

1 Works , t. \, lett. 85 ; t. IV, A ti-ue Remembrañce, p. 46.

roi et le chancelier , que Fleming étant devenu premier Juge du Banc du roi, Bacon atteignit le but de ses infatigables vœux. Le 14 juin 1607, il mit irrémédiablement le pied sur le sol dangereux des fonctions publiques.

Il ne tarda pas à justifier le choix du roi. A la Chambre des communes, il devint un des meilleurs avocats du gouvernement (1608). Il prit en main la cause de l'union des deux royaumes, la

soutint avec habileté en comblant Jacques de flatterie, et n'échoua que devant la résistance du préjugé national. Dans les cours de justice, il effaça bientôt par son zèle et sa capacité le procureur général Hobart, qui n'était qu'un légiste timoré. Bacon ne craignait rien, quand il avait le pouvoir pour lui, et son esprit possédait toute la vigueur qui manquait à son caractère. Il sut toujours habilement plier la loi à la politique, sans rien perdre de son autorité comme jurisconsulte. Quoique beaucoup de gens répugnent à croire qu'un homme de génie puisse être un homme d'affaires, les travaux de Bacon comme solliciteur général et dans tous ses autres emplois, ses arguments, comme on appelle ses Conclusions motivées, sont encore fort estimés des gens du métier. Nous renvoyons les lecteurs à des juges plus compétents. Nous noterons, en passant, d'autres travaux. C'est l'époque (1607) où il termina l'ouvrage intitulé : *Cogitata et Visa de inierpreiatiûni naturt* qui contient une suite de vues sur le but des sciences et les moyens de les mettre

» *YorkSf* X. IX, p. 163; *BonUlet*, t. II, p. 175.

CHAmUB IT.*-1609. 7i

dam la voie de *rintQiiitiôn* ténible. En d'autres termes c'est une ébauche du premier livre 'du *Nûvum Organum*, Il ne rimprima paa mais il l'en-Yoya à l'évêque d'Ely, Laneelot Andrews comme un prélude à un plu grand ouvrage*) à Toby Matthew, fils de l'archevêque d'York et théologien catholique, dont il goûtait le savoir et les conseils, et enfin à sif Thomas Bodley dont le nom est cher encore à tous les amis des lettres \ On voit par leurs réponses, que la hardiesse de ses réformes intellectuelles inquiétait leur prudence et leur scolastique. Mais en ce genre il ne se laissait pas intimider, et, en 1609, il publia son

traité sur la sagesse des anciens, interprétation philosophique
de la mythologie , œuvre ingénieuse sans dotite et d'une subtilité
brillante , mais où Tesprit se joue du bon sens et de la vraisem-
blance pour établir de douteuses vérités **

Il y avait alors un an qu'à la mort du comte de Dorset, Salisbury avait obtenu le titre de grand trésorier. Egal à son père en pouvoir, supérieur encore en lumières, il possédait la confiance du pays, et tant qu'il vécut, il prêta au gouvernement une considération politique que Jacques était si propre à lui faire perdre*. Les principes sur lesquels s'était formée la mémorable alliance de Henri IV et d'Elisabeth ne furent point abandonnés*, mais Henri IV mourut bientôt, et Cecil ne lui survécut guère que deux années (mai 1612). Lord Howard de Walden, qui lut

« Works, l. V, lelt. 96, l»7, 98, 99; t. IX, p. 193; Boaillet, t. Il, p. 391.

*mS(ipientiû tttmm, |n-S,LDttt.,1609; Boail!et,t. Hf, (>.383.

succéda, n'était pas pour le faire oublier. C'est sous son administration que la place de premier juge du Banc du roi étant devenue vacante, Bacon parvint à y faire transférer Edouard Coke. C'était un commencement de vengeance qu'il tirait de son vieil ennemi; car si le titre de premier juge du Banc du roi était plus élevé, celui de premier juge des Plaids communs était plus lucratif. Dans un mémoire écrit, Bacon représenta au roi la résistance que sa volonté avait souvent rencontrée dans les principes ou le caractère d'Edouard Coke, homme insociable par nature, disait-il, et populaire par habitude. Le changement qu'il conseillait serait, à l'égard de ce dernier, une mesure de discipline, et, pour toutes les cours, un encouragement à la complaisance. Ces rai-

sons ne pouvaient manquer de toucher Jacques I^r. Coke fut contraint de se laisser reléguer dans un nouveau poste, et, peu après, ayant rencontré Bacon : « Monsieur, lui dit-il, ceci est de votre fait. C'est vous qui m'avez porté ce coup. — Ah ! mylord, répondit Bacon, votre seigneurie a tant gagné en largeur dans ces derniers temps, que vous aviez besoin de gagner en hauteur -, autrement vous seriez devenu un monstre . » Flatteur intelligent des prétentions royales, il avait eu soin de faire sentir à Jacques que les Plaids communs conviendraient parfaitement au procureur général, qui était un homme timide et scrupuleux , et que le solliciteur général, d'un tempérament plus vif et qui cUlail plus rondement en besogne^ ^

> Goit^ more roundly to work^ t. VI, lett. au roi, et Reasont

CHAPITRE IV. — i«15. n

le remplacerait avec toutes sortes d'avantages pour k prérogative royale. Aussi le remplaça-t-il (27 octobre 1613), et son zèle ne tarda pas à tenir toutes ses promesses.

Non content d'appuyer les volontés de la cour dans la Chambre des communes, Bacon épousa toutes ses mauvaises causes et les porta hardiment devant la justice. Grâce à ses soins , Olivier Saint-John, eelui qui devait être un jour l'avocat de Hampden, puis solliciteur général et premier juge des Plaids communs sous Cromwell, fut condamné, par la Chambre étoilée, i l'amende et à la prison, pour avoir contesté au roi, dans une lettre imprimée au maire de Marlborough, le droit de lever, sous le nom de benevolences^ des contributions dites volontaires,

dont le refus était tenu pour acte de déloyauté. Grâce à ses soins, et malgré la résistance d'Edouard Coke[^] Peacham, un vieil ecclésiastique inculqué poi^{*} un sermon trouvé chez lui et qu'il n'avait jamais prononcé, succomba devant la Cour du Banc du roi, et finit ses jours en prison [^] Bacon l'avait fait mettre à la question sous ses yeux, dans la Tour de Londres. L'éloquence et la dextérité, la chicane et la torture, étaient les instruments qu'il mettait au service des odieux préjugés de Jacques I^{*}, Gloria in obsequio, c'est tout ce que je puis offrir à Votre Majesté, écrivait-il au roi en lui demandant la place du chancelier dangereusement malade , et il ne rougissait pas à la seule pensée

whffUihould beexceeditigly mueh for hismqjesty'i service, etc.,
p. 70el71.

» Works,i. V, lelt. m, 114, 118, 119; l. VI, p. 78.

7g VIE ÛB hkcm.

d'emprunter ainsi les paroles d'un ami da SAJan forcé de se justifier devant Tibère [^]

Les émoluments attachés à l'office d*attorney général s'élevaient à six mille livres sterling par an; il en gagnait seize cents comme titulaire du greffe de la Chambre étoilée. Presque tout cet énorme revenu se composait de rétributions analogues à ce qu'en France on nommait des épices. Ajoutez que ces fonctions ne lui interdisaient pas la plaidoirie des affaires privées, et il continua d'y donner ses soins, jusqu'au moment où le rétablissement de lord Elles^{*} mère lui ayant fermé Taecès de la chancellerie, il prêta serment comme membre du Conseil privé (juin 1616). C'était alors, à quelques égards, le conseil des ministres.

Bacon pénétra donc de plus en plus dans le gouvernement, et trouva de nouvelles occasions de se faire reconnaître du roi pour le plus utile et le plus flexible des serviteurs. Un jour une affaire mystérieuse et sinistre dont les historiens s'occupent encore, il parvint à rendre un service moins reprochable et de ceux que les princes n'oublient pas. Robert Carr, d'abord vicomte de Rochester, puis comte de Somerset, avait été longtemps, par des motifs qu'on n'ose approfondir, le favori du roi, qui s'était plu à lui apprendre le latin. Son crédit déclinait déjà, lorsqu'une accusation d'empoisonnement l'amena devant la Chambre des lords. Il avait enlevé lady Franoes

* Tjbjt tmmu mrrmmjudkimi^BiiéUdêMtmêêêê 9hêêf mH^e» ria relictâ est. — Tacite, Ann., VI, 8; Works, t. V, leU. IS7, cf. lett. H3, i«5, 126,128.

Howard à son premier mari, le fils du malheureux comte d'Essex, et, par un moyen scandaleux, il en avait fait sa femme. Sir Thomas Overbury, confident de tous deux, leur étant devenu importun, ils avaient réussi à le faire mettre en prison. Là, après une longue détention, le poison les en délivra secrètement. La découverte du crime se fit attendre, elle tarda autant que dura la faveur de Somerset. Mais dès qu'un autre favori se fut montré sur l'horizon, les soupçons s'élevèrent et la justice s'émut. Dans cette étrange affaire, le crime avait été à chaque pas facilité ou protégé par la puissance que donne la faveur royale. L'accusation demandait donc à être soutenue avec adresse. L'attorney général, chargé de la poursuivre, sut équilibrer des devoirs opposés et atteindre les coupables, sans les pousser aux extrémités que le roi pouvait craindre. On doit croire que l'habileté de Bacon coûta bien quelque chose à la stricte justice, et que la

vie du principal accusé fut épargnée pour acheter son silence , tandis que les agents secondaires du crime furent sacrifiés. Somerset avait eu tous les secrets du prince) sa femme était fille du lord trésorier. Tous deux res^ tèrent quelques années à la Tour, puis allèrent vivre à la campagne avec une pension de quatre mille livres sterling, et, par Tordre du roi, les armoiries d'un condamné pour félonie n'en restèrent pas moins suspendues dans la chapelle de Windsor.

« Works, t. V, letl. iZA, 136, 437, 158, 139, 440; t. VI, p. 94, 96, 104.

Bacon était maintenant assez puissant pour se venger de sir Edouard Coke. Le grand légiste se faisait haïr par ses qualités autant que par ses défauts. Insolent et gauche, indépendant et sévère, en maintenant, autant par orgueil que par conscience , l'autorité de sa charge et celle de la loi *, en contrariant, par ses arrêts, quelques-unes des honteuses transactions qui enrichissaient les courtisans , il était devenu populaire. Cependant sa dernière promotion, diminuant sa fortune, avait augmenté son importance. Il s'intitulait fièrement premier juge, non du Banc du roi, mais du royaume ^ et, malgré les efforts de son adroit rival pour le rendre suspect au roi, il demeurait un candidat indiqué pour le poste de chancelier, que la santé déclinante d'Ellesmere allait rendre bientôt disponible. Bacon répétait bien au roi de vive voix et par écrit, tantôt que faire Coke chancelier c'était mettre un caractère dominateur dans un poste de domination, tantôt qu'il vaudrait mieux tirer parti de son talent pour les finances en le plaçant à la trésorerie, tantôt enfin que les hommes populaires tCè* taxent pas de sûres montures pour la selle de Sa Majesté '. Il dénonçait à propos tous les cas où, par ses décisions. Coke avait

pu amoindrir ou entraver l'arbitraire royal, et il parvenait même à le faire tancer à White Hall par le roi en personne et devant tous les juges réunis. C'est dans cette occasion que le fier magistrat, rendu plus inflexible par la lutte même, au milieu de ses collègues, qui promettaient

i Works, t. V, lelt. 135.

CHAPITRE IV. — 1616. 8i

de conformer leur, jurisprudence aux volontés souveraines, fit au roi cette belle et simple réponse : a Le cas échéant, je ferai ce qu'il conviendra que fasse un juge. » Il restait donc debout et presque menaçant. Mais le bonheur — ou le malheur — de Bacon voulut que sir Edouard s'opposât à ce que le titre de greffier en chef du Banc du roi , sinécure qui valait quatre mille livres sterling par an , fût, après avoir été promise à Somerset, transmise à son rival heureux, Geoi^e Villiers. Gela suffit pour donner de la valeur à tous les reproches élevés contre Coke. On Faccusa d'excès de juridiction, de prétentions exorbitantes ; on releva dans ses recueils de décisions judiciaires certaines opinions comme contraires aux droits de la prérogative royale. Bacon se donna la mesquine satisfaction de lui écrire une lettre où^e du toiⁱ d'un intérêt hypocrite, il l'engage à s'amender, lui offre autant de conseils qu'il trouve de torts à lui reprocher, et le torture tout à son aise en invoquant la charité chrétienne. Cité devant le Conseil privé, Coke fut répri- ' mandé *, il entendit à genoux sa sentence : elle lui interdisait l'entrée du Conseil tant qu'il plairait au roi, le privait du droit d'aUer tenir, pendant l'été de 1616, les

assises des comtés de son ressort, et lui enjoignait d'employer ses vacances à corriger, sous l'inspection d'une commission de censure, la doctrine de ses arrêts, que l'absolutisme pédantesque de Jacques déclarait séditieuse. On le menaça même de le renvoyer devant la Chambre étoilée, et, quelques mois après, son office de juge lui fut même enlevé. Son successeur, sir Henri Montagne, disposa comme

Si TrE M ÈkCm.

on renteiidftit du greife du Banc» du roi, et fiftcon réunit à ses aneiem titres celui de fhafRceHer du duché de Gomouailles ' .

Son crédit était assuré par un crédit plus puissant. De bonne heure son oeil perçant avait reconnu dans sir George Villiers le successeur certain du comte de Somerset, et il lui voua un attachement plus heureux et plus fidèle que celui qui Tavait lié au comte d'Essex. De ces deux favoris vains, ardents, légers, si peu propres & gouverner un grand empire, celui d'Elisabeth était le plus distingué par les talenls comme le plus annable par le caïuc-tère. Ce fut le plus malheureux -, le moins digne conserva son pou^ voir sous deux règnes et jusqu'à sa mort, pleurée du prince dont il prépara la perte.

A vingt-trois ans, Villiers avait attiré par sa bonne mine les regards séduits de son souverain. A vingtquatre, il était grand écuyer, et il avait été tait suc^ cessivement chevalier, baron, vicomte TilHers, comte de Buddngham. En s'attachani à lui. Bacon, qui ra^ sonnait toujours à merveille sur le gouvernement, et qui aurait Ûen voulu trouver dans le pouvoir mm san gesse qui justifiât son dévouement, lui adressa, sons forme ^istolaire, un plan de conduite qu'on pourrait appeler le Parfait Favori '. C'est

presque un traité de la pratique du gouvernement, écrit avec un soin minutieux et un excellent jugement. On y trouve plus

* Works, t. VI, p. 84, 123, 131 et 132.

^ Advice to sir G. FillierSy etc., when he kame favorite to king Jainê9 — Works, U IN, p. 429.

d'un eomeil où la naorale éelaire 1» potitiqM, «t qo'oubKa sovrent eeW qui l'avtk domné.

C'était poar Vittwn (Jiie Somerset et Cokt avaimt été renversés. L'artisan de levr nûtta eut sa ré^om-* pense. An mms de mar» I6i7, le ehancelier Ellesmere, vaineti par Tàge et la maladie, rendit an roî le grand sceau, qni fut aussitôt confié a«x mains de str Fran** eis Bacon. Le nouveau lord keeper se bita d'éerire i Buckingham qu'il était (t le plus véritable et le pkM parfait miroir et exemple de ferme et génér^euse ami' tié qu'on eût jamais vu à la cour *. » Un oootempo* riftin, sir Anthony Weldon, ajoute qu'en même temps il s'engagea à servir, sur les émoluments de sa nouvelle charge , une bonne pension à Villiers , comme faisaient tous ceux qui lui devaient leur emploi. C'est le même écrivain qui dit, en parlant de l'illustre chancelier : « Il n'a été possible qu'à un siècle indigne et corrompu en hommes et en mœurs de juger cet insigne drôle {an arrant knave) digne d'un poste aussi honorable. » — « Tout ce qui était grand et bon l'aimait et l'honorait, » dit John Aubrey, qui peut aussi passer pour un contemporain. Voilà les jugements que la postérité doit concilier ^.

Aucun des hommes dont le nom marque une époque de l'esprit humain n'a fait, je crois, une telle fortune politique. Nul philosophe, chez les modernes,

* Works, t. V, lett. 169.

* The Court and Char acier of king James, bysir A, Weldon , dans la Secret history of the court of James T. 2 vol. in-8, Lond., 1811. ^J. Aubrey, Lives of eminent men, t. Il, part. I , u-IV,p. 22i.

8i: VIE DE BACON.

n'a été appelé à participer d'aussi haut au gouvernement d'un grand pays. Mais, disons-le en baissant les yeux, l'épreuve ne fut pas glorieuse à la philosophie, et s'il fallait en juger sur ce seul exemple , le souhait de Platon serait un de ces vœux chimériques qui délivrent le vulgaire de la peine d'ajouter foi au génie. Non, il ne serait pas vrai que le bon gouvernement dépendit de l'union de la philosophie et de la puissance, et les hommes gagneraient peu à voir les philosophes devenir rois. — Mais ce danger n'est pas fort à craindre.

CHAPITRE V

Bacon ministre. -> Gouvernement de Jacques I^e. — Rapports de Bacon avec Buckingham. — Il est nommé pair et chancelier. — Procès de Raleigh ; procès de Yelverton. — Publication du No-fown OrçMwm. — Nouveau titre et grandeur de Bacon.

((Il y a des hommes, anges ailés par la science, par les passions, serpents qui rampent sur la terre. » Nous ne pouvons, après un grand écrivain, nous défendre du souvenir de cette phrase de Bacon , en considérant comme ministre Tuteur du Novum Organum '. Le cabinet dont il faisait partie a peu d'éclat historique. Salisbury, en mourant, avait laissé à Thomas Howard,

comte de Suffolk, le rang de premier ministre, sous le titre de grand trésorier, poste analogue à celui qu'occupe aujourd'hui le premier lord de la trésorerie. Suffolk était un homme médiocre et faible, dominé par une femme impérieuse dont la rapacité le perdit. Des deux secrétaires d'État, l'un, sir Ralph Winwood, ne manquait pas de capacité, connaissait l'Europe et se montrait attaché

I De Dignit. et Augm. scient., \. V, c. I ; Macaaiay, Estays, t. m, p. 55.

à sa religion et à la bonne politique \ l'autre, sir Thomas Lake, prouva, dans une triste épreuve, de l'indépendance et de rhonneur ^ . Mais tous deux n'avaient qu'un an ou deux à rester ministres. Herbert, Naunton, Calvert, Conway qui leur succédèrent rapidement, ne jouèrent qu'un rôle assez obscur. D'ailleurs l'influence prépondérante était aux mains de Buckingham, qui se passa bientôt la fantaisie de joindre à ses charges de cour celle de lord grand amiral. Il semblait ne convoiter le pouvoir que pour augmetiter, par toutes les voies, son faste insolent. C'était le favori dans tout le mauvais sens du mot, un de ces hommes qui font du gouvernement leur moyen et non leur but, et qui semblent mis au monde pour décrier et perdre les monarchies. On le vit bien quand régna Charles I". Sous Jacques, il n'eut que sa large part des fautes impunies d'un cabinet médiocre, que maîtrisait un prince exigeant et faible, inique au besoin, plein de prétentions et de petitesesses, jaloux d'une autorité qu'il employait mal, bigote absolu, pédant, et pour qui les mots de gloire et de liberté n'avaient aucun sens. Son chancelier s'élevait de toute la tête au-dessus du royal entourage \ mais il ne semblait oocupé que de ramener ses facultés au niveau de son caractère. Toujours le front

incliné devant l'autorité suprême, il ne savait que la servir avec une adressée empreinte dans le sens de ses

i Voyez l'histoire du procès de sa femme et de sa fille, dans les Mémoires (h la cause de /Jacques /% par Lucy Aiklo, t. II, chap. XVIII, et dans les lettres de Bacon, Works^ t. V, lett. 32<ti eu.yi,p. 39etsuiY.

CHAUTM ▼ «^Mi7. tT

préjoints, de tei fiducies m ée «ef fviioM. Pu une page de l'histoire n'atteste que Bâle minigre lit honoré uae de tes jaimies par ■ BoUeeBseil, par mie digae réinstaoee, par um géoà-neuse ini- (iaUve.

Mouge ne le rendront pat repontable de la poUtkpie extérieure de Jacques P^ A cette époque, l'unité du cabinet et sa communauté d'action n'étaient étaUies ni en principe, ni en fait. La diplomatie et la guerre étaient réservées au roi ou à quelques oon-eiUers plutôt confidents que rainisires, et le chance* lier n'était eoosulté en cet matsèret qu'autant qu'il savait ae rendre incM^pentaUe. Bacon a toujours paru altadié aux principes de la politique d'Élisafaeth ; niais, avec son ambition un peu subalterne, sa capacité nn peu spéciale, plus toudié des avantages du pouvoir que curieux d'en accroître la respontabilité, occupé incet-samment de la direction de toutes les aifûres compliquées qu'un gouvernement délègue ou renvoie à la ju^iee, il a pu s'abstenir par prudence et n'être pour rien dans les tergiversations, les varia» tions et les fautes qui aasenèrent par toute l'Europe la décadence du nom anglais et de l'intarét protêt* tant Quittse années se passèrent , en eâet , pendant lesquelles l'Europe dut s'apercevoir du vide immense ^m laissent après eni des aacnrerains comme

Elisabeth et Henri IV, et la cause de k bonne politique put paraître i jauMus désespérée. Mais en France, Ricbebeu la releva, et Henri IY pot Mre moins re» gretté. Le fils de Marie Stuart ne fit en aucun temps à settuûeis l'iUufiM de la grandeiir, et c'est le destin

88 VIE DE BAGOM.

de cette dynastie que l'Angleterre ne lui dut pas un jour de gloire.

Bacon, du moins, montra-t-il dans les affaires du dedans cette capacité supérieure dont les effets peuvent racheter le temps perdu par un homme de génie fourvoyé dans le gouvernement? On cite quelques parties de la législation anglaise si confuse et si compliquée, dont il a projeté la réforme ou Taméhoration-, le plan d'un code pénal qu'il eût voulu faire succéder à cet amas de statuts et de précédents de tous les âges ; quelques affaires contentieuses savamment éclaircies ou habilement conduites \ Son esprit fertile en projets, épris des généralités, méditait en toutes choses des refontes, des révisions, des réorganisations méthodiques. Il devançait, en tout comme en philosophie, l'idée moderne de la codification. Mais il lui manqua toujours ce qu'il faut pour oser les réformes après les avoir conçues : partout, et s'il est permis de le dire, même en philosophie, il lui manqua cette forte logique et cette résolution d'esprit , cette hardiesse efficace et féconde qui réalise les idées et applique les systèmes. Comme ministre, occupé de maintenir sa position, de se ménager près du roi, de conserver ses appuis 9 plus avide de grandeur que de pouvoir, il était peu propre à rien faire de décisif et de durable. On sait seulement, par les mémoires et les documents contempo-

raîns, on sait, par sa correspondance même, avec quelle complaisance le plus illustre des chanceliers d'Angleterre sut

< Voyez, dans ses Œuvres les tomes I^U, IV et VI, paum.

CHAPITRE y

plier la justice au caprice de Jacques et de Buckingham ; comment, au mépris de ses promesses inaugurales, il autorisa des abus dommageables à la fortune publique; comment des concessions de monopoles à des clients ou à des prête-noms du favori furent scellées du grand sceau et maintenues par des actes de contrainte qu'autorisèrent des arrêts de chancellerie. On sait que, dans les procès de son ressort, jamais l'intervention de Buckingham ne fut impuissante ou même dissimulée. On sait que jamais l'indépendance du magistrat ne fut en honneur auprès de celui qui était à lui seul tout un tribunal. Bacon, sans doute, ne fit souvent que suivre des principes qu'il aurait avoués. *Gloria in obsequio* est une devise qui dégrade d'avance le caractère d'un juge. Dans ses Essais, il écrit sans aucun scrupule : « En ce qui touche le prince ou l'Etat, les juges avant tout doivent avoir fixé dans leur mémoire le dernier article des Douze tables : *Salus populi suprema lex*^ et tenir pour certain que les lois qui ne sont pas ordonnées à cette fin sont des choses captieuses et des oracles mal inspirés. Aussi est-il expédient que le roi ou l'Etat délibère bien souvent avec les juges, et par suite que les juges consultent bien souvent le prince et l'État; l'un, quand dans les délibérations politiques intervient une question de droit; les autres, quand, en matière légale, interviennent des considérations d'État. . . Que les

juges se rappellent que le trône de Salomon était de chaque côté soutenu par des lions ; qu'ils soient des lions, mais des lions sous le trône '. » Qui

< Euai LIV; édit. Bouillet, t. Hl, p. 371.

M YiE DE BAGOM.

8«it «érae m «es principes fiarattroat d'un aubw siècle ? Baeoa, «ppuremiHent, aurait pu s'autoriser de plus d'un exemple. Examinée de près, la yertii moyenne d'un ehanoelier d'Angl^rre ou de France, vers ces tamps4i , pourrait n'être pas trouvée de beaucoup supérieure à la sienne. Aux principes de moralité politique qui régnaient dans les deux cours, nous lui accordons volontiers qu'il fit i peu près comme les autres, liais cette excuse, il n'en faut pas exagérer la valeur -, trop de nobles exceptions prouvent qu'on peut toujours se distinguer de la foule, et quand un homme est de ceux dont l'esprit s'enorgueillit de surpassa leur siècle, il est fâcheux qu'il se contente d'avoir la conscience de tout le monde.

Dès que Bacon fut revêtu de sa nouvelle dignité, il donna à son installaticm la solennité la plus impo» santé. Quand il partit de Gray's Inn pour Westminster, en pompeux cortège, faisant porter le grand soeau devant lui, un de ses confrères de la même compagnie de jurisprudence dit, le voyant se mettre en marche : « Nous vivrons bien peu, si nous ne le voyons revenir ici en plus modeste équipage. » A Westminster, après le sarment, il fit un discours en forme de programme qui semblait annoncer les plus beaux jours i la magistrature dont il était le ciïef. Il donna ses insUructions au monde judiciaire. Ce fut son constant usage que de beaueoiq» comnumiquer avec les juges et les officiers supérieurs de la loi*,

il les réunissait souvent, les associait autant que possible à l'administration du gouvernement, et, en exigeant de la justice un concours qui malheureusement ressem-

bkk Soti i k ééj^ndanoë, il M prescrivait, plus eMOFe pajr aca «Kéuple que par ses ordres, Taeti» vite, la eélMié, le éévouënieBt assidu aux éey^nrs de la pnr^sioy. Du magistral, U avait toutes les qualités, excepté les vertus indispensables.

Le roi voyageait en Ecosse, et Bacon , en son abae&oe, avait le rang, muor peut-^tre le titre, de lord praieeteur. U tenait une véritable eour, et recevait les ambassadeurs dans la salle royale des banquets de While Hall. Un peu infatué de sa grandeur, il crut Tooocation favorable pour donner cours à ses longs ressentiments contre str Edouard Coke. Le vieux légiste avait une fille qui devait bériter de sa grande fortune et de celle de lady Hatton. Il voulait la «narier i sir John VitUers, frère de Buckingham. liais la mère y était fort opposée^ elle avait conservé •ur Bacon une réelle influence, et d*aiHeurs il voyait un retour possible de faveur pour son ennemi dans oette union, négociée par le secrétaire d'Étaft Winwood, €[tte ses hauteurs avaient <4fensé. U usa des pouvoirs de sa charge, qui feisait de lui le tuteur des famiUes, pour encourager lady Hatton à enlever sa fille à son mari] et quand celui-ci réclama, il invoqua en vain Taotorité du lord keeper ^ il lui fallut, armé d'un mandat délivré par le secrétaire d'État, us^ de la force pour reprendre son enfant. Aussitôt Bacon le fit poursuivre pour violence par le procureur général-, il alla jusqu'à menacer d'un procès Winwood, qui avait «Igné le mandat. Égaré par la haine et par une singulière présomption , il entreprit de ùkB i^prouver m côiiduïte peu* le roi et

par Buckingham lui-même ^ Il pous\$a Timprudence jusqu'à laisser, dans ses lettres à Jacques, des insinuations contre le favori. Des réponses sévères et très-sensées au fond ne se firent pas attendre. Sir John Yelverton, le solliciteur général, qui voyageait avec le roi, avertit Bacon qu'il préparait, par ses imprudences, un triomphe à sir Edouard Coke.

Éclairé enfin sur sa faute et son danger, Bacon attendit avec anxiété le retour de son maître. En le revoyant, il n'épargna pour Fapaiser aucune soumission, et Buckingham, insensible à ses lettres apologétiques, lui refusa longtemps l'honneur de l'admettre à lui demander pardon. Il le reçut enfin, et le malheureux ministre se jeta à ses genoux. Il obtint sa grâce ^ mais le mariage qu'il craignait fut célébré. Sir Edouard Coke fut rétabli sur la liste du Conseil privé (septembre 1617), et ce jour enchaîna Bacon sans retour au favori qui venait de l'amnistier.

En prenant le grand sceau, il avait annoncé l'intention de ne l'appliquer à aucune patente de monopole. Mais il avait perdu le droit de rien refuser à Buckingham. Les monopoles furent prodigués sans mesure et scellés sans résistance. I^ chancellerie ne fut plus qu'un instrument! Aussi, le 4 janvier 1618, peu de jours après avoir scellé pour Buckingham les lettres patentes de marquis, le lord keeper fut- il fait lord chancelier. La pairie se fit peu attendre, et le l*'^ septembre suivant, sir Francis Bacon devint lord Yerulam. Il avait pris ce titre de l'ancien nom

^ Works, t. V, l. 481, 182; t. VI, p. 157-171.

CHAPITRE V. — 1618. 9S

d'une ville romaine du Hertford , d'où celle de Saint- Albans tire son origine, et qu'il voulut reconstruire sur le plan de ses antiques ruines ' .

Quelques mois après, sir Walter Raleigh débarquait à Plymouth ; il revenait d'une expédition sur les côtes de l'Amérique du Sud. Toute sa vie il avait, suivant une croyance encore fort répandue, rêvé l'existence dans ces parages d'une région dorée ^ comme on disait, ElDoradoj ou du moins de mines riches en métaux précieux. Tenté par cette proie, le roi, que pressait le besoin d'argent, avait, par les conseils du secrétaire d'État Winwood, tiré Raleigh de sa prison^, et, sans lui octroyer de lettres de grâce, il l'avait investi du commandement militaire d'une escadre, lui laissant le soin de la former à ses frais et de la conduire à la recherche des mines d'or à la Guyane ou sur les bords de l'Orénoque (1617).

L'expédition n'avait point réussi ; mais il paraît que la simple tentative avait entraîné les Anglais et leur aventureux commandant à quelques hostilités

^ Le nom de la fille romaine disparut par la fondation d'une célèbre abbaye en Thonnet de saint Alban, sous le règne d'Offa, roi des Merciens. Venilam Honse fût bâti par Dobson, architecte de Bacon, à un demi-mille de la ville. Même en Angleterre, on appelle encore quelquefois le chancelier lord Bacon; mais cela n'est pas plus régulier que si Ton donnait à lord Chatbam le nom de lord Pitt. Bacon s'est appelé successivement Bacon^ sir Francis, lord Verulam, lord Saint-Alban.

* On aïait eu de bonne heure cette pensée, que Ton mit plusieurs années k réaliser ; car foici ce qu'on lit, dès i6ii, dans la correspondance de Tenfoÿé de France :

c Je crois vous devoir donner avis d'une chose qui se passe ici qui est de conséquence, c'est qu'il y a un seigneur prison-

H VIE DE ftAtION.

coatrfi les Espagnols poatés aur eeUe eôtoi et le petit fort de Saint^ThcHMs q«'ils eeeupaieBt «vait été brûlé. Le roi d'Angleterre était idort ea paix anet VEsPagne et songeait à marier^ avec une infuite, Charles, princee de Galles. Sur la plainte de Vambassadeur Gondomar, il ordonna d'arrêter Raleigh à soa arrivée et de lui foire son procès. La sentence de mort, rendue quatorze ou quinze ans auparaï^ant contre lui pour haute trahison, n'avait point été exé* euté) mais plus de douze MMiées de prison senw blaient une peine suffisante, et le princee l'avait jugée telle, en lui rendant la liberté et en kû eonfiéraat peu après l'autorité d'un amiral. Les juges, consultés par le chancelier, pensèrent qœ la première eoadanma^ tion, n'ayant pas été anéwtie par des lettres d'aboU^ tion, subsistait, et que si elle ne permettait pas de lui tenter un nouveau procès pour un détit moiodre, elle demeurerait toujours exécutoire suivant sa forme et teneur. Ce fut aussi l'avis de lord Baeon V c^t en

nier dans la Tour, il y a deux ou trois ans, qui est un très' habile homme et des plus grands capiUa«t de mê» de «e tkèole, nommé Raleigh, qui a toujourt fait U gaerr* cruelle mii Espe-^ gnols. Essayant de moyenner sa liberté, fl a lait un diseours secret de Tutilité de la guerre contre TEspagne. Ce rtince t voulu voir et a goûté, à ce que Ton m'a dit, ee traité, eii les raisons sont vive-

ment touchées de Putilié de cette gverre, Oa parle de le mettre en liberté, lui armer des vaisseau», et ta! donner des gens de guerre pour aller en un lieu des kMlee où i(sait une mine d'or, dont il a fait les preuves par oiMlque essai quMl en a fait apporter, fis ont besoin ici d'une rencontre comme cela, car l'argent y est fort rare. • (Dépêche maauecrite deSpi^ famé de Buysseaux à Villeroi, du 26 avril 1611.) « Works, t. IV, p. 204, 210.

CHAMTBB V.^ia^. M

vertu d'un arrôt, vieux de près de sene ans, sir Walter Raleigh, an mois d'octobre 1618, eut ta tête tranchée. C'est un des actes les phis odretix d'o« odieux règne. Guerrier, navigateur, colonisateur, savant, historien, poète, politique et courtisan, Ra* leigh est un des personnages les plus extraordinaires de ce temps. Ses fortunes diverses, ses découvertes, ses exploits, ses écrits, ses foutes, des traits héroïques, d'indigne» intrigues, une vie d'aventurier, une mort admirable, répandent l'intérêt le plus varié sur rhi#> toire de cet homme remarquable, qui fut bassement sacrifié par son roi i la jalousie de l'Espagne, ^ par Bacon à la lâcheté de son roi. Raleigh n'appartenait pas d'ailleurs à cette élite intellectuelle qui illustre l'émancipation du seizième siècle,' et Bacon pouvait-il ignorerqu'il laissait immoler undes artisans de la grande restauration des scieieies et des esprits ? Deux condamnations, justes peut-être, inais que l'esprit de justice ne dicta pas, signalèrent emuite le pouvoir de Buckingham et la complaisance du chancelier. Le lord trésorier comte de Sviblk, traduit, avec sa femme, pour avoir trafiqué des deniers publics, devant la Chambre étoilée , alors présidée par Edouard Coke, fut condamné à l'amende et à la prison. Buckingham fit réduire la peine moyennaiit sept mille livres sterling, et vendît au prix de vingt

mille la trésorerie avec le titre de chancelier de l'Échiquier et la pairie, au premier joge d« Baac dm roi, sir Henri Montagne, qui devint successivement baron Kimbolton, vicomte Mandevil, comte de Man* chester (14 décembre i 620).

Le second procès fut celui du procureur général, sir Henri Yelverton, que la Chambre étoilce , sous la présidence de Bacon lui-même, eut à juger pour avoir inséré dans une charte octroyée à la Cité de Londres des clauses contraires, disait-on , a la volonté et à rhonneur du roi. Lord Yerulam se plaignit pathétiquement d'avoir à se montrer si rigoureux envers un ancien ami, un confrère de Gray's Inn, un collègue plein de mérite, avec lequel il avait servi longtemps. Yelverton n*en fut pas moins condamné à la prison et à quatre mille livres d'amende. « Je suis à demi mort d'avoir siégé près de huit heures, écrivait Bacon à Buckingham en lui rendant compte de l'affaire. Je laisse à d'autres le soin de dire comment j'ai manié la cour. Mais les choses se sont passées au grand honneur de Sa Majesté '. » Le criminel d'Etat, en recevant la place d'attorney général, avait donné quatre mille livres au roi, sans en rien réserver pour le favori -, il avait légèrement parlé du chancelier, et protesté contre quelques patentes de concessions irrégulières. Cela explique sa condamnation^

1 Works, t. VI, p. 258-360. Ces paroles sont extraites dune lettre de Bacon da H novembre i620. Le procès traîna cepen* dant plus longtemps. YeWerton était appuyé par le public contre la cour, et le Parlement, qui se réunit bientôt, parut s*intéresser k lui. Il fut au moment d*être sauvé ; mais Buckingham le menaça en secret, l'intimida, le força à rétracter des propos tenus sur certains abus dénoncés au Parlement , et parvint à le faire condamner ensuite pour calomnie envers le roi et lui. Tout cela est bien

expliqué dans les dépêches de M. de Tillières, envoyé de France, dép. du 99 mai 1621; Biblioth. imp., Mss. fond. Saint-Germain, n° 767.

CHAPITRE V. — 1C

et ces condamnations , à leur tour, expliquent le Long Parlement.

Ce fut le moment de la plus haute fortune de Bacon *, et comme il lui resta toujours assez d'élévation d'esprit pour placer dans sa personne le philosophe audessus de tout le reste, il interrompit le cours des menées d'une lâche ambition pour travailler à l'honneur immortel de sa mémoire. Après quinze ans de silence sur les matières philosophiques, il donna au monde le livre dont la première ébauche datait de 1585, et qui sans cesse retouché, après avoir été recommencé jusqu'à douze fois , peut être regardé comme la pensée de sa vie. C'est le *Novum Organum* ^ « celui de mes ouvrages, a-t-il écrit, auquel j'attache le plus de prix \ » En lui donnant ce titre, il annonçait hardiment l'intention de remplacer \ *Organon* d'Aristote, c'est-à-dire de détrôner, en même temps que la logique, celui qu'il appelait le dictateur des sciences. En outre, la nouvelle logique n'était présentée que comme *Instrument* d'une vaste réforme et la seconde partie d'un plus grand ouvrage, dont le prologue, la préface et le plan général étaient compris dans le même volume, sous le titre mémorable d'*Imitatio magni* ^ . Le tout était dédié à celui qui rappelait Salomon par la sagesse, par la paix ^ par le cœur et par les écrits. En allumant devant Jacques I" <(ce nouveau flambeau dans les ténèbres de la philo-

1 De Bell, sac, y Epist. ded., 3; Bouillet, t. IH, p. iOl.

* Instauratio magDa sive Novum Organum. Accedit paraseue (sic) ad bisloriaro naturalem et experimenta lem. Fol , Lond., 1620.

Sophie, n il pensait accomplir la prophétie de Daniel : Muhi periransibunt et augeïniur scientia. Cette parole était fièrement gravée au bas d'un frontispice où Ton voyait un vaisseau près de franchir les colonnes d'Hercule. On doit trouver un peu d'étalage dans cette manière de philosopher. Mais Bacon pensait sérieuse* ment remplir une mission donnée par la Providence^ Quelquefois cependant il avait parlé de lui avec une modestie plus agréable : « Je ne suis, disait-il dans une lettre à lord Salisbury, qu'un sonneur de cloche qui se lève le premier pour appeler les autres à l'église ^ . T» Mais l'âge et les progrès de la fortune avaient haussé son orgueil. Il n'éprouvait plus qu'une crainte, c'était de prendre son vol trop au-dessus de la tête des hommes ^ . Dans les lettres qu'il joignit i l'envoi d'exemplaires àeVOrganum^ nous apprenons à connaître ses sentiments. Il fit hommage de son livre au roi, à Buckingham, aux Universités de Cambridge et d'Oxford. Celle-ci poussa la gratitude jus* qu'à nommer maltre-ès-arts le jeune homme qui lui apporta le livre de la part de Bacon *. Les réponses qu'il reçut contiennent plutôt des compliments que

< Nôtm Organum, l, aph. 95^ cf. De Augm, 11^ X, et Re-darg. philos., § 6â; BouiUet» t. I, p. 432; t. H, p. ^6 et 450.

* Works, t. V, lett. 78 et 82. G*est la pensée qu'exprimait Gampanella en jouant sur son propre nom. € Je ne suis que la cloche qui annonce une aurore nouvelle. »

* I hâve just cause to doubt that it flies too high over men's heads. Lett. à Lancelot Andrews, Bouillét, t. HI, p. 49â.

^ William Moyie, le 4 novembre 162i ; Athen. oxon., Fast., t. V^part. I, p. 396; Works, t. V, lett. 242, t. VI. p. 252, 256.

CHAPITRE V.^i

d'intelligents éloges. Pas plus le roi que le favori, pas plus le favori que les universités ne devaient comprendre la portée de l'œuvre nouvelle. Distinguons cependant l'accueil que firent au Novum Organum sir Henri Wotton et sir Edouard Coke. Le premier, alors à Vienne, était un diplomate expérimenté qui cultivait les sciences de son temps, et qui reçut par les mains de Thomas Meautys, comme lui parent du chancelier, le livre « étemel bienfait pour tous les enfants de la nature et pour la nature elle-même qui n'eut jamais de plus noble interprète. » On voit par ces termes de sa lettre qu'il sentait toute la valeur d'un tel présent, et qu'il avait droit de s'enorgueillir d'une certaine fraternité d'études avec lord Bacon *. Quant à Coke, on montre encore àHolkham, en Norfolk, dans la bibliothèque du comte de Leicesters, son descendant, un exemplaire du Novum Organum^ et sur la page du titre ces mots : Edw, C. ex dono atuy torts ,* puis au*4essous, de la main du sévère magistrat, cette rude leçon en vers latins : « Conseil à l'auteur. — Tu entreprends de restaurer les enseignements des anciens sages-, restaure auparavant les lois et la justice. » Plus bas, et en vue de la vignette emblématique du navire franchissant les colonnes d'Hercule, l'inculte légiste avait écrit un distique anglais dont le sens est que le livre se-

rait bon à mettre dans la cargaison du vaisseau de la folie ^, La vé«

i Tbê pride I takê in a certain congeniality with your lordship*! stadieg; Worki, t. VI, p. UO.

* Le distique anglais est une allusion à une satire célèbre de Sébastien Brandt (1480), traduite en anglais par Aleixandre

100 Vif de; BACON.

Le roi a dicté le conseil et le préjugé Tépigramme. Quoique le Novum Organum soit loin d'avoir obtenu dès le premier jour un succès égal à sa renommée, il rehaussa encore la position du chancelier. Jamais elle ne parut plus digne d'envie. Sa puissance n'avait d'autres limites que celle de son crédit auprès du marquis de Buckingham. Le roi louait ses œuvres et ses services; ses ennemis avaient éprouvé son adresse à les atteindre. Son activité, qui se montrait égale dans la politique, la justice, la littérature et l'intrigue, était partout dirigée par des facultés supérieures, et il était à la fois admiré pour ses talents, redouté pour son influence, aimé pour l'affabilité de son accueil et l'agrément de sa conversation. Entouré d'une nombreuse clientèle, il vivait magnifiquement, soit à Gorhambury, où il avait appliqué les idées de son Essai sur l'art des jardins *, soit à York House, la résidence paternelle dont il avait repris possession. C'est là que le 22 janvier 1621, il célébra le soixan-

Barklay, en 1508, sous ce titre : The shjfp of folles of the world. Les vers latins sont comme il suit :

Auctori consiliis Instaurare paras vetem documenta sophomm
Instaura leges justitiamque prius.

(Éd. Montagu, t. XVI, part. II, not. BBB.)

1 Les dépenses de Bacon et de son père dans cette résidence avaient été considérables. Il avait des prétentions d'architecte. Verulam House était une construction dirigée par lui et par Dobson, le père du peintre. Nous en avons une description détaillée, ainsi que de ses jardins. Le tout ne paraît pas de fort bon goût, et fut détruit ou transformé peu d'années après sa mort. (J. Aubrey, *Lives*, t. II, part. I, p. 228-235.)

CHAPITRE V. — 1621. *itfi*

tième anniversaire de sa naissance dans une brillante réunion d'amis et d'admirateurs, et que le poète Ben Jonson, plus recherché dans le grand monde que ne l'avait jamais été Shakspeare, célébra dans ses vers le heureux génie du lieu, en demandant une coupe profonde et couronnée pour chanter* en le louant ta sagesse de son roi.

Peu de jours après, cette sagesse se signalait en donnant à Bacon un titre nouveau. Ayant pour ses témoins le prince de Galles et les premiers personnages de l'État, le marquis de Buckingham portant sa robe et lord Wentworth sa couronne, Bacon recevait à Theobalds ses lettres-patentes de vicomte de Saint-Alban. Mais, trois jours plus tard, un nouveau Parlement s'assemblait.

1 *Underwoods*, LXX; B. Jonson's works, t. VIII, p. 440.

CHAPITRE VI

Ouverture du Parlement. — Première dénonciation contre Bacon. — Il est mis en accusation. — Son procès et sa condamnation.

An milieu de toutes ses splendeurs, lord Saint-Alban¹ était loin d'apercevoir ce que lui réservait un prochain avenir. Il se doutait encore moins qu'après le sien viendrait bientôt le châtiement du triste gouvernement qu'il servait. Aussi profondément peut-être que le dernier des courtisans, il ignorait ce qui fermentait dans un pays où étaient nés déjà Pym et Hampden, Cromwell et mistress Hutchinson, où grondaient dans l'ombre les futurs accusateurs de Buckingham, de Strafford, de Charles I^{er}. Il n'y avait guère qu'un an que dans le plus solennel de ses ouvrages, il avait dit au roi : « De même que les corps

¹ Saint-Albans, ville du Hertfordshire, donne maintenant son nom à un duché créé en 1684 et qui n'a rien de commun avec le titre et la famille de Bacon. Celui-ci signait Fr. s^t Alban, et nous conserverons cette orthographe en le nommant. Mais on écrit aujourd'hui Saint-Albans pour distinguer la ville du saint dont elle porte le nom, et c'est de la ville que provient le titre de la pairie.

CHAPITRE VI. — 1621. 105

graves projetés éprouvent quelques trépidations avant de se poser et de se fixer, ainsi, ce semble, par un effet de la Providence divine, cette monarchie, avant d'être fixée et consolidée dans Votre Majesté et sa royale descendance (et j'espère qu'elle y de-

meurera à jamais affermie), a dû subir tant de mutations et de vicissitudes, qui sont comme les préludes de votre stabilité'. » Ainsi Toël même d'un homme de génie peut être fermé aux signes précurseurs des révolutions.

Bacon avait conseillé lui-même au roi la convocation d'un nouveau Parleiment. Il se flattait de ravoir préparée par sa manière d'administrer la justice. C'est sa plume qui traça la proclamation adressée au peuple du royaume[^].

Deux Parlements s'étaient succédé depuis Vavénement de Jacques I*', et leur conduite avait à peu près rassuré le roi qui se défiait de l'institution. Fondées sur des souvenirs nationaux, leurs justes prérogatives, à la fois obscures et sacrées comme tout ce qui vient du passé, étaient inconnues ou suspectes à un prince étranger, vaniteux et absolu comme un docteur, et qui se croyait le Salomon d'une nouvelle alliance. Infatué d'un pouvoir qu'il abandonnait presque tout entier au plus léger et au plus insolent des favoris, il était loin d'imaginer qu'il régnât au milieu du mécontentement général et que le mépris commençât à poindre sous le mécontentement.

En ouvrant la session , Jacques prononça un dis-

* De Augm,f \l, vu, 3; 1. 1, p. 137.

* Wtrkê, t. V, p. 535, 536.

m VIE DE BACON.

cours à sa manière (9 février 1621). U y parla de réconomie de son administration, pour appuyer une demande de subsides. Il se dit prêt au redressement de tous les griefs \ mais il avertit que quiconque faisait la chasse aux griefs et voulait se rendre popu-

laire avait Tesprit de Satan. Son chancelier n'ajouta que peu de mots. Gomment parler en efiet après un prince qui avait fait entendre de tels oracles f Seulement, il devait à chacune des deux Chambres un conseil : «Connais-toi toi-même. Nosce te ipsum; et la première marque de cette connaissance de soi-même, c'est la modestie devant un si gracieux souverain. »

Et quand rOrateur à peine élu, suivant un usage encore subsistant , réclama au nom et en faveur des Communes, par humble pétition, leurs anciens et assurés droits et privilèges ', le chancelier, dont Toffice était de répondre, prit soin, en lui notifiant l'acquiescement royal , de lui rappeler que « la liberté de la parole ne devait pas dégénérer en licence. » Mais pendant qu'il disait ces mots, il aurait déjà pu distinguer les regards sévères et menaçants d'Edouard Coke qui s'apprêtait à la vengeance.

Dès ses premières séances, en effTet, le Parlement de 1621 proclama les griefs pubUcs^ Non qu'il s'agit

1 Depuis la sixième année de Henri VIII , il est d nsage que l*oratear soit admis to lay daim, by humble pelUion, to their ancienê and undouàted rights and privilèges, et il paraît que cette demande même choqua une fois Jacques 1^. Le chancelier ^ y répond : Uis Majesty mosê readily confirms, etc. (A prac^ tical treatise of ihe law, .. of Parliamcnt , Th. Erskine May , 2* éd., in-8, Lond., i851.)

* < Elle (la harangue du roi) avait fait quelque impression

CHAPITRE VI

encore de cette insuffisance de garanties qui mettait la constitution en problème et en péril. On ne se rendait pas un compte exact des causes, on ne ressentait que les effets. Les actes de la prérogative, depuis le commencement du règne, les édits rendus et les impôts établis, l'indulgence vraie ou prétendue envers les catholiques, les signes d'un rapprochement avec l'Espagne, le projet de marier le prince de Galles à l'infante, et les dispositions douteuses du gouvernement à soutenir la cause protestante dans la question de la succession du Palatinat, qui agitait l'Europe, tels étaient les motifs de mécontentement et de défiance. Avant d'accorder aucun subside, on

avantageuse pour les affaires du roi dans les esprits ou plus grossiers, ou plus portés à la douceur, ou bien gagnés à ce prince, ce qui faisait croire que les affaires se traiteraient dans lesdits États à son contentement. Mais depuis Ton a reconnu que les puritains, qui se taisaient et attendaient le temps pour faire paraître leur intention, se portent tout au contraire, soit qu'ils soient plus clairvoyants que les autres, ou que leur passion leur serve de raison, ou qu'ils soient ennemis de leur roi, duquel ne se pouvant venger d'autre façon, ils veulent le faire enrager en le contredisant ; car il avait désiré deux choses : Tune, qu'on ne touchât point à ses prérogatives ; l'autre, qu'ils se disposassent à donner de l'argent promptement... et qu'après on parlerait de leurs affaires, et qu'il leur donnerait le contentement que la raison et la Justice requéraient ; ce qui lui a été refusé tout à plat, et ils ont fait résolution de n'accorder rien que Ton ne leur donnât sûreté de parler, et pour tout ce qu'ils pourraient dire, on ne les pourra reprendre ni à présent, ni à l'avenir, ce qu'ils font à cause qu'au

dernier Parlement, quelques-uns furent mis en prison pour avoir trop causé. » Dépêche du comte de Tillières, envoyé de France, à Puitsieux, du 21 février, Mss. fond Saint-Germain , à la Bibliothèque impériale.

réclama satisfaction sur tous ces points, et surtout une pleine assurance que la parole était libre et que nul ne serait recherché pour avoir dénoncé les abus. Au premier rang des abus, on plaçait les patentes de monopoles imprudemment départies aux créatures et même aux parents de Buckingham. Jusqu'au droit d'ouvrir des cabarets avait été concédé en privilège à des courtisans. On joignait à ces plaintes la demande d'une réforme dans les cours de justice et particulièrement dans celle de chancellerie. Coke, se posant en chef de l'opposition, fit former un comité d'enquête sur la question des monopoles, et vint solliciter, au nom des Communes, à la barre des lords, une conférence dans la chambre peinte. C'est lord Saint-Alban lui-même qui, assis sur le sac de laine, vit paraître à la barre son rude ennemi, porteur du message accusateur, et qui fut obligé d'y répondre par le consentement des pairs. À cette première attaque, Buckingham, surpris, aperçut le danger, et son orgueil ne le brava pas. D'accord avec le roi et le prince de Galles, il inaugura la politique des Stuarts ; il livra les malheureux qu'il avait compromis. Les premiers furent deux personnages que la comédie contemporaine a mis en scène, comme des types d'avidité et de ridicule, deux concessionnaires de monopoles, dont l'un, sir Giles Mompesson , était le beau-frère et l'associé de sir Edouard Yilliers, frère aîné de Buckingham'.

* Des deux inculpés, Mompesson et sir Francis Molebetl , l'un était l'original de sir Giles Overreach, et l'autre du finge Greedy^

dans la comédie de Massinger. (L. Campbell, *Lif[^] qf Baeen*, p. 376.) Edouard VHliers était frère de père de Baekingfaam.

CHAPITRE VI

Leurs patentes avaient été scellées, leurs droits abusifs avaient été reconnus en justice par le chancelier *, car en ce genre il concédait tout ^ Cependant il conseilla de ne pas les défendre^ il eidiorta Buckingham à se montrer doux avec le Parlement. « Ne nous laissons pas mettre en pourpoint , disait-il *, tnaïsons de modération. C'est ce qui vaut mieux dans les affaires d*État. Sur-tout que votre seigneurie n'épouse pas avec trop de dévouement les intérêts de son frère ^. » Mais il se croyait trop puissant encore , surtout trop admiré, pour que les coups vinssent jusqu'à lui.

Cependant cinq jours après, le 12 mars, la Chambre des communes avait institué un comité d'enquête touchant les abus des cours de justice*. Le 15, sir Robert Philips , président du comité*, car Edouard Coke n'avait pas voulu paraître, exposait que de grands abus avaient été découverts et que la personne contre laquelle s'élevaient les plaintes n'était pas moins que le lord chancelier. « Un homme , ajoutait-il, si bien doué de tous les talents de la nature et de l'art que je n'en dirai pas de lui davantage, étant incapable d'en dire assez. »

* Works, t. V, let. 163, 236; t. VI, p. 187, 194.

' id., lett. i Buckingham du 7 mars, t. VI, p. 275 et 276.

* Bès avant le 1^{er} mars, selen Tillières, le roi, en reponssant toutes les autres plaintes , avait « pour la chancellerie montré désirer que s'il y avait des mal versa teurs, ils fussent châtiés et ^^H se phi pourvoir à Favenir à ce que telles choses n'arrivassent plus. > Dépêche du 1^{er} mars.

* PhWps n'occupa ce poste qu'à défaut de sir Edouard 6aclL-vitle, qui se dit indisposé «t qui se montra peu après favoraMe à Bacon.

io8 VIE DE BACON.

Bacon vivait avec somptuosité. 11 avait les fantaisies d'un homme plein d'imagination et de vanité. York House était tenu grandement. On parle d'une belle volière qu'il y avait fait faire à grands frais, des fleurs dont sa table était toujours couverte, de la musique qu'il voulait entendre pendant ses heures de méditations. A Gorhambury, il avait une cour. Verulam House lui avait coûté dix mille livres sterling. Sa libéralité allait jusqu'à l'ostentation; le roi lui ayant envoyé un chevreuil, il donna cinquante livres sterling au garde. La hauteur de son esprit, autant que la facilité de son caractère, le portait à négliger les détails domestiques et la surveillance de son entourage. La conduite de sa femme, dans les choses qui la regardaient, n'était pas telle qu'il l'eût souhaité. Un monde de subalternes se remuait à son ombre et subsistait de sa puissance. On citait un de ses serviteurs, Hunt, dont il ne pouvait se séparer, et qui avait acheté en Somerset une terre de mille livres sterling de revenu ^ La corruption avait pénétré dans sa maison \ il ne pouvait l'ignorer, il ne s'en inquiétait pas. Quand on lui disait de regarder autour de lui, il répondait : « Je regarde au-dessus de moi. » Chose plus grave, le chancelier est, comme on sait, encore plus un juge qu'un ministre, le pre-

mier juge du royaume. C'est une de ses attributions que d'annuler les lettres-

< On disait que plusieurs de ses serviteurs, Meautys, Bashel , Iduey, avaient des carrosses et des chevaux de course. La Compagnie des Indes orientales lui offrit ce qu'on appelait un cabinet de bijoux, et son page Cockame accepta le présent à son insu. (Aubrey, Lives, t. 11^e part. H, p. 322.)

CHAPITRE VI. — IfSI

patentes indûment accordées. Les testaments sont aussi de son ressort. Sa juridiction d'équité, discret tionnaire à quelques égards, est très-étendue. Bacon, dans un de ses Essais, avait dit au magistrat : « Lie non-seulement tes mains et celles des tiens, pour que les présents ne soient pas reçus, mais aussi les mains des solliciteurs, pour qu'ils ne soient pas offerts '. » Donner des présents à son juge était, cent exemples le prouvent, une pratique toujours condamnée, usitée communément , un de ces abus dont on finit par se moquer, ne les pouvant abolir, et qu'on rend ainsi moins odieux, grâce au ridicule. Les prohibitions naïves de nos anciennes lois attestent assez que la corruption du juge, et même à vil prix, n'était pas un crime imaginaire, et ce qui est au fond la plus infâme des iniquités tendait à devenir un simple abus de la profession. Mais ce que la loi défendait, ce que l'opinion tournait en risée, ce que toute probité un peu réfléchie devait repousser avec horreur, la con-

< Essai XI, Works, t. H, p. 277 ; BouUet, t. Hl, p. 243. Voici lasaite du passage: « L'intégrité réeUe dépend de la première

condition. De la seconde résulte l'intégrité prouvée, professée, la condamnation de la corruption même. Évite la faute, sans doute, mais encore le soupçon. Les esprits variables dont les changements se manifestent sans cause évidente se font soupçonner de corruption. Aussi, lorsque tu t'écarter de l'opinion que tu as fait connaître ou de la marche que tu as commencée, déclare-le toujours sincèrement; publie en même temps, établis exactement les motifs qui t'ont touché, et n'imagine pas de changer furtivement. Un serviteur en faveur et puissant auprès de son maître, s'il n'existe de sa faveur aucune cause évidente, n'est la plupart du temps autre chose pour le public qu'une voie oblique ouverte à la corruption. »

iiO VIE DE BACON;

science large et dédaigneuse de Bacon ne le répudia pas. C'est un des travers de quelques grands esprits de traiter de rigorisme le scrupule des vertus modestes, et de petitesse le rigorisme. Une suggestion de leur orgueil les met au-dessus des règles communes. Il semble que tout s'ennoblisse pour eux, jusqu'aux fautes vulgaires, et ce qu'il est méprisable de faire cesse de l'être, quand c'est eux qui le font. On ne soutient pas, on n'a point prouvé que Bacon eût vendu l'injustice, mais la justice seulement. L'iniquité soldée de ses arrêts n'a point été alléguée, et ce sont des corrupteurs condamnés par lui qui l'ont dénoncé. Les deux premiers qu'il entendit le comité de la Chambre déclaraient que, las d'attendre une tardive sentence, ils s'étaient laissé persuader, par les gens du chancelier, que l'un pour cent livres sterling, l'autre pour quatre cents, obtiendraient promptement un jugement favorable, et l'un et l'autre avaient perdu leur procès. La Chambre reçut cette révélation avec une attention inquiète et sé-

vère. Il n'éclata point de ces colères d'assemblée qui laissent soupçonner plus de passion que de justice. Bien n'indiqua, bien qu'on s'efforçât de le prétendre, que les calculs ou les ressentiments de la politique eussent été les vrais accusateurs de Bacon. Mais le mot d'accusation fut prononcé.

Dès la première séance, celle du 12 mars, lord Saintr-Alban avait profité d'une conférence dans la chambre peinte, au sujet des monopoles, pour faire aux commissaires l'apologie anticipée de sa conduite judiciaire. Le lord trésorier, Mandevil, s'était égal^

CHAPITRE Y1.-4621. 4 H

ment défendu. Mais en rentrant dans la Chambre des pairs, les deux lords, sur la proposition du lord chambellan lui-même, le comte de Pembroke, furent blâmés par un vote, pour avoir sans autorisation entretenu de leurs propres intérêts une réunion formée pour un autre objet, et ils durent reconnaître leur tort et demander pardon à la Chambre. C'était un fâcheux début. Le 17 mars. Bacon présidait pour la dernière fois, tremblant de voir à chaque instant apporter à la barre le message d'accusation contre lui (impeachment). Il leva la séance de bonne heure et revint à York House dans une grande agitation, n se sentit ou se dit malade, se mit au lit, et de ce moment il cessa de paraître; il ne sortit plus que pour voir le roi une ou deux fois en secret.

n avait d'abord espéré que la royauté ferait reculer le Parlement. Il montrait une certaine confiance et ne pensait pas que le gouvernement se séparât de lui. « Votre seigneurie parlait du

purgatoire, écrit-il à Buckingham, j'y suis maintenant. Mais mon âme est dans le calme -, car ma fortune n'est pas mon bonheur. Je sais que j'ai les mains et le cœur purs, et j'espère, quanta mes amis et à mes domestiques, que ma maison est pure aussi. Mais de Job lui-même ou du plus juste des juges on ferait un fou dans un temps où la grandeur est le but et l'accusation le jeu. Et si c'est là être chancelier, je pense que le grand sceau, fût-il gisant sur les bruyères de Hounslow, personne ne voudrait le ramasser. Mais le roi et votre seigneurie, j'espère, mettront un terme à mes peines de ma--

m VIE DE BACON.

nière ou d'autre ^ . » Bacon eut bientôt avec Bueldngham un entretien qui dut Téclairer sur ce qu'il pou* vait attendre.

L'alarme en effet était dans le gouvernement. La question des monopoles compromettait toute la cour, la famille de Buckingham et lui-même. Mompesson, ce membre des Communes décrété d'arrestation, s'était enfui, et la Chambre, irritée, menaçait le lord trésorier et surtout le chancelier. Pour conjurer l'orage, on était prêt à tous les sacrifices. Un homme d'église, Williams, doyen de Westminster, fut consulté dès le début de l'affaire par Buckingham, qui ne l'avait employé jusqu'alors qu'à d'obscures négociations. Il conseilla d'éloigner sir Edouard Yilliers par une ambassade, de jetet par dessus bord les deux monopoleurs comme marchandises dont on pouvait se passer j et en tout il fut d'avis de ne point lutter contre le courant. Il gagna à ces conseils ce que probablement il n'espérait pas ; il fut plus tard le successeur de Bacon. Pour le moment, le premier juge du Banc du roi, sir James Ley, prit par commission, et à la prière même du chancelier, la direction des débats de la Chambre haute, à laquelle les

Communes demandaient déjà la conférence préalable. Le 20 mars, Buckingham qui, de la part du roi, s'était rendu à York House, fit connaître à la Chambre la maladie du chancelier, et remit une lettre de lui où d'un ton triste, mais non désespéré, il semblait aller au-devant de

> Works, t. VI, p. 277 ; cf., t. V, les letl. 255, 256, 257, 258, du 25 mars au 21 avril 1621.

CHAPITRE VI.— l«2j. uz

L'accusation et pria ses collègues de lui accorder certains moyens de défense *. Dès la veille, le secrétaire d'État Galvert avait apporté à l'autre Chambre un message du roi. Sa Majesté pensait qu'après une session déjà longue, un ajournement viendrait à propos. Elle avait appris avec chagrin les plaintes élevées contre le chancelier, ayant toujours pris soin de foire les meilleurs choix-, mais nul ne pouvait prévoir de tels accidents. Elle se rassurait en pensant que son honneur était cher à la Chambre. Cependant elle proposait de renvoyer l'affaire à une commission de six pairs et de douze membres des Communes pour l'examiner sur dépositions attestées par serment. Elle espérait d'ailleurs que le chancelier était exempt de toute faute \ mais, s'il était coupable, elle ne doutait pas que la Chambre ne fit justice. On voulait ainsi gagner du temps. Sir Edouard Coke dit que la commission proposée ne devait apporter aucun obstacle à la marche de l'instruction parlementaire, et la Chambre continua de préparer l'accusation et de recueillir des preuves, malgré l'opposition de sir Edouard Sackville et de Thomas Meautys.

La proposition royale n'eut aucune suite, et de séance en séance, les charges s'accumulèrent à tel point, qu'il fallut bientôt

souffrir le procès ou dissoudre le Parlement. Le 27 mars, après avoir ratifié l'arrêt rendu par les lords contre sir Giles Mompesson',

» Requête du 19 mars. Works, t. IV, p. 829.

' c Je vous ai mandé comme le chevalier Mompesson s'éuit enfui, et comme ceux du Parlement avaient tourné leur colère contre le cbançeUer e(le grand trésorier , qui avaient donné

Jacques vint au Parlement , annonça la révocation des troi^ principaux monopoles, et donna l'assurance que celui qui était auprès de lui (Quckingham) s'était toujours montré disposé à rendre de bons offices aux deux Chambres et aux membres de Tune ou de Tautre. Il leur fit le même éloge du prince de Galles , mai» en seconde ligne \ il les remercia de leur affection et de leur respect; puis, sans nommer le chancelier, passant à ces actes de corruption dont le monde par^ lait tant^ il parut dans le doute sur les projets de la Chambre haute, conseilla de procéder sans passidn, avec lenteur, conformément aux lois, et de ne pas écouter les impertinents discours de ceux qui confondent les innocents et les coupables. Après quoi, il ajourna les Chambres au 17 avril. Il avait cru satis*^ faire le Parlement et s'en délivrer; rendant finesse pour finesse, le Parlement parut charmé de son lan** gage, et les lords fondèrent à perpétuité, pour celé* brer l'anniversaire de ce jour, un sermon solennel auquel ils devaient assister en cérémonie.

« Si le Parlement eût duré, écrit l'ambassadeur de

approbation aux patentes qu'avait obtenues ledit Mompesson. Depuis ils ont donné arrêt contre lui par lequel ils Tout condamné i être banni de la ville de Londrea et de la cour de douie milles

, dégradé de noblesse, confisqué tous ses biens , et par dessus il est condamné à cent mille livres de France d'amende, afin qu'il ne puisse plus rien acquérir, Oté de la protection de la loi, qui est une très-mauvaise chose pour lui, car qui le voudra battre, estropier et même tuer, le peut faire sans encourir aucune peine, Plût à Dieu que ceux qui se mêlent en France de telles affaires fussent aussi maltraités! » Dépêche de Tillières du 13 avril.

CHAPITRE VI. --leSi. li

France, le comte de Tillières, à un gouvernement, le chancelier eût eu le saut et comme je l'entends, non sans sujet, ayant fort malversé en sa charge. Le marquis de Buckingham l'assiste de tout son pouvoir et n'en peut venir à bout, non plus que de la rupture du Parlement qu'il a fort souhaitée. » Mais Buckingham n'avait pas tardé à reconnaître qu'il s'exposait lui-même, s'il ne livrait Bacon, et que le roi pourrait les trahir tous deux, s'il le voulait forcer à défendre son chancelier, a Pour celui-ci , écrit le même diplomate , il n'est remué sur le trottoir (?) , mais il y sera bientôt avec assurance de sa perte. Je l'ai appris de M. le marquis de Buckingham qui est son ami , et lequel m'a témoigné de recevoir à déplaisir, non pas sa ruine, car il dit qu'il l'a bien méritée, mais son mauvais gouvernement, étant homme qui avait de bonnes parties, et mis de sa main en la charge qu'il possède-, mais que pour lui, il est si affectionné au service de son maître et au bien de son pays qu'il abandonnerait son propre frère, s'il avait malversé. Quelques-uns croient que cette sincérité n'est qu'en paroles, et qu'en effet il a fait son pouvoir

pour le sauver, mais qu'il n'a pu empêcher le

chancelier de tomber ni rompre le Parlement comme il avait dessein *, que le roi a dit en plein Parlement qu'il l'abandonnerait lui-même, s'il avait manqué à quelque chose et contribué aux désordres de l'État ^ et enfin une grande mélancolie qui paraît en lui et en toute sa maison. Il ne sert de rien de dire que son

1 Dépêches manuscrites du 13 avril et du 2 mai.

iiid VI^e DE BACON.

maître le caresse plus que jamais, d'autant que Ton sait que le jour de devant que le comte de Somerset fut mis en prison, il faisait le même avec lui. » Buckingham savait ce que dit encore Tillières, que des passions du roi la crainte était la plus farieuse et il se conduisit en conséquence. Mais Bacon fut longtemps sans s'avouer toute la lâcheté de ses protecteurs : il espérait avoir intéressé le roi dans sa cause. Un prince aussi jaloux de sa prérogative ne pouvait laisser la main du Parlement saisir aussi près de son trône un de ses premiers serviteurs. Mais les conseils de Williams étaient toujours écoutés. Jacques n'était impérieux qu'en principe -, il manquait autant d'égénérosité que d'audace. L'ivrognerie avait tout abaissé en lui, jusqu'à son insolence. Degradé par ses vices, il ne retrouvait un peu d'énergie que pour s'attacher à celui qui savait le mieux les entretenir et les flatter. Charles, son fils, qui a conservé dans l'histoire une attitude de fierté, aurait dû pousser le roi à la résistance. Mais après quelque hésitation, il avait passé sous le même empire, et, pour expliquer cette continuation de l'influence de Buckingham , on est allé jusqu'à supposer au fils quelques-uns des vices les plus honteux du père '. De tels protecteurs, Bacon ne pouvait attendre que des fai-

blesses. Le roi, qui estimait avant tout les tours du métier de roi, King's crafi^ après avoir voulu dissoudre la Chambre, jugea que plus il défendrait son chancelier, plus il expose-

* Dépêches manuscrites da comte de Tillières, du i2 janvier et dn 14 février iô23.

CHAPITRE VI. —4621. H

rait son favori. Bacon lui écrivit qu'il lui adressait le gémissement de la colombe dont il prenait les ailes pour voler à lui, ces ailes qui, il y avait sept jours encore, lui semblaient devoir relever si haut. Dans cette lettre , il lui rappelle ses services, ceux de son père. Il est né un bon patriote^ il a grandi dans la Chambre des communes, et il faut maintenant qu'elle soit son tombeau. Quant au fait d'avoir été corrompu par des présents, le jour où le livre des cœurs sera ouvert, il espère que son cœur sera trouvé pur. Ce cœur n'a point été souillé par l'habitude coupable de pervertir la justice inoyennant salaire. Mais il peut avoir été faible, il peut avoir eu sa part des abus du temps. Du reste, il s'en rapporte au roi sur ce qu'il doit ftiire pour sa défense^ il est dans ses mains comme de l'argile ' . Jacques ayant consenti à le recevoir. Bacon lui répéta que pour la corruption il était aussi innocent qu'aucun des enfants nés le jour des Saints-Innocents. 11 voulait dire (lui-même l'explique ainsi) que jamais la vue d'un présent n'avait déterminé une de ses sentences. Mais il était prêt, si le roi l'ordonnait, à se sacrifier pour Sa Majesté ; cependant il fit entendre qu'il vaudrait mieux dissoudre la Chambre : « Ceux qui frappent votre chancelier porteront leurs coups jusqu'à votre couronne,

ajoutait-il -, je suis la première, je désire être la dernière victime[^]. » La dissolution tentait toujours le roi -, mais Williams représentait que le Parlement était dans son droit, et

> Leit. da 25 mars, Works, t. V, leU. 256.

• Wor*s, t. VI, p. 280-284.

4il VIE DB BACON.

qu'il agissait régulièrement. « En voulant sauver t quelques cormorans qui devaient rendre gorge de K ce qu'ils avaient dévoré, on ouvrirait l'éduse et nf. Ton se noyerait. »

Devant toute justice anglaise» la loi ouvre deux rôles àTaccusé, plaider coupable ou plaider non cou* pable, c'est-à-dire avouer ou nier le délit. Le gou* vernement fut d'avis que Bacon fit un aveu qui pourrait désarmer ses juges, et dont à tout événement les conséquences seraient adoucies par la protection royale» On prétend que Bacon s'y résigna par dévouement. Il aurait alors sacrifié son honneur à son maître *, ce serait la plus vile interprétation du ffloria m ob^mo. Le vrai, c'est qu'abandonné par la cou* ronne, il n'eut pas le courage de se défendre pour son propre compte, et de lui déplaire sans se sauver. U était hors d'état de détruire les faits articulés contre lui, et il n'avait ni l'énergie ni l'impudence qui guetroye contre la vérité* Son orgueil wême préférait l'humilité d'un aveu, qu'il pouvait rendre touchant et presque digne encore, aux misères de la dénégation et de la chicane. 11 était d'ailleurs jusqu'au fond de sa pensée un adorateur du pouvoir, surtout du pouvoir royal. Dès que le roi n'étendait plus son sœptre devant lui, et qu'une autorité régubère s'élevait contre lui, le philosophe se sentait isolé et perdu. U manquait de la hauteur et des passions qui soutiennent la résistance

et soulèvent contre la force. La force enfin^ on ne saurait trop le redire, quoi qu'il en coûte, la force cette fois était la justice. — Bacon se soumit.

CHAPITRE VI.-^1621. il

Dans une lettre habilement calculée pour émou-^ voir les juges, il confessa^ pallia, excusa ses torts. Cette lettre fut, le 17 avril, i la rentrée du Parlement, présentée à la Chambre des lords par le prince de Galles en personne *^ eUe tendait à obtenir que l'affaire fût réduite à la perte de Tofiice de chancelier. Mais ce n'était pas assez pour la Chambre régulière-^ ment saisie d'une accusation dont les vingtr-huit articles devaient être examinés judiciairement. Il furent communiqués àTaccusé qui répondit par écrit dis» tinctement sur chacun et avoua tout'. Pour plus de sûreté, une commission de la Chambre des lords se rendit chez lui , et devant elle il renouvela cet aveu : « Mylords, dit-il, cette lettre où je m'accuse, elle est de moi \ c'est mon acte, ma main, mon cœur. Je supplie vos seigneuries d'être remplies de pitié pour un pauvre roseau brisé* » Il ne comparut pas devant la Cour. Ses collègues n'insistèrent pas pour l'entendre. Le procès fut conduit d'ailleurs avec régularité-, la justice de la Cour fut inflexible, mais non passionnée. Presqu'à là veille de la sentence , Bacon suppliait encore le roi d'intervenir, pour lui épargner un arrêt, pour écarter ce calice de lui. Sa soumission et la perte du grand sceau serait un exemple pour quatre siècles *, et, voulant flatter jusqu'au bout Jacques dans . son goût pour le style affecté, il avait le sang-froid de lui écrire : « Un homme qui a reçu des présents peut

< Tkê humble HUmisHtm andêuppUcûiknf eu. Worhê, i. IV, I». 553.

* The humble confeuion and tuppUcalUm of me, ihe lord cha-neellor, t. IV» p. 538.

en faire, j'offre donc un présent à Votre Majesté; et, si elle me sauve, je lui donnerai une bonne histoire d'Angleterre et un meilleur digeste de nos lois '. » Il était trop tard : la Chambre des lords, à Tunanimité, déclara le chancelier d'Angleterre coupable de corruption, bribery. Préservé par l'opposition des évoques de la perte de son titre, il fut condamné à payer quarante mille livres sterling d'amende, à demeurer prisonnier dans la Tour de Londres, tant que ce serait le bon plaisir du roi \ déclaré incapable d'occuper aucun poste dans l'État, aucun siège dans le Parlement-, il eut défense, sa vie durant, de résider où séjournerait la cour. Cette terrible sentence est du 3 mai 1621 ^

Bacon a écrit dans la déclaration mise sous les yeux des pairs d'Angleterre : « Descendant dans ma conscience et appelant tous mes souvenirs, je confesse pleinement et ingénument que je suis coupable de corruption et renonce à toute défense. » On ne peut entreprendre ce qu'il n'a pas fait, ni le justifier lorsqu'il s'accuse. Disons seulement qu'il a toujours affirmé n'avoir jamais vendu ni bénéfice ni charge ecclésiastique, jamais à prix d'argent livré une pièce ou rompu un scellé, jamais partagé de honteux profits avec ses employés, jamais reçu de présents pour

* Lettre du 21 avril. Works, t. V, lett. 2S8.

* f n (le procureur général) n*eD aura pas bonne Issue, non plus que le chancelier, qui a été dépossédé de toutes ses charges et eût été (mot illisible), comme Ton croit, sans qu'étant malade,

il n'a pu se représenter, envoyé à la Tour et ses biens confisqués.
» Tillières, dépêche du 13 mal.

CHAPITRE VI. — 463i. iSi

une affaire pendante. 11 pensait qu'en recevoir après le jugement, ou du moins sans savoir si l'affaire n'était pas jugée, constituait une grande différence de culpabilité, et il l'invoquait à son profit. C'est avec ces restrictions qu'il faut admettre toutes ces protestations de pureté qu'il adressait sans cesse au roi , à Buckingham, à ses amis. Il se trouvait innocent, n'ayant jamais, croyait-il, jugé pour de l'argent, et il acceptait des présents , parce que tout le monde , le roi lui-même, en recevait. Nous ne faisons aucune ' difficulté d'enregistrer la défense de Bacon , nous la tenons pour fondée en fait, et nous trouvons la condamnation juste.

Pour en finir avec ce triste dénoûment de son histoire, ajoutons qu'il ne se manifesta ni un très-vif intérêt pour le sauver, ni une violente passion pour le perdre. Edouard Coke, seul peut-être, s'en fit une cruelle joie. La chute de Bacon ne fut même point un aussi grand événement que nous le fait supposer la célébrité posthume de son nom. On ne voit point que par le monde sa réputation en ait énormément souffert. On savait fort mal, on comprenait fort peu ce qui se passait en Angleterre, et, dans ce temps-là, non moins que dans le nôtre, quoique par des raisons un peu différentes , les condamnations judiciaires prononcées contre d'importants personnages frappaient surtout les esprits comme des revers de fortune et d'éclatantes disgrâces. La pitié était plus prompte à s'émouvoir que l'indignation.

CHAPITRE VII

Bacon après sa châté. ->- Ses efforts pour rétablir sa fortune. — Ses consolations, ses amis et ses travaux. ^ Écrits divers. — Révision et édition définitive de *VinttawrtUw Magna*. — Avénemcmnt de Charles P'. «-^ Démarches et occupations de Bacon. — Sa dernière expérience, sa maladie et sa mort. — Réflaxions sur son caractère et sur ses chinions.

Les malheurs de Bacon furent adoucis par la bienveillance royale. La Chambre des lords y avait compté. Conduit à la Totu* par le shériff de Middlesex, il n'y resta que deux jours, et, en moins de deux jours, il avait déjà sollicité son élargissement. On lui fit remise de Tamende qui fut , il est vrai , absorbée par SCS dettes. Exilé d'abord à Parson's Green . chez on officier du prince de Galles , puis à Gorhambury, il continua d'obséder le roi , son fils, Buckingham, les minisires, les pairs, les courtisans, d'humbles etpres^ santés pétitions. Il serait monotone et pénible d'ana^ lyser plus de trente lettres* où d'un ton plaintif il demande sa grâce entière. H n'y semble pas juger sa position suivant les lois de l'honneur; il ne se croit

« Works, t. V, lell. 259, 265, 267, 268, 274 et suiv.

CHAPITRE Vil. — i m. i

que matheureux, et son malheur est surtout d'être privé de la présence du roi. Il se compare à Démosthène, à Marcus Livius, à Sénèque, tous exilés, diUil, pour des affaires d'argent et restaurés avec éclat dans leurs honneurs et leur dignité'. Il implore le garde

du sceau Williams , qui l'avait fait sacrifier*, il s'adresse au nouveau trésorier, lord Cranfield , homme obscur, qu'un caprice de Buckingham avait élevé*. Il écrit à lord Digby qu'il n'est pourtant pas un jésuite ou un lépreux pour être traité ainsi *. Il presse ses amis, Meautys, Matthew, de veiller pour lui et de lui regagner la bienveillance un peu distraite du favori tout puissant. C'est là l'ouMi qui lui tient au cœur. On T(Ht qu'il se croit, sur Buckingham, les droits d'un homme qui s'est immolé pour le sauver. Quelquefois il espère acheter les bçntés du duc en lui cédant sa maison ou sa te^re^ Il avait assez vite obtenu la permission de revenir à Londres. En {62S, il obtient celle de voir le roi , et il s'écrie qu'il peut dianter le Nunc dimi/tis. Il reconnaît ses bontés par une lettre |deine de citations et d'allusions littéraires : Vexai censura eolumbas ^ ce n'est pas sur les phis grands pécheurs que s'est écroulée la tour de Siloé.

* n s^agft probablement de G. Livias SaKnator, condamné pour pééalal Fan 534' de Rome, et consul mie secouée Ms qoe^ ques années après. (T. V, let. 266.)

' Montagne, lord Mandevil ou Manchester, n'était pas resté deux ans principal minislre. Lionel OanieM, comte de Middlesex, le resplaça ee tSH. (VTor*», t. VI, ^ 317.)

» M, Md., p, 296. iekir, k>M Mgby, pivs tsrtf eomle ée MbCoK

« /d. <M^p.Mlr32l.

Cette dernière pensée revient souvent dans les notes qu'il gardait pour lui seul et dont il écrivait l'anglais en caractères grecs'. Il s*y présente toujours comme un homme qui s'est dévoué pour le salut de plus grands coupables, et l'on v<ât qu'au fond du cœur il trouve Jacques et Buckingham des ingrats. Aussi ne peut-il

comprendre qu'on le laisse soumis si longtemps aux effets politiques et civils de sa condamnation. Ses lettres au roi ont quelquefois l'accent du désespoir. « Je me prosterne à vos pieds, dit-il, moi votre ancien serviteur, vieux de soixante ans d'âge et de plus de trois années de misère. » — a Votre seigneurie fera bien, dans le grand âge où vous êtes, écrit-il au nouveau lord trésorier Marlborough, de penser à votre tombeau comme je pense au mien*, »

Enfin le roi le releva de toutes les incapacités qu'il avait encourues. C'était en 1624, et il fut convoqué à la plus prochaine session du Parlement. Mais on ne le revit plus à la Chambre des pairs, ni sous le présent règne ni sous le règne suivant. La vie publique de Bacon était finie-, jamais elle n'aurait dû commencer.

Les difficultés et les ennuis que ne manque guère d'engendrer la mauvaise conduite des affaires domestiques le suivirent dans sa retraite. Le roi lui avait accordé une pension de douze cents livres sterling,

« Luc, Xni, A. ---Works, t. VI, p. 319, 33».

* Id., t. V, lett. 293, 291 et 293. Le comte de Marlborough était sir 'James Ley qui, selon Beatson, en 1623, et selon lord Gampl>ell, en 1624, remplaça le comte de Middlesez, poarsniTi pour malversations. (Lives of ihe Chkf Just,^ t. 1, 367.)

CHAPITRE VII. ^lQ2i

ce qui, avec d'autres dons et le produit de son bien, élevait son revenu à plus de soixante mille francs de notre monnaie. Mais sa

pension était inexactement payée; sa femme n'svait pas d'ordre; il négligeait ses affaires, continuait de vivre avec un luxe qui choquait ses protecteurs, ne sachant pas réformer. MA équipage ni se passer d'une suite dispendieuse, n fut obligé pourtant de renoncer à l'habitation de York House, dont il avait déclaré qu'il ne se séparerait pas et qui devint la splendide résidence du duc de Buckingham. Il emprunta sur Gorhambury, où il n'eut bientôt plus d'autre luxe que ses arbres. A Londres, il demeura quelquefois chez le maître des rôles, sir Julius Caesar, qui avait épousé une de ses nièces*,

* n écrit au duc de Leunox de lui pardonner s'il ne peut lui céder la maison où son père est mort, où lui-même a respiré pour la première fois, et où il rendra le dernier soupir, s'il plait à Dieu et au roi. On ne s'explique pas comment cette maison, qui était la résidence officielle du chancelier (car Essex, qui l'avait désirée pour lui-même, y fût retenu sous la garde d'Egerton), était restée le logement personnel de Bacon, d'autant qu'elle ne cessa pas d'appartenir aux archevêques d'York, de qui Buckingham acheta en 1624, en échange de terres que le roi lui donnait. Il y construisit un hôtel fastueux, dont les bâtiments et les jardins occupaient tout le terrain de Hungerford Market, de George, Villiers, Duke, Buckingham-street. De ce somptueux Jorschaux (York House), dont Bassompierre vante la magnificence, il ne reste qu'une porte ornée de colonnes donnant sur la rivière, l'atergate construite sur les dessins d'Inigo Jones. Cromwell donna cette habitation à Fairfax, dont la fille avait épousé le second duc de Buckingham, et celui-ci la vendit, en 1672, à des particuliers (qui convertirent tout en rues et en maisons, encore nommées York Buildings. Pierre le Grand en 1698, et Harley en 1708, habitèrent un de ces bâtiments. (London, by P. Gunningham, passim.)

* Ce nom singulier est celui d'un habile jurisconsulte , fils

i26 VIE DE BACON.

et dont la générosité venait à son aide. Le plus sou* vent il occupa ses anciennes chambres de Gray's Inn, c'est-à-dire ce logement professionnel auquel certains membres de cette corporation ont droit dans les bâtiments qui lui appartiennent. On prétend, sans fondement, que cet appartement peut se voir encore, conservé dans son ancien état. Sur les terrains dépendant de l'établissement, il avait tracé des allées, planté des arbres qui ont récemment disparu. C'était au lieu qu'on appelle encore le mont de Bacon. Il s'était, pendant son ministère, occupé d'obtenir l'autorisation de convertir en promenade les champs de Lincoln's Inn-fields', et, parmi ses innovations, on lui attribue la création du premier de ces squares ombragés qui sont le plus grand embellissement de la ville de Londres. Plus encore que dans cet asile de sa jeunesse studieuse, il se plaisait sous les beaux ombrages de Gorhambury. Malgré sa ruine, il put conserver cette résidence préférée , et c'est là qu'il trouva encore des jours que l'étude rendait heureux.

Tous les témoignages s'accordent à faire l'éloge de Bacon dans sa vie privée , si toutefois on la réduit à

atoé de GaBsar Dalmarius, médecin vénitien, qui obtint la con* fiance des reines Marie et Élisabeth. Né en 1558, sir Charles Adelmare, alias Csesar (son nom se lit ainsi dans certains actes), remplit plusieurs emplois judiciaires, fut membre du Conseil privé en 1607, même un moment chancelier de l'Échiquier^ et mourut maître des rôles en 1630. Il avait épousé, je crois, une fille d*Édouard , troisième fils de Nicolas Bacon. (Edm. Lodge,

Illtul. of Bm. hisU, U IU, p. 387 ; Aubrey, Lives, 1. 11, part. I, p. 215.)

» Work», t. VI, p. 207.

CHAPITRE Vil — 162. It

ses habitudes personnelles. Il était simple dans ses vêtements, sobre dans son régime, modeste dans ses plaisirs , né connaissant d'autre jeu que le jeu de boules. D*odieuses inculpations contre ses mœurs sont tombées comme des calomnies '. Son commerce était agréable. On cite de lui des bons mots, qui nous paraissent assez froids, mais qui plaisaient; lui-même y mettait du prix et il n'a pas négligé de les recueillir^. Quoique trop sensible à la flatterie de ses inférieurs, il aimait la société des hommes distingués, et sa conversation, tour à tour solide et enjouée, les attirait autour de lui. Les noms de ses amis doivent trouver place dans sa biographie.

Celui que nous devrions peut-être citer le premier était mort avant sa disgrâce. C'est sir Thomas Bodley', ce généreux ami des lettres, qui, après avoir servi utilement dans les cours de l'Europe la grande politique d'Elisabeth et contribué par son ordre à chercher des alliés à notre roi de Navarre , termina honorablement sa vie en fondant à Oxford la riche bibliothèque qui conserve son nom.

* Hist. de BacoHy par M. de Vauzelles, t. II» p. 75.

* A Collection qfapophthegmSf Works, t. II, p. 400. Un docteur Biyly a publié un recueil de WiUy ApopM. de Jacques K",

Charles i'S Bacon, Morus, etc. Ath. Oxon., t. III, p. 202.

* Né en i544 et mort en 1612. Sa famille avait été persécutée aoua Marie. Employé dans la diplomatie pa? Burlelgb, entre 4580 et 4597» U fut ambassadeur en Danemark, puis auprès des puissances allemandes. Enfin , retiré à Oxford , il s'occupa de rétablir la bibliothèque de TUniversiié et d*enricblr celle que le duc de Gloucester avait fondée dans le quinzième siècle, et qu'il dota en mourant de presque tout son bien.

128 VIK JK BACON.

Lancelot Andrews', érudit et théologien, prédicateur habile, dont Taffectation plaisait au goût de répoque et qu'un contemporain appelle THomère de la chaire, réunissait toutes les vertus épiscopales à un zèle ardent pour les doctrines qui devaient plus tard coûter à Laud un j^ix si funeste. Il jugeait la philosophie de Bacon avec les idées de la philosophie scolastique, mais il admirait son esprit, et quand il mourut évêque de Winchester, Milton , tout jeune encore, séduit apparemment par sa piété et son talent, le célébra dans une élégie latine. Andrews était membre de la Société des Antiquaires, fondée sous Elisabeth par Tarchevêque Parker, et que recommandèrent, à son origine , les noms encore cités de Cotton et de Gamden. Quoique Bacon fût plus lettré qu'érudit, il est difficile qu'il n'ait pas pris intérêt à cette première institution académique qui avait compté dans son sein un homme aussi accompli aux yeux de ses contemporains que sir Philippe Sidney, et des ministres tels que sir Thomas Lake et le comte de Marlborough^ . Mais deux de ses membres du moins et des plus éminents, Selden et Davies, figuraient dans le cercle qui se réunissait autour de Bacon. John Selden, jeune encore, déjà

connu par son Histoire des Dîmes[^] et mis par la postérité au nombre

1 Né à Londres en 1555, mort en 1626. Versé dans le grec, l'hébreu et la théologie, il fut fort employé dans les controverses contre Rome, et écrit contre Bellarmin.

* Voir, relativement à la Société des Antiquaires, Too Trag* de Lucy Aikin sur la comédie de Jacques I[^] Mémoires of the court etc., 5 vol. in-8, Londres, 1832.

CHAPITRE VII

des grands érudits de son pays, avait offert plus d'une fois à Bacon le tribut particulier de ses recherches -, et consulté par lui sur des précédents qui pouvaient lui servir dans ses disgrâces, il avait loyalement répondu à son appel. Après lui, sir John Davies, peu connu aujourd'hui, mérite encore quelque souvenir. C'était un jurisconsulte de Middle Temple, qui composa longtemps des vers et nombre d'acrostiches en l'honneur de la reine Elisabeth, sans se faire remarquer d'elle. Son Nosce te ipsum[^] poème sur l'immortalité de l'âme, lui mérite pourtant une place dans le tableau de la philosophie du temps, et lui attira l'attention de Jacques I[^], qui le fit chevalier et son solliciteur général en Irlande*.

Nous avons déjà nommé plus d'une fois Ben Jonson. Maçon, soldat, comédien, il était devenu un des premiers poètes dramatiques du temps où régnait Shakspeare. Il excellait dans les masques, les pastorales, dans tous ces intermèdes alors goûtés

de la cour et du beau monde -, et librement admis auprès de Bacon, qu'il savait apprécier, il le chantait à sa

* Né en 1581 Selden lyM étudié au Temple, n consacra ses connaissances de jurisconsulte surtout à des travaux historiques sur la législtion. En 1616, il adressa à Bacon une notice sur la dignité de chancelier. Ses talents et son érudition furent toujours au service de la constitution de son pays ; il fut un des avocats de John Hampden, et arrêté avec d'autres membres du Parlement en 1629. Cependant, à la mort de Charles P% il se sépara , par la retraite , du parti de la révolution. Son Mare clausum est célèbre (1625). Sa mort en 1654.

* Né en 1570, mort en 1626. Le Nosce te ipstim est de 1599. On a publié de lui quelques ouvrages posthumes de droit et d'histoire.

ISO VIB M dAOOH.

table en vers un peu rudes , mais expressifs. Peu d'hommes ont parlé de lui avec une admiration plus sentie et une estime plus fidèle. Ce n'est pas assurément louer un philosophe en faiseur de comédies que de dire : « Ce que je sens pour sa personne n'a jamais été augmenté par sa place ou par ses honneurs, mais j'ai eu et je lui garde respect pour la grandeur qui n'appartenait qu'à lui *, car il m'a toujours semblé , par son ouvrage , un des plus grands hommes et des plus dignes d'admiration que les siècles aient vus '. »

Biais, dans un cercle encore plus étroit d'intimité, il faut placer les deux cousins de Bacon , sir Henri Wotton et sir Thomas Meautys, le premier', voyageur, antiquaire et moraliste, admira-

teur intelligent et convaincu des grandes vues scientifiques de l'auteur de *VInstnuration Magna* ^ le second, dévoué confident,

' Né on itt74 , Ben Jonson mourut en 1637. Ce n^eéuU pas seulement un poète plein d'énergie, de facilité, et même d'imagination, c'était un esprit qui comprenait les choses les plus sérieuses; et quelques lignes qu'il a écrites sur le *Novum Organum* prouvent qu'il était capable et digne d'entendre Bacon. (Voyez tout le passage intitulé : *De Augmentum Scientiarum*, /. Cmsar. Lord Saint'Alban, *Discoveries* y t. IX, p. 185.) U l'admirait au point d'espérer que ses disgrâces ne serviraient qu'à mettre en lumière sa vertu. « Dans son adversité, dit-il, Je n'ai jamais demandé à Dieu que de lui donner la force; car pour la grandeur^ elle ne pouvait lui manquer. »

* Né en 1568, mort en 1639. Il a composé quelques ouvrages d'érudition, d'histoire et de pédagogie, publiés, pour la plupart, après sa mort. Isaac Walton , qui a écrit sa vie, a donné une collection de ses œuvres. *Reliquiae Wottonianae* in-8, Lond., 1651. (Voir *The lives of Donne, Wotton, etc.*, éd. d'Oxford, 1824.)

CHAPITRE V^f!.-«162i. iti

ami courageux, qui ne l'abandonna ni dans ses périls ni dans ses disgrâces, et dont il a dit : « Ma richesse, dans mon adversité, a été d'avoir un bon maître (le roi), un bon ami (Buckingham), et un bon serviteur (Meautys). » Après avoir été son serviteur pendant sa vie, Meautys devint clerc du Conseil privé-, il fut fait chevalier, et s' étant rendu acquéreur de la terre de Gorhambury, il la

laissa à un parent dont la descendance devait relever la pairie de Verulam*.

TobyMatthew' était dans une position un peu secondaire, quoique fils d'un archevêque d'York; mais sa conversion à la religion catholique lui avait fermé toute carrière, et compromis, emprisonné même à l'époque du complot des poudres, il avait été forcé de s'expatrier. Bacon, en lui témoignant de l'intérêt, n'avait

> T. V, lett. 265. Sir Thomas Meautys, cousin et héritier du précédent, étant devenu propriétaire de Gorhambury, près Saint-Albans, épousa Anne, fille de sir Nathaniel Bacon, le fils de sir Nicolas par sa première femme. De là vint la seule descendance ou plutôt la seule représentation de la famille. Cette lady Meautys, femme d'une piété ardente et dévouée à la haute filise, épousa en secondes noces sir Harbottle GHmstone. Celal-ci, ayant acheté la réversion de Gorhambury d'un neveu du second Thomas Meautys, acheva de détruire le ch&teau, dont il vendit les matériaux. Cette terre appartient maintenant à James Walter Grimston, héritier de James Bucehell, vicomte Grimston, créé, en 1815, comte de Verulam. Ainsi les deux titres successifs de pairie de Bacon sont divisés : un Grimston est comte de Verulam , un Aubrey de Vere Beauclerk, duc de Saint-Albans.

* Né en 1578 , mort en 1655. Il a écrit une vie de sâlnte Thérèse et traduit les ConfesUnu de saint Au\$H\$Hn, (Voyez, dans les Œuvres de Bacon, le t. V, lett. 92, 03, 99, i03, 174, «50, 277, 283, et le t. VI, p. 91, 217, 311.

pu ni osé le servir*, il s'était efforcé surtout de le dissuader d'une superstition si voisine de la trahison, et qui risquait fort d'être pire que V athéisme. Cependant, durant dix années que

Matthew parcourut le continent, Bacon entretint une correspondance avec lui, lui ayant même donné, pour plus de sûreté, un chiffre qu'il avait inventé. Il lui envoyait ses écrits, lui demandait des conseils qu'il recevait avec empressement, et se faisait tenir par lui au courant des nouvelles européennes de la science et de la politique. Revenu en Angleterre en 1617, Matthew n'y put rester qu'un an-, son exil et sa correspondance recommencèrent. Toutefois, en 1622, il fut définitivement rappelé. C'était le moment où, décidément infidèle à l'ancienne politique, le cabinet anglais se rapprochait de l'Espagne, et la religion de Matthew, ainsi que ses relations avec ce pays, le tirent employer par Buckingham aux négociations du mariage avec l'infante. Du même coup, il devint pour Bacon un intercesseur utile. Il lui était certainement dévoué, il le servit de son mieux-, mais, confiné par sa position dans les services secrets, il avait eu aussi le malheur de compromettre son protecteur, et son nom se lit dans le quatorzième article des faits de corruption prouvés contre le lord chancelier. Toutefois, il méritait sa confiance, au moins dans les choses d'esprit. Il avait une instruction peu commune, et certains préjugés d'Église mêlés à une certaine liberté de pensée, en faisaient, au milieu d'une société protestante, un critique intelligent et original.

Entièrement subordonné à son maître, William

CHAPITRE VII

Rawley S chapelain de Bacon, resta jusqu'à la fin le confident et Tauxiliaire de tous ses travaux, et il a, mieux que personne, servi

sa mémoire par une biographie précieuse et la publication de nombreux manuscrits. Avec Rawley , avec Ben Jonson lui-même, George Herbert ¹, d'une famille noble , poète et théologien , aidait le grand écrivain à traduire en latin ses ouvrages anglais, et Bacon l'en remercie dans la dédicace d'une version de quelques psaumes. En visitant Cambridge avec le roi Jacques en 1619, il avait distingué Herbert, alors revêtu du titre d'Orateur de l'Université. Il l'avait attiré à Londres et à la cour, que Herbert ne quitta que sous le règne suivant pour entrer dans les ordres sacrés. Recteur de Bemerton, près Salisbury, il finit ses jours dans une grande piété. On en trouve les preuves dans ses lettres à sa mère qui ont été conservées. On dit que Pope estimait ses vers. Arnold y admirait un sentiment éloquent religieux ¹.

Au nombre des confidents intimes de Bacon, nous

1 Né à Norwich vers 1588, mort en 1667.

* Né en 1393, mort en 1632, il était du pays de Galles, de la même famille que les comtes de Pembroke, et un des frères put-nés de lord Herbert de Cberbury. C'est probablement cette circonstance qui a fait dire par erreur que ce dernier était Tami et le collaborateur de Bacon. Rien dans les ouvrages de Tun ni de l'autre , rien non plus, je crois, dans aucun auteur contemporain, ne confirme cette supposition, fréquemment ré'pétée et pour nous sans nulle vraisemblance. (Voir la vie de G. Herbert dans The Lives de Walton et dans Granger, Biogr. hisL ofEngL, 1. 11, p. 353.)

¹ Life and Carresp.f by A. Stanley, lettre k Comish, p. 49, 7« édil.

devons nommer à part Thomas Busbel, jeune homme d'une famille noble , qui entra chez lui comme son page et qui devint son collaborateur dans ses expériences scientifiques. Il semble même les avoir com* prises mieux que lui, si Ton en juge parce qu'il nous a laissé, une relation de quelques-unes et un exposé de sa théorie de l'exploitation des mines. Il n'avait guère que trente-neuf ans, quand Bacon mourut, et plus de trente ans après, dans ses curieuses publica* tionsS il défendait encore la mémoire de Bacon contre la rigueur du jugement qui l'avait frappé. Enfin un autre jeune homme, né en 1588, après avoir dirigé la dernière éducation d'un fils du comte de Devonshire et parcouru avec lui le continent, fut, à son retour, présenté à Bacon qui l'accueillit avec sa bonté ordinaire et qui bientôt distingua entre tous Thomas Hobbes. Il aimait à se promener dans les allées de ses jardins avec lui, avec Bawley, avec Bushel, qui souvent devaient prendre note de ses pensées et les écrire en courant. Mais c'était Hobbes qui, disait-il; les saisissait le plus vite et les reproduisait le mieux. L'élève ne profita que trop de l'enseignement d'un tel maître, et s'emparant avec prédilection des points hasardeux de sa doctrine, il en élagua certaines conséquences heureuses qui les tempèrent, et son esprit, plus ferme et plus rigoureux, organisa, sur les principes de Bacon, une forte et fausse philosophie.

* Il mourut en 1674. Son principal ouvrage est intitulé: *Abridgement of L. C. Bacon's philosophical method of inquiries, (Lond. » 1659. York. Athen. Oxon*, 1. 1)1, p. 1007.)*

CHAPITRE VII.--* 1122. ISS

Ainsi entouré, doué de Tesprit le plus actif» toujours curieux des secrets de la nature, toujours préoccupé de ses grands projets intellectuels, il sembla que Bacon pouvait finir doucement sa vie. Sans cesse dans ses écrits, il gémit d'avoir contrarié sa nature en s'adonnant aux affaires, « se connaissant moins propre à jouer un rôle qu'à tenir un livre. » Sa pensée, dit-il, a toujours été absente de ses actions, et il ajoute comme le psalmiste : « Mon âme a été long^ temps étrangère^, » Rentré dans la retraite, il pouvait, se relevant avec courage, racheter bien des souvenirs par une noble espérance de servir la postérité, u Poëteritati (secula enim isianquirunt) inênvio*, 9 Il avait soixante ans] il ne lui en restait plus que six à passer sur la terre. Mais ce temps pouvait être utile* ment employé pour sa mémoire et pour l'humanité. U revenait à la liberté de l'intelligence et du travail, riche d'expérience et de méditation, joignant à ses ouvrages publiés une foule de plans, de recueils, de projets, et des masses d'c^servations, de notes et d'idées, maté" riaux de toute sorte qui n'attendaient que la main d'œuvre. Le premier fruit de son loisir fut une his« toire de Henri VU qu'il aurait voulu continuer jusqu'aux règnes de Henri YIU et d'Elisabeth'. Cet

^ Multnm incola fuit anima mea, Ps. il 9, y. 6« (Lett. k Th. Bodley, Works, t. V, lett. 67; cf. De Augm., 1. VIU, c. III; PreecUo, f 5; lett. à Casaubon; Bouillet, t. I, p. 459; t. III, p. 477 et 543.)

< Lettre aa P. Falgence; Bouillet, t. 111, p. 551.

• The Mêtorié of ihe raišnê o/ kénf Umry thê SweMh, ^ the rigkt koiwufubU Frtmciê, Wr4 YêruUm, vlHomt Mamt-Alôant bond., 1622.

ouvrage, accueilli avec curiosité, n'eut pas un grand succès. Le roi Tavait lu avant l'impression, et l'on devine de quels défauts le livre avait eu besoin pour passer par une telle censure. 11 est cependant encore estimé. Grotius le trouve écrit avec un grand jugement, Locke le propose comme un modèle d'histoire spéciale. On y trouve quelques morceaux remarquables, un récit intelligent, partout la trace d'un esprit consommé dans les affaires du monde, mais à qui trop d'expérience a fait perdre la liberté du jugement. L'habitude des secrets d'État le rend timide a dévoiler ceux mêmes qui ne lui ont pas été confiés, et il hésite à tout dire. Il consent à sembler moins pénétrant pour paraître plus sage. La narration a de la clarté, de l'ordre, de l'exactitude-, mais on doit reprocher à l'écrivain le défaut de simplicité, à l'historien le défaut d'indépendance.

Parmi les opuscules de Bacon, un des plus dignes d'attention est assurément celui qu'il intitule : Diahgue sur la guerre sacrée *. On peut trouver étrange qu'au commencement du dix -septième siècle on s'occupât de la croisade contre les musulmans, quoique le père Joseph l'ait prêchée dans un poème latin, et que Mazarin ait, par testament, donné six cent mille livres pour l'entreprendre. Mais dans cet écrit, qui n'est point fini, la question des guerres dites de religion venait naturellement; et en y mettant aux prises des interlocuteurs de croyances diverses, Bacon

' An ÀdvertUement ioucMng a holy toar^ Lond., in-i®, 1622; Works, t. m, p. 467; Éd. BouUIet, Dialogus de btlllo sacro, t. m, p. 487.

CHAPITRE VU

devait donner à sa discussion un caractère hautement philosophique. La dédicace à Lancelot Andrews est d'ailleurs plus intéressante que l'ouvrage et donne, sur les projets et les œuvres de l'auteur, des renseignements du plus grand prix.

Ses efforts pour reprendre en jurisconsulte les travaux du magistrat et composer un digeste des lois anglaises, sont une preuve honorable de l'esprit de réformation qui l'animait, et auquel, dans les affaires publiques, son caractère et son temps lui permirent peu de donner un libre cours. Les historiens de la législation peuvent encore consulter avec fruit ses ouvrages¹. Pour nous, ses idées de codification que Jacques V^e négligea en tout temps d'encourager, nous intéressent surtout parce qu'elles contribuèrent à lui inspirer une introduction à la législation célèbre sous ce titre : *De la Justice universelle et des Sources du droit*². Ce travail, en effet, trouvait place dans cette philosophie encyclopédique, la pensée continuelle, ou, si Ton veut, le rêve de Bacon. C'est un des monuments qui devaient composer le vaste ensemble dont il a tracé le plan. Ce qui le distingue singulièrement, ce qui atteste qu'il avait conçu dans un esprit positif et pratique un projet qui semble, par son immensité, appartenir à la pure spéculation, c'est, quoiqu'il ait échoué dans la tentative, son soin

* A preparation toward the union of the laws of England and Scotland, — A proposition to His Majesty touching the compiling and amending of the laws of England, — An offer of a digest to be made of the laws of England. (Works, t. IV, p. 287, 363 et 374.)

* De Augm., VHI, m ; 1. 1, p. 451.

assidu de recueillir des observations sur toutes les parties de la science et de rédiger, de tous les ordres de phénomènes, des histoires spéciales qui devraient constituer et préparer l'histoire universelle de la nature. Ainsi l'histoire des vents, celle de la vie et de la mort, celle du son, celle de la densité et de la rareté, celle de la pesanteur et de la légèreté, sont les productions de cette époque de sa vie, du moins sous leur forme définitive de rédaction'. Tout cela, sans doute, appartient à une physique qui a vieilli, qui, peut-être, n'a jamais vécu. Souvent les observations sont inexactes ou vagues, les explications obscures et bizarres. Mais quels laborieux préparatifs d'une théorie inductive de la nature ! C'était comme une collection d'échantillons tirés d'une mine immense. C'étaient les spécimens d'ouvrages à finir dont il avait dressé la table des matières, en composant cette pépinière des pépinières, cette *Sylva sylvarum* qui l'occupa jusqu'à son dernier jour, et qui contient jusqu'à dix siècles d'observations et d'expériences. Pour achever le grand ouvrage dont il prétendait esquisser quelque partie, pour préparer l'*Historia Mater* comme il l'appelle, il traçait, dans le roman de *La Nouvelle Atlantide* le plan d'une société ou d'une académie qu'il nommait singulièrement le collège de l'œuvre des six jours, lui donnant pour objet d'études toute la création*. C'était là l'Institut de Salomon, qu'il croyait, par ce nom, re-

« *Wwrks*, t. Vni et IX; éd. Boailloi, 1. 11, p. 323, * /d., t. I, p. 245, «t t. II, p. 1.

8 gd. Bouillet^ 1. 111, p. 17.

CHAPITRE VU. ^1623. 130

commander à la vanité de Jacques P^e et qui devait un jour se réaliser sous le titre de la Société royale de Londres. Gowley, dans l'ode où il en célèbre la fondation, la met pour ainsi dire sous l'invocation de Bacon, le lord chancelier de la nation^{*}.

Mais au-dessus même de la physique, dont on voit qu'il ne limitait pas très-étroitement l'empire, se plaçait ce qu'il aurait pu appeler la métaphysique, quoiqu'il entendit autrement le mot^{*} c'est-à-dire la philosophie des sciences, inséparable d'une certaine philosophie de l'esprit humain. C'est la recherche et la description de la méthode à laquelle nous devons nos connaissances et de l'ordre que cette méthode leur doit imposer. C'est ce qu'il voulait nommer une fois le globe intellectuel et qu'il avait ébauché sous ce nom \ c'est ce qu'avaient annoncé, comme les esquisses annoncent le tableau, l'ouvrage anglais de 1605 et le Notum Organum de 1620, réunis en un corps de doctrine. Toujours jaloux de compléter et d'ordonner sous une forme définitive cette matière immense de sa pensée, il traduisait ou faisait traduire d'anglais en latin ou remettait de latin en anglais ses œuvres de toutes sortes, et en préparait la collection méthodique et la rédaction dernière. A l'aide de savants in-

' La pente est plus bizarre ; il dit de Bacon :

Whom a wise king and nature chose Lord chancellor of both their laws.

(Ode à la Société royale, dans son histoire par Sprat, iii*4<>, Lond.. 1754.)

* Descriptio Globi intellectualis. p. 1.

terprètes, il donnait, avec de nouveaux développements, une version latine de son livre sur Tavancement des sciences, et le liait systématiquement au Novum Organum sous le titre général A' Instauraiio Magna (1623). C'est là son véritable monument. Il est triste de lire dans la lettre par laquelle il adresse a Jacques I*' un livre immortel , a le pauvre fruit de son « loisir j cet humble post-scriptum : Det Vestra Mût m j estas obolum Belisario *. »

On dit, en effet, que tandis qu'à la campagne il étalait encore les débris d'un luxe malheureux, son dénûment était tel parfois qu'il fut obligé de demander une provision de bière à lord Brooke (son ancien ami Fulke Greville), qui la lui fit refuser par son sommelier*. Cette gêne humiliante peut expliquer comment, au milieu de travaux si dignes de remplir toute une vie, d'absorber, de charmer toute une intelligence, l'homme d'État déchu, le ministre dégradé ne cessait de venir importuner encore et distraire le philosophe.

* F. BaconiSyB. de VerukmUo, K C. Sancti Albanie de mgnitate etAugmentis tcientiantm librilX, ad rcgem suum^ in-fol., Lond., 1623. Cet ouvrage, qui n'est qu'une première partie d'un tout dont VOrganum est la .seconde, remplit le premier volume de Tédition de M. Bouillet. La lettre d'envoi, Works, t. VI, p. 357, finit ainsi: « Todos duelos con pan son buenos. Itaque det Vestra Majestas, etc.

' Les contemporains entrent dans mille détails sur les habitudes et la santé de Bacon. Par exemple, il avait besoin , pour dormir la nuit, de boire, avant de se coucher, un verre de bière forte. U prétendait qu*au moment de certains changements lunaires, il se sentait fortement indisposé. Au printemps il se promenait en voiture découverte pour recevoir la pluie, qui était, di-

sait-il, très-salutaire à cause du nitre de l'air. (Aubrey, Lives, t. II, part. I.)

CHAPITRE VII.— 1624. iii

Pressé par une ambition incorrigible, par l'amer regret de sa chute , par des nécessités de fortune, il fit plus d'un effort, heureusement infructueux, pour persuader au roi de le rappeler aux affaires. Il écrivait sans cesse au duc de Buckingham \ il donnait d'excellents avis qui n'étaient pas toujours demandés ' -, il s'offrait pour des services qu'on n'accueillait point. Au roi, qui n'avait pas même attendu la mort de Henri IV pour se rapprocher de l'Espagne, il proposait de revenir aux alliances d'Elisabeth et de l'envoyer lui-même négocier le mariage du prince de Galles avec Henriette de France. Il cherchait tous les moyens de renouer, avec le monde politique, les liens qu'il n'aurait jamais dû former. Quelquefois il sollicitait seulement la faculté de n'être pas obligé à étudier pour vivre, après avoir vécu pour étudier ' ; il se réduisit même à demander la charge de prévôt du collège d'Eton, et sir Henri Wotton lui fut préféré, parce qu'il laissait vacante une place de maître des rôles dont Buckingham avait besoin. Bacon ne pouvait se dissimuler le refroidissement et l'oubli de son ancien protecteur. Il essayait de le servir en publiant des considérations sur une guerre avec l'Espagne, en justifiant la brusque rupture qui avait succédé aux négociations matrimoniales de Madrid*. C'était suivre l'opinion publique qui approuvait la rupture, mais elle n'en était pas moins sévère pour le favori qui

« Works, t. VI, p. 358, 363, 364.

* Works, t. V, lett. 276. M signe : « De Votre Majesté le pauvre ancien serviteur et mendiant, beadsman. »

* Considérations touching a war with Spain, t. IU» p. 499,
ut Vie Dfi BACON.

renonçait à Vunion avec TEspagne, parce qu'elle avait échoué, non parce qu'elle était impopulaire. Enfin Jacques I** mourut et Charles I*' monta sur le trône. Les bontés maintes fois éprouvées du prince de Galles donnèrent à Bacon une espérance qui ne fut point rempli^, et le duc de Buckingham, qui ne perdit rien de son pouvoir, conserva son indifférence. Jamais Bacon ne put réussir à se faire arracher aux travaux d'un loisir plus glorieux que ses actions. Il perdit courage et il renonça à tout. C'était en 1628. Cette même année , une maladie épidémique dévastait la ville de Londres. Il en fut atteint et n'en réchappa qu'en y laissant ce qui lui restait de ses forces et de sa santé. Il languit une année, obligé, sans renoncer au travail, de proportionner ses occupations à sa faiblesse. On raconte que lorsque le marquis d'Effiât vint un moment remplacer en Angleterre le comte de Tillières pour négocier l'union de la princesse Henriette, sœur de Louis XIII, avec le prince de Galles, il rendit visite à Bacon qui, malade et caché, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux anges, lui dit le courtisan français, on entend parler d'eux sans cesse, on les croit supérieurs aux hommes, et on n'a jamais la consolation de les voir '. »

< Effiat vint, comme envoyé extraordinaire, à la fin de 1694, et fut peu après membre d'une ambassade collective extraordinaire, dont le duc de Ghevreuse était le chef. Tillières ne fut cependant que momentanément rappelé. (Mémoires de Riche^ lieUf 1. XV

et XVI.) On a deux lettres françaises de Bacon au marquis d'Effiat, qu'il appelle : « M. l'ambassadeur mon fils. » La première est pour lui offrir « un recouvrement de ses Essais morales et civiles (9^e édition des *Essays*, 1625), puisqu'il

Pendant les dernières années de sa vie, Bacon ne publia qu'une dernière et plus complète édition de ses *Essays*, un recueil d'apophtegmes et une traduction en vers de quelques psaumes; mais il n'eut jamais lui-même une haute idée de son talent pour la poésie.

Il donnait une grande partie de son temps à des recherches expérimentales, quoique faute de connaissances premières et du véritable don de l'observation, le résultat de ses travaux dans les sciences naturelles soit des plus médiocres. Il voulait, dans un temps, composer chaque mois une histoire d'un ordre de phénomènes physiques, et il se montrait curieux et zélé plutôt qu'habile dans l'étude de la nature. Cette disposition lui coûta la vie. Par un jour glacial du printemps de 1626, le 2 avril, il se promenait en voiture avec le docteur Witherborne, Écossais et médecin du roi, dans les environs de Highgate, et voyant tomber de la neige, il eut l'idée de l'employer comme moyen de conservation des matières putrescibles. Il descendit aussitôt, entra chez une pauvre

et fit et traita mariages non-seulement entre les princes d'Angleterre et de France, mais aussi entre les langues. » (Il faisait traduire le *De Augmentis*.) La seconde citation pour le prier de lui ménager les bonnes grâces de la nouvelle reine; elle est du 15 janvier 1625 (6). (*Works*, t. V^e lett. 299, et t. VI, p. 381.) > À l'occasion d'un apophtegme nouveau et ancien. *Works*, t. II, p. 299. — The translation of certain psalms, etc., <id., p. 51H. ▲ Aubrey dit qu'il

cachait son talent pour les vers, et cite comme fort jolie une pièce de vers qui commence ainsi : The world's a bubble and the life of man Less than a span, etc.

(Lives, t. H[^] part. I, p. 223.)

141 VIE DE BACON.

femme, acheta une poule, et disposa tout pour faire sur place rexpérience qu'il avait conçue. Cependant le froid le saisit, et il se sentit assez incommodé pour chercher asile dans une maison du comte d'Arundel '. Nous avons encore la lettre pleine de courtoisie par laquelle il demandait pardon à ce seigneur de s'être, en son absence, installé chez lui. C'est la dernière qu'il ait écrite. « J'ai été sur le point, lui disait-il, d'éprouver le sort de Plinie l'ancien, qui mourut pour s'être trop approché du Vésuve, afin d'en mieux observer l'éruption, » et il a soin de lui marquer que l'expérience de la neige a réussi. Mais, trop faible pour se faire transporter, il resta chez lord Arundel , entouré des soins respectueux des gens de la maison. Après une semaine de maladie, il mourut le jour de Pâques, 9 avril, dans sa soixante-sixième année. On ne cite, parmi les siens, que sir Julius Cœsar qui ait assisté à ses derniers moments. Il fut enterré sans pompe, et, selon son désir, près de Saint-Albans, dans l'église de Saint-Michel , où sa mère était ensevehe[^]. Il n'avait point d'enfants, et sa femme lui survécut vingt-quatre ans'.

* Works[^] t. V, lett. 300. Lord Ârandel avait une maison qu'il n'habitait pas à Highgate, près de Londres, sur la route de Saint-Âlbans. \\ est connu par son goût pour les arts et par les marbres d*Ârundel.

* Voir la gravure de son tombeau dans *Old England's Wormes*, in-fol°, <847, p. iOl

' Aubrey dit pourtant que sa o11e épousa un sir Thomas Underhill « her gentleman usher, whom she made deafe and blind with too much of Venus. » (*Lives*, t. II, part, ^n" iv, p. 226.) Ce doit être une erreur : c'est la veuve de Bacon qui épousa son huissier, sir John Underwood.

CHAPITRE VU. — îô26. 14S

Sir Thomas Meautys lui fit élever un monument en marbre blanc où il est représenté assis, dans l'attitude du travail. Voici l'épithaphe composée par sir Henri Wotton : « François Bacon, baron de Verulam, vicomte de Saint- Alban, ou plus connu sous les titres de lumière des sciences, de modèle de l'éloquence, s'asseyait ainsi. Après avoir résolu tous les problèmes de la sagesse naturelle et civile , il obéit à cet ordre de la nature : ce qui est composé sera dissous ^ L'an du Seigneur mdgxxvi, de son âge lxvi^. A la mémoire d'un si grand homme, Thomas Meautys, dans le culte de ce qui survit, dans l'admiration de ce qui n'est plus, éleva ce monument. » On ne manquera pas de remarquer que toute pensée positivement religieuse semble exclue à dessein de cette inscription.

Quatre ou cinq mois avant sa mort^ à la fin de 1625, croyant son terme proche, Bacon avait fait ses dispositions. Béconcilié avec Williams qui, n'ayant plus le grand sceau, n'était qu'évêque de Lincoln , il le pria de vouloir bien, de concert avec sir Humphrey May, chancelier du duché de Lancastre, publier ses dis-

cours et ses lettres, et la commission était acceptée, mais ne fut point remplie ^ . Il dédiait en même temps à George Herbert , comme poète et comme théologien, sa traduction de sept psaumes. Enfin il écrivait (19 décembre) un testament^ qui ne doit pas

* Ccmpotita solpantur^ principe de philosophie natureUe reçu parmi les scolastiques.

« Works, t V, letl. 296.

' Ses exécuteurs testamentaires sont sir Humphrey May, le juge Huttoo^ sir Thomas Grewe, sir Euball Tbelwal, sir Fran;

146 ViË Dfe BÀCON.

élre crtibHê. Ad thlUeU de quélfc[lieş dkittJôlUmis ddnt là p\\iè Ihtèresàante est la rondatori de délit ellàirèà de phUoSO-
phie naturelle à Oiford et à Cambridge*, 6h y tt)Uve ûnê sorte de cõtessîdh digne et tnéïailcolUJué tjul iTslfeve liit peu ion âltte de èd vie. « Je légûe itioh hoih et ma métnoiie, dit-il, àUx disd-
Ourt dés lidîtittles charitable^, fet aux nàtloiiS étratlgèhêS, et aux âges ftituri. » Ddtlblê tétiloigtlâgë de« şetltîiilehts d*iltl cœut hUmiUé et d'Un esprit flef , prière dU faible 411! à besoin de pa-
Mon, noble appel dU génie stii* de son Ituttiot-talité. Tel èât le contraste étfahge c[Uè t)régëntë cet hdtntne ëitraordinaire, eet hoittme vulgaire et gratid. l?ôpé à dit danâ Un Vêrà célèbre : Lèp-
tui è'agéj fe ptu^ brillant et le pluh ml des hôihnièi* ^ trois hypèrbbles ddttt llôUs H'âfcécéptoiife àucUrie. IfoUâ ilttûS brOyohs quitte efivet*8 la âtrlètë justice- nous nlnfeiglerUiis pâè, la Vie de Bàëbn i dû le peiildrë. Que şertd*ajoUtèt qu'il avait des qualités àimdbléé ël bienveillantes, Une Belle figure, un tell vif* qui précis Barneham et sir John Gonstable, ses deux beaux-

frères. l\ y a des legs nombreux pour ses amis et ses serviteurs, le marqtais Ciatt (d*Ëâat), ie todite dé DoHét, Meïtliys, MdttbèW» Ràwley, etc<, et, ce (ju'bn doit reniarqueri kdy Coke (lady Hatton) qu*il n*oublia jamais, et ses deux enfants. Dans un codicille, il révoque, pour de grandes et justes causes, une disposition idsë-rée dané le teètàmeili en tuteur de âa ftnhmë. (l^ô>*^, t. iU

' Les fonds de la succession ne purent suffire pour cette fondation. Bacon se croyait toujours plus riche qu'il n'était.

* If parts âliuré yoù, thlnk hbw bacbii stiiti'd , The vnsest, brightest, meanest of liiàkind.

(Ess. onMâh., iV, V. 281.)

• L'œil d'une vipère , disait harvey, son médeciii, à John Aulirey. {Lives, t. il, part. 1, n^iv.) 6a physionomie ésl întéllî-

f ëflalt m M ftVéùr, tMlë tàirité à hatite (Jtl'ëllë Iw pehilettàit d'ëlfë tfttabte et facile, ûh ësja[<rît [ii'ôfn^f et tMmë etijdué qtti âddhait beaucoup A'ûitMi à Itoâ ceniMèrëe ? La hàturë tiiôrdlë de Sâcdti était de cëlleâ ^e reipérifeilëe de là tie «'ô|)t)rëûd que tf ojpf â ëoiinâi- Itë. Soti intelUgeiice avait tmit ce qiii mariquait â son eafttetëfë^ et in6Me la stipérioiité de TûAe, absorl)aiit éë qd'H y âtaît en luî de besdn d'élëvfttioii et de noble orgueil, l'abandonnait sans dhlëe Atit folble^- 169 de M Mltë. Il fâtit ajotitëi' que dâtië là tàtnitlë et té tnofldë dft il était ilé, il âtàlt ^Uëé avec le Idit ces opiiliotl*, eti quelque Sorte offlôîelleS, que développe et êtmsôCrë trt)p SWiVërIt k tectiefclie ou l*ëxërcice dëi Ibtietidiis publiques. l)es facultés d*titt hotame, il y à peu de plus digne emploi que ëës foiëtioiis. Àtais ëcriiltlë tout a Sotl péi^Il, Ml y ôdtittetë parfois une dispositidn ft MbW datis TâtitdHté tiil pHtilégë qui eouvi^ totlt. Oïl âbdicpië la liberté d'tifa

esprit (J)UJ Se jdge, se gouTferne, se condamne, et rori f éserve
toute éonseience motàle, s'il en i^stè, polit' là Vie privée, pdur
lè^ sètittitients ititlmes. Là ylè pilbli^ue dévient qtiëlquë Chdse
Comme là guerre oh tout est përtnlS. Pourvu que l'État soit setvi
oïl lé mâtte e SàtisM , Fftme est en t^pds. DeS fàòùltès émitientès
, nous

goKe «t àoàc» èàM ftës fionrâllftf gMtés |>oàr là plûpMi d*»^
près un origîDal de Van Someri de la eoHeetida du ooste de Yera-
lam. Üesi probablement le tablèan tu par Aubrey à OO'^ lltlinlm-
ry, éd ieti. Lès nOUYëâut éditeurs ont préféré une tiellleirâttre de
StiAOti Pâfts, quMis soppbsetit h\it é*zptki trti tableau de Corné-
lius Jansenn, probablement encore existant. (Éd. Longman, t. I»
p. xt ; E. Lodge, Por<. ofiUustr, pert,,

t. II, m

l'avons vu dans nos tristes jours, ne préservent pas de cette
perte d'indépendance, de cette abnégation de la vraie dignité, y
compris celle de l'esprit. On a pu remarquer qu'un grand savoir,
un mérite incontesté, mais spécial, devenait quelquefois un motif
de plus de se rendre indifférent à certaines délicatesses et supé-
rieur à certains devoirs ^ et des savants même illustres nous ont
fait penser à quelques-unes des faiblesses de Bacon.

Mais les plus criminelles ne peuvent pas être mises tout en-
tières sur le compte de ses préjugés. Celui qui se vantait si haut
d'être, par sa raison, en avant de son temps, ne peut être reçu à
s'excuser de ses fautes par les exemples ou les opinions dont il
était entouré. L'âme de Bacon était au-dessous du niveau
commun.

On ne peut parler de son âme sans se demander quelles étaient ses opinions religieuses. C'est un point qui veut être éclairci. Nous n'en avons rien dit, et il ne paraît pas qu'elles aient joué un grand rôle dans sa vie. Nul doute qu'il n'ait respecté, comme une consigne, l'ordre établi dans son Église. Il aurait, s'il l'eût fallu, inventé l'érastianisme, en cela d'accord avec l'archevêque Parker, primat sous Elisabeth, ami de collègue de Cecil et de Bacon. Mais nous ajouterons que , sinon par les sentiments, au moins par la croyance, il était chrétien. On en a douté-, ses ouvrages n'abondent pas en déclarations explicites et détaillées sur les dogmes de la foi. Il s'est même reproché d'avoir tant écrit, et si peu sur la religion'.

¹ Epit. dédiée, da Dial. de bello sacro; éd. Bouillet, t. IU, p. 493.

CHAPITRE VII

Rien n'annonce en lui de vives dispositions à la piété. Son mépris des autorités scolastiques, sa prédilection pour les sciences positives et les recherches expérimentales , le caractère pour ainsi dire terrestre de sa philosophie, les conséquences que les doctrines empiriques en ont tirées, les hommages que lui a rendus notre dix-huitième siècle, et l'honneur suspect d'avoir été pris pour maître par d'Alembert et par Diderot, avaient pu donner des doutes plausibles sur la nature ou la réalité de sa foi religieuse -, nous conviendrons même que l'incrédulité , ou , pour mieux parler, qu'une liberté de pensée, taxée d'incrédulité par les diverses Églises, a été connue de meilleure heure et plus répandue dans le monde moderne qu'on ne le croit et surtout qu'on ne l'avoue ; et

les protestations ou les précautions orthodoxes de quelques grands esprits nous inspirent une confiance médiocre. Une partie des passages nombreux, où Bacon fait au christianisme des allusions toutes favorables, pourraient être récusés par des critiques difficiles, qui se rappelleraient ce qu'il a dit de l'usage opportun de la dissimulation'. On pourrait croire que ce ne sont là que des formes convenues, des habitudes de langage, en un mot que c'est une orthodoxie de style. Cependant il faut remarquer que si, par des conséquences plus ou moins spécieuses, quelques-unes de ses vues ont prêté ou conduit à l'irréligion, l'irréligion n'a inspiré aucun de ses ouvrages *, aucun n'a eu pour but la négation ou même l'affaiblissement d'un dogme

> Serm.Jidel.f VI; éd. BonUlel, p. 330.

m VIE PP ?APO«.

(p^Jcpoqpe., Vn «eul d^ écp^ qu'on M ?tti#w poUfT^t ipspi-
rer de» dOUt^r Op » P^bP «WWQ 4* l>i, 4i3H)eMf HW »PF^
»* Wrti gHelquips pag^\$ siff lu crof^Qce p^ur^ti^noe, pu
trppt^^ultjp^ paiiigritpb6i\$ ^Qtit cpps^rite ^ pro^rejr qm las
ftrti^^s 40 fioi ont {01^ m paracjtère d^ par^dPi^ e(do oontira-
dictipn, et l(ç demiprt iiprè3 aypir oppo^ ^ 1» imUiFa toia 4a rb-
pinpie)a béatitude mgpie, 8p tenpieae par ceç mpt^ : ft Qlpira
spit 4 Diap^* ^ P'abûfd rautbeatjpité de cet ppil^le n'e\$|; pas
mtièr^ippnt jmtiQéa ^ des p)n^ yes pertaipes, et elle ^ été ppp-
testée pai*d'a^se?(bpppes autorités. Qn y repiarqpe, pa eff^t,
(^le prépisipo logique, une fi^rme antithétique e| piq^apte
qpin'pet pfts beaucoup dan« la manière de r^utew*? %n^, qpplje
qu'ep fi^t la m^e», ppt épr^^ PPPWI ^tfP? poit pp ppr exerpice
4'^spnt5 soit pqp copipw^aî^on entre leif dPgmes dp)» fioi e(
le^ donp^ di) \$pp« ppmp^pD, qpi p'4fe\$)Arfti(pa# ppce^^ire-

piept Tipteption de s^prifiep 1p^ Hpi? pip^ fmi^W> m PQWrait
«iftwe Wrs cppçue 4w«i yop vue tppt opposée. Toi» les «ic ^

sef^fH/g^r^^^i^f?for*i, t, n, p. 4p4. ppt éctu ft»t pi»-

blié po)ir la premif^re foi\$ en 1615, et inséré trois ans après
dans les Bacon's Remains , iii-4*, 1648. Or, tout n^est pas ienn
pooramMillqDe 44psm reogeil pavto etfeqisaa pabUaatt l'Bfl s^
\$ficufido fie^cUfltjft, en J\$5S, }>ujrie ^i^ fiqçqnfmq, en 1679,
se sont plaints qii'on efft attribua à Bacon des ouvrages apo-
cryphes, et ni Tan nf l'autre n'ont repris ni avoué l«s Pafodosuy
qoa M. HoBUgo et H, PouiUM «e croient dm ^e Riicoi. i^l^ U y
f> 4'a»îfr^Ç *yl** Pni^ P^pcft^ à regarder rouyragp comme un
essai de jeunesse, abandonné plus tard. (Montagu; t. VII, préf., p.
xvi; Bouillet, t. I, p. 547» et t. II, p. xxiii, PHter, Ge\$ch, der P^, t.
^ », SI8o

giei». 9(HP Jbéplogiw |*ttM>UqH« très^?^sp«ît^ »

Bppv^u^ m fftviHr (k » foi- IKHq sewt wm l^ ré?

§ult4t 4'H» §wm6n imp*rti»l ^t attentif j p*e^d*^W owfewto-
tion tri^-p?cftpte pijtre |pu^ l^ parties 4« te 4optrme
phr^liei)Dp qij'il ^lait f^Qvtif^m^i humàlf^

guV f'édU f^upqrqvffoif^ , &ifs osjBjr plier s^u^} loin, PQu«
difpfts qu'up écrit 4oiiteu3^ 4^ns f^op orjgiw, dw* sop içDi,
daj^ ppn but, pp ppqt su%e pour prmlopr dj^w notre esppt
contre r^utorité des pop4)r.ep^ pa^- ^es qi^ B^cpp parle en
pdèle. l\ /çepait trpp Ipp^f 4e les ipdiqupr pt ppus y rpyieodrpp^
en étudj^t ^ pJii|psoptii8^ . Mi^s fiiçn ne pou» autorise 4 ep
Ppp^e^tor liEi sincéri^, et il nops parait qpe, sans apcqpe j^étÂ
şpûnt9pép, sap\$ mille fervppr jntip^ 4# vrai pbirptiep, ^p 4e-

vait, p^r 1k B[#]prs de šop e^pp^rit, j^{ér}r, ^p\$ réppgp^pçe pt
[^][^] |i^{tatiûn}^ À Ift fi()| de son pays et de son gouverpppient,
 quand p^p[^][^] pp /ipartPWt 1p tôm^pigp»gp w^sppiût, ?i Vop yppt,
 de

* Le ÔkifiêikaUimê de M. Boêw, ptv M. Émary, diic. [^]él.|

t Op n^Q[^] fit[^] 4P[#]re pr[^]res inséré,es 4aps jses (fiuvres; Pre-
 catio, t. H, p. 489, 490, 493; édit. Bouillet, t. III, p. 476; les Med-
 Uationes sacra, id. ihid., p. 463; ce q^a*il dit de la théoloô#, [^]
 i4«W»> PJ* n[^] I* iX, ? ; .4ii l'.14mw [^] PW[^]lj|io, M, JI, XI j [^] 1[^]
 n[^]pr[^]lei[^]ét[^]Di[^], i[^], Vf!, i, tf e* m; M. ftHii»[^], [^] I, p. [^]5, m, m
 çt 47|f ; 4Vef4A[^] [^]Ué[^]VW»

I[^]Urea, passim[^]

quait exactement les devoirs de la religion et qu'il mourut
 dans ses croyances [^] Nous possédons la preuve directe qu'il
 avait employé ses facultés à se la rendre propre sous une forme
 philosophique. A une certaine époque de sa vie , probablement
 en 1622, il écrivit en anglais une profession de foi développée qui
 est singulièrement remarquable. C'est une expo* sition raisonnée
 d*un protestantisme orthodoxe et presque catholique*. Les idées
 chrétiennes y sont traduites sous une forme aussi rationnelle
 qu'il est possible de le faire sans les altérer. Rien n'est outré, rien
 n'est atténué. Le mystère y est rendu intelligible jusqu'au point
 où il cesserait d'être un mystère. On ne voit nulle raison de sup-
 poser que cette pièce, qu'il ne publia pas, ne fût point l'expression
 sincère de sa conviction. Ce n'est pas une adhésion verbale à un
 pur formulaire, mais la déduction d'une croyance réfléchie, et,
 suivant nous, un monument des plus propres à frapper les esprits
 les moins dociles à toute inspiration chrétienne.

Il importe, pour la suite de l'histoire des opinions philosophiquement religieuses en Angleterre, de constater, sur quelques points précis du dogme, la pensée personnelle de Bacon. La réformation anglicane a sans doute produit autant d'exemples de foi vive et de piété sincère que les autres formes du christia-

* NobilUs. auctor, vit. XX ; Bouillet, 1. 1, p. LXXXHI.

• Worhi, t. II, p. iSl ; Boaillet, t. IU, p. 478. « l\ serait difficile d'y trouver quelque article qui ne pût être avoué par un théologien de rEglise romaine. > Émery, ouvrage cité, dise, prél., p. XLV_u

CHAPITRE VII

nisme *, mais elle n'a pas échappé à son caractère de réformation, et ses efforts d'intolérance ne Font pas empêchée d'introduire, avec l'obligation de croire^ une certaine liberté de choisir. Nous verrons plus d'un exemple de ces conséquences du libre examen, donné même par des hommes que le protestantisme britannique ne répudie pas. Nous verrons se porter la controverse ou se trahir la dissidence, non-seulement entre les libres penseurs et les croyants, mais de chrétiens à chrétiens , sur quatre points principaux : la Trinité, les miracles, la justification, l'Eglise. Or, aux termes de sa profession de foi , Bacon , sur le dogme de la Trinité, nous paraît rigoureusement correct. <« Il n'y a, dit-il, qu'un seul et même Dieu..., éternellement et personnellement Père, Fils et Saint- Esprit. » Sur la justification gratuite en Jésus-Christ, sans spécifier en termes étroits une adhésion formelle aux principes calvinistes, il ne s'écarte pas de l'esprit gé-

néral de la réformation, et il énonce, de la manière la plus forte, qu'aucune des créatures de Dieu n'est telle que le Dieu pur, le Dieu saint, le Dieu jaloux puisse se plaire en elle, s'il ne la regarde dans la face du Médiateur^ en sorte que si, par une disposition de sa providence, l'Agneau de Dieu n'eût été immolé avant tous les siècles , il n'y aurait pas eu de création. C'est en considération du Médiateur, nonseulement que le monde est sauvé, mais qu'il existe* Ce Médiateur est, pour Bacon, le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, sauveur du monde, dont la naissance, la vie, la mort, la résurrection, l'ascension, sont telles qu'il est dit dans les Écritures, et dont les

sou^ nipp^ ^t)^« pi^Fit^p, qiioiqq^)\$Hfl^? »Qt« ppuf efr
ppwr ^ui q»'» F^*p4ré« rE«pntT?5wot, q» WMffte

repw»irtt im Église u»iv#FwW§ ^ cfttbQjiqBfi. C^ ^fr•)j^.
invi^iWQ, iwt p»r toute \n ^rfa)» fieawww» da9 ^)«8 pés OH 4
ngttr§. Q y § »u|oi uoa Ëglw

pieu, q^i « reçu 4e l«|j 1a dp^rjija et lei wAr^nef>t#, et 4o»t
1^ wicçpssipff ne (çoRtinuer», depw le» PFP^ p(iètes du NQu-
veaiiTe^taroe»t, imMiulà h coRwminft' tîo» d^ ffl^uvre. h^
meni^T^ m «ont fttpeléii de Pie» et p^ une grâce jutériewfe,
suivie à!\im vit^tio» »j^ térieare et 4e Tordinatipp 4e TÉgliie
mèm»\ Ce« demiaR Bwts ;^qt Hpe déplvatw» qu» poiirrait s'ap-
pliquer 4 rJEglise roQWiwe^ 9»i* qpi, 4wi ta P«B«éô

Ce derwier poi»t ne pwvwt guère ^trp douteu;!^, l.e fi4è|e se-
ryilipur des T«dpr» et ^ IStpvts n^ d^ait p9is être sojmpsponé
de ge séperer 4w eullie légal, Çowr mepjb w» priwe n'ajurait-îl
^étÂh dféfimmtT <fc A4 /Pî7 P ét^t te i^ltre 4e s» wusfiien^, Ce-

pepdfst il ne ^IDdr&i|t p|i^ /gi^ccu\$eir Bapon d'avoir porté
iiu;»qp'4 r|pJrt4r!»P«5 r/N^sion à Tunit^ liturgiqi*B. Nop^

Ml a éit ^ i« ëisoiplifte de mmi tgliie : « le ne Arei pis,

dis et je pe^ise ex ofiip^q .qu^^Ue est la plius crp^hç de IfL
yéfil4 apostolique, et je dirai avec confiance qu'elle est de toutes
la ipieuft éêêîfiée k 4e nonarekie.» Ââiîçe \$q fif Q* VUUer»,

CHAPITRE VII

seulement dans ses ouvrages, mais en divers mémoires adressés
à Élisabedi ou à Jacques touchant les dissensions religieuses et
les moyens de rétablir la concorde, il n'a exprimé que des opi-
nions modérées et s'est élevé contre toute interveipton de la
force dans le gouvernement des consciences. Dans le domaine de
la philosophie , il n'a reconnu d'empire qu'à la raison ^ Mais il
n'en est pas moins vrai que,* la dernière année de sa vie, il com-
posa, étant malade, une prière qu'Âddison avait raison de trouver
admirable, un psaume, ainsi qu'il l'appelle^, rempli d'un senti-
ment profond et mélancolique digne de la foi d'un chrétien.

* De Augm., XI, i ; Eu.,ll\ ; lett. an ft. Baranzan, éd. Bouillet, t.
I, p. 475; t. III, p. 219 et 548. — An Advertisement touefUng the
controversies , etc. Warks^ t. II, p. 499. — Certain ConMeratUnu
t&uching the beUer pac^ation, etc. Lond., 1604, id., p. 524.

* Works, t. II, p. 489; en latin dans BouiUet, 1. 111, p. 476; Ad-
dison, Tatler, n« 267.

CHAPITRE I

hts oofrtges de Bacon en général.

La nation anglaise , cette nation de la politicpie et du commerce, est loin d'être un peuple sans imagination. Quel pays moderne plus fertile en grands poètes? Le règne d'Elisabeth est une des époques où l'imagination a le plus brillé en Angleterre, à travers un nuage de pédanterie, et, des écrivains du règne d'Elisabeth, aucun peut-être n'avait plus d'imagination que Bacon, quoiqu'il ne se soit pas exercé dans les sujets d'invention et qu'il manquât de l'art du poète. Aussi, quand son nom ne serait resté que dans l'histoire de la littérature, y occuperait-il encore une grande place, et les critiques le citent à bon droit parmi les premiers modèles de la prose anglaise. Cesi un excellent mattre d'éloquence^ disaient de lui ses

iS8 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

contemporains ^ On peut même soupçonner que, sans l'éclat de son talent, son rang serait beaucoup moins élevé dans la pHi-làsOphid. Il a donné à sa pensée cet accent qui la rend puissante et durable*, il a prêté comme une brillante armure à la vérité.

Avec un peu. d'habileté pour tourner un vers, il aurnit p\i iété^ àe êeh ingédiètisei ktër[]lrétatioiks de la mythologie, quelques gracieux tableaux. Ses récits historiques ont un certain mérite de narration ^ ses écrits politiques sont d'un homme supérieur^. Mais ce sont surtout les réflexions dtont il sème tous ses ouvrages qui , par la form» autant que par le fond , attestent l'originalité du grand écrivain. On a cru remarquer, dans sa noa-

tière générale de considérer et de peindre les caractères et les affaires des hommes , quelque chose qui rappelle Shakspeare, ou

51utôt c'est Shakspeare qui, pénétré de la lecture des t'ssà à Aë fidèdil, ëil flùftt, peut-Strë Satiâ dës^dn, féültrdult quelt)tlés {M\è àkûÊ Mi iûdompmiAés scèn fesi Uiie Cërtaiiië dlspcdtlôtt à fcôm^rendrë âVêC profbndeWlà Idéalté dèâ thoses plutôt qu'à lajugef àveô sévérité était tJôrtlmtiné aU dhanôeliët* et au comédien, Slu t)hilo\$oplië et elù poète, et je m Sais ^el ttiâfchiaTéilfeitie élevé et cdiitië était titi dës Caractères de lèuf gétilé. C'est là ce qdi A pli ttù mofflënt iti^i^ l'éli'ail^e idée d'attribuet^ à fiacob lés tt^édiës de l^haksi^e&fè. (Tètalt dUSUI'ëtHëtiti Mte âtl f»rëMlë^

Shak^t, et his lïmes,

* Grotios, Æpist. 44ë, p. é4, in-fol^ Amst., 1607; feallam, Ctfli-sHt. Hist., th. Vtj n^t.

h^mmp tfé][i d'htmiëiif, et 11 foudMlt èûmïM l&

ihodegUë ôtl Itt négUgéheè ée Celui ({Hi, àprèsà afôlf écrit IcJ iVbtjèm OfpAMm, mMï IftlsiSé igtiorft àU monde qué U méthe mftifl ftVâit bi'aydnhë leâ iMage^ d'Othello et d'Humlèt; et que le refidVatèui' dës ttléthddea scientifiques était le tMntté de Juliette et de Rbitiéô. Mais hdU» HVdiiš tU, datlb là t)l*écieuse biblièM thèque de M. GoUsitl^ reiemplairg Uhique des Êê^ais qui |)asâe pômf avoir àppartetiU ft Shakspearé'; !k)fl noM s'y Ut eU-dore écht de šà ulaiti, et tiôUS cbueë^ vous que le poetë dratnastique, ddht auchne piëM avant les Esmù ti'avait eutol^e été Itti-primée, ait pu apprendre à pëtiser ft l'éëole de Bacdti, bleu qUë Baëofi, dans sotl dëdaigheui ^letlrié, ait paru igtlôrer jUs^u'à l'exlsteticë dd plud gloriëUt de ses ëotitettlpert^itiii.

Maia il faut miëu^L lire les bUtTagëâ littéraires que lës JUgëT; AbatidUntIbhS ëëUt de BacoU à la curiosité des gens de goût -, un attrait que itbUS h'ëntheprëndrMi pas d'ëxcUser ubUh ràitiëtlë excluslvëtnëtít A nés écritfe philosophique^. (C'est d*ëuit seuls qUe tious flëuâ sentions le droit et Tentie d'entretenir lé lëë^ teur.

Une pensée générale y respire-, elle êëhâUffâ Vëi^ pHt, ëlte remplit la Vie de Bacoh t c'est belle d'une rtfottne universelle de* scienëëS oU de la philofoe-

\ Si ron tie regarde TiMi Andrmiicuê eémme «n eutraïë ae siialLftpeafe ((oublié, dit-on, en 1594), aacane de ses pièces ne parait aToir été liyrée à l*impression avant 4597, date' de. la publication de É^méo et MietH, tfë ÈlchàtA tt hl ié kieha^dïlU ^Ithi tolUH' (makspeare, l. I). Wâii i'etâbdé iiième d*an an la pn-blicaUon des deax demiëTs ôtttHigès. Maiâ If recule celle du Roi Jean jusqii^ la#1. iBtbt biit.)

phie, qui les comprend toutes. Que cette réforme fût possible, nécessaire, opportune, et qu'il fût appelé à la provoquer, à en exposer les motifs et les moyens, à en annoncer Taccomplissement, qu'il dût même la commencer et peut-être en exécuter quelques parties, indiquer du moins comment elle devait s'opérer; qu'en un mot, au monument à construire, il dût ser* vir d'architecte, prêt à servir aussi d'ouvrier \ c'est la conviction et l'espérance qu'il conçut de trèsbonne heure et qu'il entretenait jusqu'à son dernier soupir. Il a dit même, avec une modestie fière encore, qu'il estimait plus son œuvre comme produit du temps que du génie. Ce qu'il en admire , c'est que la pensée première de mettre en suspicion tant de préjugés consacrés par les années soit venue à l'esprit d'un homme -, le reste , ajoute-t-il , a suivi de soi-même.

On est réduit à des conjectures sur le moment précis où Bacon imagina d'allumer le flambeau dans les ténèbres de la philosophie*. On a voulu l'y faire songer dès le temps qu'il était à l'Université. Il est probable assurément que le jeune étudiant de Trinity Collège sortait souvent mécontent des leçons de ses maîtres, et qu'il se sera plus d'une fois dit qu'il y avait quelque chose à faire aux sciences humaines. Cependant, d'après une de ses lettres', il ne paraît pas qu'avant l'âge de vingt-quatre à vingt-cinq ans, il ait fixé bien distinctement dans son esprit l'idée qui jusqu'alors

> De Augmentis scientiarum, VU, i, 1. 1, p. 350. ^ Instaur. Mag., dédie, t. I, p. S.^cf. AotnimOryon., 1. 1, aph. 122, t. II, p. 75.

^ Ad. P. Fulgent., t. III, p. 552.

CHAP. I.— SES DIVERS OUVRAGES. i6i

avait dû le traverser. Mais, à partir de cette date^il s'occupait sans relâche de mûrir cette idée, de la développer et de lui donner la meilleure forme. U ébaucha, il termina plusieurs ouvrages*, il les refit après les avoir terminés. Mais tous se tiennent et très-souvent se répètent. Ils constituent presque un seul et même ouvrage sous des titres variés, et ne diffèrent que par le cadre, l'ordonnance et l'étendue. Aussi est-il, au premier abord, assez difficile de se rendre compte de l'œuvre totale de Bacon et de l'ordre dans lequel il doit être étudié. Cependant on le connaît suffisamment, si Ton s'en tenait à trois écrits qu'il a publiés lui-même, d'abord le traité en anglais De l'avancement de la Science divine et humaine^ imprimé en 1608, puis le Novum Organum (1620), et enfin la traduction latine du premier ouvrage, donnée en 1633, enrichie de nouveaux développements, portant ce titre : De Dignitate et Augmentis scientiarum^ et formant,

avec une révision du *Novum Organum* [^] *Vindicta* Magna. On voit que les deux premiers traités ne sont que les deux parties du troisième*, le troisième, une seconde édition des deux premiers. On peut dire que ce dernier est le monument de Bacon. C'est le plus achevé de ses grands ouvrages, ou le plus près d'être achevé.

Cependant d'autres écrits philosophiques, qui sont des esquisses ou des fragments, des sommaires ou des appendices, sont parvenus à la postérité, conservés par les soins de fidèles dépositaires'. Malgré des re-

[^] Ces éditeurs poëtaumes sont Rawley, Ofiteri l'archevêque
m ANALTt BK LA PflrLOSOWE DB iAQON.

dités innombrables, U y a dans l'ion» i profit. Le plus important est le *Cé*[^]*ia* *êi* *Vi*\$à 4\$ *In*»&fpm tùtioh9 *natura*[^] que Dugald Stewart regarde comme l'œuvre des compositions les plus parfaites de l'art^{*}. On y trouve, en effet, avec une grande richesse de traits brillants, la substance de ses idées philosophiques, et cet écrit tiendrait lieu de tous les autres au lieu* leur dont les instants seraient comptés. En dehors des ouvrages [^] *l'* *urenent* philosophiques de Bacon* on peut bien de consulter le *Dé**S**pie**m**ia* *vétê**rum*[^] qui résume duit quelques-unes de ses doctrines sous des formes *a*Uégoriques, et de relire attentivement les *Su**mis*[^] en latin, *Ser**mani* *fidés*[^] cet *ex**ec**u**ent* *re**Meil*, écrit pour tout le monde, où, de temps en temps, reparais[^]

TsaiioQ «I Sl«fktiis. Vstei la Mita dis éote patMeplikiiiês de

BacoQ, pour la plupart av#ç 4e«K «ian[^]» W fi[^]nlère oeUa de la composition, la seconde celle de la publication : 1585 (ou

i5W)), Tempera portas mascttlxis {maxfmus?) We dé fmigrpr
eMé mB miiuvm Mvi trm. Ob ^i«n«^ laas grandts preuTes. que
cet ouvrage a été pul^Hé aiMsU4t que <9om|i9«i^ mais quMl
s'est perdu. (Voyez l'édition Monlagu, t. XI, p. vii^ 47S.) En tout
cas, ce qui aurait été publié alors ne serait QU'uu apéetnsa^ d
aoa Vfmrm^ aasote IniottplaiV doaA^ seulement par Gruter eu
i653« {\(Kf^ ^U« C^^iU»t» i, H» p, xxviii, XLVi, et p. 541.)—
15^97, ^edUaliùnes sacras, 1597. — Avant 1665, ^." Bacon in
praisê of Kncwtcdgc; — P'aterius rerminvs, of the inierjsreMé^ n
^ nature ^Uk tHi tmimi m Hm of Hermès Stella ; ^ fUmm
lat^iuM «494 |*f P9mU# Un\$YàsUionis adfilhs (en anglafs, mal-
gré le titre latin); ces trois ouvrages fédit. de 1824, t. M, p. IW,
157 et 1C7) sotrt, afrrsî que les H^aats, et preaiièvfe ébauciei du
ùéAugwumUs. -^ iaa9,iS InUrpreUUfim mturx prcKuMiti»,
16^3. ^ IQOtt» ÇagUaâa ^ Visa de Inierprctatione naturœ, 1653.
— 1609, Partis Instau^ rationis Magnas delineatio et argumen-
tum, 1653. — Redarguiio

sent plus simples et plus piquantes des pensées de VTfiâiaura-
tiQ Magna, En joignant à ces lectures quelque partie de la corres-
pondance, on compléterait tout ce qu'il serait utile et possible de
connaître poi^r apprécier le génie philosophique de Bacon,

Nous essayerons de le décrire avec exactitude, en lui laissant,
autant que possible, son langage. Bacon est de .ces philosophes
chez lesquels, à la différence de Leibnitz ou de Kant» la manière
de dire ajoute beaucoup à la manière de penser. Toute philoso-
phie d'ailleurs a non**senlement un sens^ mais un caractère que
l'analyse ne doit pas effacer.

Quelques mots encore sur la composition de VJm^ iauraiio
Magna, On pourrait dire qu'à l'exception

gtfi^us^ — i61S, D^ Fluxu et »ifiwH WflvU- -^ (h^itaiwneti
 de Natura rerum; ces trois ouTrages ont été publiés par Gruter,
 en ioÎJ3. — Akeeeâarium nnturœ, 1679. — 1680, Fartteevee ad
 hisloriamnauialem eê etfpenpm^^ifif^* i610. «^i63ll« Bm^
 çHpm iUMMiUeetmlU, 1655. -* Tàewa ofli, 1653. — I^va AÛan-
 tU, 1637. — HUtorioe naturalis et experimenlali4 noi-ma et prxfat-
 tio^ 1629. *- Ejueéem Tahulâf. •*- Scitkf intelheiw^ prm^tiù
 d^timU. -^ HqNcft ^tésitini^ de IWH* ^ f^f\$K UfbfritUhi iivt
 Jn^fujMtiQ legitkinçk de Motu. — ProdrómoTMI» pàilosophUs
 secundsç prmfatio, — Canones mobiles de Ventis, — Apfiùrismi
 et eonsiia de ÀuxHii» m^itis, — ^ Be tnéerpretatèmw maiurm
 semttmttee Xfl, ^ 1093, m^hme^ df 66ll« mtù, IOM. -^ lôM,
 S^lva \$ylvarum^ 16^7. — 16^5, precatio et Confessiez Mei^
 1694. Le classement de ces ouvrages ou fragments est fort diffi-
 cile, ei les éditeurs nef sont pas d*aecord. Neva aven^ suivi
 Tordre proposé par M. Bouillet, qui donne presque tous ces écrits
 dans son excellente édition des Œuvres philosophiques de Baco-
 ny la meilleire de beauconp jusqu'à présent , au jvgement êê»
 auteurs de eell6 qui se piiiiÂe en «e memeBl à tendres,

t. I, p. IV.

de la préface générale et de rexposition du plan ', aucune par-
 tie n'en' a été finie. La première, intitulée Partitiones scieniiarum^
 devait contenir un tableau méthodique des sciences, de
 leurs objets, de leurs lacunes. Elle est remplacée d'une manière
 satisfaisante par un panégyrique des sciences, Dignitas^ objet du
 livre I, et un exposé de leurs progrès possibles, Augmenta^ véri-
 table discours encyclopédique qui équivaut à peu près ail Parti-
 tiones scieniiarum^ puisque des neuf livres qui le composent le
 premier traite de la poésie, le second de l'histoire, les six derniers

de la philosophie, ou, plus exactement, le troisième de Dieu et de la nature, le quatrième de l'homme en général, les trois suivants de ses facultés, savoir : le cinquième de la raison , le sixième du langage (et tous deux forment une première logique), le septième de la volonté ou plutôt de la morale , le huitième de la société et des lois , le neuvième, qui n'est qu'une esquisse, de la théologie révélée.

La seconde partie de l'Instauratio devait être la nouvelle logique, ou plutôt un traité complet de l'art d'interpréter la nature. Elle contient en effet d'abord le *Novum Organum*, que Bacon plaçait au-dessus de tous ses ouvrages et qu'il a réécrit douze fois*. Mais cette composition elle-même n'est pas complète. Le livre premier, où l'auteur a fondu presque toute la substance des *Cogitata et Visa*, est, au jugement de

* *Præfatio generalis et Distributio operis*, t. I, p. 9 et 19. > *Dictionnaire de bel. sac.*^ dédiée, t. in, p. 491; W. Bawley, *Bacon's vita*, t. I, p. lxxx.

CHAP. I. — SES DIVERS OUVRAGES

M. Macaulay, ce que Bacon a fait de mieux *. Il se divise en deux sections : l'une sur les sources et les formes de l'erreur dans les sciences^ l'autre qui contient les prolégomènes de la méthode destinée à délivrer les sciences des chaînes de l'erreur*. Le second Livre, qui devait donner cette méthode ou les règles de l'art d'interpréter la nature, n'en offre que l'exposition générale, une application à titre d'exemple, puis, des neuf parties dont cet art devait se composer, la première seulement ou celle qui traite de

Tautorité des faits, prerogative instantiarum ^l^ reste est, ou peu s'en faut, un simple programme.

n en est de même à peu près des quatre dernières parties de T/7t ^^attra/to, recomposées avec des fragments. ,

Sous le titre de Phénomènes de l'univers ou Histoire naturelle et expérimentale pour servir de fondement à la philosophie ^ la troisième partie ne contient qu'une préface et des tables d'histoire naturelle tant générale que spéciale. Mais ces forêts de la nature ^ qu'annonçait Bacon*, s'y chercheraient en vain.

La quatrième, sous le titre d'Échelle de l'entendement ^ contient aussi une préface sur le but et les pro-

rcrt ^SM., t. m, p. 144.

« Sylvas natur ». Inst. pars IV (t. H, p. 297). — La Sylva syltarum n'était que la pépinière des forêts, c'est-à-dire un répertoire sans limites et toujours où devaient être recueillis tous les faits destinés à constituer la Sylva naturx , ou rhistoire générale et régulière de la nature. Cette seconde partie, Bacon écrit au père Fulgence qu'il l'avait préparée, et Rawley dit, dans la préface de la Sylva sylvarum, qu'elle était prête. (T. II, p. VI, et t. m, p. »5i .)

166 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BAACON.

cedés (le la science. Deux exemples, le Fût du hby ^ rinihe ou rechercher sur le mouvement, et la Tap ^jtuÊ ou le mod ^e de recherches sur la notion, sont présentés comme deux échelons par lesquels l'entendement monte à la science.

La cinquième[^] Prodrômes ou AniMpù^{^i^} nê de fu phHùso-
phié M^{^cmdê^} ne renferme qu'une préfaM qui annonçait le re-
cueil de tout ce qu'on pouvait emprunter aux anciennes mé-
thodes à titre de connaissances provisoires. C'était, dit Bacon[^]
payer un intérêt avant le remboursement du capital*. Mais ce re-
cueil n'existe plus.

La sixième partie enfin, couronnement de l'ouvrage, de-
vait offrir la philosophie netondê ou Ai science active , c'est-à-dire
la philosophie 30U8 sa den)ière forme, la science telle qu'elle
doit Hre pour agir sur les destinées de l'humanité; C'était le r[^]
sumé de toutes les recherches, le fruit de tous les travaux, le pro-
duit de toutes les méthodes , la philosophie définitive en un mot.
Mais Bacon s'est toujours borné à la promettre.

Au reste , leût-il prolongé sa vie et mis ta dcanniè main i son
monument[^] l'ordonnance en pourrait être plus symétrique, les
proportions mieux gardées, mais je doute qu'en pénétrant dans
l'intérieur, on y eût trouvé un beaucoup plus riche trésor d'idées
et de connaissances. Dans la voie où il ét^{^t} enga[^], au point où les
sciences ea étaient encore, il r« pouvait ajouter beaucoup à la
philosophie telle qu'il nous l'a

1 Instaur., Disl, oper., u 1»[^]. 40>

bissée, ni nous en apprendre beaucoup plm qu'il ne lums [^] a
dit. -r[^] Hais c'est le moment de le re[^]itt après fail.

Les t[^]istoriens de la philosophie ont anidysé celle de Baomi ,
et tous en ont fid[^]ment reproduit Tesprit général. Braeker, qui
reste leur mître, au moins pour l'érudition, est exact , encore
qu'nn jpeu bref, touchant celui qu'il appelle le père de la philoso-
phie éclectique'. Ses successeurs n'pnt pa«i beaucoup ajimité à ce

qu'il nous apprend. Presque tous Allemands, c'est-à-dire spéculatif[^], ils n'ont pu payer un large tribut d'attention au créateur de la théoqe de l'expérience. En lui décernant quelques louanges banales, ils ont en général peu insisté sur les mérites du premier des promoteurs de l'empirisme, jusqu'au Jour encore récent où, du scindes témérités mêmes de l'extrême spéculation, une philosophie empirique est sortie, non c[^]omme une réaction, mais, chose étrange , comme. une conséquence dernière du mouvement germanique. Nous aurons à nous occuper de ce lointain résultat de l'impulsion donnée par le baconisme, quand nous en suivrons le cours historique. Mais ici, jaloux seulement d'esquisser la doctrine dans son ensemble, nous ne pouvons, en reconnaissant tout le mérite des diverses expositions qui ont précédé la nôtre, y renvoyer tout simplement nos lecteurs [^]. Il nous semble qu'il

> Magno VeruUmô vero eclecticae philosophise parente, Hist, dit, phil.f 1. 1, c. I, § 4. Voyez, sur Bacon, toat le chapitre IV, p. 90-106 du t. IV, pars ait , de Tédit. de 1766.

« Buhle, t. n, part. H, ch. V, p. 841-825, de la trad., Tenne-

y aurait moyen de donner une idée plus vraie encore et plus vive du génie de Bacon (;[^]1 qu'il est exprimé dans son système , et, au lieu de faire abstraction du philosophe dans le tableau de sa philosophie, de la personnifier en quelque sorte en la montrant avec quelques-unes de ses formes et de ses couleurs, et en faisant, s'il se peut, parler Bacon.

matnn, Gesch, der Phil., t. X, part. VII, sect. I, § 1, p. 7-53; Ritter, Christ. Phil. , t. VI, 1. V, ch. I, p. 309-387. —La'plus exacte et la plas substantielle analyse de la philosophie de Bacon est peut-

être dans la préface générale de Téditioa de 1857, par M. Ells, t. I, p. 21.

CHAPITRE II

Introduction à la philosophie de Bacon. (Analyse de la première partie du De A^{gmt}Ui\$.)

Les hommes ne connaissent bien ni leurs richesses ni leurs forces^ ils exagèrent les unes ou se défient trop des autres. Ainsi les sciences sont comme des colonnes fatales devant lesquelles s'arrêtent la curiosité et Tespérance.

Si cependant on fait l'inventaire de l'héritage du savoir humain, il restera peu de chose comme vérité ou comme utilité. Toute notre sagesse n'est, dans ses origines, que celle de la Grèce ^ c'est donc une sagesse au berceau -, semblable à l'enfance, elle babille et n'engendre point. Gomme la Scylla de la fable, la science porte une tête de femme, et à son sein attachés, aboient des monstres bruyants. G'est là l'image de la scolastique. Toujours la même, toujours stérile, avec elle l'assertion demeure as-
sertion, la question reste question ; la controverse est éternelle. La tradition des sciences se passe entre deux personnages, le maître et l'écolier, jamais entre l'inventeur et celui qui perfectionne l'invention. Aussi les sciences sont -elles stationnaires , à la différence des arts mécaniques. La philosophie intelleo-

tuelle * est une statue*, on Vadore, mais elle est immobile. Ceux qui ont commencé ont tout bit. Depuis lors, les hommes se sont contentés d'adhérer en silence. Souvent mntaie, psraii Uat

acteurs, un seul s'est élevé, il a tout effacé, tout dominé. République des lettres, état populaire asservi à des dictateurs. De là le découragement, l'indolence, le dégoût de tout travail original; j'ai l'impatience contre toute nouveauté. Ceux qui ont essayé de sortir de servitude ont échoué. Les uns, n'allant pas jusqu'à la racine du mal ont fait ça. Moelmann «w (fut à l'empire) n'ont pas pu haut que le point d'où elle» Bonidemann^udmes^ leg autre» n'obéissent^u à une i^veugw «rdeur, on a changé pour changer» détinait pour détruire. Us n'ont pu donner exemple de liberté, mais ils ont ni l'air^fw ohé a^ee patteace, ^ riasa trouvé de SQL-jde. Ha^onnUeg dans la riotm^tioQ, ils ont été {cibles à l'effort. D'autres plus sages se sont attachés à re34>é«' rience mai» à l'expérience^ ^>ute seide. Ils ont wpéi» riwenté au hasard, et même avec p^éthûde) ils n'ont^ fiait que de peutea ehoees. Leur tfevail, plu» frigid* tueux que l'ubunoxi ou g'eat pe» réglé m^ celui 4a Créateur, qui a encouragé à faire créer le jeu, au lieu de créer la matière* Eileen eem^ qui se met fiée à la dialectique» qui en fait tout atteadu» ont vu beatdt que l'esprit humain était réduit à lui^ntaie w mérita!» pas entièrement éosancet ^t 9^^ ^^ art,, bien pour les discussions de la vie civile) était loin d'égaler le wh*

^ PfUlosophia et scientix intellectuaUs » pure ceuTre de Tin*
ielKgence sans rapptif de Peipérience. {Fnstaur» Mag,^ ptMfat,
9mm.f u I, m 10»)

titîtê â% te iMiitite. En s'eibr^t d'emlM9s«r «» ifii'clte M peut
«fttsir, la 4i«le(9ti«(tte fte fait qm eM^ sotkter r^feitr. Tmt mi
ê&m à f^Mm^ |« Meit<^ hmaftine ««ft on éiMcd dOAt ta Misse
«Mien» hmmk ({M de fenâeiMMt . fi fflm «lie t6f Mmik>n des
iOÎMH ces, pti» qoHitte i^^stMfatiê», un* ^/Mrati^ vi^ ritibto.

L'ens^mUe des dioses, ou èèttfrîven qui Mt l^b>* jet à co-
nuattm, est um tahyriutfce fanmeiis^d. La route i suirre, tintât
dtmf&re[^] UmMt éctairée, M se montre ptts A k preiAlèfe vue ;
les gcudès qui le présentant ne sont que les preifriers q«ii ^j io-
teut éfMés. Ne Mmptee pis Mr ta fonune, ne coMplese pi» sur
^{Mve}jogettieut. n Oiut foê[^]dtm un Bl A ta nain[^] et[^] f»[^] tint des
pf[^]mièi[^] peiH[^]eptioM jlei setiS) »e fipu][^] à pas une route scm.
<> n'est pa» (pie lès andene soient A mépriser, mais les premier»
na[^]ni[^]ure[^] conduits A ta lueur des astres[^] n'ont p«a fafi de
bieai grandes déoouvertes[^], eeltes[^] attendaient rinnn*« tion de
ta boussole [^]

Ainsi ta lentetire de Èkton M est impivée par le sentiment de
la légitime humiliation de t'eiprit lat[^] main. Il s'agit d'une entr-
ppriæ plus moïkate qu'elle ne semble, et qui, substituant ta
puiasanee de h méthode à celle du gême[^] tend A égaUier
presque tous tai esf[^]rHs devant les «cienœs[^]. Les tiomme»
«rant lui, jetant A peine lea yeux sur taa chosei) ie aoit figuré
que l'invention était le flruit ée ta stanple peiH[^] sée. Ile ont
In[^]oqué leur esprit et lui ont d[^]nandé

» Proef. gen., ç. 9-15. Cf. Nov. Org., I, 84, t. U, p. 45. * Prs[^].
gen.f ibid.; iVM[^] (Hrpu h ttt; l[^]fl[^]lk ti»

m ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

des oriicles. Pour Bacon, il se maintiendra au cœur des choses
; il ne se fiera à Tintelligence qu'autant [^] que les rayons qui
viennent des choses , par Tentremise des sens» auront fojrmé
dans l'esprit de sûres images[^] et pratiquant l'humilité * dans
l'enseignement comme dans la recherche, il rapprochera toujours
ses' idées des réalités, offrant incessamment le moyen de redres-

ser celles-là par celles-ci, s'efforçant d'unir en légitime mariage l'expérience et la raison. Il espère, et il le demande au Dieu Père, au Dieu Verbe, au Dieu Esprit, il espère que cette nouvelle aumône accordée aux souffrances de la famille humaine passera par ses mains, et qu'en rouvrant les voies du sens de l'homme, en avivant la lumière naturelle, il ne répandra pas d'obscurité sur les saints mystères. Les choses humaines ne doivent pas nuire aux divines. Que le sens s'arrête devant celles-ci; le sens est comme le soleil, il découvre la face de la terre et ferme les portes du ciel. La terre est le domaine de la science, et c'est la science ambitieuse du bien et du mal qui perdit Adam, non la chaste science de la nature. .

Et sans parler de lui-même. Bacon termine sa préface générale, dont on vient de lire un extrait, en rappelant instamment qu'il s'agit, non de vaines idées, mais d'œuvres réelles, non des rêveries d'une secte, mais des intérêts de l'humanité, et que, délivrés de tous les préjugés de doctrines, munis des secours qu'il leur offre, en marquant le terme d'erreurs

^ Ifajestic hamiUty, Mtcaolay, p. 95.

CHAP. IL-^ESmiT GÉNÉRAL. 17S

infinies, les hommes n'ont plus qu'à se porter en avant et à contribuer pour leur part aux travaux de l'avenir '. .

Pour consommer un si grand ouvrage, il faut, selon Bacon, pratiquer dans les sciences une grande division, les partager en deux, le connu et l'inconnu, ce qui a été étudié et ce qui a été^ négligé, tracer ainsi la carte du monde scientifique, qui a aussi ses terres désertes et ses terres cultivées. Puis, après avoir reconnu le vieux monde , il faut armer l'esprit humain pour un long voyage.

Il faut régler l'usage de la raison dans la recherche des choses, instituer un art nouveau, celui de l'interprétation de la nature. C'est bien encore une logique, mais d'un genre inconnu, et qui, tendante d'autres démonstrations que la logique vulgaire, doit en différer dans son but, dans sa marche et dans son point de départ. Il s'agit d'inventer, non des arguments, mais des arts, non de raisonner conformément aux principes, mais de trouver les principes. De là suit qu'au lieu de procéder par le syllogisme, il faut procéder par l'induction. Le syllogisme accepte des notions toutes faites; puis, de propositions formées sur ces notions, il tire des propositions moyennes. Mais si les notions ont été mal formées, si elles n'ont pas été exactement déterminées, tout s'écroule. Nous rejetons donc le syllogisme. C'est à l'induction qu'il faut demander

*• Cet itinéraire correspond au passage de la *préface* générale, dont Kant a fait l'épigraphe de la seconde édition de la *Critique de la Raison pure*, (T. 1, p. 18.)

* Rejettions le syllogisme. *Jahrbuch*. op. n. 1. 1, p. 31.

114 ANALYSE DE LA MÉTHODE DE BACON.

But la méthode proposée ici est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité.

La méthode proposée ici est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité. L'induction est la seule forme de démonstration qui suive fidèlement les lois de la nature et de la vérité.

ftiwwfiùsu Quant aux notiims premières» elle tient pour suspect
tout ce que recueille TiAtelligence i^ndcmnée à elleninème. En-
fin eUe discute les in* formations des sens et les contrôle par rex-
périeioa^ car les sens peuvent être trompés. Sans doute il s'en
mit insensé de vouloir affeindre aAitrement cpia par la

*^ Tovtt cshta lûi^e aaavstts dtffèrt aoiàs es rsadsBM, quant
aux priiKipe^i que Baçou ne veut le faire eAU»4re« (Cf. Pr.
ÀnaL, I, u, 6-9; x, i etsuiv. 5ec. 4»aL, U, xix< 7; XXHI, 8.)

1 nsn» Ifls paisaset au Baco» eriU^^ las nétkeclas aiit^ rieurts
à la aiegU^> U faut eauMre les e^pr^ssioaa au ieQ« qui leur
était donné par la logique des écoles. Ainsi ces mots d^ noHoM
premières ne désignent pas dc& Idées qui soient à priori û\$m
l^taoêmeBt, n^s oellea que res|»it'8ôlsnMde rabjet, ioiia^dia-
tev^ent après, la aensaiçA, J\'oUo prima »sx s^VbOAyoM
d'itttentio prima. Ce n'est guère plus que la perception des mo-
dernes, fteonnattre on homme dans Tobjet d'une sentatton^
c'est une intention première; reconnaître qu'en tant qu'homme U
est une espèce, c'est »«• Hitentloft atçaiide. Lt logique vulgaire
n* diaBiiat ammlb nM>Jrsn à^ eaalfdler lei solievs pre* mières,
résultat prochain de la sensation i el naco» m «e<t pas las adBi-
QUrj&sans suMi^n daas la scisaca 4a la béium.

miBiilkm lux ehoKS de ta aataM, et U kmite» nm^ ttvdh
qa'eUe noQt dMM «i&itemi «ii» cmAsiim dMtiM, « l'eatend-
JMnent-MaituMetaUdmB» ' ^i ne^ ^ les rtlyoni oonme WÊé
«iiAee pdliè. ihis êes illimoim robstroent^ ésê atamm q^i m Bout
ie^ idoles^ l'entâUdeHieiit est |Ma* 4ub«ièioe plus eneim A rei-
TMf que les sens, et il se laisse 4xmûm&t f%f tes préjugés des
hommes et les systèmes des phites cyligs.

n £Mit donc pàrgêť FaatmdemMt par u«e inple mUque^ kt
eri^îque èss philo6e|Aiies, la critiqua >de6 démonstratioDS, la
fdtkpia 4e Is ^prfsoa Imaïahie*. Aiasi Baeon espèi^ dMiseir,
smts les auspices 4e h divine fiente, le Mt Mplial 4e ^esprit M4e
lamtore.

U méthode idiisl dessinés à ^grmdê ImAs, «H fea- «era à
ree«ei^, i déerii^ h» pihénefiîems 4e truAi- ^mrs, à oempeser
«me hnMire naturelle et eupérinm»lale pour servir de fonde-
nient à la philosophie. <!ettB Uslolre deit) eotntue la dèfkpie, «e '
fom isr ««r un plan nouvetSw Elle mdôj'tipsis^tffeiepraluitde^
pore Mséifitalîon» encM^iôîM de'l'aiipmienlsÉiep. Tout doit
être pris dans ^es choses mêmes '. Non ^'sHe dofÿe se bornsr i
Uik^ simple «rue des ^liaa-

fea» réiat prt H rft lf #k l'^rttuaiaia^, ^ ^om t 'm
tssittJd»*4Site a is isya cxwf ttoirt' « s igné » ^"ém «s fl
^wseMU^aaieeeeP^iAMlNeeoe, afîrès Tafoir, eocaoïe bescarUi^,
déblayée d«4«ut pré* J«gé : gjFpmrgmta jém et abram et
ts^mwêm^amtis'iÊfreM. (Hfêv,

éÿf^ 1, 119; Mom, ^mi.'f f. Hi p. eo^'taei.)

* THbot Mcter|r<2i^fsiitn» , retfat ^atf ss c yirttog o p
Mamm ... demonsiitttoiiUia...
TmoiÀ^hwmnmûUSigm.i»iiL^,U, 1. 1, p ÎK; cf. ^o». «r^, iec.
dl.J

* OïDHifli 9 rthû% fpsî» HM^a ^til« 4f^n 9il, W\ t. I,

i76 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

mènes, il faut à Tobserver ordinaire joindre Tobserver
savante, c'est-^-dire expérimenter avec art*, car cette histoire na-

turelle, qui est comme la première mamelle de la philosophie, doit porter la lumière dans la recherche des causes, et ne se point arrêter à des détails curieux que la nature jette sur nos pas, comme les fruits d'Atalante, pour retarder notre course '.

Alors, le moment viendra d'aborder la philosophie. Pour y monter, il faut en quelque sorte une échelle intellectuelle. On lui donnera d'abord pour degrés des exemples bien choisis qui mettent, pour ainsi dire, sous les yeux les conditions les plus diverses des phénomènes et de l'observation. Ce seront des types, propres, comme les figures des mathématiques, à rendre la démonstration plus facile à suivre et plus claire.

Mais quand il faudra enfin établir la science, devrat-on la croire entièrement à refaire et rejeter tout ce qu'on enseigne? Il ne faut pas marcher en aveugle

p. 25; cf. Abo. Org.[^] I, 122; t. II, p. 75.) Rerum intelligentia a naturae lace petenda, Don ab antiquitatis tenebris repetenda est. ^ On voit ici, comme dans beaucoup d'autres passages, que Bacon, en recommandant l'observation, n'entend nullement qu'on doive recueillir seulement des phénomènes détachés, mais diriger mieux la recherche de leurs causes. (Voir ci-après et De Aug., I, 87; HI, iv, 4; v, 1, 3; Abo. Org., I. Ci; Parag. ad hist. nat., V; Cogilai. de Nat. rer., III; 1. 1, p. 93, 174, 495 et t. II, p. 26, 242; t. III, p. 89.) La comparaison prise de la fable d'Atalante, ainsi que beaucoup d'autres pensées ou figures qu'il affectionne, se retrouve plus d'une fois dans Bacon. (Cf. De Aug., Dist. op. ni, 20; 1. I, 48; t. I, p. 27 et 75; Nov, Org., I, 70 et 117; t. II, p. 33 et 70; De Sap. veUr., XXV» t. lli, p. 438.)

CHAP. II. - ESPRIT GÉNÉRAL

vers un but nouveau, et dédaigner tout ce qu'on peut en chemin rencontrer d'utile. Comme des tentes pour s'y reposer, on donnera les doctrines qu'on se sera faites ou qu'on tiendra du passé, mais à titre de science provisoire. Ces opinions sont comme les préludes et les anticipations de la philosophie dernière. Seulement rien n'en doit être accueilli que sous la réserve d'un doute général. C'est là une légitime acatalepsie, non pas celle qui détruit la possibilité de toute conclusion, en contestant la compétence de l'esprit humain', celle qui énerve et désespère, mais celle qui en même temps qu'elle suspecte tout ce qui n'est pas le résultat d'une méthode régulière, indique les degrés par où l'on atteint à la certitude, et les moyens d'arriver, par une inquisition légitime et sévère, à une doctrine définitive[^]. Cette partie suprême serait la philosophie, non pas première, mais seconde; non pas seulement spéculative, mais active. Bacon dit formellement qu'il la croit au-dessus de ses forces et de ses espérances. Il n'aspire qu'à en indiquer les commencements eMa route. C'est à la fortune du genre humain de la lui donner un jour. Elle sera une chose efficace, plus qu'un bonheur contemplatif, une puissance'.

* Incompetentia humaiiii intellectos. (fiM[^]onr., pars IV,pr«/., t. II, p. 206.)

* Voilà le doute préalable de Bacon. On Yerra plus bas que Gassendi le compare à celui de Descartes. On peut dès à présent apercevoir en quoi il y ressemble et combien il en diffère. (Cf. Nov. Org., I, 426; Cogit. et Vis., XVIII; t. II, p. 78 et 387; et ci-après, 1. IV, ch. H.)

* DUL. op.[^] Vi, 29; 1. 1, p. 31 ; cf. De Aug., 1, 48, p. 73. C'est

L'honme ne dispose pas dé la n«l«re^ dl« i^l ki Hmite de 9&n sdToir et de son yaùtatTi Car Mddne force ne saurait rompre là cbalm des comes entre elles, ëi Ton ne tnaltrise la natnre ({u'en loî oMâssMI. La philosophie ainsi préparée ne prendra pas, si Dien le permet, le rêve de la fantaisie pour Fetemplaire du monde v^le sera l'apocalypse écHte, la tision téritaUe des tes-tiges et des em]]^retnes da Gréatedr sn^ toute la création'.

La promesse d'une tdle scienée^ de quelque Aéeà^ ration d'humilité qu'on raccompagne, ne peut manquer de ptoToque^ des doutes et nême des scrupules. Au temps de Bacfon ainsi qu'au nôtre, la politique et

ici, pour la (ii'emîèfc fois, que nons tétitanttons cette pensée, san» cessef aitrphaée à BscM dans éH teriaes : StieMee, tm kmYfledoê, on leeming is powèr^ ear m la eite so«» to«te\$ ces formes, dont aucune ne se trouve textuellement dans ses ou-trages. É. Montàgu croît îa reconnaître à la fin du premier Iftre da i>e AUpttêiêIH, m, p. S4.< MÉh il s^ JgH d'Mire éhttsëf et d*ttu imperifUM seieniite qui n*esl guère que raseeudaiH du sa-vant sur le reste des hommes. (Ed. Montagu, t. II, p. xv, 85 et 599.) Le seûs de là Maxime : sàvott ëit pouvoir , se teitisxtsC phi-tôf dans les aflnN)TisiMes 3 et 199 M IHre ^' d« Nav. oft ^ dans le (fuatriènie du livre 11 : « Viae ad poieutiam at^e ad scientiam humanam conjunctissimae el fere eadem. > T. 11, p. 9, 81 et 84. (Cf. mt, Attani., 2W, t. IU, f>. 19^), et surtout dans ces mots : Ho-minîs imperium sola scientia constare, um«m efuns potesft ^^ituui acU. {CefH. tt f^iê^ l^Vi y tt II, p. 379) ; on bien encore dans ceux-ci : The sovereiçnéf of iHàn lietk m Mnowledge, {Ft-misé ef KmWLi Wwrhs^ I. H, p. 1)9).

' aesc«rte5 enpHrie vire expriession analogue en dinM tfm'eâ
 nef» ridée de Dieu est « è è i w w.' la ÉisÉrcpie de revrrier em*
 ptehrté sur son ourvrige. » (médit,, m, t. f, p. â9e) Totfl ceci est
 extrait de la Distributio operis, t. I, p^ 1^32 ;ef., iVse. Ofp.,
 l/ia4;i,», p. 77.)

CHAK h. -ÈSPHIT GÉNÉHAL. 17Sf

la religîctrl s'inqdiétaient quel(juêfois dé la philosophie. Il dit
 à la religion : Salomoh et sdint t^aill h'oht condamné dans les
 sciences humaiiies qu'une dttibition qui leur fait franchir leurs li-
 mites. La scietice peut contempler toute la nattu*e, pourtu qu'elle
 soit dirigée par la charité, pourvu qu'elle ne pense pdà atteindre
 les divins mystères. La cotitemplatidn de la nature inspire Tad-
 miration, non la connaissance dé Dieu. Mais l'ignorance des
 causes secondes n'est pas nécessaire pour adorer la cause pre-
 mière. ïjieu, dans Tordre accoutumé, n'opère que par les causes
 secondes; et les ignorer ou les méconnaître, garder l'erreur par
 piété, c'est mentir pour Dieu, comme le dit Job -, c'est immoler à
 Fauteur de toute vérité IHmmonde hostie du mensonge^, « En-
 fin l'expérience le prouve, si quelques gouttes de philosophie ont
 pu exciter à l'athéisme, la philosophie ratnène à là religion celui
 qu'elle abreuve à longs traits. Sur le seuil de la philosophie,
 quand les causes secondes, objet immédiat des sens, tiennent
 comme assaillir l'esprit humain, et que l'ârne s'y arrête et s'y at-
 tache, il se peut que l'oubli de la première cause se glisse à leur
 suite. Mais si l'esprit va plus avant, s'il considère la dépendance
 des causes entré elles, létir successiôii, leur enchaînement, et les
 œuvres qui montrent une Providence, il croira facilement avec les
 poètes qu^ l'an^

* Bacoii revient souvent sur les dangers de ce qu'il appelle la zélotypie des théologiens, qu'il regarde comme l'ennemie la plus importune des sciences naturelles. (De Aug., I, 3, etc.; 1. 1, p. 39-44 ; cf. Cogit et Ki*, VII, t. II, p. 360 j Serm. fidel. XVII, t. ni, p. 162.)

180 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

Le nouveau suprême de la chaîne de la nature est attaché au pied du trône de Jupiter *. w

Les objections des politiques sont plus variées, mais plus futiles. Quand ils s'élèvent contre les sciences, il suffirait presque de leur citer des exemples. L'Alexandre et les César étaient-ils des ennemis de l'étude? Le législateur ou le magistrat qui n'a pas réfléchi sur les principes des lois ressemble au médecin qui, plein d'une confiance aveugle dans quelques remèdes empiriques, néglige les symptômes et les causes des maladies, et les traite sans réflexion ni méthode. Toutes les objections que la raison d'État, cette fiction des méchants, comme l'appelait Pie V % peut diriger contre l'alliance des lettres et des affaires. Bacon les dissipe ou les réduit à leur valeur. On sent en le lisant qu'il aime la science et les savants, mais qu'il connaît leurs faiblesses. Tantôt il dit avec fierté que si le savoir-faire leur manque, ils ont en compensation la connaissance du droit chemin. Tantôt il confesse modestement qu'ils peuvent dans les affaires se montrer incertains, timides, quel-

^ De Aug., I, 5; t. I, p. 43. J'ai traduit le passage, parce qu'il est important et souvent cité. Bacon est revenu plus d'une fois à cette pensée : « Peu de philosophie naturelle incline les hommes à l'athéisme ; mais une science plus profonde les ramène à la

religion. » Ces mots des Essais se retrouvent presque textuellement dans les Méditations sacrées, {Serm. /W., XVI, 1 ; Med. sac, X , t. III, p. 259, 473. — Sur les sentiments religieux de Bacon, cf. Proef. gen., 17; DeAug., 1,3-3,48; 11,11 ; IX,t. I, p. 17,74,79,98,114,134, 166,475; De Princ. et Orig., 44, t. III, p. 144; De Sap. vet., XXVI, t. m, p. 459.)

* De Aug.f I, 8; t. I, p. 47.

CHAP. II. — ESPRIT GÉNÉRAL

quefois obstinés, trop affectionner les rapprochements et les comparaisons^ mais il montre comment la réflexion et Thistoire peuvent les éclairer et les prémunir, et Ton s'aperçoit qu'au fond de sa conscience, le lord chancelier voit ses fautes et ne s'en prend pas à son génie. Il entend d'ailleurs que la science écoute les conseils qu'il donne, et se délivre de ses abus comme les savants de leurs travers. Un des plus récents est cette curiosité de mots, cette vaine affectation de langage qui vers le temps de Luther s'est, par mépris de la scolastique, emparée des esprits. On ne s'est plus occupé des choses, mais des paroles. C'est le temps des Carr et des Ascham*. Il y a de la frivolité dans ce luxe littéraire : mais l'erreur est plus fâcheuse encore dans les choses que dans les mots \ le style passe après la science. Sous les formes de l'école, se cachait une science vaine et litigieuse. Or la science n'est rien que l'image de la vérité. La vérité de l'être et la vérité du connaître n'en font qu'une^, ou ne diffèrent entre elles que comme le rayon direct et le rayon réfléchi. Quand le mensonge

^ Id., p. 6(. Roger Ascham, né en 1515, mort en 1568, était un helléniste habile. Il fut précepteur d*Élisabeth, puis secrétaire pour le latin sous le règne de Marie et le suivant. 11 a écrit un ouvrage d'éducation *The Schole^Master*, qui n*est qu'une méthode d'enseigner les langues anciennes. Nicolas Carr, professeur de grec k Vuniversité de Cambridge, a donné en latin un écrit sur Martin Bucer, et fait une traduction de Démosthènes, publiée après sa mort, en 1571.

* *Veritas essendi et veritas cognoscendi idem sunt.* (De Aug»^ I, 33; 1. 1, p. 65.) Cette pensée, traduite exactement du texte anglais (Works, t. I, p. 31), est plus développée dans un fragment sur la connaissance : « L'esprit est Thomme et la connais-

est dans la science, la science n'est plus* Il faut donc se défendre de la cupidité qui encourage l'imposture. Si Ton accueille trop aisément les faits, on enveloppera l'histoire naturelle de fables, comme Plin» Albert, Cardan, ont fait, malgré l'exemple d'Aristote. Ce n'est pas qu'il on doive rejeter tous les cas extraordinaires. Hais si Ton prête créance à tout Co qui se donne pour science, on en croira des arts ou l'imagination domine, comme l'astrologie, la magie, l'alchimie. Et cependant ceux qui les ont cultivés ont comme les enfants du vieillard d'Ésope fertilisé la terre en la bêchant pour trouver un trésor. L'incrédulité que l'on accorde^ non aux arts, mais aux auteurs, celle qui leur décerne une autorité, non pas sénatoriale, mais dictatoriale, est ce qui a le plus avili les sciences. Par elle, celles-ci sont tombées en langueur, elles semblent n'avoir plus de sang dans les veines. Le temps qui perfectionne les découvertes mécani-

sanpe de respiration- Un homme n'est que ce qu'il connaît. L'esprit lui-même n'est qu'un accident pour la connaissance. Car la

connaissance est un double de ce qui est. La Têrité de Têtre et du connaître ne fait qu'un. » (In praise of KnowL, Works, t. II, p. 120.) Ce passage pourrait être l'épigraphe de Tidalisme, et par suite d'un système d'identité universelle, ou, comme on dit, de pantbéisme. Cependant Bacon est fort éloigné de ces téméraires conséquences, et il entend seulement laire réloge du savoir et de l'esprit bumain, qui correspondent à la vérité des choses, bien que sa proposition soit toute pareille au vers de Parménide :

Tô -^ap fltÛTÔ vciTv lo-d tc x%i iivai.

Sa pensée est plutôt celle qu'il exprime ailleurs : c L*intelligence bumaine est le modèle du monde. » (Nov, Org, ^ 1 , I90 | i4;t. II, p. 72, T6.)

qu^ n'ajoute rien aux inventions philosophiques, qu'ad eUes sont acceptées avec une foi aveugle, LW prêt bumaia devient esclave à perpétuité* La vérité est l'Ue du temps et non de Tautorité. Jamais diète* ne fut plus absolue que celle d'Aristote. jSous son empire, les moines enfermaient leur âme dans ses écrits comme leur corps dans une cellule, Ignorant l'histoire et de la nature et du temps, ils n'avaient d'autre matière d'étude que leur propre esprit. C'est le travail de Taraignée tirant d'elle-même des fils d'une finesse admirable, mais qui ne servent à rien. Sans doute le disciple doit croire, mais une fois qu'il sait, il doit user de son jugement '. L'élève ne doit au maître qu'une foi temporaire. Comme une eau dérivée, une doctrine, dérivée d'Aristote, ne s'élèvera jamais au-dessus d'Aristote. Il ne faut aimer avec exès ni la nouveauté, ni l'antiquité. La nouveauté ne doit pas rejeter l'antiquité, mais y ajouter. L'antiquité ne doit pas porter envie à la nouveauté. Antiquité dans le temps, jeunesse du monde. C'est notre temps qui est ancien, puisque le monde a vieilli *, De

ce qu'une chose ne s'est point faite , la faiblesse d'esprit conclut qu'elle est impossible, puis

< ûportet J^m edoçtum judipio ^{uo} ^U. IPe Aug.[^] }, 56; t. I, p. 68.) Cette proposition d'Aristote : Ael «loriuiiv tqv ^{tt}[^]Hvcvra Isopf^{ift}, l^{lench}[^]^)|, [^]), BacoQ se bori)[^] k la limiter; Malebranche est plus sévère, et veut y voir comçie I[^] formule anticipée de la prétention à Tautorité absolue qu'Aristote exerça dans Técole. (Rech, de la Vér., 1. IH, part. I, cb. Hl, § 2.)

[^] Antiquitas seculi juvenus mundi (De Aug,[^] l, 58, t. I, p. 69; cf. Nov. Org., 1, 84; Cogit, et Vis., XVU; t. U, p. 45,

i84 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

la trouve toute simple après qu'elle s'est faite. Tantôt on s'imagine que la vérité seule pouvant prévaloir, ce qui a duré doit être vrai [^] tantôt, que toute connaissance universelle, toute philosophie première est chimérique , et qu'il ne faut s'attacher qu'aux choses particulières; tantôt enfin qu'on doit, s'arrachanta toute contemplation du dehors, tourner autour de ses propres pensées et contempler le monde dans le microcosme, en sorte que le savant façonnerait la science à son image et non à la ressemblance de la nature. Mais de toutes les erreurs la plus grave est de mettre en oubli le vrai but que doivent se proposer les philosophes, et qui n'est ni l'amusement, ni le lucre, ni la gloire, mais de dépenser le don divin de la raison pour l'utilité du genre humain *.

46 et 381). Cette pensée souvent répétée, dont on vent trouver le germe dans Esdras (II, xiv, iO), est empruntée à Bruno, suivant M. Wbewell (Cena délie cineti, I, cf. Batholmess, /. Bruno, t. Il, 1. II, D, p. 117). « Ce n'est pas, dit Descartes, que nous accordions

beaucoup aux anciens à cause de leur ancienneté ; c'est nous plutôt qui devrions être dits les plus vieux. Car le monde est plus vieux que de leur temps, et nous avons une plus grande expérience des choses. » (Fragments cité par Baillet, Vie, 1. VIII, ch. X, p. 551 .) On retrouve la même idée dans Pascal, Malebranche, Bentham, et, ce qui est plus extraordinaire, Bonald. (Essai sur les lois nat., Dissert, fin., p. 311, 2^e édit., 1817 ; cf. D. Stewart, Dissert.[^] note F, Works, éd. Hamilton, t. 1, p. 539.)

* Ut donum rationis divinitus datum in usus humani generis impendat. (De Aug., 1, 48 , 1. 1, p. 73.)

CHAPITRE III

Description encyclopédique de l'esprit humain d'après Bacon. (Analyse de la seconde partie du De Augmentis et Utilitate.)

Il est difficile de relever avec plus de sagacité que Bacon toutes les fautes dont l'histoire des sciences offre le tableau. Quoique ses critiques ne soient pas toujours justement appliquées, elles sont justes en elles-mêmes, et caractérisent avec exactitude de véritables travers de l'esprit humain. Aucun des écueils qu'il signale n'avait été évité par le moyen âge, et même après que Theure de la renaissance eût sonné, c'était une bonne œuvre philosophique que de montrer aux sciences la voie de leurs progrès. Les accroissements des sciences[^] voilà en effet le grand objet dont s'entretient la vive imagination de Bacon. Non content d'indiquer en passant ce qu'il faut créer en fait de collèges, de bibliothèques, d'académies, et d'exciter la vanité du roi d'Angleterre à une protection des lettres plus active et plus éclairée, il pénètre au cœur

de la science même, afin de mieux connaître ses ressources et ses besoins*, et celui qui a tant recommandé de prendre les choses pour point de départ, d'aller de la nature à l'esprit, et non comme

ceux qu'il appelle les intellectuels \ de l'esprit à la nature, cherche la science dans ce qui sait, non dans ce qui est à savoir, et par une inconséquence qu'il n'a point aperçue, il propose cette célèbre partition du savoir fondée sur la division des facultés principales de l'esprit humain.

Mémoire, imagination, raison, cette division comprise, si l'on veut, de la science, et la science se divise conséquemment en histoire, poésie et philosophie*. L'histoire traite des individus réels, alors même qu'elle est l'histoire des êtres fictifs ou fabuleux. La poésie s'attache aux individus fictifs ou philosophiques. La philosophie délaisse tout ce qui est individu. Ce ne sont pas les impressions particulières, mais les notions, abstraites de ces impressions, que la raison combine ou sépare d'après la loi de la nature et de l'évidence des choses. Là est la matière et l'œuvre de la philosophie. Cette division est complète aux yeux de son auteur; car la théologie qu'elle semble omettre roule sur des faits comme l'histoire, ou sur des paraboles comme la poésie, ou enfin sur des préceptes et des dogmes, et elle est alors comme une philosophie éternelle ^

^ Intellectualiste qui tamen pro maxime sublimibus et divinis philosophis fortiter solet. (Pe Aug., I, 43; 1. 1, p. 71.)

* ja., Ih i; t. I, D, 1091 cf. GfQb, i(iUll., I, t. Ill, p. 3.— Cette division a été admise par d'Alembert et Diderot en tête de l'Encyclopédie. Seulement, ils ont changé l'ordre des facultés, mis la raison avant l'imagination et modifié la division des branches ^

sous-branches de l'arbre généalogique des connaissances humaines. (Voyez ci-après, l. IU, ch. H.)

* Id, ih.f p. iii. Perennis philosophia est une expression qu'on attribue d'ordinaire à Laiboits, parce qu'il s'en sert ans

CII4P* l|I.^GIfA8S|FlQATIo^ DBS 8ÇIENGBS. 187

Nous touchons ici à un des premiers tableaux encyclopédique qu'on ait faits. On a douté qu'un tel tableau fût une œuvre possible. On lui a reproché des parties admirables, au premier chef desquelles, malgré la juste autorité de Stewart et de PaUftH^, nous ne mettrons pourtant pas ce qu'il dit* de la poésie K |I ne voit en elle que la fiction.) On distingue l'expression du sujet et négligeant l'expression comme une simple formule, il divise la poésie, d'après le sujet, en narrative, dramatique et parabolique. (On se sent ignorer que la poésie réside moins dans le genre ou le sujet que dans la manière de concevoir, de sentir et de peindre, | On dit cependant que, fût-elle narrative ou héroïque, elle accorde à la nature humaine ce que l'histoire lui refuse, elle rehausse et ennoblit la réalité, elle élève l'âme, elle ramène au sublime. Quant à la poésie dramatique, le contemporain de Shal^speare ne sait qu'une chose, c'est qu'elle serait éminemment utile, si elle était plus simple. La parabole l'est davantage.) On admire la vérité qu'elle cache sous de faibles, et la mythologie n'est pour lui que la philosophie voilée. Cette pensée est au reste le sujet d'un de ses ouvrages \ or de tous ses ouvrages il aime à faire ensuite des parties de philosophie.

une leure à Montmort (Oji. phil., éd. Erdmann, p. 704). Elle avait été employée auparavant par Pagubious (Steucbo), dont

un ouvrage est intitulé : De fœderis Paphia, (4. Sœch\i
tomi très, Paris, 1377.)

i D. Stewart, Encyc. brit., disset. I, part. I, ch. H, seet. I, p. 33;
Hallam, Introd. to the lit. of Europ., t. III, ch. III, sect. II, 48.

* Id. i6., xiii, p. 136-160; cf. De Sapientia veterum t. III, p.
385-460.

Il parle de l'histoire avec une toute autre profondeur, c'est à la foi de l'histoire que sont confiés les exemples des aïeux, les vicissitudes des choses, les monuments de la sagesse politique, le nom enfin et la réputation des hommes. A la dignité de l'œuvre se joint la difficulté qui n'est pas moindre. Car pour ramener en écrivant son esprit au passé et le faire ancien si Ton peut ainsi dire, pour scruter avec diligence, rapporter avec fidélité et liberté, mettre enfin sous les yeux mêmes, à la lumière de l'expression, les mouvements des temps, les caractères des personnages, les agitations des conseils, le cours des actions, semblable au cours des eaux ■ , l'intérieur des prétextes, les mystères du gouvernement, il faut et la grandeur du travail, et celle du jugement, surtout quand les choses anciennes sont entourées de tant d'incertitudes et les récentes de tant de périls[^].» Tout ce que l'auteur ajoute sur les divisions, les formes, les matériaux de l'histoire, est juste et substantiel. Il n'oublie rien. Le premier, il a songé à l'histoire littéraire-, il la met avant l'histoire politique -, car ce doit être l'histoire de l'esprit humain décrit par ses œuvres. Tous les arts y doivent figurer. Sans elle, l'histoire du monde n'aurait qu'un œil comme Polyphème*. A l'histoire ecclésiastique, il rattache, sous l'étrange nom d'Histoire de Némisis, une histoire secrète des conseils de Dieu dans le gouvernement des affaires du monde : Avant Bossuet , il

^ Actionum, tanquam aquarum, ductus.

« Id.ib., V, p. 421.

» Id. ift.,iv, p. il8.

avait pensé qu'on pouvait raconter le rôle que la Providence remplit sur la terre '.

Mais, comme on le présume bien, c'est Thistoire naturelle qui excite surtout sa sollicitude. N'est-elle pas le fondement de toute sa philosophie? Il en énumère les objets et les parties. Elle doit décrire et les phénomènes, et ce que l'homme en a fait. Tout le pouvoir de l'homme sur la nature se réduit à des mouvements. Mais les mouvements qu'il lui imprime sont des expériences qui la dévoilent ou des arts qui la subjuguent , toutes choses dont la connaissance importe à la philosophie naturelle; à cette science dont Bacon peut-être a donné le nom aux Anglais, à cette physique vraiment générale dont il célèbre éloquentement les bienfaits et qui par ses artifices enchaîne la nature comme Protée, pour la forcer, en changeant de forme, à se montrer sous tous ses aspects. Elle se fonde sur une histoire de la nature, et celle-ci doit se diviser en histoire narrative et en histoire inductive».

Mais tandis que l'histoire ne quitte pas la terre et guide plutôt qu'elle n'éclaire, tandis que la poésie est comme le songe de la science, chose agréable, changeante, qui veut paraître quelque peu divine, ce qui est aussi la prétention des songes, le temps est venu de me réveiller, dit Bacon, et de m'élever au-dessus de la terre, fendant l'éther pur de la philosophie'.

* id, ib., XI, p. 154.

* Id, ib.f H et m, p. 116-118. — Sur ce mot ôe philosophie naturelle, maintenant consacré en anglais, cf, Nov. Org., l, 79, 80,96; t. II, p. 40, 41, 58.

s Id., 111,1, p. 161.

Lés scieficed 6oÀt cOttmië lès eaux qUi vientiënt ml du ciel, ou de la terre. Toute scietiée est ou dlrine^ ment inspirée ou originaire dés sens : elle est théologie ou philosophie'.

Mais distincte dé la théologie sacrée, teience d'inspiration, la philo^hicf cïon tient àïlssi tme théologie naturelle. Car elle considère Dieu d'abord, puis la nature et Thomnié-, la nature parrient à notre con-» naissance par un rayon direct-, Dieii par titi rayon réfracté, à travers lé milieu delà Création 5 Fhortime paf un rayon réfléchi. Dé là tfois doctrines comparables, non à des lignes qui convergent vers un taëttie angle, mais à des brattdies qui partent &iiti thème Ironc* Ce tronc serait la science universelle, la philosophie mère, la sagesse éonrnée rappelaient le^ anciens. Elle existe sans dduité; elle doit du rtioifts exister; mais il faut encoté la mettre à regret pàrhfii les dêâi" deraia. Ort n'en possédé qu'uhe poignée d'ationiëe qui se trouvant applicables à des ordres d'idées bien différents, témoignent de Funité d'une science fondamentale. Cette pensée remarquable est justifiée par des exemples dohit <^élqnes-uhs ont été choisis avec plus de subtilité que de jugemeht. Ainsi Tâxiome : Deux choses qui bon^ëiinèiii à une irtHiième tmitien*

1 C'est un des passages où Bacon paraît dériver des sens toute science noù révélée. Cependant il ne faut pas y voir une solution donnée à la question célèbre de Torigine des idées. \\ n'entend guère dire qnft ceci : la |>hilogepferie ou science dé la nsture ne

vient pas du ciel, mais du monde extérieur. (Ydjet plat ba^/ liv. HI,cb.I.)

Il n'est pas entre eux^ et des idées en logique et en mathématiques ; mais il est difficile d'admettre avec Bacon que (et ainsi) qu'il tient tout en physique : La tâche d'une théorie à établir principes en empêchant la doctrine d'être soit en même temps un axiome politique^ et Cela parce que Machiavel l'a présenté la réformation d'une république comme le moyen de la sauver*.

De cette science encore spéculative on se défie ment par quelques axiomes qui sont en tant^ les tests de la nature, il faut descendre à une autre partie de cette philosophie première dont les anciens ont su le nom C'est la science des conditions adjectives transcendantales * des choses, d'est-à-dire des modes relationnels, dont toute chose est susceptible, le peu, le beaucoup, le semblable, le différent, le possible, l'être, le non-être, etc. On reconnaît ici de véritables catégories. Ces questions, ajoute Bacon, ne sont pas proprement du ressort de la physique; mais la dialectique qui jusqu'ici en a traité, s'est trop détachée des choses réelles. Tout le travail doit être repris dans une vue d'application, et cette science aussi est à refaire j c'est encore un desideratum^.

Oh toi donc que le piteux de la philosophie nous^

1 Ces expressions <his > arthritiques sont cette hypothèse; Cependant Taucur y revient plusieurs fois et les explique clairement. (Abeced, nat.y t. II, p. 288.) il s'agit de qualités ou conditions des êtres qui ne sont pas inhérentes, mais coïncidentes» et plutôt relatives au sujet qui observe qu'à l'objet objet?

é : « quae tidentur transcendentia et paruin stringunt de corpore naturae. »

* De Aug., m, i;t. I,p. «62-166.

relie, Tapdtre des sciences d'observation, leur superpose une science préalable et universelle, une philosophie première qui est Funité de la variété. Sans doute, il veut que cette science soit conçue en vue de l'application, et contrôlée par rexpérience. Mais ici du moins, il en établit Texistence par des raisons générales-, il la pose à priori ou peu s'en faut, et le nom de Sophie qu'il lui donne la place en quelque sorte au-dessus de la philosophie même.

Ainsi précédée, la philosophie aborde le premier de ses objets, Dieu. La théologie naturelle ou la philosophie divine n'est qu'une étincelle de science. Ce que la lumière naturelle nous enseigne de. Dieu sui&t pour la réfutation de l'athéisme et pour la connaissance de la loi morale, mais ne suffit pas pour enseigner la religion. Aussi Dieu n'a-t-il jamais fait de miracles pour convertir l'athée, mais bien pour éclairer des idolâtres qui déjà croyaient en lui et ne se trompaient que de culte. Les ouvrages de Dieu montrent sa puissance et sa sagesse, mais ne nous donnent pas son image*, ils nous révèlent la bonté, la prescience, le gouvernement d'un Dieu rémunérateur et vengeur -, on peut même inférer de ce spectacle prudemment contemplé d'admirables secrets touchant ses attributs et la dispensation des choses de l'univers. Mais il ne serait pas sûr d'y chercher la connaissance et moins encore l'explication des mystères de la foi. On risquerait d'introduire l'hérésie dans la religion ou le fantastique dans la philosophie'. Dans la théologie sacrée, on quitte l'esquif de

* rd. ib., u, p. 166-168.

la raison humaine pour monter sur le vaisseau de la foi-, ici les astres de la philosophie ne suffiraient plus à nous conduire. La prérogative de Dieu s'étend à la raison de l'homme comme à sa volonté, et de même que nous devons obéir à la loi de Dieu contre notre volonté, nous devons croire à sa parole contre notre raison. Car si nous ne croyions qu'à des choses conformes à la raison, ce seraient les choses, et non pas leur auteur, qui obtiendraient notre créance. Plus un mystère semble étrange, extraordinaire et comme incroyable, plus est grande la victoire de la foi, et Dieu en est plus honoré ^ La théologie sacrée doit donc être dérivée de la parole et des oracles de Dieu, non de la lumière naturelle et du dictamen de la raison. Car si les cieux racontent la gloire de Dieu, ils ne racontent pas sa volonté. Mais après qu'on a puisé dans la parole sainte les objets de la foi, un certain usage de la raison est permis. Les païens ne connaissaient point de confession fixe; Mahomet interdit toute controverse. Le christianisme est un juste milieu, une mediocritas aurea entre ces deux extrêmes^. Les mystères peuvent être rendus accessibles à l'intelli-

* Cette pensée, qu'un traducteur de Bacon, Lasalle, s'obstine à trouver ironique, peut être rapprochée d'un passage de Locke sur les miracles, passage qui a scandalisé Laplace : c Lorsque des événements surnaturels sont conformes aux fins que se propose celui qui a le pouvoir de changer le cours de la nature dans un tel temps et dans de telles circonstances, ils peuvent être d'autant plus propres à trouver créance dans nos esprits, qu'ils sont plus au-dessus des observations ordinaires ou même qu'ils y sont plus opposés, d Essai, 1. IV, ch. XVI, 13; Laplace, Théor. anal, des Probab.,^ introd., p. xliv.)

* Cf. Med. sac., XI, t. UI, p. 473.

gence par l'expression -, puis, les dogm^e éUpt pris pour mi-
sérieuses, le n^eissement peut s'y i^eppKqwer et Ū déduction sy-
logistique vient à propos, pourvu qu'elle soit conduite s^evec ré-
servQ. Carl'excè^eàcrfiindre est eelui de la diçpute. L'Église a be-
soin d'un opium qui calme les fureurs dont elle f)st agitée. Parmi
les de\$ideraia^e nous placerons un livre qu'on intitulerait So-
phron ou du légitime usage de la raison dans les choses divines*

Mais dans la théologie naturelle elle-même, l'excès est plus i-
craindre que le défaut, \a lumière naturelle s'entend de d^eux ma-
nière^e Elle est cette connaissance qui résulte du sens, dç l'in-
duction, de la raison» de la déduction, selon les lois du ciel et do
la terre. Elle est aussi la connaissance qui illumine notre 4me par
un instinct tout intérieur, suivant la loi de la

' De Aug,f ni, II, 6t IX, i ; t. f, p.)66)Bt 477. L'expression 4e
lumiè^e naturel^e déjà employée et originaire dm passage où
AHfttote compare l'iBteUig^ece à la lumière, cTcv t^e cpr^eç (De
An., \U, y, i), est empruntée aux scolastiques : « Cognitio quam
per naturalem ratiōem habemus duo requirit, sciticit phantas-
mata ex seusftibua aœpta et lumen naturale UitelligibUe cnjus
Tir^ete intelligibilea çoneeptionea abstrabimus. (AquiD., Sum., I,
q. 12, a. 15; cf. q. 106, a. 1, et Sec. sec., q. 8, a. 1.) Ces mots étaient
opposés k ceux de lumière suroaturelie ou divine» e(la philoso-
phie traitait spécialement des choses • cogi^eosclbiUa lumipp na-
turalis rationis. » {fd., I, q. 1, a. i.) Ils désigpaieu^e poi^er Bacou,
k la fois le sens commun ou 1^e raison dans sop applicatioi) géné-
rale aux choses, et)es principes internes qui lui servant de flam-
beau , en sorte qu'il appelle la philosophie accensio major lu-
mims naturalis, (T^emp> part, mosc.f \ II, p. 533, 551.) c Je ne

saurais rien révoquer en dQUtf , (jît Descartes, de ce que la lumière naturelle me fait Toir être Trai.» (Médit., III, t. I, p. 170; cf. p. 304 et 538.) t En connaissant qu'il y a un Dieu... on connaît aussi tous ses

CHAP. m. — OUASIFICATION DES SCIENCES. 195

conscience, dernier reste d'une ancienne et primi*tive pureté! C'est à ce titra que Tâme a das clartés qui lui font apercevoir la perfection et discerner la loi morale. Mais cette lumière n'est pas très-vive. Elle nous sert plutôt à condamner les vices qu'à pleinement connaître nos devoirs. En ce qui touche la morale aussi, la religion dépend d'une révélation divine. Une partie de la loi morale est supérieure à la lumière naturelle'.

C'est en étudiant la nature que la philosophie rentre dans son domaine^. Elle est là devant la mine qu'elle creuse et qu'elle explmte. De là une division de la philosophie en spéculative et en opérative, suivant qu'elle s'occupe de la recherche des causes ou de la production des effets. L'une ouvre les entrailles de la nature, Vautre la forge pour ainsi dire sur l'en-

attributs autant qu'ils peuYeut être connus par la lumière naturelle.» (Pilndp., î, 11 et 22; t. IH, p. 69 et 77.) le titre d'un de tes ouviage?: Rackereke de la vérité par le lumière nnt^ relie,,, toute pure et sans emprunter le secours ie la reUgion f4 de la philosophie, t. IX, p. iv et 333 , déûnit en quelque sorte. les mots de lumière naturelle. Voyez aussi ce passage d'une lettre au P. Mersenne : « Four moi, je n'ai pour règle des miennes (Yéntés;| que la lumière naturelle.» (T. VIII, p. 1^.)

^ C'est là que Bacon s'explique le mieux sur ijn sujet délicat qu'il a plusieurs fois touché, l'usage légitime de la raison en théo-

logie, et la question de l'origine de l'Église. La ^lleBce de* controverses, la hardiesse de« seates[^] les droi[^] de la raison, ceux de l'autorité royale le préoccupent et gênent la liberté de son argumentation. Ce qu'il dit dans le De Augustinis n'est pas sur tous ces points entièrement conforme ft m qii% dit dans ses ouvrages anglais. {De Aug,[^] IX, i; t. I, p. 475-480; cf. Serm. M^f Hl, t. III, p. 219; W[^]riê, I. II, |t 489 et 1[^]24, et les écrits politiques sur l'union de TÉglise.)

« DpAug,,nhiy,i.hp,nQ.

dume. La première est ou physique ou métaphysique. Sous ces deux noms, elle recherche les causes*, mais suivant la classification des causes admises dans récoleS la physique traite de la cause efficiente et matérielle, la métaphysique de la cause formelle et finale. La physique est intermédiaire entre l'histoire naturelle et la métaphysique.

On peut la diviser en physique concrète et en physique abstraite. Comme concrète, elle a les mêmes objets que l'histoire naturelle, savoir les corps célestes, les météores, le globe terrestre, les grandes collections ou les éléments, les petites collections ou les espèces, enfin les choses mécaniques. Bacon, qui parle ainsi, ne traite complètement d'aucun de ces objets, et dans ce qu'il en dit, le faux le dispute au vrai. Il s'arrête cependant à la vue des corps célestes. La science lui en paraît encore peu avancée. L'astronomie a son fondement dans les phénomènes; mais pour l'astrologie, la superstition n'y a presque rien laissé de raisonnable. L'astronomie ne montre que l'extérieur des cieux; elle décrit des positions et des mouvements*, mais la matière des astres et leur influence réciproque lui échappent. Aussi toutes les hypothèses dont elle s'est servie, comme les épicycles et autres, sont-elles

abandonnées, et c'est l'absurdité de tant de suppositions qui a poussé les hommes à l'idée du mouvement diurne de la terre, ce qui pour nous est très-certainement faux ^ . Cependant

I ClassiAcaUoii d'Aristote, Met., Y, ii, el VIII, iv; Phys., II, III; Sec. Anal, y W, xi.

* Quod nobis constat falsissimnm esse. (DeAug., III, iv; 1. 1,

la matière des mobiles et la cause des mouvements restent inconnues. On se borne à des observations et à des démonstrations mathématiques. Mais les mathématiques font voir Tarrangement général des choses, et rien de plus. EUes décrivent la machine, et Fastronomie n'en saura pas davantage, tant qu'on s'obstinera à la classer parmi les arts mathématiques. Si elle se portait sur la nature même des choses, elle serait la plus noble partie de la physique. Elle retrouverait dans les espaces célestes les propriétés universelles ou catholiques de la matière ' . C'est cette partît physique de l'astronomie qu'il faut créer, cette asiro^ nomie vivante^ ^ qui décrira le ciel, et non pas seulement la figure du ciel. .

Mais bien plus qu'à la physique du ciel ou du globe. Bacon s'attache à ce qu'il appelle la physique ab-

p. 175.) Bacon, qui réfute ici parfaitement Tastrologie, encore en honneur de son temps, n*a jamais pu admettre le principe du yrai système du monde, tout en raisonnant assez bien sur Tastrologie. « C'est une concession non cmcessible^ dit-il, que ce que demande Galilée. » (Nov, Org., II, 46.) Il couTient cependant que l'hypothèse de Copernic a été acceptée, parce qu'elle ne répugne point aux phénomènes; et il ajoute qu'on ne peut la réfuter par les principes astronomiques, mais bien par les principes de la philosophie naturelle. Laplace cite comme un abus étrange de

l'induction les raisonnements par lesquels Bacon s'efforce de prouver l'immobilité de la terre; mais M. Bouillet le soupçonne d'avoir en cela écouté la prudence, qui arrêta Descartes lui-même. (De Aug., IV, i; iVov. Org[^] II, 36, 46; Glob. intel., VI ; t. 1, p. 204; t. H, p. 156, 191, 496[^] 400; t. III, p. 17; Essai pMlos. sur les Prohab.[^] 4«édit., p. 346.)

> Materlae appetitus et passiones maxime cathoHcas, que in utroque giobo valide sunt, et universitatem rerum transverberant. (De Aug.[^] III, iv, 4, p. 175.)

* Quam Astronov[^]iaM vtoom nominabimus. {Id, ib,, p. 176}.

10B ANALYSE DK LA MILOAOPfilÈ D£ BACON.

Strainte, par une âénomination qui n'a qu'une faible analogie avec la phyHquè génitaie des tnodeines. C'est celle qui de la connaissance de certains corps particuliers passe à la Connaissance des Conditions et des qualités primordiales de la matière. Mais cette connaissance, si longtemps Tobjèt principal de la philosophie antique, ne peut être abordée sur nouveaux frais sans un retour sur les systèmes antérieurs à la réforme de Bacon. Ici, en effet, nous trouvons une revue des doctrines enseignées depuis Pythagore jusqu'à William Gilbert -, et comme Bacon est revenu souvent sur ce sujet, comme l'histoire de la philoso* phie est une partie intégrante de toute philosophie, recueillons ici les principaux traits de ce tableau du passé.

La fable d'Orphée lai représente la naissance de là

f)hilosophie. Par ses chants, Orphée veut désarmer es (îieux infernaux, et il adoucit les animaux sauvages. Ainsi la philosophie, dans son premier et plus hoble effort, cherche à prolonger

la vie de tous les êtres; puis, malheureuse et attristée elle adoucit les mœurs des hommes et civilise les nations '. La Grèce a produit les premiers philosophes qui nous soient connus. Mais nous ne savons que leurs noms, leurs écrits ont péri. Si cependant on consulte Aristote qui les récite, Platon, Cicéron, Plutarque qui les citent, les vies de Diogène de Laërce et le poème de Lucrèce, on entrevoit qu'à l'exception de Pythagore, qu'il égara la superstition, ils ont penché avec une cer-

t De Sap. vet., XI, t. VI, p. 414.

CHAP. III. - CLASSIFICATION DES SCIENCES. 190

laine solidité et tourné autour de la nature des choses. Anaxagore, Émpédocle, Leucippe, mais surtout Héraclite, Démocrite, Parménide, mériteraient d'être mieux connus. Comme ils ne tenaient point d'école, ils se portaient à la poursuite de la vérité avec moins d'affectation, avec moins d'ostentation que leurs successeurs. Socrate ne rendit pas service à la science en la détournant de la contemplation de l'univers. La pensée, en s'emprisonnant dans ses propres limites, devint stérile. Chez les Grecs, la vanité et la paroleuse, le désir de briller, le goût de la dispute, la hâte de conclure, la manie des systèmes multiplièrent et accréditèrent l'erreur. On délaisa de plus en plus l'observation pour la spéculation. Platon était un homme d'un sublime génie, il discutait d'une manière piquante ; il abonde en belles maximes morales *, il a même connu la bonne méthode, mais il l'a mal appliquée. Il regardait plus au monde social qu'au monde physique, et voulait de la science de la nature faire une science divine '. Aristote, ce grand homme était certainement aussi un grand philosophe*. Lorsqu'il décrit les animaux, il cherche vraiment avec une sévère impartialité. Dans ses Problèmes, il paraît faire cas de l'expé-

rience* MaU, en sa qualité de Grec> il était trop prompt à décider. Bientôt dédai*

* Dô Aug., î, 36; t. î, p. 68; i^ot>. Or^., 1, 63, 63, 7! ; Ttmp. part, indie. , Il ; Cogit et Vis. , XU1 ; ttedbrg, pMtés. , l. H, p. 26, 27, 34, 344. 367, 36è, 4*o.

« Tantûs ipse vlr, Nov. Org,y I, 96 ; cf. Redarg. philos. ^ l, II, p. 30, 4^8; Magnat ceîte t>hllosophQs, ûe Ang.^ \, U; t. I, p. 85.

gnant rexpérience, ou plutôt la tordant et Tanchalnant à ses caprices, il fit de la philosophie naturelle la vassale de sa logique. Imitant l'ambition de son élève, il médita la conquête des esprits et la monarchie universelle. Heureux ravisseur de Tempire de la science \ il fit comme les princes ottomans, pour assurer son pouvoir il égorgea tous ses frères. Platon subordonnait le monde aux idées et Âristote les idées aux mots. Si Tun était un poète, l'autre était un sophiste. L*un corrompait la science par la théologie, l'autre par la dialectique, comme plus tard Proclus par les mathématiques '• La philosophie ne fut plus qu'une arène livrée à des sectes purement spéculatives, et la dispute engendra le doute. L'acatalepsie domina dans l'Académie. La science énervée et découragée devint incapable de progrès. L'invasion des barbares fut son dernier naufrage. Sur les flots du

* BacoD applique à Aristote» en l*altérant un peu, le vers de Lucain sur Alexandre: Félix prxdo, etc. (X, v. 21-27. Voir DeAug., III, iv; 1. 1, p. 171.)

* Sir William Hamilton ne veut pas qu* Aristote ait corrompu la philosophie naturelle par sa dialectique (logique), mais bien par sa métaphysique. {Disent, of Philos., p. 144.) Platon n*est ici accusé de théologie que parce qu'il divinise les idées , et Proclus

n'a mêlé, que je sache, les mathématiques à la philosophie qu'en composant la triade d'autant de triades qu'elle contient de termes, et ainsi à Tiofini. On peut dire qu'il a fait beaucoup de métaphysique à propos des mathématiques dans son commentaire sur le premier livre d'Euclide; mais on ne voit pas qu'il en soit résulté pour la philosophie aucun préjudice. (De Àug.y I et Ul, iv et vi ; t. 1, p. 66, 71, 171, 187, 201; Nov. Org., I, 54, 63, 67, 96; Cogit. et Vis., XIII; Bed. philos., t. II, p. 20, 26, 30, 58, 368, 360, 425, 441 ; DePrinc. et Orlg., t. III, p. 114, 117 ; Let, à lord Mownljoy, 1. 1. p. 537.)

temps, les débris les plus légers surnagèrent seuls. Ainsi furent sauvés les écrits de Platon et d'Aristote. Les ravages de Genseric et d'Attila vinrent continuer l'œuvre de l'ambition destructive du précepteur d'Alexandre. L'établissement du christianisme entraîna les esprits vers la théologie. La philosophie naturelle fut mise en oubli. Aristote, dont les ouvrages étaient les seuls connus, devint dictateur dans la démocratie des lettres, et sa doctrine bruyante et contentieuse fut incorporée à la religion '. Ce mélange était en soi funeste à la philosophie naturelle. Le zèle religieux la redoute et l'opprime. La superstition est l'apothéose de Terreur. On argumenta donc, on n'observa point. Le raisonnement et l'expérience n'eurent plus rien de commun. Il n'exista plus que deux classes d'hommes, les scolastiques et les mécaniques. Là une dialectique stérile, ici un empirisme grossier. Des hommes, tels que Roger Bacon et quelques chimistes peu soucieux des théories, furent conduits à quelques inventions par une subtilité naturelle. Mais le hasard fit plus en ce genre que le savoir. La poudre i canon, l'imprimerie, la découverte du Nouveau-Monde ne doivent rien à la philosophie. Cependant, vers l'époque de la réformation, ces nouveautés excitèrent des empiriques à

chercher de nouvelles voies. Les lettres cultivées avec plus de raffinement dégoutèrent de la scolastique. Quoique les affaires de la religion consu-

1 t On a tellement assujetti la théologie à Aristote, qu'il est impossible d'expliquer une autre philosophie qu'il ne semble d'abord qu'elle soit contraire à la foi. • (Descartes, Lettre au P. Mersenne, Œuv. compl., t. VI, p. 73.)

ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

massent les esprits, on essaya de forger de nouveaux systèmes de la nature. Ramus s'était révolté contre Aristote-, mais ce n'était qu'un abrégiateur qui rapetissait tout, un producteur disert de bagatelles. Fracastor, sans fonder de secte, fit preuve d'une honorable liberté. Paracelse fut plus hardi ; mais c'était un imposteur, et il a enfanté des monstres. Patrizzi a voulu restaurer, comme Campanella, la doctrine de Platon, Gilbert celle de Philolaos, Telesio, mieux inspiré, celle de Parménide. Imbu des leçons de l'école d' Aristote, il l'a combattue avec ses propres armes.

Tel est le curieux tableau des révolutions de doctrines que Bacon trace dans cent passages de ses écrits ', et c'est sur cette critique des systèmes et de leurs résultats qu'il édifie le sien.

La physique abstraite a deux objets, la structure ou plutôt le schématisme de la matière, puis ses appétits et ses mouvements-, c'est-à-dire d'une part le dense, le rare, le grave, le chaud et autres choses semblables ^ de l'autre, tous ces mouvements simples ou composés dont la physique reçue s'est plus occupée que de la substance même des objets, de la nature. De cette phy-

sique. Bacon exclut tant le sensible et l'insensible, le rationnel et son contraire, que le mou-

^ Revolutiones doctrinarum. (Cogii, et Vis,, XVII. Voyez id, ^ VI et XIV; De Aug.,pr«f., 7-43; I et III, iv ; Nov. Org., I, 63, 67, 71, 75, 77, 79, S8, 94; fnsaur. Mag., part. HI, Auct. mon.; Temp. part, masc, n; Redarg, phll, T. ï, p. 12, 63, i88; t. Il, p. 25, 31, 34, 37, 39, 40, 5?, 60, 67, 238, 343, 547, 359, 361, 374, 382, 427, 429, 430, 435, 443, 445.)

CHAP. ItL ^ GLAS8IFH:ATIöN DB6 SCIENCES. ÎÖS

vement Totontaire ou intellectuel, réservant tout cela à la science de Thomme. Mais Thomme excepté, la physique doit considérer d'une manière générale tous les modes de la nature, du moins dans leur cause matérielle et efficiente, c'est-à-dire dans les substances réelles ob ils sont engagés. Si elle généralisait encore davantage, elle deviendrait la métaphysique. La métaphysique de Bacon est en effiTel la physique dans ce qu'elle a de plus profond et de plus élevé. L'ancienne physique, selon lui, ne supposait dans la nature que l'existence, le mouvement et une loi de liécessité^ elle ne laissait à la métaphysique que l'Ame et l'idée. La métaphysique baconienne considère spécialement les causes formelles et les causes finales.

On a décrié la recherche des premières. On a nié la possibilité de découvrir les formes des choses '. Ce sont des explorateurs sans courage ceux qui, dès qu*en parcourant la terre ils ne voyaient plus que le ciel et la mer, se sont écriés qu'il n'y avait plus de continent au delà. Mais cet homme d'un sublime génie, Platon, qui voyait au loin devant lui comme du haut d'un rocher, a dit que les formes sont le véritable objet de la science*, heureux

s'il n'eût perdu le fruit de cette pensée éminemment vraie, en sépa-

^DeAug. III., iv, p. 488. — cFormaeinventiohabetur prodesperaia. » {Nov. Or^, ^ II, 5; cf. W., I, 73.) Dans ta doelrine scolastique, la Ibrttie étatit un principe qui donnait à Têtre Texistence avec la détermination, en faisant passer la matière de I9 puissance à Vacte, ne poavait être connue en elle-même, parce quelle était supra-s6Usible ; telle n*est p&s la forme selon Bacon.

rant les formes de toute matière, de toute détermination , pour les contempler absolument et changer ainsi la philosophie de la nature en spéculation théologique ^ Mais si l'on se propose sérieusement de connaître la nature pour agir sur elle et pour s'en servir, ce ne sera plus une recherche vaine que celle de ses formes, du moins celle de ses formes simples. Car les formes des substances ou créatures déterminées sont tellement compliquées qu'il vaut mieux peut-être en abandonner ou en ajourner Fétude. En d'autres termes, la constitution des espèces pourrait bien être impénétrable. Il n'en est pas de même de celle de la matière générale, et après que la physique s'est rendu compte de la structure et du mouvement, qui comprennent ce que Bacon appelle les formes de la première classe, la métaphysique pçut aborder Finvestigation des formes proprement dites, c'est-à-dire non plus la cause efficiente ou matérielle de la densité ou de la couleur d'une certaine nature de corps, mais la cause formelle de la densité de tout ce qui est dense, de la blancheur de tout ce qui est blanc, etc. Et si jusqu'à présent on a échoué dans ce genre de recherche, c'est qu'on a débuté par rechercher de prime-abord les formes du lion, du chêne, ou de l'or, voire même de l'air ou de l'eau, au lieu de poursuivre celles du dense et du rare, du

* Apparemment parce que les idées sont divines. Bacon cependant, sans remarquer que les idées et les formes ont le même nom, ii^o; , admet la proposition : *Formas esse verum sidentim obj€ctum*, {De Aug., III, iv, t. 1, p. 188.) Cette pensée est partout dans Platon, notamment dans la République 1. VI et VU, quoique je ne Ty retrouve pas en termes exprès.

GHAP. m.— CLASSIFICATION DES SCIENCES. SOS

chaud et du froid, du grave et du léger, etc., ou plutôt c'est qu'on s'est accoutumé à perdre de vue la réalité et l'expérience, à ne soumettre à l'analyse que de pures conceptions, à réfléchir et à raisonner sur des créations de l'esprit. Par une direction nouvelle. Bacon pense abrégér le chemin des découvertes. La beauté de cette métaphysique, c'est qu'elle émancipe la puissance de l'homme , c'est qu'elle lui soumet en quelque sorte toute matière, en le rendant, par la connaissance de la cause, maître de produire les effets. Ainsi se vérifiera le mot de Salomon : Bien n'arrêtera tes paiK Quant à la science en elle-même, par la possession des formes simples et des propositions de plus en plus générales que lui fournira l'induction, elle s'approchera de plus en plus de cette unité qui est au sommet de la philosophie naturelle. On peut en effet considérer les sciences comme des pyramides ayant pour base l'histoire et l'expérience. La base de la philosophie naturelle est dans l'histoire naturelle -, la première assise est la physique *, la métaphysique est au sommet. Mais on n'ose dire que l'esprit humain touche jamais le point vertical qui termine la pyramide. Les trois degrés rappellent la maxime excellente, quoique purement spéculative, de Parménide et de Platon : « Tout monte comme par échelons vers Funité*. »

* Non arcUbuntur gressus toi. (Prov., IV, 13.)

* De Aug., loc. cit., p. iOI. Per quamdam scalam tempère le principe plus absolu de Parménide : tout est un, et ne se trouve ni dans Parménide, ni dans Platon, qui cependant n'adopte pas le principe. (Plat., Parm.; Arist., Phifs., I, m; Métaph., II, IT, 26.)

206 ANALYSE h^ LA PHILOSOPHIE HE RAGON.

Nous venons d analyser des pages qui sont au nombre des plus remarquables que Bacon ait écrites. Sa pensée n'acquerra toute sa clarté qu'après qu'elle aura reçu de nouveaux développements dans le *Novum Organum*, Pès à présent, une chose ne peut échapper au lecteur^ c'est qu'on reconnaîtrait ici malaisément les procédés et le langage ordinaire de la philosophie expérimentale. Bacon en cherche le modèle dans Platon lui-même, et il semble, en écrivant certaines lignes, s'être souvenu duPMJebe^. Cependant il adresse à)a dialectique platonicienne les critiques d'Aristote, et n'hésite pas en même temps à s'appuyer de l'autorité de la moins expérimentale des sectes, de la secte éléatique. Ce n'est pas la seule fois que nous le verrons invoquer Parménide, lui qui semble, de toute l'ancienne physique, préférer celle de Démocrite. C'est vraiment associer les contraires. Mais l'antiquité philosophique a mis bien du temps a se faire comprendre, et malgré des obscurités et des disparates, on ne peut méconnaître ici une certaine profondeur de vue que l'école de Bacon n'a pas toujours égalée ni entendue

Les causes finales sont le second olqet de la métaphysique. Après lès formes, les fins de la nature. La recherche des causes finales est mal placée dans la physique et y devient la plus grande calamité de la

^ C*est une observation du nouvel éditeur de Bacon, M. Ellis, t. I, p. 565. Le son qui constitue une lettre, laquelle peut entrer dans une multitude de mots , est donc p^r Platon et -par Bacon comme exemple de l'application de leur inéUnnle de recherche. [Phitehe^ VIII; De Aug.y II!» iv, t, I, p. i89,)

GHAP. llh— CLASSIFICATION DBS SCIENCES. 207

philosophie. Car elle remplace, elle exclut la recher^ cbe des causes physiques. Platon, Aristote lui^même^ ont sans cesse donné sur cet écueil, et Aristote est plus bl&mable que Platon^ car il plaçait la source des causes finales, non en Dieu, mais dans la nature même. Ce qui était pour lui de la logique était du moiis pour Platon de la théologie \ Aussi ceux qui tels que Démocrite ont proscrit de la constitution des choses soit un Dieu, soit un esprit, attribuant 1^ structure de T univers aux jeux infiqis de la nature qu'ils appelaient d'un seul mot le destin ou le hasard, ceux qui aux choses particulières ont assigné pour cause une nécessité de la matière ont plus solidement philosophé sur la nature qu' Aristote et Platon, et cela uniquement pour avoir foqlé aux pieds les causes d-r nales. La recherche des causes linales ne produit rien ; c'est une vierge consacrée à Dieu, elle demeure stérile.

En bannissant de la physique les causes finales, on n'cbranlo point la foi dans la Providence. Ainsi que dans les affaires politiques la prudence éclate davantage, lorsqu'elle fait tourner au succès de ses vues les actes de ceux qu'elle n'a ni dirigés ni avertis, ainsi la sagesse divine brille d'une manière plus admirable, quand la nature faisant une chose, la Providence en bit résulter une autre. Les choses naturelles n'ont pas

1 C'est un principe péripatéticien, que la nature ne fait rien en vain, x oûoi; zoul y,%TY,^ pYjOèv. (Dfl i^wlm. , 111 , ix, 6; xii, 3 et passim.) Mais Aristote e^t tout près <je faire de la nature une intelligence (id., U, iv, 5), et dans le D\$Cœlo, il la met sur la même ligne que Dieu. (I, iv.)

besoin de porter la marque de la Providence. Anstote, après avoir montré la nature grosse de causes finales, n'a plus nommé qu'elle et s'est passé de Dieu, en proclamant que la nature ne fait rien en vain *, tandis que Démocrite et Épicure, en voulant tout expliquer par la rencontre fortuite des atomes, se sont exposés à la risée universelle et n'ont fait que manifester la nécessité d'un recours suprême à un Dieu et à sa Providence.

Ainsi les causes finales, mal venues dans la physique, ne sont à leur place que dans la métaphysique'.

De spéculative la science devient opérative; c'est-à-dire qu'elle se transforme en art mécanique. Elle se sert dans un intérêt pratique des propriétés qu'elle

^ De Aug. y ni, IV et v; 1. 1, p. 185-195; cf. Kw. Org., 1, 48, 65; II, 3 ; t. II, p. 18, 27, 83. — Ces passages ont été reprochés à Bacon, comme contraires à l'idée d'une providence. Cependant il ne se prononce pas contre les causes finales quod...» verx non sint; seulement il n'en admet la recherche que dans la métaphysique. Encore sa métaphysique est-elle une partie de la physique, et nous l'avons vu ailleurs appuyer la foi en Dieu sur l'enchaînement des causes. Descartes, au reste, parle comme lui : ff Nous rejetterons entièrement de notre philosophie la recherche des causes finales; car nous ne devons pas tant présumer de nous-mêmes que de croire que Dieu nous ait voulu faire part de ses

conseils, i Princip., V part., A. 28. cTout ce genre de causes, qu'on a coutume de tirer de la fin, n'est d'aucun usage dans les choses physiques et naturelles. > {Médit., IV. 5.) ff Quoiqu'en matière de morale... ce soit quelquefois une chose pieuse de considérer quelle fin nous pouvons conjecturer que Dieu s'est proposée au gouvernement de l'univers, certainement en physique, où toutes choses doivent être appuyées de solides raisons, ce serait inepte. » (Rép, aux obj, de Gassendi, Voyez 1. 1, p. 397; t. II, p. 280, et t. III, p. 81.) Cette doctrine, blâmée

a constatées dans un intérêt spéculatifs La magie naturelle n'est elle-même qu'une application extrême de ce procédé de l'esprit scientifique. Tandis que dans la philosophie reçue, les mathématiques sont mises au rang de la physique et de la métaphysique, leur place est celle d'une science auxiliaire de la philosophie ^ . Elles ne sont pas une science substantielle et principale. Sans doute la quantité qui en est le sujet, étant comme la dose de la nature*, doit être mise au rang des formes essentielles. C'est la plus séparée de la matière, la plus susceptible d'un état d'abstraction, ce qui attire toujours l'esprit humain. Il aime à se mouvoir dans le champ libre des généralités *, et l'orgueil des mathématiciens a voulu décer-

par Cudworth, a été combattue par Boyle, qui ne s'en prend qu'aux cartésiens. {Dissert, about the fin. caus.y Works, t. V, p. 392.) Ne pouvant paraitre pencher vers l'avis de Boyle, en disant: c Deus sine dominio, providentia et causis finalibus nihil aliud est quam fatum et natura. » {Princip., III, Scol, gen,) Leibnitz est allé beaucoup plus loin que Newton. (Voyez plus bas, I. III, ch. I.)

' Un des nombreux passages où l'utilité des hommes est donnée comme la fin dernière des sciences et qui font de la doctrine

de Bacon une philosophie de fruits comme dit Macaulay, fructifera, et non plus seulement lucifera. (Cf. Nov, Org., I, 73, 120, i Si ; t. II. p. 36, 72, 73.) Quant à la magie, Bacon la regardait comme une science des formes cachées des choses, et un art d'en tirer des manifestations merveilleuses : science et art où les Perses avaient cherché les secrets de la nature et ceux de la politique. {De Aug., III, v ; t. I, p. 196, cf. A Préparât, to the union of Engl. and Seoil, Works, t. IV, p. 287.)

* In philosophia recepta. — Scientia auxiliaris. (De Aug., III • VI, 1. 1, p. 199, 200.)

* Dosis nature.

^ Generalium campis liberis*

giQ AM4LY«|i W U raiMWÔMIIB DE BAOOV..

ner à leur sciem^ le pm»ier mog, Mtti§ pour qui s'attacha à Tutilité et àU vsilaur eSéotive^ leg mathématiques ne sont que les troupes auxiliaires de la physique et de la uiétaphysiquei de la mécanique et de h (uagie. Ck^nmie la logique, elles doivent être les servîtes de h^ physique, et flères de leur eer» titude, elles opt préteudu a la domination»

E;Ues sont pur«P ou mixtes. Les mathématiquei pures ne s'ocoupwt qi)e de la quantité, parfoitement séparée par ahstriu-Aion de la matière et des axiomes physiques ^ Elles se e^oupo-neat de Tarithmétique et de la géométriei qui n'ont presque rien gagûé depuis Èuelide et Pro^usé l^es mathématiques mixtes appli* quent les propositions A des grandeurs physiques. Certaines sciences comme celle des machines, la perspective, la cosmographie» ne peuvent s*en p«sser« On peut leur prédire dans l'avenir

une grande extension, si les hommes ne perdent pas leur temps. A mesure que la physique fera de nouveaux progrès et découvrira de nouvelles lois, on aura de plus en plus besoin des mathématiques, et le domaine des mathématiques militaires s'élargira.

Il n'est en soi ni la science ni la technique qui traitent de l'usage de la machine à vapeur, mais la science qui considère la machine comme un objet de la physique, et la technique qui considère la machine comme un objet de la mécanique. C'est ce que l'anglais (a, a, p. 901, «t Worin (t Ij P* 08.) Cela que s'il y a donc pas d'écoulement de la matière, les mathématiques soient d'écoulement de la machine à vapeur, et la machine à vapeur soit d'écoulement de la machine à vapeur. (ondées sur l'écoulement) L'écoulement, comme peut-être les principes de Bacon Vattraient à l'écoulement de la machine à vapeur, et le soutenir, à remarquer, qu'il fait toujours allusion à Proclus, dans les mathématiques, un rôle supérieur à celui que lui attribuent les historiens de la science. (Montucla, part. 1, 1. V, 1. 1, p. 354.)

« De Aug., m, VI, p. 199-201.

CHAR III.-CLASSIFICATION DES MÉTHODES. II

Après Dieu et la nature, l'homme est l'objet de la philosophie. C'est ici cette science que nous recommandée par l'oracle antique. Elle est pour l'homme la fin de toutes les sciences, elle n'en est qu'une partie pour la nature. Car c'est une règle générale que les distinctions entre les sciences ne servent qu'à les caractériser, à les classer, non à les séparer absolument les unes des autres. Il faut éviter entre elles toute solution de continuité. Ainsi la science de l'homme est double, car elle le considère soit isolément, soit en société. Dans le premier cas, elle est la philosophie de l'humanité, dans le second, la philosophie civile. La première doit être enfin émancipée, émancipée, et amenée à l'état

d'une science déterminée, qui considère l'homme en général. L'humanité réside dans une personne mi[^]cte dont il faut étudier l'état et la nature. Quelles sont les misères de l'homme? Quelles sont ses prérogatives oo jusqu'où peut⁴¹ s'élever? Pures questions de fait auxquelles l'observation répond. Puis vient la <{ue>tion de l'alliance, doctrina de /Mê[^]tê ou Itt science des rapports du physique et du moral[^] comme parlent les modernes. Bacon la poursuit dans l'étude de la physionomie, dans l'interjuration des songes» daffi

1 M. Boaillet rapproche, avec raison, cette pensée de ces mots de Descartes : c Distinguant tet solelicèt entre élléd par les objets dont eUet t'occupenl, les hommes cfotont ifu'fi faut les étudier à part et indépendamment Vatie de rantre. Or c'est Hi une grande erreur; les sciences tontes ensemble ne sont HêR antre chose que rintelHgence Iramalne qnĩ reste une et toci[^] jours la même, quelle que soit la variété des objets auxquels elle s applique. • (aé[^]. pomr to dmei. et te\$ p., t. XI» p. XH.)

Si 3 ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

rexamen de Tinfluence des passions et des maladies.

Parmi les sciences qui concernent le corps humain et dont la première est la médecine, il signale Fart de recueillir les cas nosologiques, Tanatomie pratiquée sur les hommes morts dans des conditions et par des maladies diflérentes, ou sur les animaux vivants[^] c'est dire qu'il a eu l'idée de l'anatomie comparée et de l'anatomie pathologique * longtemps avant Duverney et Morgagni.

L'âme humaine est le trésor des sciences. On distingue en elle l'âme rationnelle qui est divine et l'irrationnelle qui vient de la

même source que les éléments. La seconde, tirée du limon de la terre, n'est que l'organe de la première qui est le souffle de Dieu. Appeler l'âme acte dernier, forme du corps, c'est tomber dans les billevesées logiques[^]. Ceux même qui suivent la philosophie des sens[^], ne peuvent méconnaître les dons qui constituent l'excellence de l'âme humaine. Elle diffère de celle des bêtes, non pas en degré seulement, mais en essence, ou comme dit l'école, spécifiquement. Aussi quoiqu'il fût possible à la philosophie d'éclaircir par des recherches plus exactes et plus profondes qu'elle ne l'a fait encore ce qui regarde la substance de l'âme, son origine, sa séparation d'avec le corps, son immortalité, cependant

* De Aug., IV, i et u, p. 204-232.

' *Nugae logicae*. (fd, ib., m, p. 234.) Ces nugae sont pas moins que la définition de l'âme donnée par Aristote : <j[^]x[^]i<mv &vTsXExtioc "h it[^]cûTYi aÂ>p.aTO(, etc. Actus uUltimis est apparemment ici pour actus frimius; au fond le sens est le même. (*De Anima*[^] H , i , S.)

' *Secundum sensum philosophantes*. (Id* ib., p. 233.)

GHAP. III.— GLASSIFICATION DES SGIENGËS. Si5

L'âme intelligente est si manifestement venue de Dieu, qu'il vaut mieux résoudre ces questions par l'inspiration divine, c'est-à-dire les renvoyer à la religion. Ceci ne s'applique pas à l'âme sensible; commune à l'homme et aux animaux, c'est une substance corporelle raréfiée par la chaleur et rendue invisible. *Tele-sio* en a bien parlé. Mais la science demande de nouvelles recherches.

Les facultés de l'âme rationnelle les plus connues sont l'entendement, la raison, l'imagination, la mémoire, l'appétit, la volonté. On peut consulter la logique et l'éthique qui traitent de l'usage des facultés. Mais une doctrine complète doit remonter à leur origine, et décider si elles sont innées. Rien de remarquable n'a été dit à cet égard. Il faudra même rechercher s'il y a une divination, c'est-à-dire une faculté naturelle ou artificielle de prévoir l'avenir, et une fascination, c'est-à-dire une puissance, un influx de l'imagination d'un homme sur le corps d'un autre homme'.

Quant aux facultés de l'âme sensible, elles ont été incomplètement étudiées. La première est le mouvement volontaire; la seconde est la sensibilité, dans laquelle Bacon veut que l'on distingue la perception et la sensation. Il signale cette distinction comme fondamentale et comme un objet d'étude parmi les

< A la manière dont Bacon s'exprime sur cette question problématique (id. ib., p. 236), on dirait qu'il veut parler du magnétisme animal. Il se sert même de ces mots *virtutum magnetica-rum delatumes*. Il est vrai qu'il a en vue les idées de Pascal.

314 ANALYSE DE L'ÂME RATIONNELLE.

de la philosophie* Ses successeurs ont entendu sa voix, et ce vœu est, comme on sait, accompli.

La science et l'art de la vie sont comme deux sœurs jumelles. La pureté de la lumière intérieure et la liberté de la conscience ont commencé ensemble et sont tombées ensemble; ((et il n'est point donné dans l'universalité des choses d'aussi intime sympathie que celle du vrai et du bon^ » La logique et la morale ont cependant chacune leur province. L'une a pour terme les jugements, l'autre, les actions. Mais l'imagina-

tion ou fantaisie est commune à toutes deux. Messagère» agent ou médiatrice, elle va de l'un à l'autre. Le sens en effort transmet à la fantaisie ces images diverses que Bacon appelle idoles[^]. La raison les soumet à son jugement, puis les rend triées et contrôlées à la fantaisie, avant que la décision passe à l'exécution. Car tout mouvement volontaire est précédé d'une excitation de la fantaisie. Mais la fantaisie ne se borne pas à ce ministère subordonné, elle a une autorité propre. L'ima-

« Jd. i^{*}., p. 245.

* Sensus idola omnigena phantasi» tradit. (fd.[^] p. 244.) Bacon, comme Ta incréé M. Hallam (LiU. europ.[^] t. Fil, ch. Hl, aO), paraît traduire pat idéal[^] les ima[^] on fantôme que, suivant Aristote, les sens transmettent à l'âme. Aristote se sert pourtant du mot (φύσις et non σίκαξ. Ce dernier mot est employé, avec une signification analogue, dans une des lettres attribuées à Platon (Vil, Ut). Mais en général, dans Platon, il désigne plutôt des simulacres trompeurs, et se rapproche davantage du sens que Bacon lui donne dans sa théorie des idées) « sionade l'esprit. (Voir les leçons de Bacon à VanU Cf. 4[^]. » Vil, t. IX, 587; X, 601 ; Sophist., 341, 264, 266.)

GHAF. III « ^GLAMtfrfGARfOM DtM ^IfeflGÈè. f t »

ginstiiHi domina c|tielquefois la rdisoti. Qttel rdle né jaue[^]-dto pM à «ti8 la féligidtt, réloquêt[^], la poéflie?

La logique n'est pas gâtée de tout. CoMnke le[^] Hébreu préféraient le» oignons d'Egypte à la manne éternelle[^] certains écrivains aiment mieux[^] l'histoire[^] de la psychologie[^] tout ce qui sollicite les passions humaines, que les sciences purement ration-

nelles qui sont les deCi dei autre» sciences et le# aHs des arts, comme Tànie ert la forme des formes ^

Cet arta ont pour but la redierche oti Tîntentioti, l'examen ou le jugement, la conservation ou le sourenir, Vexpresaton ou la tradition des sciences. De là, à proprement parler, quatre lo^que^. Dans les dem premières, Fart d'iotenter et Vart déjuger, fiacon distingue entre ift?e«ter des seîences et inventer dea friso-miefflefita^ Mt^e juger par indU(%ion et juger par aylogisane. L'art de rinvention dans tes sciencea et du jugement inductif est Yàrl par lequel l'esprit a'élève des expériences à leais lois générales, ab éstperimeniis àd astimiàia, Cesrt une méthode qu'fl placera sous le nom de JVômfm Orfànum en regard de VOrjftmum d'Aristote^ | e*esl cette logique qui passe pour at^ supplanté la logique de l'antiquité et du moyen âge. Moins que le hasard en effet, là réflexion

1 Aristote, De M. Mf vm, S.

* Veûf^Ni Mr?«#r an<ee cfael éef^ &t beme M ôif âe Êêrîenx JmtffÊt éé nrivffv effck}«e laeét t fl tvHât de fl^ eetié fânt^i^t « J'boDore là iê^feês» qtA firopese aa nétfveV àfgtûê atfCtfM (ftfé céHe q«» riMfésènif tM6 tMarfeUà Jaaibe. » {È:atamiité6 làpti-

a présidé aux premières découvertes. La dialectique a pu apprendre à en raisonner, non à les faire. L'induction qu'elle nous propose comme moyen de trouver et de prouver les principes des sciences, est insuffisante et vicieuse. Elle travestit la nature au lieu de la dévoiler. D'une simple énumération de cas particuliers, elle ne saurait tirer qu'une conjecture probable ^ Quelle certitude nous fournit-elle de n'avoir pas omis quelque fait caché dans l'ombre, qui répugne à ses conclusions ? Que serait-il arrivé, si

Samuel, content de voir dans sa maison les fils que lui amenait Isal, ne se fût point enquis de David qui était aux champs' ? Mais les logiciens pressés de produire leurs théories, ont montré un superbe dédain pour les faits particuliers. Ils les ont envoyés en avant comme des lieutenants pour leur frayer le chemin. Jamais ils ne les ont réunis autour d'eux pour prendre conseil et délibérer en règle. Supposez les principes dûment établis par l'induction et l'expérience, le syllogisme serait encore peu propre à en tirer sûrement les axiomes inférieurs ou propositions moyennes applicables aux choses naturelles. La réduction aux principes se fait, comme on sait, dans le syllogisme à l'aide des propositions moyennes'. Ce procédé peut

' Sans insuffisance de la simple énumération comme base de réduction, cf. *Distr. op.* M; *De Aug.*, V, ii; t. I, p. 22 et 249; *Nov. Org.*, I, 69 et 105; t. II, p. 32 et 62.

< c Samuel dit à Isal : a Sont-ce là tous vos enfants ? > Isal lui répondit : c Il en reste encore un petit qui garde ses brebis. > — « Vous l'avez-le chercher, dit Samuel. » *Rois* I, xvi, il.

* La réduction est en logique l'opération par laquelle tous les syllogismes d'une autre figure que la première sont ramenés

être valable dans les sciences populaires comme la morale ou la politique, ou même dans la théologie ; mais en physique, où tout est engagé dans la matière, le syllogisme ne triomphe pas de la nature comme d'un adversaire dans la dispute, et la vérité échappe des mains'. Jamais la régularité de la déduction ne corrigera l'erreur de fait qui se sera glissée dans les prémisses. C'est ce qui a conduit tant de philosophes au scepticisme, à cette acatalepsie si chère aux académiciens, ces calomniateurs des percep-

tions des sens. Les erreurs de la sensation doivent la plupart du temps être imputées aux torts de l'esprit, à l'obstination, à la légèreté, à la présomption, qui ne veulent pas observer méthodiquement. Il faut une méthode en effet comme il faut un instrument pour tracer une ligne droite ou décrire un cercle. Il faut un art qui rende l'esprit égal aux choses, ut mens per artem fiât rébus par ^,

Cet art a été jusqu'à présent la logique. Mais il y a plusieurs logiques. La première, celle de l'invention des sciences, manque. Il faut donc, dans l'inventaire, à l'article : argent comptant, écrire : néant. La se-

à celle-ci, et selon Port-Royal, les syllogismes complexes aux syllogismes simples. Dans tous les cas, le retour de la conclusion au principe ne peut se faire qu'en repassant par le moyen.

1 « La vérité échappe souvent à ces liens (des formules de raisonnement)... Cet art syllogistique ne sert en rien à la découverte de la vérité... La dialectique vulgaire (lo^{ica} vulgaris de Bacon) est complètement inutile à celui qui veut découvrir la vérité. » (Descartes, Règ. pour la dir. de l'esprit, Œuvres, t. XI, p. 255; cf. De Aug., Dislr, op., II, p. 2i, 23.)

* DtÀug.,y,u, 1. 1, p. 252.

Si 8 AHAtYSK m LA PHIUMOraiE M BACOM.

conde logique, la dialoctique des écoles, ne fonge même |N|3 aux découvertes. Elle ne sert qu'i rin?eii* tioa des argumente, Baixm n'en dit rien de bien nouveau, C'est pour la premitfe qu'il réaenre tous sessoïna.

La troisième logique ou l'art de retenir n'est guère qu'une mnémonique, où l'on trouve cette pensée remarquable : la mémoire, o'èat l'isfini; il n'est donc impossible de rappeler volontairement, méthodiquement, un souvenir» s'il n'existait avant le souvenir distinct, une perception quelconque de ce qu'on veut rappeler, notion qui est comme une ténacité dans l'infini, et qui limite le champ de la recherche.

La quatrième logique ou l'art de la lexique traditionnelle, n'est au fond qu'une rhétorique, et enseigne surtout les méthodes d'exposition et de discussion. Toutes ces parties de la logique dans Bacon offrent plutôt un classement et des vues de détail qu'un enseignement systématique.

La morale ou l'éthique est en partie spéculative, en partie pratique. Elle modifie l'usage ou elle en fait la culture de l'âme. Quant au premier point, le christianisme a supprimé tout débat; le souverain bien, c'est Dieu. Pour le chrétien la vraie félicité n'est qu'en espérance; mais le bien est sur la terre, a été l'objet d'utiles recherches. Il est décrit, pour ainsi dire dans le tableau que les philosophes ont fait de toutes les vertus. Les païens ont excellé en ce genre-, la théologie chrétienne les a

i De Aug., V et VI, 1. 1, p. Uê-Uè,

CHAF. I. — CXXVIII. — DU SÉCHUC. 319

surpassés par une casuistique perfectionnée. Cependant le droit n'est point descendu assez avant dans la réalité - on n'a pas examiné d'assez près tout ce qui se passe dans le cœur humain.

Le bien qu'il aime ou qu'il doit aimer est à la fois particulier et général. Le bien particulier est inférieur au bien général, et s'il en est séparé, c'est un bien égoïste pour ainsi dire, bonum à se même qui, fût-il pur et véritable, ne doit pas être l'unique objet de l'homme. Aussi la vie contemplative qui n'aurait pas d'autre objet, serait vaine, quoi qu'en dise Aristote, in « supérieure à la vie active \ Dieu et les anges peuvent seuls n'être que spectateurs. Le bien général, bonum communum n'intéresse pas seulement l'individu, mais aussi la société. Le bien est comme le centre de tous les devoirs, et ici se posent une foule de questions morales dont la plus importante est celle de la comparaison des devoirs entre eux. Dans quel cas faut-il qu'un devoir le cède à un autre devoir ? Là est le grand problème pour la conscience.

Quant à la science de la culture de l'âme quant à la géorgique morale elle devrait étudier les caractères et les sentiments, montrer comment on les corrige, établir et discuter les maximes fondamentales, expliquer enfin la nature et le pouvoir de l'habitude, et cela dans l'intérêt de la vertu. Sur tous ces points, Bacon prodigue les vues justes, les fines remarques. Il parle cependant plus en observateur qu'en législateur.

* Arist., Mor., Nicom., I, ii, 2, 10 et 15; X, viii, 4, 7, 8; Mor., Sud., \, IV, 5; Met., I, i et ii, ff ; voir aussi, sur le bien, les trois mondes d'Aristote, passim.

SIÈCLE ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

teur des mœurs, et s'il ne s'appuyait sur la religion à laquelle il renvoie sans cesse, on aurait peine à saisir quel est le principe de sa morale. Ce qu'il appelle le bien semble n'être souvent que le bien de l'humanité, quelque chose comme le bien public*.

Il devrait se trouver plus à Taise, lorsqu'il applique la morale, non plus à l'homme seul, mais à l'homme en société. La science civile, ainsi qu'il la nomme, est relative au commerce des hommes, à la conduite des affaires, enfin au gouvernement. Ici l'éthique ne demande plus que le cœur soit bon, comme elle le demandait à l'individu*, elle se contente d'une bonté tout extérieure qui suffit à la société. Elle ne cherche et ne veut que cette sagesse qui se nomme prudence. Bacon semble entendre ainsi la sagesse de Salomon-, et en effet le sage des rois dans ses livres semble avoir plus souvent en vue l'esprit de conduite que l'enthousiasme de la vertu. Bacon en extrait trente-quatre maximes qu'il commente avec toute la sagacité que peut donner l'expérience du monde et des affaires *, et venant enfin à Yambiius vitoe ou à l'art d'être l'artisan de sa propre fortune, il donne les meilleurs préceptes de prudence humaine. Ce qu'il dit ne formerait peut-être pas de grands caractères, mais rien n'y tendrait à pervertir ces vertus moyennes dont le monde se contente. La censure de Machiavel, dont il loue ailleurs le talent d'observation, ne vient donc pas là comme un pla-

» De Aug., VU, 1. 1, p. 349-383.

« /d., Vm, 11, 1. 1, p. 388.

cage hypocrite*; et quoiqu'on puisse se plaindre de ne pas reconnaître dans Féthique de Bacon les signes augustes de la philosophie véritable, il faut avouer qu'il parle généralement le langage de Thonnèteté. L'amour de l'humanité le guide et l'inspire.

La morale civile, on le voit, est déjà presque une politique -, mais il se réserve sur la politique proprement dite. En matière de gouvernement, il enseignera, dit-il, un art qu'il a oublié d'insérer

dans son tableau synoptique des sciences humaines, l'art de se taire. Et comment oserait-il parler devant un aussi grand roi que celui auquel il adresse son ouvrage ? Sans doute il aurait pu traiter du gouvernement en connaissance de cause, il a traversé de hautes magistratures. Il ne sait par quel destin, né pour les lettres, il a été entraîné, contre son génie, à diriger les affaires publiques. C'est du moins un honneur pour les lettres mêmes. Il n'a d'ailleurs négligé l'étude ni de l'histoire, ni des lois. Cependant si pour ne rien omettre il écrit un jour sur la politique, l'ouvrage ne sera qu'un enfant avorté ou posthume ^.

On voit qu'il pratique la prudence, après l'avoir prescrite. Ce n'est pas qu'on ne pût çà et là glaner dans ses écrits des pensées d'homme d'État, de ces

' Id, ib., p. 455. — C'est à tort qu'on a reproché à Bacon d'avoir fait l'apologie de Machiavel ; il le censure comme moraliste et ne le loue que comme observateur. (Voyez De Aug., VII, n et m; VUI, n; Parab. xvi et xxi; 1. 1, p. 367, 378, 402, 404, 411 et 429.)

* Proies aut aborlly aut posthuma, (id, ib., m, p. 439.)

»»% AHAtYSB M LA raUiOMMIE DE BACON.

pensées qui dénotent un auteur préparé par les fonctions du gouvernement à la lecture de l'histoire. Mais de la politique comme science, il n'en a pas traité^ il n'en a pas même indiqué les principes* Sa^ chons-lui gré cependant d'en avoir fait une partie de la morale.

Il est moins réservé sur la législation. Ses Aphorismes sur la justice universelle et sur les lois du contrat forment la pre-

mière partie d'un traité qui devait en avoir cinq« et qui étécuté dans son ensinble avec le même soin et le même succès» pouvait èti^ un ou* vrage du premier ordre '. La loi doit remplir cinq conditions : être certaine dans son intimation, juste dansi ses prescriptions, facile dans l'exécution, con^forme à la nature du gouvernement, prc^e à Sure naître la vertu che2 les sujets. De ces cinq rè^es ou de ces lois des lois, la première seule a été déve-lop* pée par Bacon, et ce fragment est à lui seul un tnût de la rédaction des loid. Il est digne de sa grande ré* putatioUi

Ainsi se termine le tableau eneydopédique de Bacon ou la mappemonde du globe intellectuel. Itens cette carte immense et réduite^, toutes les régions ne sont pas également explorées ni décrites ; bien des contrées inconnues ne sont qu'indiquées.

' Tractatus de justitia univarsali sive de fontibus juris in mio Uttlo. {td. ib., p. 4Si'-47i.) Ce fpftgriMfet a élé t»ablié eeawie m ouTrtgo té^mé (in^ZÈ, Pida« i7St), ei trtttsit pluaieurs fois comme tel «i flraiiç«is. M. Dapi* en t dosné dtttt édiUoM latisea. Od croit q«*il faittri partie (f Une iiAredacUoil aa digeste des lois d'Angleterre.

< Globum eilgQiim. (KL, IX, i^ p. 484*)

GHAF. 10. 4. GULManCATiaM DU tCIMPMS. %K

Mais ie ces iêtra mcognUm^ il trace en général les grands contours, et il exhorte les hommes de son temps et de Tavenir i remplir tous les vides qu'il a laissés. D confie ayeo espérance l'achèvement de son CDuvre à son siècle, à cet âge du troisième retour des lettres^ où la paix règne en Angleterre, en Italie, et même en France', où l'art de la typographie prodigue les livres à pleines mains, où le monde, parcouru de toutes parts, agrandit et

renouvelle le champ de l'expérience. Que des censeurs s'élèvent, il ne leur répondra que ces mots fameux : k Frappe ^ mais écoute', a

Dans ce vaste tableau il a lui-même signalé des la* cunes. Presque toutes, suivant hii, sont des vides de la sdeice ou des négligences de l'esprit humain. Nous en donnerons avec quelques explications le ca^ talogue dans les termes où il fa rédigé«

Le not^eau monde des sciences ou é\$Htiêmtû. «^ Leê^trreun cb Ai nature 9u l* histoire êê9 pritergénê^ ratianM. C'est Vhis-toîre des productions organiques irrégulières, cette science qui date de nos jours. ^^ Lee ckcAnês dé h nature eu l'hieieifê mécanique f oelle des arts et métiers par lesquels l'homme asser* vit la nature. -^ Lhietaire indnctite ou TMi^eire ntih tureik ayaiimttque peut eertir de fondemera à U pMloepÛe^ -*-* L'-milette Poiyphème cm tMeteire dêê

^ C'est en 1623 que Touvrage parut. A cette époque, en effet^ quoique la guerre de trente ans fût commencée depuis cinq. Il Frtn<ee n*y prenait point encore part, et la paii de Montpellier Tâvait délivrée de la guerre civile.

« /d., VIII, m, et IX, i, p. 472 et 484.

lettres. — L'histoire selon les prophéties^ cette partie de rhistoire ecclésiastique destinée à faire comprendre le sens et Faccomplissement des prophéties ^ — La philosophie selon les paraboles de F antiquité ^ Texplication philosophique de la mythologie. — La philosophie première ou des axiomes universels des scienr ces. — UastroTvomie vivante; c'est Tastronomie physique. — L'astrologie raisonnable; la science des rapports des phénomènes célestes ou météorologiques avec les phénomènes ter-

restres. — La continuation des Problèmes de la nature. C'est la suite d'un ouvrage d'Aristote, Tétude des cas obscurs ou extraordinaires de Fhistoire naturelle. — Les opinions des anciens philosophes. — La partie de la métaphysique relative aux formes des choses^ ou la recherche de la nature et de la cause des phénomènes les plus généraux. A parler le langage actuel , ce serait la recherche des lois desphénomènes. — Lamagieriatuelle ou la déduction des formes aux œuvres 5 c'est-à-dire l'application des lois des phénomènes à des matières passibles de leur action, dans le dessein de produire des effets nouveaux et frappants. — L'inventaire des richesses humaines^ c'est-à-dire des produits utiles de la nature ou de l'art. — Le catalogue despdychresies^ c'est-à-dire des expériences qui conduisent à d'autres non moins utiles. — Les triomphes de V homme ou les sommités de la nature humaine. — La physiognomie

. ^ /(2., II, p. XI, p. i53. — En la demandant, Bacon a demandé aussi VHuloite deNètnésis, qu*U oublie ici de mentionner.

du corps en mouvement ^ — Les narrations médicales^ ou les descriptions cliniques des maladies. — L'anatomie comparée^. — Le traitement des maladies réputées incurables. — L'euthanasie extérieure. — Les médicaments authentiques; la matière médicale. — L'imitation des eaux thermales naturelles. — Le fil médicinal^ Tart d'administrer les remèdes. — De la prolongation de la vie. — De la substance de Tâme sensible. — Des efforts de l'esprit dans le mouvement volontaire. — De la différence de la sensation et de la perception. — La racine de la perspective ou la forme de la lumière. — L'expérience lettrée ou la chasse de Pan^ Tart d'expérimenter. — Le Nouvel Organon. — Les topiques particuliers^ le relevé exact de tous les points à constater ou à

étudier sur chaque sujet. — Les sophismes des idoles^ les principales causes d'erreur de l'esprit humain. — H analogie des démonstrations ^ la recherche du genre de démonstration qui convient i chaque question '. — Des notes des choses^ ce que les modernes ont appelé la théorie des signes. — * La gramma'ùre philosophique ^ — La transmission de la lampe ou la méthode aux enfants {ad filios) ; l'art d'enseigner. — De la prudence du discours privé ; c'est l'enseignement ésoté-

^ Phffsiognomie est là poar physiologie; Aristote, aa dire de Bacon» n'avait traité que de la structure du corps humain en repos, (/cf. IV, i, p. 207.)

* AnaUmia comparata. Est-ce la première fois que cette expression est employée?

» Cf. DeAug.f V, iv, p. 278,

^ Grammaïica philosopkans. Cest la grammaire comparée. (Id., VI, I, p. 285.)

m AilÂLtdtS DE LA MILOéOPTtLE DE bkcO^.

ritjlie dh iifeltiâttdtiqtife. — Lei cûiiktir^ dkī Meji èi ïth mal Èppifi^i hiM éimplé Ijbb cdfHpoiī^ — tti hHiifftm^ iits thosei^ OU le pour él le cdrilrê *.—!>* fbmiuhè hiihèur^ kft? trnt t>rà-foir^e; 6é Sbfīt lfe§ tlpâtisltiottS. ^^ Lu hfâtite éerieulte ou fin-téH^eiii^ efei chb^ ^»; ta péiftlUrfe flés ttteifis fel Ūes càt-àb-tèi-es. — Là ^ôr^iqne cfe TtiHife ott fa PM/fto>1? ei*\$ ^èttH. — i^ Jè- H^îré cfe fé !:??> oti A?^ occajtotià hotl^es. C*est le irë^

eufell d^ rtgle^ de ta icbudulté dA»â lès diverses KIFebnStatl-césS.^L'Itrfwah tffe M fb^-ft^Tic oti rard7ir*m^t fàrHèim) Éê ntifè'. — Li! ct^hsiii miné (pitii^ttiS) dît éê VextÉfision »•! fMi-

tîèrèi de ttYàpii^\ — Oèh d'm^juHfce nnBer^ifè bit idiès ièùrcê^
 iu^f-dît,^^ Bdphfi>n bu tftt té^îlinib ttid^ë es fit ramn hiifnàihÈ
 Hâfié M ichos^s dhifité', -^ Iréniié dii i^s èègrh àè tHnm \iànê
 Id bid éft Diënt c'èsl-à-dlre là détèttttlnâliott Aes p(JlHts feridôh-
 lenttuk de Jà WmhidillttH chhéilferttte-. — Lë^ mtreè cWe^df m
 tei imM^ tms deê Émtiti^ i ttid èeileiéHbn àbffllhàW Ôë§

« AH^lblê, àjrâtnt; A^hi lé livré î^ de Va Hhêtûrîqû^, rethel-
 cbê comment les biehs et les maux sont représentés et démontrés
 oratoirement, Bacon a repris ce sujet dans un ouvrage mis à la
 suile (le la première édition des Kssais^ei inséré en lalin dans Wë
 \Mé VI dtt bc Àn^iïïenth bothilie spéclinéh dé l'art dé UliscUtéi'
 les sobismes de la rhétorique. Les rliéteurs appelaient colores
 les apparences que Tart de la parole peut donner au bien et au
 mai.

> Il en a donné quarante-sept exemples au chap. III du lit. Yl.

> Le sujet de Ses Essais, auxquMs il a donné ce litrte en latin.

* La question de Tagrandissement' lêtrîloHiil de Tëmpiffe

avait été traitée dans les Essais; et ce mofceau à été Ihsérc
 dans le DeAvgmentts^ comme comblant tinë lacune db H science
 politique (VIII, m, t I, p. 459 ; Serm.fidely ICilîl, t; Hlj p. 297).

CHAP. m. — CLASSÎFICAtION DKS SCIENCES, fil

))rinci{mux textlêô sacrés avec lés annotations ttécessaires.

Tous ces noms tte frappent pas également. TôUs èes sujets
 n'bnt pas la même ghkndeur. On trouve sur cette table des choses
 secondaires ou puériles, jufete'ment abandonnées. Quelques ar-
 ticles ne sont que les titres de certains ouvrages de Bacon, et les
 trouvant neufs, il dénonçait un vide dans la science afin de les y

placer. Parmi ces ouvrages, quelques-uns traitent de choses accessoires ou de questions particulières, comme la sagesse mythologique, les apparences du bien et du mal, les antithèses, l'ambition, retendue d'un empire. La satire sérieuse, ou l'art d'observer les hommes, peut produire des écrits distingués -, Bacon après Montaigne, et La Bruyère après Bacon l'ont prouvé. Mais l'art de l'expérience, la nouvelle logique, les sophismes des idoles, même l'idée d'une justice universelle, voilà les œuvres réellement philosophiques de Bacon et son vrai contingent dans le trésor du savoir humain. Parmi les choses importantes qu'il a indiquées des premiers ou sur lesquelles il a jeté une vive lumière, l'histoire des lettres, celle des arts et métiers, l'histoire naturelle, celle des systèmes philosophiques, celle des maladies, l'astronomie physique, l'anatomie comparée, certaines questions de psychologie, la philosophie de la grammaire et de la rhétorique, les systèmes de paix et d'unité pour l'Église sont ou des sciences entières dont il a prédit la création, ou d'utiles sujets de méditation qu'il a signalés à l'esprit humain. Combien en reste-t-il de ces lacunes véritables et sérieuses qui fassent honte

Sis ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE DAON.

encore à la postérité P Dans ce tableau incomplet à la vérité, je ne vois que la métaphysique des fûrmes^ en désignant ainsi la philosophie de la physique, qui n'ait guère depuis Bacon fait d'autres progrès que de se délivrer de quelques erreurs.

CHAPITRE IV

Exposition de la méthode philosophique de Bacon. (Analyse du *Novum Organum*,)

La sphère encyclopédique que Bacon a décrite ne serait qu'un labyrinthe confus, s'il n'avait, en la traçant d'une main, offert de l'autre le fil conducteur. C'est cette méthode tant annoncée -, son nom est, comme on sait, le titre de l'ouvrage où elle est exposée, *Novum Organum*,

Dans les sciences, il y a deux choses, le témoignage des sens, le travail de l'intelligence. Mais ces deux choses ne sont pas liées*, elles ne s'aident point, elles ne s'achèvent pas l'une l'autre. Le travail de l'intelligence est juxtaposé et non combiné aux perceptions des sens. Celles-ci sont ramassées sans ordre ni clarté, et celui-là n'a point de base. Les dialecticiens se sont aperçus de cette solution de continuité, ils ont cru trouver dans leur art un moyen d'y remédier. Mais la dialectique, telle qu'elle a longtemps prévalu, paraît plus propre à consacrer l'erreur qu'à découvrir la vérité. L'œuvre était donc à reprendre à nouveau^ une seule idée restait debout, c'est que l'esprit de l'homme, pas plus que toute autre

force, ne pouvait se passer d'instrument. Il faut se représenter la science comme un obélisque que ne sauraient dresser ni un homme seul, ni des hommes réunis, s'ils n'arment leurs infirmités de cordes et de leviers, s'ils ne coordonnent leurs efforts et ne suivent une direction ^

Il s'agit de trouver ou de rétablir le lien des perceptions à l'intelligence. L'homme est le ministre et l'interprète de la nature, et

il n'opère et ne comprend rien qu'autant qu'il a observé en fait ou en idée l'ordre de la nature. Autrement, il ne sait ni ne peut rien. La main toute nue, Tesprit tout ^eul sont sans puissance-, il faut des outils et des appuis. La science et la puissance de l'homme coïncident en un point, car s'il ignore la cause, Tefflet échappe à son pouvoir. Comme il ne surmonte la nature qu'en lui cédant, ce qui est cause pour lui dans la spéculation devient dans l'œuvre principe d'action. Son action sur la nature se résout au mouvement^ tout le reste se pi^ssQ dans l'intérieur des corps. Que fqi le mécanicien, le médecin, l'alchimiste, quand il qpère ? il foit alliance avec la nature. Mais faible était TeffiQrt et mince a été le succès. De ce qu'on n*a pas réussi, il faut conclure, non que rien n'est possible, mais que rien n'est possible par les voies qu'on a suivies. Ni les sciences ne paraissent utiles pour découvrir les procédés de l'art, ni la logique pour déoouvrir les sciences. Le syllogisme se compose de propositions, et les propositions de mots. Les mots ne sont que les étiquettes (/^*|«^«)

I A'Qv, Ojf ,, (irîPf., t. M, p. 5-Tî

cn4p. ly.^mSTSQiw i)îî?5 sciBiiCEs. %^

^o8 iiQtiQp^. Mf^ii^ ^ les wMons sept (braié«s {lo h^

duçtipB vérjtaUe^ l^çipeu qu'on a ijivenjé retev^it 4^s notions Ips plus vujgfîires. ppur pwétrpf plus fiYîWrt d«p 1^ sports da)» nature, il f^pt (pie les wtjp^ ^1 19§ lp|s soient tirées des cl^s, soient ^tf^ite^ 4ep choses pftr un^ voie sft?^ et fégu-lièrei, Deui^ Voi^ sa présententi, p^r l'une, on vplp de la s^tipp p| ^s faits p^rilpvd(ers ^u^ axiopes 1§8 plus généraux) puis de çe§ principe^ ^ (de leup vérité prise pour in^ P)U>M<i> le jug-wep^ arrive 4 Vinventiou des propotr

\$itiQPî Bipyenne\$. Pw* l'wtre vcwe, on suspitp les aiiom^ du smn wôme de la sen8§tion et dps faits particulier^ ^ PU iwntftnt graduelleinent et s^ns inr Iprruption, pour atteindre ^insî du ppint le moini

élevé à la hauteur des propositions les plus gépérAl^S; Qette Vflio-ci pst Ift vérit^hle, qu'ftP fiV 9^ essayée. I#s ^m méthode^ pot pe point de ^mmiju, qu'ellei partent de^ sen^ ^t dH particulier f^v pe §'ftrrWw guç dftfislþ plusifénéf!»! ^ msi^ elles diÇp-Breut imw^flT sérontt w w qwp Tune up f^Mt qu^flourer l? iw-wiW» ^1 ip pftrtiwiU^F, t^ïidis que Vautre 6'y attachft tt

^ Spe^ est uua in inductione vera.... Tarn notlones qaaiç âxioiiiau magis certa ao munîta via a rébus abstrahanlar

Iqigv. oi:«, I, \k, 18, t, |i, 1^ M; çf- ^^ - »?, p. ^ ^)\mi9m,

les fa^s copuMs; par exemple, |es dilqtatioqs à raiso» de)a tç-mipéraituTe;aj:iomata, les lois ou proposilions inductives; par exemple : les corps sont dilata))les par la ctialeur.

* Pliera 5» ^epsu et ()articalari|)u^ exqU(ft^joiqata. (Ipc. ei^, ^. ta.) QacQQ appelle fiupo^e^ l^ \$iiiipl^\$ Pfoppsi^ADS géné-

«IHî i^ »J|P vpptée par fiiey>lPM. (f ^i/, p/f^c ^iffii. ^/bé(, ^rl. ||, fihî h sfiPli Ji ei Pfc. lYi se^il. K)

qu'elle observe avec ordre et suivant des règles. Aussi, tandis que dès le début la première pose de vaines généralités, celles auxquelles la seconde s'élève par degrés sont les plus effectives connaissances de la nature. Il y a entre les idoles de Vesprit humain et les idées de l'esprit divin * la distance qui sépare de vides fantaisies des vrais caractères ou des empreintes réelles qui se

découvrent dans la création. La subtilité de la nature dépasse à bien des égards celle du sens et celle de Tentendement. Aussi les axiomes construits par le raisonnement purement argumentatif sont-ils sans valeur, tandis que ceux qui ont été régulièrement formés indiquent et définissent en quelque sorte de nouveaux faits particuliers. En menant à des découvertes ultérieures, ils rendent les sciences actives.

La vérité des axiomes se mesure à l'étendue de leurs bases empiriques. Si une maigre et courte expérience les a produits, ils ne rendent point de découvertes nouvelles -, le premier cas imprévu les ébranle. On essaye, pour les sauver, de quelque frivole distinction, lorsqu'on ferait mieux de recommencer; car l'expérience même ne doit pas être abandonnée au hasard. Faute d'expérimenter dans les règles, les hommes, attentifs uniquement aux phénomènes les plus familiers, en ont eu l'imagination frappée, et

< Divins mentis idaeas. {Id. ib. 33, p. 42.) Les idoles sont les images plus ou moins arbitraires ou gratuites que Tentendement se forge des choses. Les idées^ root presque platonique en ce sens, sont ici les essences des choses, telles qu'on peut les supposer conçues dans le plan du créateur. (Cf. Aov. Org., I, 124, p. 77.)

leur entendement prompt à conclure en a tiré certaines vues générales qui devancent la nature au lieu de la suivre. Ces anticipations leur ont tenu lieu d'interprétation, et n'en ont que plus facilement trouvé crédit. L'anticipation peut être de mise dans les sciences fondées sur des opinions. Elle peut, la dialectique aidant, soumettre les esprits -, mais que peut-elle sur les choses ?

Quand on tenterait après coup de compléter une science ainsi fonr\ée, quand on essayerait de rectifier les axiomes par une super-induction, quand on procéderait par des additions tardives, on ne sortirait pas du même cercle. Il vaut mieux tout reprendre à l'origine que de rester dans une voie semée d'obstacles et de laisser l'intelligence encombrée d'anciennes erreurs.

Ces fausses notions qui se sont emparées de l'esprit humain et qui reparaîtraient dans la régénération des sciences, si elles n'étaient extirpées dans leurs racines, sont ce que Bacon a appelé des idoles. Il les ramène à quatre dont les noms sont célèbres ^ Les idoles sont à la science de l'interprétation de la nature

« Nov. Org.,\, 26-63; t. II, p. 13-24. Cf. De Aug. V, iv; t. I, p. 272-278. Ce mot ûHdoles a été pris ci-dessus dans un sens neutre; il peut être pris en mauvaise part. Ainsi, en français, des imaginations peuvent être vraies; mais ordinairement on entend par là des illusions. Au propre, les idoles étaient, selon rĒcriture, des images taillées. Et de même qu'on a tort de les adorer, c^est un tort également d'en croire des imaginations. Ainsi les deux sens du mot idole pénètrent dans la métaphysique, et Bacon n*a pas été aussi étranger que le veut M. Hallam à ce calcul d'expression. Voyez ci-dessus, ch. UI et LH. europ, 1. III, ch. III, 60.

^4 ANI^LYSE PS h^t Pmt^SOPpiĒ W BACON.

p^ qup Je\$ spphisRie? «ont ^ la 4ialpçtique vHlgajfe, L'Jiui-TWpitP est ^^ f^ite qu'eUp ^t plus (rappép de rf^pmfttif qpe ^u pégatif, e^ pbepcb^ en tout quelque pliose ^e constant ^t de peri^anent, négligeant r^xceptipn et tau^ ce qqi povnrait konhler s^ çprtinyd^. l^*4me, substancp égale ^{ nnifopme, ppqih suit i'ég^lilé pt Vnnifr)i-Wité, pt elle ^n supposa dftP^ la nature

plus qu'il n'y en a. Son penchant l§ pûUS^ ver* Jep ^traction»»
 clio^^ fwgitiv^ qu'elle érige en Pbosps s^ftblej». Pe U (^n
 règles géaéraleç qu'elle a^ l^âte deconst^uipé, p\
 au^CfUeUe^elle prêt^n4 fts^n? j^ttir les phénonièn^s, On émit
 fan^en^ent qwe le §^n^ psi la véritable mesura de^ chosps ^ pn
 ne voit pa§ que lçs perceptions tant de» sein^ qpe de Vpspnt
 sont

pintôt relftUvps ^ l'bpnin^e c^'è^ l'nniver^ ^ t'enien-

dément immisce sa propre nature à]% W^\kV^ de^ choses;
 p'est nn mirpjr m\ dévw etcntawrna les rayonil qqe c^lle^i Iqi
 envQle- Cette ponfianpe irr-é-î fléchie pn «pirnién^Pa eette idp-
 Htrip de ^n prppr« sep^, ost, Xm^W ppemi^ra de la natnre
 bnm»ipe, P^ là les erpenf^s de notre psp^cp, ^ i4^§ (k l^ tfihy

Chacun y ajoute ses erreurs individuelles. Car chacun a sa
 constitution particulière, et suivant Tordre

et la nature de m impressions, §nivant sqn éduça^ tion, ses re-
 lations, ses études, il est pomme enfermé dans une certaine en-
 ceinte d*où il regarde tout le

es(§^ssi ejpplf^yé oai)§ \^f^ my\^9P& ^\\\Q\$Ofii\\^Vip&
 d^ |pr({ Herbert de Gherb^ry.

reste. Si les hommes vivept, comiqp \^ veut piatQP, dans une
 caverne d'où ils n'aperçoivent que Ip^iipage^ des choses, chacun
 a sa Cf|verne-, et Ips erreurs propres à chaque individu pepvept
 ^re appelle§ ûfçkê d^ h caverne y idolçt \$pec%f^ '.

Il entre dans nos opipions))paucoMp de ponvèp-r tiqp. Ç'^st
 le vulgiüre qui r^glp la signification des mots. Les hommes ont
 mis dan^)e popuperce ppe certaine mas§§ d'idée^; qui sqnt |qin

d'^tfp ei^tes pi correctes. Le langage reçu sè(pe VerrPHr 4an8 leJf sociétés humaines. Ces erreurs de)fi pl^pp publique sppt idola fori.

Les mots servent à forger des etfiippps, ni4i§ le yp^ g^irp p'pst pas seul à f^hriqwef» des wate et d^^ prrpurs. l^es philosophes posant des principes, ^justent des ttiéories, consacrent des expressions, auxquelles l'esprit s'attache et s'asservit, véritables rôles flue le disciple récite après les avqir anpps. Copiipe les fahlP5 arrangées poqr la spèpe fïassent par tenir plus de place dans Tesprit c[ue les récits historiques, pes fictions deviennent des erreurs ppissantes. Ce sont les idoles du théâtre^ idola theatri.

Telle est eelte olassificatiop singulièi^ mais juste, où Dacpn a devancé toqttes ces critiaues dg Vesprit humain dñs lesquelles les mofiernes onl e^Ppllé \ et peutrètp trouvera-t-on qu'il avait épuisé la matière, en signalant dans un Is^ngage plus sitpple les sept cftpses d'prreur qup voici.

« (^ Pta))i«s que (as l«Qmwe9voi^l)t mf U HUirnillp i)^ U faqieuï§ caverne de PUloa, s^n^ ^ fttfel ap{)altia^ Rac hlirrittoa)? tl\$»Xa,fiépubl., vu, 516,

L'esprit humain est enclin à supposer dans les choses Tordre et la symétrie.

L'esprit humain est enclin à investir d'une aulorité inviolable les opinions qui lui plaisent.

L'esprit humain est touché surtout des choses qui le frappent d'abord et simultanément '.

L'esprit humain va de lui-même-, il ne s'arrête pas et cherche l'infini '.

L'esprit humain n'est pas une vue pure et simple des choses , lumen siccum^ - ^ les affections et les volontés le troublent.

L'esprit humain est trompé par la grossièreté et les illusions des sens.

L'esprit humain enfin est porté par sa nature aux abstractions, et il imagine permanent ce qui est passager *.

1 G*est Tassociation des idées.

« C'est-à-dire qu'au lieu de s'arrêter devant sa propre impuissance, impotentia mentis, il érige en loi ce que cette impuissance même lui suggère. Ainsi une limite du monde est inconcevable, incogitabUe : Tesprit va au delà, uUetiora petit. De même pour rélernilé, la divisibilité, etc. Nov. Org., I, 48, p. 48.

* Vn œil sec, et par conséquent net. Bacon* revient plusieurs fois à cette figure employée par Vobscur Heraclite, Voyez De Aug.y I et V, I, t. ii, p. 43 et 245. Celle sentence : Aùpi ÇTjpTj «|»u/.îi (jcçtûTarY) (lumière ou œil sec, âme très-sage), fondée sur une doctrine dont le principe est dans le Timée et qui donne le tempérament sec comme le plus favorable à la santé de TAme et à sa puissance, est rapportée par Plutarque, De Vs. carn. I, et par Galien, Des mœurs, ch. V, t. I, de la Irad. de M. Daremberg.

^ Ce que les modernes ont appelé réaliser des abstractions, c Melius est naturam secare quam abstrabere. » Nov, Qrg., 1,51, p. 19.

Toutes ces causes d'erreur n'ont nulle part plus que dans la philosophie déployé leur puissance. Bacon en retrace a grands traits l'histoire, et sous ses trois formes, sophistique, empirique ou superstitieuse, la science lui paraît avoir fait fausse route. On sait combien la critique et presque la* satire ont tenu de place pendant plus d'un siècle dans l'histoire des systèmes. Ce n'est que d'hier que l'esprit humain s'est montré plus indulgent pour son passé. Tout ce qu'on a dit de vrai, de précieux et d'outré contre ce passé, il s'en faut de peu que Bacon ne l'eût dit avant tous, particulièrement dans les admirables quarante dernières pages du premier livre du *Novum Organum*.

Le tableau qu'il trace l'attristerait jusqu'au découragement. <i> Mais, dit-il, qu'on nous permette d'exprimer nos conjectures qui nous rendent l'espérance. Ainsi Christophe Colomb, avant son merveilleux voyage à travers la mer Atlantique, a produit les raisons de sa confiance dans la découverte de terres nouvelles et d'autres continents inconnus avant lui. Et ces raisons d'abord rejetées, puis confirmées par l'expérience, sont devenues les sources et les commencements des plus grandes choses. Qu'en Dieu soit la première espérance. Il est à la fois l'auteur du bien et des hommes. Il est l'archétype des sciences. La prophétie de Daniel : *Mulli périr ansibunt et multiplex erit scientia*^ annonce que le même siècle verra s'agrandir le monde par la navigation, et les sciences par leurs progrès^ »

« *Nov. Org.*, I, 92, 93; t. II, p. 56. Cf. *De Augm.*, I, t. I, p. 74.

m ANALYSE of La philosophie of E ^ ACON.

11 f't'y à d'espérer que dans Une régénération des sciences. Les erreurs commises sont elles-mêmes un enseignement. Tous ceux

(Jui ont cultivé les sciences ont été des émpiriques ou des dogmatiques. Les premiers sont des fourmis qui amassent et consomment -, les sebbnds des araignées qui tirent de leur substance les fils d'Uiie trame légère *. Il faut utill' par des nœuds plus sdiilts et plus étroits l'expérience et l'^ raison. Aristote, si riche en i^e^sôUrcefe, dollecteut* si diligent des faits, qUèmd il ébHl Thistoire des animaux, n'est J)llis le même, quatld il se propose de fabriquer utie î>hilb^bphlé; il feut sUltre son exemple comme naturtiiistë, f^ire sUfccédël' à Vexpérience VâgUe dont se contentent les arts mécaniques, à ce tâtonnement qui leui^ Suffit, TaH dé rebUeillir les t^ts et d'en former comme de vastes pépinières. Les faits bien ordonnés, bien digérés; devleUd^oril lé poihl d'appui d'une lente et successive gétieralisatiôh^.

Bdtùtek* là nature d'une chose dah§ là chose même pHse Isolement est Un vairi tI^àvall : il faut que la feeherche S'étehde el s'enrichisse par l'examen des chbseS bompàtableS'. Les setisatio-ris fortuites, des observations détachées, une expéi^imehtation sans fêgle Hë sbht pas et ne donnent pas la science. Les expériences h'ont de prix (JU'autant qu'elles servent lie fbridémëht à la philosophie: il faut qu'elles soient

' ^on est épeS nîsi îh regeheratione scientiarum, i, 97, t. il, p; m.

• Cf. Red. PML, t. II, p. 449.

^ Amplianda est inquisitio ad magis coin mania. Nov, Org», t, 70; i n^ p. S8;

CHAP. IV.— Méthode Dfes sciences. isô

instricHves t)lalAl au'utilës, ttu'ëllëfe dôtiHêttl des lumières t)llitôt que des fruits. Le fhlll qtl*ëll6s rapportêht est seliletnetil utl signe dé là virité de là décoùterte. Ainsi avdht d'dséi- inlëi^ii-rétet' là ilâtltfé, il faut VexpéHencé, mais réxpériertee scientific-JUë , expérièhtia litteratà. tJné triélhòdë d'etpériiïlettiâlîôri est donc le |)rédlable ou la pk'èrtièrë parllë de Fart, art ittdicâteùr, af-s {hdiçi, ou qUi doit tirer dëfe preittières expérierices ^ soit Tiildice d'expérlëilcëS nouvelles, soit Tindicé dé Vérités gérié- rales, ël devenir ainsi le houtel orgahê dé lit hàtbrë OU Tatt dé Finterprêler.

Vexperièhtia iïtleratà esl èètiendéril feftëorë âpèifié un art, 3 pëliè Une jD)artië de là t)hildsophië. t^ësl une sâgdbilé ihslîricli- vé, comme belle qui cohduîsîl Pah â trôuVei-, èri chassaht, Cérés qiii s'était cachée à tous les dieûk. Cette ttiâsse âê ÎHih* peUl- tôUtëlbis se réduite â des règles oU Jiltllôl 4 des procédés détert- tiinês. V Le premier procédé est la Variation de Fexpériëiïfcë. D'une expérièncë doniïée on jpeut vârieh là lilattère, l'âgëiit, la quahlilé. 2** Lé développeitlêHt dé l'expérience s'accôHiplirà en là répélaiil bU en retendant à tous lés cas possibles. â^On pourfti pratiquer ensuite là translation dé Vexpériencé, c*éslâ-dire qU'oH pourra emprunter soit à la nature, soit à Uil art quel- conque, un procédé qui se transporté

« Venâlio Panîs, be Àttgm, f , n; i. t, p. 253, Cl", bé Sapienda tvUr., VI, t. m, p. 599. Il y a aussi là quelque jeu de mots. La rcna- tio Panis était aussi inventio Cercris^ c'est-à-dire paniSy seu re- ram utiium ad yitam et cnltum inventio, qualis fuit segetum, p. 400.

par analogie dans un art différent. A"" Après cela vient la com- pulsion de l'expérience : c'est l'art de la pousser à l'extrême, de

forcer jusqu'à leurs dernières limites les propriétés qu'elle manifeste. 5° L'application de l'expérience fait servir une expérience déjà faite à une autre. 6* La combinaison de l'expérience réunit des expériences diverses pour les employer à un résultat qu'aucune d'elles prise séparément n'aurait donné. 7* Enfin il y a les hasards de l'expérience\ C'est aussi un procédé expérimental que de tout essayer, que de multiplier sans exception les tâtonnements, que de tirer au sort les résultats, en ne tentant une chose que parce qu'elle n'a pas été encore tentée. Telles sont toutes les formes que peut prendre l'expérience. 11 faut par elle chercher la lumière plutôt que le succès, et savoir que l'expérience qui ne réussit pas n'est pas toujours la moins utile.

Quand les faits particuliers auraient été ainsi régulièrement recueillis, il se pourrait qu'on découvrit déjà plus d'une chose utile, sans passer par l'intermédiaire d'une généralisation successive pour redescendre de là aux opérations de la science active. Mais il vaut mieux cheminer ainsi, il vaut mieux monter et puis descendre. L'échelle des propositions va des axiomes infimes aux axiomes suprêmes. Les premiers diffèrent peu de l'expérience nue ; les seconds sont des notions abstraites et générales sans solidité. Entre ces deux extrêmes sont ces axiomes moyens, ces vérités solides et vivantes, d'où dépen-

^ Sortes expérimentales, De Augm., V, ii; 1. 1, p. 361.

dent toutes les choses humaines et la fortune même de l'humanité. Après cela, les extrêmes généralités-, à la bonne heure, pourvu qu'elles ne soient pas de libres abstractions et qu'elles soient retenues dans la vérité et limitées par les propositions moyennes. Ce ne sont pas des plumes, mais des plombs qu'il faut attacher à l'esprit humain.

Une nouvelle espèce d'induction est donc à imaginer \ non pas celle qui procède par énumération, elle est puérile et ses conclusions sont précaires. Celle qui servira à l'invention et à la démonstration des sciences divisera la nature par une exclusion légitime de tout ce qui doit être rejeté de l'ordre des faits qu'on étudie, puis, après un nombre suffisant de faits négatifs, conclura sur les affirmatifs. Cette méthode n'a pas encore été essayée, si ce n'est par le seul Platon qui, dans l'examen des définitions et des idées, emploie à quelque degré cette sorte d'induction.

À mesure que l'induction donne naissance à des propositions générales, il faut les mettre à l'épreuve et vérifier si elles dépassent la sphère des faits sur lesquels elles s'appuient, et au cas qu'elles la dépassent, s'assurer qu'elles indiquent, qu'elles préjugent avec certitude des vérités nouvelles.

Voilà qui suffit pour donner une idée de la partie destructive de la nouvelle logique, en montrant tout ce qu'elle doit remplacer : car il s'agit d'une logique, non d'une philosophie. Nous regrettons de ne pou-

* Excogitanda est. Nov, Org., I, 105, p. 62 et suiv. Cf. De i4ti^., V,n; t. I,p. 249-270.

voir ajouter tout ce que Bacon répond d'avance aux objections qui pourraient ébranler sa confiance, et dissiper ce vent d'espérance qui s'élève d'un continenl nouveau^. Un seul point, il est fondamental, ne sau-» rait être omis. Un doute peut se produire : la méthode indiquée ne convient-elle qu'à la philosophie naturelle? Non, elle s'applique également aux autres sciences, aux sciences logiques, éthiques, politiques. La logique vulgaire n'a-t-eÛe pas réglé toutes choses

Sar le syllogisme ? La nouvelle qui procède par l'inuction embrasse tout ^.

Bacon ne s'est point borné à de vagues recommandations touchant l'emploi de l'induction. Il a entendu donner à sa méthode inductive la nouveauté et la certitude'. Ses interprètes n'ont peut-être pas toujours montré à quelles conditions, par quels moyens, il a cru atteindre ce double objet : son système, dans ce qu'il a de technique, pourrait bien être plus original qu'ils ne l'ont pensé. Mais je n'affirmerais pas que ce qu'il a de technique et d'original eût autant de valeur et d'efficacité que Bacon l'imaginait.

1 fd. ib., ^ Il4, p. 68.

' Apb. 120-127. p. 72-78. Bacon revient souvent sur ces idées. Mais il faut surtout conférer avec ces passages ce qu'il dit de la connaissance sensible, du syllogisme, de l'expérience et de l'induction (Uon) datés des Cû^H. et P'is., HIV M XV» t. II, p* 347.

' Alia omnino via intellectui aperiatur .. intentata et incognita. Prxf. Methodus placuit alia... introducere. Sov. Org. I, ioO, p. 60; cf. { \ ^ bt 1^8, p. 67 et •??. Ce poifli est parfaitement traité par M. Leslie Ellis dans la préface générale de la nouvelle édition de l'édition. T. 1, p. 2i-4tt.

CHAP. rV. — MÉTHODE DES SCIENCES. 243

Ses vues générales restent la preuve la plus populaire (le son génie.

n faut nous reporter à sa définition de la métaphysique. La forme en est l'objet, et la forme est la différence vraie. Mais ces mots tout scolastiques ne désignent pas la forme et la différence

de la scolastique '. La forme d'une chose naturelle n'est pas ce qui la réalise, ce qui lui donne Tête, comme on Tentendait d'après Aristote. C'est là une fiction de Tesprit humain, qu'il faut oublier ou proscrire. Dans le langage de Bacon, la forme ou la différence véritable est la nature natvranfe ou qui produit la nature phénoménale , la source (T émanation d'où provient ce qui est l'objet de Texpérience. C'est l'essence même de la chose, le dedans du dehors, ipsissima res, la cause immanente du phénomène, une abstraction toutefois ou du moins une conception de la raison que le réalisme de Bacon ne craint pas de poser comme quelque chose d'effectif dans la nature. Cette forme-là n'est point hors de notre portée, comme celle des scolastiques^ il faut la connaître , pour en déduire de nouvelles natures, après l'avoir induite d'une nature donnée, pour tirer de nos découvertes une sorte de création, pour employer, comme on dirait aujourd'hui, les forces de la

* Pour les scolastiques, la forme fait passer Tête de la puissance à Tacte et du genre à Tespèce . elle est ainsi la différence spéciOque. feacon détourne un peu de leur sens ces expressions usitées pour rendre dQS conceptions qu'il croit plus réelles. La natura naturans est Une expression connue des scolastiques, Chauvin, Lexic, phil, et reprise par Spinoza ; elle est opposée à natura naturata, Nov, Org, U, i, t. ii, p. 83.

« fd.iô., 15eti7, p. io4 etHS.

nature à maîtriser la nature. Deux opérations doivent en effet être possibles : reproduire et diriger le processus latent des mouvements naturels et le schématisme latent des corps en repos.

C'est l'application de cette maxime vraie : connaître, c'est connaître par les causes '. Des quatre causes, l'efficacité et la matérielle n'ont rien de stable^ elles changent dans tous les objets. La finale égare la science. Mais la cause formelle est l'unité dans des matières différentes, le principe stable dans ce qui varie. Sans doute, il n'existe dans la nature que des corps individuels, produisant des actes purs individuels, mais ils les produisent d'après une loi ^ \ et cette loi est l'objet de la science, c'est elle qu'on appelle la cause formelle, dont les autres causes ne sont que les véhicules. Elle doit être telle qu'étant posée, la chose donnée en résulte infailliblement. Tant qu'on l'ignore, la science et la puissance sont également imparfaites. Comme elle est une dans les corps les plus différents, on peut, quand on la possède, produire des effets divers, inconnus, ce que le cours des choses, ce que l'empirisme industriel, ce

* Recle ponitur : vere scire esse per causas scire, Id, iô. 2, p. 85. Citation d'une doctrine péripatéticienne. Met, I, i. 12 et 11,1, 5.

' Corpora individua edeilitia actus puros individuos ex lege. Kov. Org, U, 2, p. SA. Ce passage est contraire au réalisme de Técolle; mais il suppose un principe commun des phénomènes semblables dans les individus. Ce principe est une forme et une loi. Actes purs^ ce terme de scolastique signifie ici les manifestations actuelles des propriétés des êtres ou ces propriétés mêmes.

que le hasard n'a jamais produit. Comme on connaît véritablement, on opère librement.

La forme posée, le phénomène suit. Comme l'une, l'autre décroît ou disparaît. La forme est ce qui tire une chose donnée d'une source d'essence commune à plusieurs et plus connue de la

nature que la forme elle-même. Voici donc la règle : trouver une nature qui soit convertible en une nature donnée, et qui soit cependant la limitation d'une nature plus connue, son véritable genre'. Je traduis littéralement, expliquons ce langage obscur. Il s'agit de connaître la cause ou la loi de production d'un phénomène déterminé , en telle sorte qu'on soit maître de le faire naître dans un objet connu qu'il modifie, dans un des corps de la nature qui passe ainsi d'un état neutre et général à un état particulier et voulu. Ce que nous disons d'une forme peut se dire de plusieurs-, et celui qui en connaîtra plusieurs pourra de même les réunir dans un corps composé. Il pourra le constituer avec toutes ses propriétés, puisqu'il en connaîtra la source.

L'analyse qui nous la révélera n'est pas, comme on le pense bien , la décomposition par le feu , mais par la raison aidée de l'induction véritable, de l'expérimentation comparative. Ici il ne faut pas invoquer Vulcain, mais Minerve.

On devra cependant observer l'agrégat dans ses moindres parties. Faudra-t-il pour cela admettre des atomes, des atomes qui supposent le vide et une ma-

» Nav. Org. II, 4, p. 83.

tière stable? Non, mais il faut aller jusqu'aux particules réelles, telles qu'on les trouve dans la nature, et ne pas craindre la division qui tendra à rendre les objets de la science de composés simples, d'incommensurables mesurables-, car elle limite, elle définit l'infini, et la physique a son terme dans les mathématiques.

Après que la métaphysique aura trouvé la cause formelle, et la physique les causes efficiente et matérielle, l'interprétation de la

nature n'aura plus qu'à tirer de l'expérience des axiomes ou vérités générales, et de ces vérités des expériences nouvelles. Ici se trouve la garantie de la certitude de la méthode. Des deux opérations qui la constituent, la première seule, qui sert à l'autre de fondement, est étudiée dans le *Novum Organum*, Elle réclame le concours du sens, de la mémoire et de la raison. On a vu comment le sens et la mémoire doivent s'unir pour former un répertoire d'histoire naturelle en se souvenant toujours de la règle : ne rien imaginer, ne rien supposer, mais découvrir ou trouver ce que la nature fait ou éprouve '. Puis le rôle de la raison commence. C'est proprement le rôle de l'induction.

En quoi consiste le procédé de l'induction ? — Quels sont les auxiliaires de l'induction ?

Pour expliquer le procédé. Bacon prend un exemple, la recherche de la forme du chaud, on dirait aujourd'hui, de la pature de la chaleur. Mais on serait effrayé de l'appareil technique, du luxe d'opérations

1 Neque flngendum, neque excoglundum, sed mvenlenciunf nqod nalura faciat ant ferat. II, iO; t. 11, p. 9i.

qu'il étale pour arriver en définitive à une notion encore vague et incomplètement vraie. Reiparquez que c'est Titinéraire d'un voyage à la recherche de l'inconnu . Il faut essayer beaucoup d'inutile pour être certain d'avoir tout essayé, et si le formulaire très-compiqué qu'il prescrit n'est pas Infaillible, c'est du moins un moyen d'assurer la marche dans une voie nouvelle, en substituant une lenteur piéthodique à une précipitation hasardeuse.

On doit donc, une forme étant donnée à déterminer : 1® Dresser une table d'existence et de présence, c'est-à-dire la table

de tous les faits où se manifeste la propriété qu'on étudie en des matières d'ailleurs différentes *. â° Dresser une table d'absenoe ^ans les plus proches^ c^est-à-dire la table de tous les cas où des faits analogues w manifestent pas la même pro^ priété^. Ce seront comme autant de faits négatifs, instantioe negativoe, à opposer aux faits positifs de la première table. 3** Presser une table des degrés ou comparative, dans laquelle soient notés tous les ots où la propriété est en plus ou en moins. Ces tables facilitent à l'intelligence la comparaison des fait? *. Puis arrive l'induction.. Il s'agit, avons-nous dû, de trouver la forme -, savoir, une nature telle qu'elle paraisse ou disparaisse, croisse ou décroisse avec une nature donnée, en d'autres termes la limitation d'une

* Tabula essenliap ei proesenliye... insUnM» cgnvenien^es, Id,

ib., «. il, p. 92 et 91,

' Tabula declinationis sive absentiae in proximo. Loc, ci(, ' Tabula gracluuin sive comparativa. A. i3, p. iO\,

Comparentia jns^anliarum ad intollecluni. A. iî>»P» H4,

nature commune, ou bien encore la loi de Tacte pur qui constitue une nature simple-, nous dirions aujourd'hui plus brièvement qu'il s'agit de trouver en quoi consiste le phénomène général '. Il faudra commencer par exclure toutes les causes qui d'après les tables ne se trouvent pas avec le phénomène en question ou qui se rencontrent sans lui. Ces causes ne sont pas les natures simples cherchées. C'est ce que Bacon nomme pratiquer l'exclusive ^. Cette réjection opérée, les fondements de l'induction sont posés. On remarquera sans doute que cette réjection suppose que Ton ait

< Ces définitions de Bacon sont composées de termes scolastiques, entendus dans un sens particulier. Pour les bien expliquer, supposons que la forme ou le phénomène général à étudier soit la chaleur, le fait de chaleur sera la nature donnée^ liée dans son existence et son degré à la nature cherchée ou à la chaleur en elle-même, dans sa cause ou son essence, *forma calidi*. Celle-ci est ce qu'il y a d'identique dans les faits généraux de chaleur, la chaleur étant considérée comme une, les corps chauds comme différents, *Itmtatio naturx magis cornmunis*. Enfin, une chose, en tant qu'elle est chaude, est une nature simple, c'est-à-dire que l'on ne considère en elle que le simple fait de chaleur. La réalisation de ce fait ou *Vacle pur de chaleur* suppose une loi, c'est-à-dire quelque chose qui fait que la chaleur est comme elle est et qui la définit; c'est la forme, ou l'essence de définition. Ce langage paraîtra tout rempli d'abstractions réalisées; mais de notre temps même, à cette question : qu'est-ce que la chaleur? on aurait, dans les cinquante dernières années, répondu successivement que c'est une abstraction, un fluide, un agent, un principe, une propriété, un phénomène, une cause de phénomènes, etc. 11 y a encore bien des mots dans la science. On commence à dire que la chaleur est un mouvement, et l'on doit remarquer ce que Bacon dit : *Natura cujus limitatio est calor videtur esse motus*. {Nov. Org, II, âO; t. 11, p. li9.)

* *Facere exclusivam*.

déjà les noti(ms de certaines causes possibles, de certaines natures simples. Or ces notions ne peuvent être certaines et bien déterminées dès le début. On les suppose telles ici ; mais dans le fait il faudrait, pour agir avec assurance , avoir suivi dans toutes ses parties et dans toutes ses applications la méthode dont nous

n'avons encore que les commencements. Ce qui est dit dépend beaucoup de ce qui reste à dire, et des notions même élémentaires, pour être définitivement rectifiées, exigeraient que le cercle entier de la science eût été parcouru. Toutefois il faut bien commencer, c'est-à-dire risquer Terreur. Tout embrasser à la fois serait une confusion d'où la vérité aurait plus de peine à sortir que de Terreur même. Après examen des trois tables, il sera donc utile, dans une recherche donnée, de lâcher la bride à Tintelligence ou à la raison, et de tenter une première interprétation de la nature affirmative¹ ou du phénomène positif. Observez que ce n'est qu'une permission donnée à Tintelligence, une interprétation ébauchée, ce que Bacon appelle une première vendange¹.

Cette induction doit être traitée comme une hypothèse. Elle a besoin d'être contrôlée, complétée, rectifiée. Ici viennent les auxiliaires de l'induction. Bacon en annonce neuf, savoir et textuellement : les prérogatives des faits, les adminicules de l'induction, la rectification de l'induction, la variation du mode de recherche, suivant la nature du sujet, les prérogatives des natures, les limites de la recherche ou la

¹ Vindemia prima (A. 20, p. 1 JO).

sj/nopMe de toutes les natures en général, la déduction A li| pratique, le préalable à la recherche, Téchelle ascendante et descendante des axiomes.

Voilà un catalogue redoutable. Des neuf articles qui le composent. Bacon n'a vraiment traité que le premier. Par prérogative des faits, il entend leur valeur relative. Certains faits sont privilégiés en ce sens qu'ils balancent ou surpassent l'autorité d'autres faits, même plus nombreux. Ainsi un fait qui contredit

cent autres faits, fût-[^]l unique, sMI est bien constaté, peut renverser ou restreindre l'induction assise sur les cent autres faits. Les faits à prérogatives sont distribués en vingt-sept classes, désignées chacune par un titre spécial et quelquefois bizarre. Il serait oiseux de les énumérer'. Un mot cependant de la quatorzième classe, celle des faits de la croix [^] insian-iioe crucis. Lorsque dans une recherche de philosophie naturelle, Tintelligence s'arrête, faute de pouvoir décider à laquelle de deux ou plusieurs propriétés possibles la cause du phénomène peut être rattachée, on se trouve comme entre plusieurs chepiins; une croix doit montrer quel est le véritable. Des explications qui se présentent, chacune doit fournir une cause qui aura ses effets propres. On expérimente donc, ou i'on observe dans l'hypothèse de telle ou telle cause. Si les effets prévus ne sont pas produits, elle n'est pas la véritable cause. C'est là la preuve décisive ou le fait de la croix, instantin crucis seu decisoria. C'est un raisonnement par exclusion qui prouve la jut-.

« ffl. ib. A, 22-70, p. 125-253,

tesse d*une hypothèse par Ja fausseté de toutes les autres. Bacon en a fait Vapplication à plusieurs questions importantes, celles de Tain[^]ant, du flux et du reflux de la mer, etc. Citons ce qu'il dit de la pesanteur. La pesanteur s'explique ou par une tendance naturelle des graves vers le centre de la terre, en vertu de leur propre schématisme, ou par la masse même de la matière terrestre qui les attire et les entraîne, comme un agrégat de corps de même nature vers lequel les autres corps se portent par une sorte de amsenstis. Si cette dernière supposition est fondée, les graves seront d'autant plus fortement emportés vers la terre qu'ils en seront plus rapprochés. Voici comment on en jugera par

Je fait de la croix. Prenez deux horloges marchant avec une vitesse égale, Tune ayant pour moteur un poids, l'autre un ressort. Placez la première au sommet d'un édifice, la seconde restant au pied, et voyez si le mouvement de celle-là se ralentit-, ou vérifiez s'il s'accélère, quand vous placez l'horloge au fond d'une mine. S'il se trouve que la puissance du poids diminue quand on relève, et augmente au-dessous de ^ surface du sol, il faut accepter pour cause de la pesanteur une attraction venant de la masse terrestre ^

^ Reefpiatar fro causa pondens attractio a massa eorporea terra. (Il, 56, p. 160.) Ce passage a motivé cette supposition de VoUalre : « On voit dans son livre (de Baco»), en termes exprès, cette attraction nouvelle dont Newton passe pour Vinvenienr. » L'expérience indiquée est sans doute conçue dans le sens de la vraie théorie de la pesanteur. Quant à ridée hypothétique d'une attraction terrestre, dont te méj\\Q de Newlon est d'avoir trouvé la loi, non devoir supposa

Les exemples par lesquels Bacon explique remploi des différentes sortes de preuves attestent des connaissances variées, une certaine sagacité dans le choix et la disposition des expériences. Les savants ne liraient pas sans intérêt tous ces programmes de recherches et s'étonneraient avec raison que Thomme qui les a indiquées n'en ait pas accompli quelquesunes. Des vingt-sept classes de faits à prérogatives, les vingt premières sont données comme propres à influencer sur la spéculation, quinze en éclairant Tentendement, en Vaidant à conclure, et cinq, désignées sous le nom de faits de la lampe ou de première infm*' matiouy comme servant à secourir les sens, et parmi tous ces moyens d'observation , les instruments de physique tiennent le premier rang. Les

faits des sept autres classes sont les plus propres à servir dans la physique opérative. Les plus importants sont les faits dits mathématiques ou les procédés de mesure¹. Quoique Bacon soit loin d'avoir aperçu la portée de ces opérations si simples, peser, mesurer, opérations qui ont changé la face des sciences, il les recommande à propos. On doit remarquer notamment ce qu'il dit des faits de lutte ou de prédominance² c'est-à-dire des moyens de diviser un mouvement composé et de

TexisteDce, elle n'était pas étrangère à Bacon, qui empruntait même à Gilbert celle d'une force magnétique, laquelle opérant à distance, per consensum inler globum terrœ et jwnderosa³ aurait rendu raison des rapports entre les marées et la lune, entre le soleil et les planètes. Mais sans Tohservation astronomique, sans le calcul et Texpérionce, ce ne sont là que des bégayements avant que Newton ait parlé. (/6id., II» 45; t. II,p.i85.) 1 /d. i6.,p. 18i.

savoir quel mouvement prédomine. Il distingue à cette occasion dix-neuf sortes de mouvements physiques, dont trois ou quatre tout au plus, tels que le mouvement d'horreur du vide, seraient aujourd'hui considérés comme des fictions. Quoique toute cette physique offre des traces du jargon métaphysique qui simulait la science pour le péripatétisme de l'école, il est impossible de méconnaître, sous la singularité pédantesque de la forme, un puissant esprit d'analyse, et le commencement d'exécution de cette grande idée, la création d'un empirisme rationnel.

Nous arrêtons ici ce compte rendu de la philosophie de Bacon, qui n'est guère qu'un extrait de YInstauratio Magna. Mais toutes les idées de l'auteur sont développées ou indiquées dans ce vaste ouvrage, inachevé pourtant. Il y manque notamment l'exposition des huit moyens auxiliaires de l'induction à la suite des faits à

prérogative, puis les principes de l'art de redescendre des vérités générales à de nouvelles expériences \ c'est-à-dire que le Novum Organum est incomplet. Les quatre autres parties annoncées de YInstauratio Magna sont, -comme on l'a vu, à peine ébauchées. Mais la seule vraiment regrettable et qui manque tout à fait, est la sixième, ou cette philosophie seconde qui devait être le tableau du savoir et du pouvoir de l'homme.

Ce n'est pas qu'on ne puisse dans les nombreux fragments joints à YInstauratio, par insertion ou comme appendice, trouver çà et là des lueurs brillantes qui suppléent à la lumière continue d'un ouvrage suivi. Mais ce qu'il nous importe de connaître , c'est

25i ANALYSE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON, la philosophie de Bacon, et non pas tant ses ouvrages ^ ô'est même l'esprit de cette philosophie, plutôt que ses développements accessoires et ses applications dernières, ai on là prend littéralement et dans ses formes pratiques^ On y trouvera sans aucun doute de la nouveauté. Quant à la certitude, le procédé indiqué ne k donne pas, il t'est plutôt démonstratif. Comme moyen de varier l'expérience, de prolonger l'examen et de ralentir l'induction, il peut servir à mieux assurer la validité des conclusions. Mais aucune règle n'est prescrite par Bacon et ne pouvait l'être pour nous guider dans le choix des conceptions graduelles par lesquelles nous devons arriver à la conception dernière de la forme, et bien des choses sont abandonnées au Coup d'œil de la raison humaine. Bacon n'a point rectifié ou remplacé les notions reçues qu'il condamne , ou ces conceptions scientifiques des choses sans lesquelles toute recherche marche au hasard; Ainsi point de recette sûre^ point de méthode infaillible, et le peu d'usage que l'on a fait des formes techniques d'investigation qu'il recommande en

rend l'utilité fort suspecte. Mais si l'on Veut néghèr les détails pour l'ensemble et se contenter d'une vue générale, on reconnaîtra dans ces pages de VOfgdnurH Texposition encore sco- Iftique de la méthode des sciences, telle qu'elle est exprimée en termes plus simples et plus modernes par un Sfevant du premier ordre : « La méthode k plus sûre qui puisse nous guider dans la recherche de la Vérité consiste à s'élever par induction des phénomènes aux lois et des lois aux forces. Les

lois sont les rapports qui lient entre eux les phénomènes particuliers : quand elles ont fait connaître le principe général des forces dont elles dérivent, on le vérifie soit par des expériences directes, lorsque cela est possible, soit en examinant s'il satisfait aux phénomènes connus -, et si par une rigoureuse analyse, on les voit tous découler de ce principe, jusque dans leurs moindres détails, si d'ailleurs ils sont très-variés et très-nombreux , la science alors acquiert le plus haut degré de certitude et de perfection qu'elle puisse atteindre. Telle est devenue l'astronomie par la découverte de la pesanteur universelle '. »

* Lapla'ce, Essai philos, sur les probabilités, p. 352» éd. de 1819,

LÀ PHILOSOPHIE DE BACON CHAPITRE I

Objet, limites et caractère de la philosophie de Bacon.

Rien n'est vaste comme le champ où se meut la pensée de Bacon. Chacun de ses ouvrages a, ainsi que son génie, quelque chose d'encyclopédique, et il semble, dès le premier abord , que

sa philosophie ait pour toutes limites celles du savoir humain. Aussi , lorsqu'on la veut définir, éprouve-t-on quelque embarras à la saisir, et ne sait-on quel nom lui donner. On est entraîné même à se demander si c'est bien une philosophie, et si Ton doit l'appeler ainsi. Son regard s'est étendu sur les sciences en général ; leur marche et leur but ont incessamment fixé son attention; mais il n'en a point enseigné une, et il ne les a pas enseignées toutes : qu'a-t-il donc fait ?

<c Pour moi, dit-il, je ne suis qu'un trompette, je n'engage point le combat. » Et son clairon pacifique appelle les hommes à s'unir pour marcher en-

semble à la découverte ie la nature. II se conipare sans cesse aux Français qui conquièrent Naples , et dont Alexandre Borgia disait qu'ils étaient venus la craie et non les armes à la main, n'ayant qu'à faire les logements et à marquer les portes, non à les briser *.

Faut-il prendre à la lettre une déclaration si modeste? A Vépo- qu' où Bacon parut, la philosophie scolastique, quoique partout en déclin, comprenait encore toute une science de Dieu , de l'homme et de la nature. Tel était l'empire où commençaient à se faire entendre , depuis le début du siècle, tous ces bruits orageux avant-coureurs des révolutions. Bacon a pu pareourir les diverses parties d'un sî vaste domaine ; il ne s'en est approprié aucune. Sur la Divinité, sur f âme humaine, il dit quelques mots, et il tie pense pas que la science soit réduite à se taire ^ mais il aime mieux laisser parler la théologie sacrée. C'est également à la religion qu'il renvoie , avec la tbéodicée, une partie de la morale. Sa métaphysique s'attache peu à ces conditions générales de l'être qui avaient si longtemps absorbé la curiosité bruyante de» écoles.

Quant à la logique proprement dite, il n'ajoute rien à celle qu'on enseignait avant lui, et ne se pique que d'en limiter les prétentions et Tem-

^ De Aug.f IV, i, 1. 1, p. 203. C'est là que cilant en grec un vers d'Homère, Il se campare aax hérauts, messagers des Dffox el des tiooines. L'altaaioii uu not d*Âiexandre VI sur les Français qui ont conquis rilalie col gesso^ revient souvent. Cf. /(/. IH, VI. Nov. Org., I, 30. Eedarg. Phil, § 2, t. I, p. 202, t. ï, p. U, 4i8; Ed. LoagmaR, t. I, p. ie9.

CBAP. t.— CARACTArE de LA DOCTRINE. Î59

p)oi. Cépen(iant il parle sans cesse d'une philosophie naturelle^ il répète ce nom devenu classique dans son pays. « Je conçois, dît-il, une philosophie naturelle telle, qu'au lieu de se perdre dans les fumées des subtiles et sublimes spéculations , elle travaille efficacement à soulager les maux de la vie humaine '. » Examen fait, fl semble que, sous ce nom, il ait surtout compris l'ensemble des sciences physiques. Ce sont eHes dont il a particulièrement célébré la dignité originelle et la grandeur future, dignîias et augmenia; c'est à elles que se rattachent nombre d'essais spéciaux qui jïrouvent au moins une savante curiosité. Mais là ne sont pas les vrais monuments de sa renommée-, et il se serait, comme philosophe, borné à de vagues généralités, si dans sa revue des sciences, les touchant sans les approfondir toutes, il ne s'attachait à marquer leur objet en indiquant les moyens de l'atteindre ^ si, considérant la philosophie dans son histoire , ou pour mieux dire dans ses produits , il n'eût observé qu'à titre de science universelle ou de science des sciences, elle avait mené l'esprit humain à de médiocres résultats , et ne s'était recommandée depuis des siècles par aucune grande ou utile découverte. Ju-

geant de l'arbre par ses fruits, 11 a donc entrepris la critique de l'art même de savoir, c'est-à-dire de l'art de découvrir; aussitôt il a vu se

« De Aug., ÎT, n, 6, Cf. Nov. Org., I, 96.» l. I, p. i J6, et II, p. 5S. La philosophie natarelle est même âetenne en Angleterre la philosophie par excellence. Aussi Newton , après avoir énuméré les propriétés de la matière, les appelle-t-il toHmph'ilosophix fundamentam. (t^rincip,, m, t. Hl, p. 5.)

manifester la cause d'une longue impuissance, et, condamnant Tart enseigné jusqu'à lui et qui n'était autre que la logique du syllogisme, il a conclu à la nécessité d'une méthode nouvelle, qu'il a cru trouver dans une logique de l'induction. Ainsi les sciences sont une philosophie de la nature, et la philosophie de Bacon est une philosophie des sciences.

Mais quelles sont les limites de la philosophie des sciences P On pourrait les porter fort au delà de la ligne où Bacon s'est arrêté, faire paraître ainsi sa doctrine insuffisante, et l'accabler à son tour d'une masse de desiderata. Mais lui-même il déclare qu'il n'apporte point une théorie complète^ universelle'. On ne peut lui réclamer ce qu'il ne promet pas, ni lui opposer des exigences qui n'étaient pas nées de son temps. Ce serait s'armer contre lui de progrès qui lui sont dus peut-être, et c'est assez que sur les questions qu'il n'a pas approfondies ni résolues, il n'ait point produit d'erreur grave et nouvelle. S'il n'a pas tout affermi, il n'a rien fait pour ébranler aucune vérité fondamentale, et nulle saine doctrine ne doit le tenir pour adversaire, quelque abus qu'on ait pu fsdre de certaines conséquences imputées à ses principes.

Il faut donc, pour bien juger sa philosophie, la circonscrire dans le cercle de ses intentions. Une fois admis qu'il est loin d'avoir tout dit, on trouvera rarement qu'il a mal dit. Si je ne cherche pas dans ses livres une psychologie ou une théodicée, j'aurai peu de reproches à faire à ce qu'il y écrit sur la théodicée

* Nov, Org., I, 116, t. II, p. 69.

GHAP. L — CARACTÈRE DE LA DOCTRINE

OU la psychologie. Je serai plus touché de quelques vues justes ou de quelques mots heureux que de certaines omissions inévitables, et si j'aperçois des erreurs, je reconnaitrai qu'il les répète de confiance, et qu'elles ne viennent pas de lui. Par exemple, ce serait calomnier Bacon que de lui supposer le dessein de nier l'existence dans l'homme d'un principe spirituel distinct, parce qu'il regarde l'âme sensible, qu'il tient pour matérielle, comme étant l'objet des recherches de la philosophie naturelle, tandis que l'âme intelligente doit être connue comme elle a été donnée, par l'inspiration divine, c'est-à-dire par la théologie. La division de l'unité de l'âme était de tradition jusqu'à Descartes. Elle vient de la Grèce. Platon, qui n'est pas commimément soupçonné de matérialisme, va jusqu'à donner à chacune de ses trois âmes un siège organique différent. Imbue des leçons d'Aristote, la scolastique a généralement conservé le langage et les données de la pluralité des âmes, même en la niant formellement. Le spiritualisme conséquent et rigoureux ne date peut-être que de Descartes. Mais Bacon, en gardant pour le fond les distinctions delà scolastique qu'il modifie selon la doctrine de Telesio, en voulant

réserver le nom biblique de spiraculum à l'âme venue de Dieu, celui de jpir/u^àrâme animale sortie des matrices élémentaires^ n'entend aucunement professer le matérialisme. Il use à son tour de l'ancien dualisme de l'intellect, mens rationalisa et de V anima considérée comme agent psychique*, et il fonde sur cette hypothèse des raisonnements douteux. Suivant l'esprit de la philosophie expérimen-

163 EXAMfifii PE Ih PHiLOSOPHiE DE ^AeOM.

taie» c'est dans Thomme tel quHl est iei-bis qu'il cherche la connaissance de nousHnêmes, êcienim nmtri. Cette science, terrestre comme tout ce qui est humain, ne doit étudier le principe intelligent que dans la nature ou engagé dans son union avec Tâme sensitive et avec le corps '. Bacon ne recherche point sj la sensibilité iBUe-même ne suppose pas une certaine intelligence , et «a psychologie très-succincte office des obscurités et des diiScultés quHl laisse à d'autres le soin d'éclaircir. Mais sont-ib bien nombreux ceux avant lui qui les ont évitées? Saint Thomas lui-même dit bien que dans Thomme c'est rame intellective qui s'acquitte des fonctions de la végétative et de la sensitive^ mais il parle de» parHe\$ de Tâme, et veut connue Aristote que TinteUecUve soit quelque chose de rame et lasensitive quelque ehoe du çorpe. Et Descartes à son tour n'est pas fort à son aise, lorsqu'après avoir fait de Tâme une substance <|ui.p6Bse, il est obligé d'admettre dans Thomme une eertaine unité substantielle du corps et de l'esprit, pour ne pas offenser le concile de Vienne qui a imaginé de faire un article de foi d'une définition d'Arii^ tote ^. Il ne faut donc pas être trop sévère pour Bacon s'il emprunte à Telesio et à Donius leurs idées sur cette ame irrationnelle qui se

produit sur la terre* Il n'aurait pas moins une âme humaine diffé-

1) i) e Aug., IV, I et ii, 1. 1, p. 4 et 333-285. Voyez ci-dessus 1. If, ch. Ul.

* Aquin., Summ., 1, q. 76, a. 3, q. 79, a. 5. Cont. genl. y 11, c. xux, LKY, Lxxvi; Coiff. de Anim. f Ul, iv, M; Descartes, Bep. o. 4^e Utienne # 1*, t. If p. 49.

CHAI». I. - * CAtACT&M5 oE LA'WenBlB/ S»

renie en essence et non en degré aeuleroeni da crile des bêtes, une âme rationnelle émanée de Dieu. C'est à raison de son origine que la substance de Dieu n'est pas proprement une question philosophique à ses yeux, et doit être laissée à la théologie, avec laquelle la philosophie s'accorde, mais que la philosophie ne supplée pas. Cette opinion peut paraître timide elle n'est ni condamnable ni suspecte.

On ne saurait non plus beaucoup s'étonner que Bacon ignore ou omette certaines questions qui ont fortement captivé l'esprit humain. Dans la certitude où la chute de la scolastique précipita les intelligences élevées à son ombre, dans cet ébranlement de toutes les sciences en révolution, le principe de tout savoir dut même être mis en problème. Si les hommes se sont tant et si longtemps trompés, qui irait-il qu'ils ne se tromperont pas encore, et comment décider désormais dans quel cas l'homme se trompe ou s'il ne doit pas se tromper indéfiniment ? Qu'est-ce donc que la connaissance ? Quel en est le principe, quelle en est la valeur, et à quelles conditions se réalise-t-elle avec une juste autorité dans l'esprit humain ? Depuis Descartes, plus de philosophie sans quelque solution de ces questions premières

^ et comme elles ne peuvent être résolues en point de droit, si l'on n'a commencé par montrer en point de &it de quelle manière se forme et s'acquiert la connaissance, il a (Mu, pour raconter son histoire, remonter à sa source, et l'origine des connaissances ou des idées est devenue tout a la fois le problème obligé et le problème favori. Or celte

S64 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE ftACON.

époque de la philosophie, Bacon ne Ta pas devancée*, cette question préalable de toutes les sciences, il ne Ta ni résolue ni posée. Il a passé à côté comme ignorant qu'elle existât, ou il Ta laissée derrière lui comme s'il la tenait pour décidée ou pour indifférente à l'objet de ses recherches. Sûrement, il pouvait en l'omettant les entreprendre ^ il pouvait, malgré cette lacune , rendre encore aux sciences un signalé service et préparer leurs conquêtes sans avoir assuré leur point de départ. Cependant, pour des esprits exigeants, rigoureux, un vide apparaît au début de sa philosophie. Traiter des sciences sans traiter de la science, rechercher comment il faut faire pour savoir beaucoup, sans avoir déterminé si l'on sait et comment on sait, c'est une manière un peu sommaire d'établir les conditions de la vérité des sciences*, c'est tout au moins leur donner l'empirisme pour principe fondamental.

C'est, peut-on répondre, un principe que de ne pas chercher de principe. Le dogmatisme doit bien commencer quelque part. On peut croire au savoir, puisqu'il y a des sciences, et se borner à chercher, à trouver la vérité, pour démontrer qu'elle est possible. Il s'en faut de peu que Bacon ait ainsi raisonné, et, hypothèse pour hypothèse , cela vaudrait mieux que le scepticisme. Aussi son tort ne serait-il pas d'avoir cru à la compétence de la raison

humaine, à la clarté de la lumière naturelle, à une équation possible entre nos facultés et les choses. Mais s'étant aperçu lui-même qu'il existait des esprits accessibles à des scrupules, à des incertitudes sur la valeur de

GHAP. I. — CARACTERE DE LA DOCTRINE

notre connaissance, a-t-il été prudent de ne pas lever les uns, de ne point fixer les autres ? Comment nVt-il pas senti qu'on ne pouvait impunément déclarer suspectes et les croyances, et les doctrines, et les méthodes de deux ou trois mille ans d'activité intellectuelle , qu'on excitait ainsi une défiance qui , de l'ouvrage, retomberait sur l'instrument, et qu'à dénoncer sans cesse les égarements, on infirmait l'autorité du guide ? Bien plus, il a même approuvé, dans une certaine mesure, ce doute systématique, l'acatalepsie, comme il l'appelle, pourvu qu'elle se bornât à tenir pour inintelligibles toutes les écoles connues, non toutes les écoles possibles*, il a donc, quoique avec moins de rigueur et de conséquence, abordé le doute de Descartes ; il en a prononcé les premiers mots, et il s'est ainsi exposé à des questions embarrassantes; il a risqué de ruiner d'avance les fondements de l'édifice qu'il voulait élever.

Lorsqu'en effet la question a été posée, quand toutes les intelligences ont été averties qu'elle devait précéder tout le reste, au lieu de soupçonner qu'il l'avait omise, on a voulu croire qu'il l'avait résolue. Il n'avait pu penser sans savoir comment se forme la pensée, connaître sans une théorie de la connaissance, et l'on a interprété sa psychologie par celle de Hobbes et de Locke. Rien

n'est dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans la sensibilité : cette maxime, trivialement célèbre, est devenue d'un point de doctrine important une doctrine tout entière, et cette doctrine a paru celle de Bacon. Les philosophes qui la professent l'ont proclamé leur chef.

Ms aàmm db L4 p^losopue de bacos.

A parler exactement, cette doctrine D'est point dans Bacon. Il dit bien que b science doit frayer sa voie en partant des premières perceptions des sens ; qu'à moins de folie volontaine, c'est du sens qu'il faut tirer toutes choses dans les sciences naturelles '. Et comment, en effet, donner à ces sciences d'autres matériaux, même d'autres raisons d'être, <pie nos perceptions externes? Bacon, dans les passages qui lui ont été le plus reprochés, traite de ees notions expérimentales, point de départ de toute physique ; ce n'est pas de toute connaissance humaine en elle-même , ce n'est pas de toutes les idées de l'esprit fan* main qu'il veut parler. Dire même que dans hi vie toute connaissance débuta par Texpérience ^, ou dire que la connaissance ne se compose que des données de l'expérience, et que tout ce qui est dans Tintelleet a été dans le sens, c'est dire deux choses immensément différentes. Et Bacon n'a pas dit la seconde de ces deux choses^ il n'a pas même dit tout à fait la

> Omnis via usque a primis sensuum perceptionibus certa ratione munienda. Inst. Màg., prxf. gen, — Sensus, a quo om- Dla in naUiraUbas petenda saot, nisi forte Ubeat iistoire. id, dUL op. 1. 1, p. ii et U. Cf. Jki Auj., IX, i, p. 476, et Sov, Org., I, 19-22, t. IJ, p. 12. C'est aux sciences physiques que s'ai*pllque la phrase citée par M. Cousin. {Œuvrer, 2* série, l. Il, p. 6S.) Condillac exagère à

\$ob propre avaalage la doctrine da Bacon poiuv* Tassimiler à la sienne propre. (Orig. des Connaiss. hum. y fntrod.)

* 'AXXà pi.Y!v)t«l r6\$* 6p.oXo-fOîi{Aev jati 4XXo6«v «ôtb IvvDvcTixivat fiij^ît IUv«T«v iIvAi iwc4i«ftt, d>.X' ^ix TcC Uth % é^%aê%i ik l« rwc; iiOxç rdv oMfivtAiy* T«ûTW ^è «4vr« T«ûTa ki-^, PhédiOLy xix, 75. — i Toute notre connaissance commence par Texpérience, c'est ce qui ne peut être Tobjet d'un doute. * (Kant, Crit, de la rais, ffure^ introd.)

GJlif». L-T'CiJUOTiU SE LA DOGTOKB. 96T

pr^wère : il admet des eooBtisaiitces inspirées. Sur Dieu, sur Tâme, sur la morale, il aperçoit dans Tespnt humain des lumières qui ne viennent point du flambeau de la sensation. Il y a une révélation d'en haut-, les sciences, comme les eaux, naissent du ciel et de la terre. L'esprit insufflé de Dieu au commencement ne tient rien de œ limon, d'où vient et ie corps et la sensibilité même. L'ime qui comprend et qui raisonne est à Tâme qui sent comme le ciel à la terre. De ees facultés qui rilluminent, Bacon ne prononce pas qu^elies ne soient point innées, et la lumière naturelle mi pour lui autant une connaissance instinctive qu'une connaissance aotpiise. Quand il dit que rexceUdoee de l'âme humaine a frappé mènies les philosophes de la sensation, il ne se range point parmi euK- U se sépare formellement des philosophes plongés dans les sens, les moins divins de tous, qui nient l'immortalité de Tâme, sans pouvoir méeonnaUre celle de Tintelligence ^ 8'il assigne les perceptions du dehors pour matériaux nécessaires à la science de la nature, il n'en suppose pas moins une science générale qui ne peut résulter tout entière de l'expérience -, ear elle est science de Tuniversel , et il n'y a perception que du particulier. La conséquence est évidente, quoiqu'il ne l'exprime pas '^ universa-

lité et expérience impliquent. Il va plus loin, il affirme au fmd de l'esprit humain la préexistence d'une science première qui ne s'y retrouve qu'en débris.

> Maxime immersi seosibus, minimeque divini. — Philosopho-
baotert secundum sensom. De Aug^^ I, 91 et IV, m; t. 1^ p. 97 et
235.

268 EXAMEN DE LA raiLOSOPHIE DE BACON.

Certains axiomes semés çà et là dans Fintelligence, et qui peuvent se rapporter à tout, même aux choses dont la perception ne les a pas suggérés , sont pour lui comme les fossiles intellectuels d'un état primitif de la raison, comme les traces encore visibles de la création dans ce monde de Fàme déchue, monde ravagé par une révolution plus grande que celle qui a bouleversé Tunivers matériel *.

Toutes ces idées seraient peu compatibles avec la doctrine qui identifie la connaissance i la sensation, et quoique Bacon n'ait pas affirmé ni peut-être aperçu cette incompatibilité, elle doit lui profiter et ne permet pas de le ranger parmi les défenseurs déclarés de la philosophie des sens. Fût-il inconséquent de ne pas l'être, le bénéfice de son inconséquence lui appartient-, je le loue d'avoir été moins conséquent que Hobbes*, c'est de l'erreur de moins.

Faut-il donc nous inscrire en faux contre cette voix publique qui donne Bacon pour père à Tempirisme philosophique, et a-t-il usurpé les hommages de Diderot et les imprécations de Joseph de Maistre? Nous ne venons point substituer aux jugements reçus de douteux paradoxes. Nous voulons expliquer et réduire les premiers au vrai. Historiquement, la philosophie de la sensation

s'est en tout temps réclamée de Bacon. Et cela se conçoit[^] parmi les sciences humaines, celles qui se dévouent à la contemplation de la nature extérieure ont eu tout son amour. Il récuse dans leur intérêt l'intelligence en liberté, et met la

1 Voyez ci-dessus, Ut. II[^] ch. II.

GHAP. I. — GARÂGTÈBE de LA DOGTRINE. 269

raison aux pieds de Texpérience. Quoique ce soit surtout dans le domaine des faits extérieurs qu'il proclame la supériorité de Tobserverie sur la méditation, quoiqu'il place au-dessus des expériences isolées et des sciences particulières une philosophie première qui serait comme la vigie d'une science plus haute S il attribue à sa méthode favorite une autorité trop voisine de l'infaillibilité pour n'en pas étendre l'empire, au moins par voie d'exemple, au delà des bornes de la physique, et il décide impérieusement que ses principes ont juridiction dans tout le ressort des sciences morales[^].

On en inférerait à tort cependant qu'il ait absolument soutenu que toutes les sciences sont de même nature, devançant ainsi les prétentions du matérialisme moderne, pas plus qu'il n'a conçu nettement comment elles pouvaient toutes être traitées par la même méthode, devançant ainsi tout ce que l'École écossaise regarde comme sa propre découverte. Mais sans ériger en système l'observation des phénomènes internes, il a donné l'exemple de chercher la cause des succès et des revers de toute science dans les procédés de l'esprit humain. C'était là, j'en conviens, un premier pas, un grand pas-, c'était ouvrir la porte à la science psychologique. Malheureusement son mérite n'est pas d'aller jus-

qu'au bout de ses idées ^ il ne se rend pas compte de tout ce qu'il fait. Tandis qu'il proclame sa méthode applicable aux

< De Augm., I, 42, 1. 1, p. 70.

« Voyez ci-dessous, I. H, ch. IV, et Nov. Org., II, 127, t. II, p. 78.

170 EXAMEN DE LA FHHIOSOPHIE DE l'ACADEMIE.

sciences logiques , éthiques et politiques, il attaque le seul moyen de l'appliquer, la réflexion sur le moi, et compare le travail de l'intelligence repliée sur elle-même à celui de l'araignée. Au terme de ces sortes de recherches qu'il tient pour purement idéales, il voit renaître toutes les fictions qu'il impute à la dialectique en liberté. Cependant il se dément plus d'une fois ^ ainsi il donne un dénombrement des facultés; il fait sur quelques-unes d'heureuses observations, ce qui surtout qu'il faut distinguer la perception de la sensation '. Il recommande à l'interprète de la nature l'exploration de l'âme humaine, l'examen de tous ses mouvements ^ . Mais son but est surtout de découvrir les sources cachées de nos erreurs ; ce qu'il a le mieux connu de l'esprit humain, ce sont ses faiblesses. Aussi, quand il laisse entendre qu'il y a vérité dans cette partie de l'histoire de la nature des faits

* Le passage où il fait cette distinction importante a échappé, et je m'en étonne, à Reid, à Stewart, et ce qu'il ne m'échappait encore davantage, à sir William Hamilton qui a consacré, dans son utile édition de Reid, une dissertation spéciale à la recherche des caractères propres et définitifs qui distinguent la sensation et la perception. Avec son exactitude accoutumée, il remonte à tous les antécédents de la question, il cite toutes les autorités, et il ne nomme point Bacon. Que ne sommes-nous à temps de lui

recommander le§ 9 et 10 du chapitre 111 du livre IY du Dt Aug-
wuniisl 1. 1, p. %3%. Cf. MM*9 Wwks, not. t). S. H, p. 886.

* Qui primum et ante alla omnia animi motus humani penitos
ften explofabit, ibique scleritiae meatus et errornm sedes accura-
tissime descriptas non babuerit, is omnia larvata et velnti incan-
tata reperiet ; fascinum ni solverit, interpretari non polerlt*
Ttmp. part, fnoH., de Int. nat., VU., t. U, p. 357. Cf. Hallam, Eu-
rop. Lit., 1. 111, cb. m, sec. ii.

CHAF. I.-^CABACnBE »E LA DOcNmiL f7l

dont QD pourrait dresser des tables, est-ce une idée mise eo
avant dont il laisse a d'autres les consé* quences. Je ne puis donc
pas plus lui attribuer Tbonneuf d'avoir pensé comme Reid, que
d'avoir pensé comme Locke. Mais il a précédé Hobbes, Locke,
Reid et bien d'autres -, il a fait penser, et il est pour quelque
chose dans ce que d'autres ont pensé après lui.

Assurément, lorsqu'il a dit sans explication ni restriction que
la méthode expérimentale ne se bornait pas aux sciences phy-
siques, lorsqu'il a de plus rappdé celles-ci des spéculations abs-
traites aux faits qui se peuvent voir et tuucher^ lorsqu'il est allé
jusqu'à menacer de nullité la métaphysique', on a pu regarder
cette tendance comme une adhésion anticipée à ce qui devait
plus tard être nommé philosophie sen^ suaïste. On a pu imagi-
ner que s'il avait vécu après les controverses de Descartes et de
Gassendi, il aurait pris parti pour le dernier. L'esprit de sa philo-
sophie ne démentait pas cette conjecture, quoique le tour de son
génie autorisât d'autres idées. On a oubUé qu'il était le même
homme qui ailleurs voulait chercher dans les contemplations à

priori les lois mêmes des arts professionnels[^]. Le spiritualisme a son intolérance, et retrouvant parmi ses ennemis des disciples

« Nov. Org., I, 83. Cogit, et Vis., XII, t. II, p. 44 et 366. « De BNUphysica ne sis lollicitus. Nvlla enln erlt, poat yeram pbyscan inveDUm, altm quasi nihil praH^r difiaa. » (Ip. ad W. fitranzanum, t. III, p 546.)

* « Qui in philosophia ac contemplatioDibcis onifenalibut positam orane studimn i^ane atqve ignavum arbltralar nom aBi-madferttt slssulit professkHiibas cl attibns eiinde tocean et robur sappediuri. » (Dt Aug.^ U; protm* H;Ul, p» IOS«)

de Bacon, il a soupçonné Bacon -, il Ta même diflamé[^] quand il a eu le malheur de rencontrer pour intei[^] prête Fauteur des Soirées de Saini'PéiersbourgK Ceci touche à des points trop graves pour n'y pas insister.

Ne défendons point Bacon d'avoir eu en matière de religion tous les principes de la tolérance. U en parle le langage, même à Jacques F. Que d'autres en concluent qu'il n'était pas chrétien. Il l'était avec une certaine liberté que le protestantisme autorise ; mais il l'était, autant qu'il est possible d'en juger à distance. Quand il s'agit de la foi, mie dissimulation plus aisée à expliquer qu'à justifier a passé dans les usages de la littérature. Mais cette dissimulation serait arrivée jusqu'à l'hypocrisie, si Bacon n'était pas sincère, lorsqu'il s'exprime sur la religion de son pays, et sans avoir une haute idée de sa sévérité morale, nous persistons à croire qu'il a sur ce sujet délicat écrit sa vraie pensée.

Il y a quatre degrés à franchir pour qu'une philosophie encoure l'inculpation d'incrédulité. D'abord elle peut procéder d'un rationalisme absolu qui rejette la révélation, sans ébranler au-

cune des vérités fondamentales de toute religion. Puis, elle peut s'écarter assez des sages principes d'un spiritualisme

> Nous ne pouvons trouver rien à redire à ces paroles littéralement traduites du dernier éditeur anglais de Bacon : « 11 eût été heureux pour la réputation de H. Lemaistre (sic) que son Examen de la philosophie de Bacon, publié après sa mort, eût été supprimé. 11 est défiguré par une inexactitude (unfairness) passionnée et dans beaucoup de passages par une ignorance presque incroyable. » (T. I, p. 464, not.)

CHAP. î. — CARACTÈRE DE LA DOCTRINE. 273

rationnel pour encourager le scepticisme et incliner par le doute les esprits troublés à Tempirisme exclusif. En troisième lieu, elle peut, s'abandonnant systématiquement à cette tendance, miner les bases de toute foi dans l'existence de Dieu et de l'âme, même dans la permanence invariable de la loi morale, après quoi, il ne lui reste plus qu'à franchir la dernière borne et à soutenir expressément la négation de toutes les vérités qu'elle n'avait fait encore que rendre obscures ou flottantes. De là quatre accusations successives que toute autorité dépositaire d'une orthodoxie officielle se plait à porter, souvent en les confondant ensemble, contre toute philosophie indépendante. Est-il une doctrine à laquelle elles aient été épargnées ? Deux mille ans ont passé depuis qu'elles ont suffi pour envoyer Socrate à la mort. Jamais il ne faut les accepter sans contrôle, et qu'elles aient été toutes dirigées contre Bacon ne prouve point qu'il les ait méritées. Aux admirateurs suspects qui en font des titres d'honneur, aux détracteurs aveugles ou frivoles qui poursuivent en lui un des libérateurs de l'esprit humain, on pourra toujours opposer le té-

moignage vénérable de l'écrivain pieux et éclairé qui a revendiqué dans un livre intéressant le christianisme de Bacon.

L'inconséquence n'est jamais un signe certain de mauvaise foi, et celle de Bacon n'aurait rien qui dût surprendre au milieu des plus difficiles questions de la science universelle. Il n'a point prévu tout ce que la critique moderne peut tirer de certains principes •aujourd'hui plus savamment discutés. Bien des doutes

Î74 EtAWfeN t)E LA ^HILOSOPHtË DE ëACON.

n'étaient pas de son tenipà. Si le dahgêl* des conséquences pouvait êtfé allégué comme une preuve, ^accusation ^incrédulité s'élèverait contre tous les scolastiquiès ftourrii des tnaxîtnes de la philosophie d'Aristote, et quelques-uns sont des saints. On nous rappelle qu'ê Ebicon a mis au nombre des conditions de la science l'existence d'une doctrine secrète qui ne fût pas livrée Imprudemment au peuple'. A de tels SCmpçûns, nous ne pouvons Opposer qu'une conviction morale. Les réserves de DesCartes ne nous per* suadent pas -, sa froideur et sa prudence sont trop visibles -, mais nous en croyons Bacon lorsqu'ê il dit i « Il est plus digne de croire que de savoir comme nous savons sur la terre*. »

Malgré son attache aux méthodes ëiipérimetitales, il reconnaît les rapports de Tintelligence humaine avec rintelligence divine, et conçoit au-dessus des sciences d'observation une connaissance ou sagesse primitive, qui peut être obscurcie, mais que rien ne peut éteindre. Ces pensées sont, il est vrai^ mêlées à d'autres que devait recueillir après lui la philosophie du dix"huitième siècle*. En parlant bien du christia-

< heAugm., VI, ii, 1. 1, p. 396.

* De Augm., IX, i, t. I, p. 476.

* « Bacon a m\l au Monde réeolé «ensaftlisié flioderae, mais Toas cherchiez en vain dans fiaocm les tristes ifaréories aax-qaelles cette école est plus tard arrivée. » (Cousin, PkiL du xvni* sïtcUy m et xi, Œuvres, 2" ^ série, t. tl, p. 68 et 305. Cf. MoreU, hUL and. ttit* ^ièw,, etc., t. r, part, i, eh. f« sect. f, p. 89). € L ^ at-tacheoient de Bacon au christianisme ne lui avait pas permis de redouter les dernières conséquences de ses principes. » Bonald, Rech. phit. ^ t. I, ch. i, p. 3?.

CHÂl ^ . I. — CÂhACTihfe DE LA DÔCtfttt*. i'iti

hfeïftë, il l'e^ifelut èhttièreméttt des Irecherc^es phiteso^ ^hî-qués, 'et fehiassé la théologie du dottediânè (Jjtt'il i*- Serve à \à sdehcé. L* dîviti téhioigtiage, dit-il, doit ifltre tenii cbDsfeMtt-Vettt sèpât-é des tèmoinagfefs huttttiitt^ '. Ce (Jti'il dît éontrè Tathéisirte ne satiraîteire trop Wïj'ÉW; felîeè sTont de lui, ces belles parole* : « Personne he hte l'existence des dieux, hors 'Cfelni â qui il sert quêtes dieux tt'e'xîsteht pas. h- Nier ï)teà, c'est déthiine fa hoblesse du geni'e humain *. » Maî^ ailleui^ il seYnble hiénager les athées-, il 'ci*oîl pètt k l'athéisme systémiatiqué, et déteste encore plus VHfpoerisie. Sans religion, à son avis, quelque Vertu mô^ tB\ e peut resteï; encore. Les (^omtaïah-demétits ^ là conscience, les affections naturelles, la philosophie, \tL loi, la réputation tonserVent de Tempiré sut uft fithée. La superstition ne laisse rien subsister de toful; cela-, sa tyrannie stir l'âme est absolue. Aussi Vathéisme produit-il Rarement des troubles dans l'État, car il rend les hommes prudents, tandis que fei su^ perstition a ruiné des royàtimes et des républiques. Elle introduit dans la société un pi^emier moteur qui emporte tout*. Or pour peu qu'on ait lu ftaylè et ^u'tm sache Thistoire des

controverses, on recioxvhaïtra ces idées : elles ont fait fortune après Bacon. Mais aucune de ces opinions n'est en soi incotici-

* l>ei4ti^.,l, 9i.,t. I,p. 08.

I Serm.fid., XVI, t. m, p. 260etâ6i. c Mon fils, tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en doutez jamais. » (ÉmileyX, iv).

' id. XVI et XVII. Ces idées sont un peu tempérées par quelques passages des J(f éditât ions sacrées, xi, qui furent imprimés à la suite des tssais. (T. Hl, p. ^50-2G6, 473, Mi.)

liable avec les principes de toute religion-, et aucune n'aurait éicité d'ombrage, s'il n'avait rien dit des causes finales. En les bannissant de la science de la nature, il a paru les vouloir bannir de la pensée humaine, et enlever ainsi à toute religion une de ses meilleures preuves, un de ses meilleurs aliments. En s'emparant après lui de cette idée, en l'unissant à de tout autres témérités, Hobbes en a paru dévoiler le côté dangereux, et ceux qui se sont indignés contre Hobbes n'ont pu s'empêcher d'en vouloir à Bacon. Us ne l'ont pas toujours nommé *, mais Cudworth le désigne assez clairement, et Mosheim interprète contre lui maint passage où le reproche de tendance irréligieuse est sévèrement exprimé. Toutefois la sincérité de Cudworth Toblige à reconnaître qu'on est irréprochable, si par la critique de la recherche des causes finales on a voulu seulement censurer la manie de prêter aux choses naturelles des appétits et des intentions chimériques ^ Là est en effet la justification ou l'excuse de Bacon.

Frappé de la présomption et de l'impuissance de notre esprit, impoienniia cogitationis^ il déplore notre obstination à spéculer sur l'infini, mais surtout notice fureur d'inventer des causes.

Courant après les plus universelles, nous ne savons pas nous arrêter aux causes secondes *, nous négligeons même de les chercher, et nous poursuivons, soit les causes finales, soit

« Syst. intellect., Confut, pML, c. v, § 5, 61, 62, 65 et nol. p. 23 et 109-1 18 du t. II, de Téd. de 1773. D. Stewart est plus sévère pour Cudworlb quMi accuse d'avoir altéré le sens des idées de Btcon. PML ofmind, ^ part. II, ch. iv, sect. vi, i.

OHAP. I. — CARACTÈRE DE LA DOCTRINE

les causes premières*. C'est là une idée juste qui depuis a prévalu dans les sciences, et qui est juste surtout dans son application aux causes premières. Hormis quand sa pensée s'élève à la première des causes premières, l'homme s'égare, et probablement il s'égarrera toujours, lorsqu'il voudra atteindre les premières causes après celle qui s'appelle Dieu, l'expérience ne portant pas jusque-là, et Dieu seul ayant le droit de rester incompréhensible en cessant d'être inconnu ^ car « Tincompréhensibilité même est contenue dans la raison formelle de l'infini. » (Descartes.) En reculant peu à peu la borne de nos ignorances, nous n'atteignons encore qu'à des causes subordonnées, et l'école de Newton en est venue à ce point de circonspection d'interdire en général la recherche des causes. C'est dans ce sens qu'il faut concevoir la sévérité de Bacon pour les causes finales, et même celle de Descartes, encore plus absolu que lui. Pour tous deux, les causes immédiates sont l'objet propre de la science.

Bacon avait lu dans Aristote que la nature ne fait rien en vain *, une fois même Aristote a dit : la nature et Dieu^, oubliant que

le Dieu qu'il enseigne ne pouvait, dans son unité immuable, ni prévoir, ni disposer, ni connaître, sans déchoir de son absolue perfection. C'est à ce principe d' Aristote que Bacon attribue les hypothèses par lesquelles l'ancienne physique expliquait les combinaisons de la nature, et sur

« ^ov. Org.y I, 48 et 65, p. 18 et 27.

< ô ftiô; xal "h çtôi; cu^tv u-oLTif Tvctoûotv. De CoeL, I, IV, 8.

t7« SXAMEN DE L4 PqitQ^qp^ QE BA^ON.

ee faadement^ il é4ifi? le procès des causes finales ^ phy^que. En ce^, sp,w doute, U y a encore ipoio^ d'impiété que 4' erreur, et c'est assurément prévenir toute interprétation dangereuse que d'ajouter, copune U le foit s^ussitôt, qu'il n'en est pas de même en mé^ taphysfique, par conséquent eu tbéodicée. « {1 e^ inoin^ dur de croire, dit-il, au^ plus luonstr^euses C^lcs de rAlcors^B, du Talmud ou de la légende, quo de croira qu'un esprit n'est pas présent dans l'organisation de Tunivers. » -^ h Jî^nt s'en faut qu^ les es^uses physiques éloignent les hommes de Pieu et de U Providence, qu'au çontr^jr^ ceux des philosophes qui se \$iont le plus occupés d^ le^ découvrir ue trouvent point d'autre issue fiu terme de leur recherche que Ici recours à Pieu et a sa Ppoyidnce. » Enfin, quoi de plus formel que c^ passage ; « Qu'il y ait un Dieu, qu'il tienne les r^nes de tout, qu'il soit souverainement puissant, sage avec prescience, qu'il soit bon, rémunérateur, vengeur, qu'il doive être adoré, tout cela peut être démontré par ses ouvrages^ et bien des m^rveilleui^ secrets touchant ses attributs et plus encore touchant le gouvernement et la dispensation universelle, peuvent être sobrement inférés de là et mis en lumière '. » Cette argumentation a été par quelques-uns > ajoute-

t-il, utilement employée. Mais il ne veut pas qu'on la prodigue, il recommande la sobriété et compare les prétendues intentions qu'on prête à la Pivinité, dans Vexplication

* De Aug., ni, II et iv. §erm. /fd.,i^{vi}., t, I, p. 167, ⁱ.H III, p. 59.

de\$ phénomènes», à ces nombreux §91 vqIq suspendus par* le& matelots dans les temples ; o» les onaptes et l'on ne compte pas les naufrages qui n*Qnt laissé qu'une trace. Ce qui nous paraît en effet suffire à toute théologie, c'est la pensée d'un dessein attesté par l'ordre du monde, et assurément à Bacon racore moins qu'à Descartes, on ne saurait reprocher d'avoir méconnu ce que le dernier appelle la m^{qm} ék fover vrier empreinte sur ^{an} auvr^g •.

Maintenant est-il vrai que la poursuite des causes Unales ait été aussi dommageable que le prétend Bacon? Une disposition aveugle à chercher hors de l'observation des principes généraux qui pussent passer pour la raison des phénomènes, nous paraît plutôt la vraie source des erreurs de l'ancienne physique. Tout au plus un certain anthropomorphisme, trop porté à personnifier la nature, peut-il avoir accrédité certaines explications qui semblent introduire des idées dans l'univers aussi bien que dans la nature : mais on ne saurait, ce semble, accuser le pé^{ripatétisme} du moyen âge d'avoir trop souvent, trop complaisamment, en présence de chaque phénomène», posé cette question : Pourquoi Dieu V^t-il voulu? car telle serait la question de la cause finit^{le} propre^{ment} dite.

Quant au point de savoir si cette question même, renvoyée par Bacon à la métaphysique, à la morale par Descartes, serait

tout à fait dépassée en physique^ c'est une autre affaire -^ et sur ce point, Newton lui»

J Médit., \\y t. I, p. 290.

même , qui a fait ses réserves en faveur des causes finales et qui voit sans elles le monde gouverné par un fatum et non par un dieu, n'aurait pas été peut-être fort éloigné de Tavis de Bacon et de Descartes.' C'est du moins à son exemple et par ses leçons que la science moderne a renoncé presque constamment à chercher la loi des phénomènes dans leur fin probable , et à prendre ainsi le but pour la cause. Non qu'il soit interdit de supposer, lorsqu'un fait se reproduit uniformément, qu'il doit concourir, par quelque côté, à cet ensemble que nous nommons Tordre général, et dans la nature organique en particulier, une certaine économie se manifeste qui autorise la question : A quoi sert tel organe ou tel agencement organique? Ainsi, dit-on, la disposition des valvules des veines conduisit Harvey à la découverte de la circulation du sang. Mais on ne saurait prétendre que rhypothèse préconçue de Futilité des faits doive nous guider dans l'investigation des choses de la nature. Leibnitz seul a soutenu que la considération des causes finales pouvait servir de flambeau jusque dans les recherches physico-mathématiques, et il en a donné pour preuves quelques-unes de ses propres découvertes. Peut-être n'a-t-il démontré qu'une chose, c'est que, plus l'explication d'un phénomène rentre dans les conditions d'existence et d'excellence d'un ordre universel, plus elle offre à la raison les caractères de la vérité. Mais cette loi de la raison, dont nous faisons une loi des choses, sert plutôt de fondement à la théodicée, qu'elle n'a la théodicée pour fondement.

CHAP. I. —CARACTÈRE DE LA DOCTRINE

Newton, plus tempérant que Leibnitz, plus précis que Bacon, plus exact que Descartes, regarde bien qu'en dernière analyse Tobserveration raisonnée des phénomènes doit nous conduire à voir comment la nature ne fait rien en vain, et nous élever de cause en cause à cette cause première qui sans nul doute n'est pas mécanique. Mais jusque-là rien n'indique qu'il aperçoive autre chose que des causes mécaniques, et c'est cette grande idée, commune à Descartes, à Newton, à Leibnitz, que tout se fait mécaniquement dans la nature, qui est comme enveloppée dans les pensées de Bacon sur les causes premières, efficientes et finales, quoique faute de pratique des sciences, il ne soit jamais parvenu à concevoir nettement le principe dont il a préparé l'avènement¹.

Mais à côté de ce principe subsiste une idée native de l'esprit humain, annoncée à la philosophie par Anaxagore, toujours présente dans la croyance universelle -, c'est l'idée d'un plan dans l'univers et d'un ordonnateur suprême-, c'est cette téléologie que Bacon n'a pas plus songé à bannir de la raison que de la nature, et n'oublions pas qu'elle n'a été nulle part plus artistement développée que dans sa patrie et par les savants qui font gloire de l'avoir pour maître.

Ainsi pour nous résumer. Bacon n'a rien médité ni même rien écrit qui fût contraire aux bases de

¹ Voyez ci-dessus, 1. II, ch. ni. Newton, Princip. math.,¹ 1. m, Scol. gen.y p. i73; Op./ic.,1. III, q. i8. Leibnitz, Nouv. Ess., I.IV, ch. XII, 13. Act, Erud., iC82, vol. XII. Op. phil., éd. Erdmann, xxiv, xlv, 1, lxxx, Cf. D. Stewarl, Loc. cit. et Barni, Exam. de la Crit, du Jug., iart. 11, p. 165-236.

18? um^^ m h^ PHjwsopmg de ^agon.

toute religion r II ^^ point professé la philosophie de la sensation et Top w peut affirmer? qu'il Vaurait adopté sans réserve, Mais il est certain qu'il lui a riontré la rput et qu'il a contribué à Taocréditer, sifion comme principe, du moins comme conséquence (Je son œuvre. \\ est certain que par 1^ prédominance des méthodes e^^péripien^les il a poussé Vesprit humain vers les sciences de robservation externe, au préjudice de celles qui traitent des choses invisibles. Il a entrevu Vimportance de la psychologie, mai* il ne Ta pas approfondie, et il a privé ainsi sa doctrine de solides fondements philosoplûques. Mais elle n'en reste pas mo^ns vraie dans son ensemble , pourvu qu'on l'envisage uniquement comme une méthode générale des sciences.

pratiques-, et avec ces deux principes de classification, il esquisse une encyclopédie qui n'est qu'un catalogue raisonné de ses ouvrages.

Varron passe pour avoir le premier dressé une statistique des sciences. Son traité *Libri novem disciplinarum* est perdu. Mais on sait de quels éléments il y composait le savoir universel, et c'est en rayant de sa liste la médecine et l'architecture que Martianus Capella, dans sa description bizarre des noces de Mercure et de Philologie, fille de Phronésis, donne pour suivantes à la fiancée les sept sciences personnifiées sous les noms des sept arts libéraux : classification vulgaire au moyen âge et que Cassiodore établit définitivement comme règle des études. Le Trivium et le Quadrivium sont les deux parties de renseignement secondaire et supérieur depuis Alcuin jusqu'à la renaissance. Aucune vue systématique ne paraît avoir présidé à cet ordre consacré : la grammaire, la dialectique et la rhétorique -, la musique , IV rithmé-

tique, la géométrie et l'astronomie. Ce dénombrement avait plus trait à la pédagogie qu'à la science en général^ il n'y faut chercher qu'un cours d'enseignement. Aussi, lorsque Isidore de Séville, un siècle après Cassiodore, fit de son livre des Origines une véritable encyclopédie *, fût-il obligé de placer après la septième science une série d'autres articles en dehors de la scolastique pure. Guillaume de Couches s'efforça de tout encadrer dans une philo-

' Isid. hispal. episc, Originum sive EtymoL lib. XX, clans AucL l'mg. lut. de D. Godefroy, 1595, ou éd. de Rome, 1798.

CHAP. II — DE L*ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE

Sophie universelle*, mais il sortit peu du inonde de Tabstraction, et pour trouver une collection plus positive des connaissances humaines, il faut aller jusqu'à rimmense recueil que composa Vincent de Beauvais. Le Spéculum majus de ce protégé de saint Louis renferme trois miroirs distincts où se réfléchissent la nature, la science et l'histoire '. Quant à la première, le tableau même de la création nous offre Tordre dans lequel il faut l'étudier , et l'hexameron de la Genèse contient le vrai dénombrement de toutes les parties de l'universelle réalité. Cette idée ne manque ni de nouveauté ni de grandeur. Pour le contenu de son livre, Vincent de Beauvais doit beaucoup à Isidore de Séville; mais son ordonnance est à lui.

La dialectique, qu'on appelait la science des sciences, et la théologie, à peine séparable de la dialectique, conduisaient le moyen âge à une sorte de science universelle ou du moins à une vue universelle de la science. Les Sommes philosophiques ou théologiques ressemblaient donc à des encyclopédies, au moins par la généralité des principes et la diversité des questions. La plus célèbre, celle de saint Thomas, étonne encore par retendue d'esprit, d'instruction et de mémoire qu'elle suppose, et il est impossible de la lire, sans y acquérir des notions sur toutes les parties des connaissances humaines au treizième siècle.

^ Magna de naturis philosophorum imprimé en 1474, et Philosophia minor sive lib. de elem. phil. ^ inséré dans les Œuvres de Bède.

* Spéculum quadruplex; 7 vol. in-fol Argent., 1473. Le quatrième spectum (morale) des temps de Vincent de Beauvais.

ne est la partie de la philosophie.

Celui que ses contemporains appelaient le bon docteur avait divisé ses vingt Volumes divers, mais il n'avait pas tenté d'embrasser d'un seul trait l'ensemble et l'ordre des sciences, quoiqu'il n'eût rien ignoré de ce que son siècle pouvait connaître. Plutôt que Albert le Grand, le singulier qui a le premier illustré l'œuvre de Bacon, devrait, pour sa manière d'envisager les sciences être dit l'élève de son illustre anonyme, et quoiqu'il n'ait pu viser à l'universalité, il aurait pu, par ses vues générales et par le poids de son esprit exercer une influence plus grande; mais il se hâta de l'éveil du seizième siècle. Mais il fut mieux au treizième et en suivit les progrès de la philosophie.

^vdil et le génie, uh hhmme tel qbe le prettiiièr Badofl JiUt se rtionlfet- et dist)araître sans làisSet* de traces après lili.

Cette tetldatice â l'utiiversalité, qui èighale \à philosophie scohstique , lui Venait de ée qu'elle se limitait peu, nott dé ^ qu'elle aspirait â l'ordonnance de Fertsemble. Bacott h'a éoïi testé aU finisse ni l'étendue, ni la portée de ses principes et de ses recherches. C'est le choix de ces |)rlneipes^ évst resj)rit de ces recherches, c'est là confusion dans la généralité qu'il attaque. QU-diQe sa philosophie stiit ericore foH générale, il travaille plus â se restreindi^ qU'à s'étendre. Toute détermination, le mot l'indique, est une limite, et le dessein dé Bacoti A surtout été dé déterminer les otjels et les méthodes des sciences. Il n'est encyclopédique qu'autant que son dessein l'y oblige, et si sa vlê se porle au loin, c'est plutAt en av-ant de lui

CËAP. ÎÎ.-DÈ LÔftMË ÈPJCVCLDfrÊÎitÔDÉ. âgî

qu'autour de lui-, dlé embrassé tout l*âvenîr des sciences. La graiideur de sa philosophie est surtout en perspective.

L'idée d'Uit prôgi*amihê encyclopédique naissait de son sujet même, et la critiqué des sciences eti comprenait la revue. Mais voici ou sa véritable origifialité cotnmence. Partant, comme toils les philosophes, de rehchâînement de nos connaissailces ou même du principe de l*uhité de la science, il a songé le premiei* à classer les sciences suivant les tacultés de Tesprit humain , pensée en elle-mênê ingénieuse et philosophique. On a eu tort de lui en disputer la propriété. Il n*y en a point trace dans T œuvre ignorée de Christophe de Savigny , et l'encyclopédie d'Alstedius a bien le mérite de commencer par une sorte de tableau psychologique, sous le nom ahexilogie , mais ce n'est point la division de

Bacon, et l'ouvrage a paru postérieurement à la première édition anglaise du traité de *V Avancement du Savoir* '.

1 IHm ftdn Eneielupédie ou M mté et lu tktim (Èè ttnée ité arts et sciences^ SaTigny ne fail (|ue se eônfrner à la tradition de rantiquité en rattachant tout à la philosophie. Voyez Tah-têaudb accofnplis de tous les arls libéraux, etc. Atlas in-fol., fntiÈi ùm. AUtedin», tié en Nassail ^etê là fin du quinzième siècle, a publié une Scientiamm omnimn Sncyclopœéiai dont It première édition est, dit-on, de 1610. Dans Fédition de Lyon, 1619, Celle qtie j'ai eu sois les yeiix, Elacon est au nombre des auienrs cités; L'outrage est uiie encyclopédie méthodique, <fn une suite de traités lort étendds qui pentelit intéresser comme dates de la science. Quelques divisions et quelques définitions m*ont paru asse)(remarquables. Consulter, touchant le^ dite^ses encyclopédies, la Bilflwtheea reAliê pMloâ&pkica de Lf-^ penius, t. 1^ p. 436* et lit préface de la 7* édition die ĩEntffelo^ poedia Britannica,

Le principe de division, inventé par Bacon, offre au moins l'avantage d'être naturel et stable. Il n'existe point de science en soi ; les sciences n'ont d'absolument réel que leur objet; elles ne sont essentielles qu'au sujet, pour parler comme l'école. Elles appartiennent, suivant Aristote, à la catégorie de l'avoù-, c'est-à-dire que la science est dans le savant. On n'a donc, pour fonder une classification, que le choix entre l'objet et le sujet. Si tout ce qu'on peut cx)nnaitre était connu, la classification des sciences d'après leurs objets serait la plus parfaite ^ car par ellemême elle donnerait déjà la science. Mais puisqu'elle l'anticipe, elle la suppose-, elle est donc, non-seulement difficile à rendre bien compréhensible pour celui qui ne possède pas la science encore, mais

elle est aussi sujette à toutes les erreurs, exposée à toutes les variations, qui sont dans la destinée d'une science en travail. Si au contraire on se tourne du côté de Tesprit humain, et que l'on cherche dans le petit monde un exemplaire du grand, une inspection attentive peut avoir bientôt fait la revue de toutes les forces de l'intelligence et de leurs divers emplois, et il en peut résulter un dénombrement exact des diverses branches de la connaissance. La science est plus que la connaissance -, c'est la connaissance réfléchie, systématique, méthodique; elle est un produit à la fois naturel et artificiel de l'esprit , et elle vaut ce qu'il vaut lui-même. Rien donc n'interdit de rechercher si parmi les facultés qui le constituent, chacune n'aurait point sa part spéciale, sa destination, sa tâche, dans le travail du savoir universel, et ne donnerait pas

GHAP. II. — lœ L*ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE. S89

sa marque à la partie de l'œuvre qu'elle est chargée d'accomplir. De même que pour mesurer tous les objets matériels, les géomètres ont voulu un éta* lou de mesure qui fût une grandeur réelle et sensiblement invariable du monde que nous habitons, il pourrait être utile de trouver dans la décomposition de l'esprit humain en quantités fixes, le principe stable d'une division du monde mobile des sciences. Ce système permettrait de classer plus aisément, plus naturellement, certaines portions du travail intellectuel de l'humanité, qui ne sont pas les preuves les moins éclatantes de son excellence, mais qui peuvent difficilement figurer sur l'atlas scien<^ tifique. Les arts et les lettres n'ont point un objet au même sens que l'astronomie ou la zoologie en ont un; et la faculté de l'art en général, cette faculté que dans notre orgueil nous appelons créatrice , joue un tel rôle dans l'activité spirituelle

de notre espèce qu'il serait fâcheux de l'exclure ou de l'admettre par artifice. Gomment faire cependant, si l'on passe en revue les objets de la nature pour dresser le dénombrement des connaissances de l'esprit? L'/liade d'Homère n'est ni la stratégie, ni la morale, quoiqu'elle peigne les mœurs des hommes et chante les combats. Ce n'est pas de ses objets évidemment, c'est de l'inspiration d'où elle est née qu'elle emprunte sa valeur immortelle dans le trésor de l'humanité. Voilà quelques raisons pour chercher les sciences de l'homme dans ses facultés.

Mais pour qu'on préfère ce procédé, il faut que ce qu'il suppose soit vrai, et que l'esprit humain partage

iM nonii D» LA vmummm m iaqdn.

inégtlenmit a^ ^MttHflt «nCre les divers olfMa é» 886 travâi». il fMit bi {koanbilîlé d'as»gner à dMieune son onirre, m d'rapitqiief par su natwrek Mture dts soienees qm s'y Hqfqpmte»!. Of c'est ee dont on se entrait répe«ère par arancé. D*abord Vénuméralkm des faeullés n'est poinl aisée à Cttve. Sui- vant que IV nalyse t'arrête aux eouleufs trandiées ou Ta p»* fpi'am DnaBMi^ le nondMPe des âwaltés kMdleeta^les dmâniie e» s'aerolt. Enfin eonuene modes îna^a» mbles et simultanés d'un même e^rit, dies peuvent rentrer ke unes dans les autres, et ne se laiasent pm dîfiser exactement dans lenr apfdioatioiï« L'- homme pttnie avec tout lu>-nióme. Son esprit se porte tout entier, armé de toutes pièoes, à chaque obosa quf il Mtreprend. Dans le ooneonrs dtos efiKorts eoasaevé» à «n travail donné, la coopération des foroes résuHe de Tunité do sujet,

AinM, quand Bacon a réduit à trois les facultés, dont il fait dépendre les sciences, divisées par eonsé* quent en trois classes, il

n'a pu vouloir dire et il n'a dit qu'une chose, c'est qu'il rattacherait chaque science à celle de nos facultés sans laquelle bien évidemment elle n'existerait pas. Les sciences historiques par exemple dépendent de la mémoire, non que la mémoire pût suffire pour raconter avec ordre, c'est-à-dire dans l'ordre des causes et des effets, les annales de la moindre bourgade. Mais si l'homme ne possédait la faculté du souvenir, si le passé ne laissait aucune trace dans son esprit, toute histoire lui serait impossible ; il n'en aurait pas même l'idée. Bacon n'a pas connu toute la poésie, et il a conçu dans un

Il restreint l'imagination. Mais li ce digne mot désigne la puissance de l'esprit reprémi les d'objets «?«e une vérité qui peint l'univers à l'esprit, puissance indissociable à la faculté de créer en l'homme, l'homme agissant rare en soi sent pour être tout ce qu'il est » le comble de l'art, la poésie qui comprend à certains égards tous les arts d'imitation introduit par Bacon, n'existerait pas sans cette puissance et l'imagination a quelque droit d'être signalée comme la faculté des arts, quelque chose que l'instinct ne puisse être écrite sans que l'imagination intervienne quoique la poésie elle-même pour exister ait besoin de la mémoire. La raison joue également un rôle et dans la prose, et dans la poésie. Comme elle préside à l'ensemble de nos facultés, comme elle a mérité de tout temps le rang d'attribut distinctif de l'humanité, l'instinct humain ne lui eût été étranger et cependant ce n'est pas une arbitraire distribution des parts que celle qui range dans le ressort de la raison la philosophie et les sciences proprement dites. Sur ce point il est d'accord.

Dans ces limites, la division encyclopédique de Bacon, adoptée et perfectionnée par d'Alembert, pourrait donc être justifiée

Seulement, il n'en faut pas plus attendre qu'elle ne promet. C'est un moyen

1 Chambers, dont l'encyclopédie a servi de modèle à celle des philosophes français, cite peu Bacon et adopte une division toute autre des sciences et des arts. Suivant lui, la connaissance humaine est 1° naturelle et scientifique, et comme telle, sensible ou rationnelle; 2° artistique et technique, et comme telle» Interne ou externe; puis réelle ou symbolique, etc. {Cyclopxdiùy or an univ, Dict. ^ pref. 2« éd. 2 vol. in-f. Lond. 1738.

d'ordre. Elle n'ajoute rien à la science, et ne peut être donnée comme l'expression d'un système qui touche au fond des choses. C'est pourquoi le principe n'en peut être appliqué aux sous-divisions qui la suivent immédiatement. L'histoire, la poésie, la philosophie ne se divisent pas chacune en elle-même comme elles se divisent entre elles. « La distribution générale des êtres en spirituels et en matériels fournit la sous-division des trois branches générales, dit d'Alembert; » et Bacon moins systématique n'avait pas même trouvé de principe pour cette seconde classification. Il se contentait de diviser l'histoire en naturelle, ecclésiastique et civile. La philosophie considérée dans son triple objet. Dieu, l'homme et la nature, revenait à une classification usitée, mais suffisante, et que dans tous les systèmes on est tôt ou tard obligé de reprendre. Mais laissant à de plus sévères le soin de relever ces disparates, nous ne voyons pas, quant à nous, l'éminente utilité d'une classification régulière au point de satisfaire l'esprit de symétrie. Nous sommes de l'avis de Bacon, il y a dans l'intelligence un besoin de proportion, d'équilibre, d'analogie, d'unité, auquel il ne faut pas tout sacrifier. On est libre d'avancer sur la

parole de la raison spéculative, que dans l'ordre absolu tout est symétrique et tout est homogène. Je ne le conteste

' Voir Içs excellentes observations de Dugald Stewart, Di[^]sert., pref. collect., Works., t. I, éd. de W. Hamilton, 1851; Tracy, Logique[^] Disc, préL., Œuv., t. IH, p 103, not.; De Gérando, Hist. comp, des Syst, dephiL, \U part., ch. X, t. II, p. 30.

GHAP. II. — DE L*ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE

pas, mais je Fignore , et dans l'état présent des choses, je vois une multiplicité, une. diversité qui n'est point le chaos, et dont la confusion est susceptible d'une certaine ordonnance. Mais soit impuissance ou limi-* tation de notre esprit, soit nécessité fondée dans la nature des choses, il me paraît démontrable que l'universalité des êtres, en y comprenant Fêtre des êtres, ne s'encadre pas dans les formes rigoureuses que rêve notre raison, et qu'il y a dans le grand tout plus de variété, de flexibilité, de liberté, que ne le voudrait notre mathématique intellectuelle. En tout cas, la totalité des sciences et de leurs objets ne se laisse point ordonner à l'image de la raison pure -, il peut y avoir sous ce rapport défaut d'harmonie entre l'esprit dérhomme et l'espritdel'univers ' , et partant, toutedivision encyclopédique est nécessairement jmparfaite ou irrégulière dans une certaine mesure*, elle ne satisfait pas à notre absolutisme spéculatif, et elle y satisferait, qu'elle ne me paraîtrait pas encore d'une souveraine utilité. En ce genre donc, acceptons toute méthode, pourvu qu'elle n'offire point

d'omissions et que rien n'y soit représenté sous d'autres traits que ceux de la vérité.

D'autres plans d'encyclopédie sont venus après celui de Bacon. On pourrait trouver dans les Principes de Descartes la base d'un système spécieux et original, mais qui semble se rapporter plutôt à la connaissance qu'aux choses connues \ Locke a es-

« DeAug.^y, IV ; t. I, p. 276.

* Pan., 148; t. UI, p. 99.

tée BXAMBII DE LK PHILOMPfIU D£ BkCM.

sayé aussi une clttsîfioation, sans se rappeler, à m qu'il semble) qu'il revenait i la division souvent empruntée par la seolastique à Tantiquité'. Ibis ce partage de la science en physfque, éthique et logique, le meilleur peut[^]tre, laisse encore beaucoup de place à l'arbitraire. Car suivant qu'on entend par phy-» sique la science de la nature des choses ou de la na-[^]ture matérielle, on y comprend avec Locke et Smidi, ou Ton en exclut l'esprit et Dieu lui-même, c'est-[^]dire ta théologie et la métaphysique, et l'uM et Tautre peuvent disparaître, si on ne les remplace subrepticement dans la logique. Leibnitt, qui n'a pas manqué de relever le défluit d'originalité du classe[^]ment encydopédiquede Locke» le critique éf[^]alemeM en lui-même, et conclut que les vérités ou connaissances peuvent être disposées diversement suivant l'objet que l'on se propose. Ainsi les sciences pour* raient être rangées s[^]on l'ordre de leurs preuves, ou bien à raison de leurs n[^]porta avec le bien de l'humanité » ou enfin suivant les termes qu'elles em[^]pk)ient. L[^]nita va» dans son éclectisme, jusqu'à défendre ce qu'il appdle la division civile des sciences, division fondée sur les pro-

fessions de ceux qui les Mseignent ou les pratiquent. C'est l'ancienne division académique des quatre ficultés ^.

Ces idées sont ^s derniers temps de Leibnitt ^ mais, à une époque où les conseils et les exemples de Bacon exerçaient sur lui un empire resté long* temps inconnu, il composait, nous l'apprenons par

- Essai, I. IV, ch. XXI.

» A>Mr. £w.,l. IV, ch. XXI.

CHhP. (I. - Dfi L*cmMtt ENGYGLOFÉBIQVE. «M

ces écifs HiÀMs éont kt publicatioti répétée nous apporte tant de lumièrM» fl eompo^aît le tableau syfiotique d'un Hyre oA, dans le langage de Bacon, H annonçait une science générale nouf eHe » ponr servir, par h r^siûurmien eî l'af>€mcement des êM-neeeÿ i la fÛicité ptiUi4q[ue '. Là toutes lea queitions de aystème, de répertoire et d'encydofédie des seieiioes avaient être d'abonl Imitées. Puis, après que les éléments de la vérité éternel» au-raieiiit été pooés^ devait venir l'art de démontrer, et, par auîte, Mie dédootion régulière et graduée de métiodes , almi**tissant i eelle mathématique générale que LeilNiî<< a méditée sans eesse, et dont le cideul diffènntiel n'était pour lui qu'une appliation pa-riieulière. Um liste de treme^deux sciences se terminaît ensuite i la médecine, et sous le titre général d'arts divers, de m* rii\$ opi-Jlciigy en ktissaii un bon nombre d^autres non moins importantes, comme la politi<pe, Téeenoe^ nuque, la ^rtsprudence, la tbéologie naturelle» Il est malheureux que d'un tel ouvrage nous n'ay<ens en quelque sorte que la taUe des matières.

La diversité des idées de Leibnitz sur ce point doit nous apprendre à n'être pas trop sévère. Le système de Bacon¹ adopté par eux: fut noté² pays a baptisés du nom spécial d'encyclopédies, n'a pas satisfait tous les goûts. Dans un remarquable essai sur les progrès³ de l'esprit humain⁴ % Turin⁵ aidé de Wmsm

> eyio⁶s Ml>H tevi tituiaê etH sci⁷ëMé a«i y awa Ms pt«
 Ui- MtarftUoM M MgMenliis sewtttiamn «d bHoMn t e U U W
 e a . Op. ^/, M. fe?4lnMMi.. KVf.p, m-m,

« Œuvres⁸ t. II, p. iHA.

principale la division entre les sciences mathématiques et la science physique, et il n'a pas hésité à ranger sous ce dernier chef, avec la physique propre⁹ ment dite, la logique et la métaphysique même, division qu'il a de la peine à faire cadrer avec une autre entre les sciences de combinaison et les sciences d'observation. Malgré son autorité, malgré celle de Locke et de Smith, et de Fauteur fort respecté en Ecosse de la Philosophie de la Rkétortquey le docteur Campbell, Dugald Stewart n'a pu se résoudre à mettre dans le même compartiment, sous une commune étiquette, des choses aussi disparates que la mécanique et la théodicée, que la chimie et la métaphysique, et il s'est prononcé pour la vieille distinction entre le macrocosme et le microcosme, ou plutôt entre l'esprit et le monde matériel, chacun la source ou l'objet de deux grandes classes de recherches et de connaissances. Cette distinction raisonnable et familière paraît avoir été acceptée par les auteurs de V Encyclopédie britannique'. Cette bifurcation, difficile peut-être à justifier avec une rigueur philoso-

¹ Deux dissertations historiques, l'une sur les sciences métaphysiques et morales, l'autre sur les sciences mathématiques,

devaient former l'introduction; Turgot, ouvrage de Stewart, l'autre de Playfair. Mais le premier n'a écrit que l'histoire moderne des sciences métaphysiques. Celle de Téthique a été traitée par Sir James Mackintosh qui devait y joindre la politique. Playfair n'a poussé la revue des progrès des sciences mathématiques que jusqu'au temps de Newton et de Leibnitz; Leslie la continuée jusqu'à nos jours. (Voyez The Encyclopædia britannica, t. 1, 1^{re} éd. Edinb. 1842.) Le volume contient avec ces quatre dissertations une préface du professeur Macvey Napier.

CHAP. II — DE L'ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE

phique, est du moins aisée à suivre dans la pratique. On en peut dire autant de la classification usitée pour la rédaction des catalogues de bibliothèque : sujet qui a exercé d'éminents esprits; Kant lui-même est du nombre. Cependant la division un peu vulgaire qui avait suffi au bon sens tout pratique de Stewart et de Mackintosh, de Playfair et de Leslie, n'a pas contenté des esprits plus exigeants ou plus ambitieux, et dans le discours préliminaire de l'Encyclopædia metropolitanae Gjerlidge a essayé de mieux faire. Comme tous ces esprits plus élevés que pénétrants, Coleridge tend au vrai plutôt qu'il ne l'atteint, et l'effort a chez lui plus de valeur que le résultat. Les relations que suppose, dit-il, entre les choses la pensée même d'une méthode des sciences, peuvent être considérées comme des lois et des idées à leur tour relatives les unes aux autres ou relatives au monde extérieur. Les rapports des idées ou des lois entre elles donnent naissance aux sciences pures, les unes, formelles comme la grammaire, la logique, les

mathématiques \ les autres, réelles ou relatives aux principes et aux conditions de l'existence réelle, comme la métaphysique, la morale, la théologie. Fondées sur les rapports des idées au monde, les sciences sont mixtes ou appliquées : mixtes, comme la mécanique, l'optique, l'astronomie, etc., appliquées, telles que la philosophie expérimentale, les beaux-arts, les arts utiles, l'histoire naturelle, et ses diverses applications. Cette esquisse d'une classification générale n'est pas sans valeur, quoique les principes n'en soient point présentés avec une clarté par-

nt BXâMËM DE LA MILOSOL^Hie DE BAOOH.

faite, et que les divisions particulières proposées par Colerîdge pamissetit bien arbitraires. Mais plus on étudiera les essais en ce genre que des hommes éminents nous ont laissés, plus on se convaincra que h tentative contient en elle-même une difficulté radicale, pi^ut-être insurmontable, qui pourrait être i son tour rationnellement établie.

Un des esprits les plus inventif de ce siècle, Ampère, a repris cette question de la classification, et il a très-bien vu qu'elle était inséparable de la philosophie même des sciences ^ Considérant que toute science se place à un de ces quatre points de vue, la description des phénomènes immédiats, la détermi^ nation des propriétés plus cachées, Tobservervation des variations, et enfin la reehen^he des causes Intimes et de leur action; Ampère en déduit un peu gratuite* ment une division dyehotomique dans toutes ses parties. Ainsi les sciences, ayant pour objet le monde matériel et la pensée, sont eosmologiques ou noologiques, el les unes comme les auti^tô se biAirquent eà règne, sous-règne, embranchement, sous-embranchement) dernière section qui contient deux par deux les sciences de premier, deuxième, troi-

sième ordre. Peut-être une sévère analyse prouverait-elle que l'auteur a été obligé, pour maintenir la dignité dans

^ Essai sur la philosophie des sciences, ou Exposition analytique d'une classification naturelle de toutes les connaissances humaines. I v>l. la-8* OU 4ettx pftities, IÉS4-ia43. tLMit amitiomneront encore deux teoutives du même genre, l'une de Beutham^ Essai sur la nomenclature et la classification des principales branches, etc. Paris,1823, In-S», et l'autre du P. Veiaiora,

Bém/m/OôpmûêopkmUy ^ . a»; Roaie, lair

GHAP. IL^DB L'OIIMIS ÊMOYCLOMIIHHÊ. «99

chaque cadre, d'isoler des parties ou ({Uestions «cieii* tifique qui ne forment point une science A part et ne méritent pas l'appellation spéciale et quelquefois bi* sarre qu'il choisit et quelquefois imagine pour la désigner. Mais s'il est impossible de ne pas admirer combien m travail, obscur et singulier si Ton veut, atteste de force et de pénétration d'esprit, combien il est supérieur à tout autre pour la profondeur du savoir qu'il suppose, il faut reconnaître qu'il y a peu de chose à en coïMjurer, peu de parti A en tirer, et qu'Ampère, comme Bacon, a été au moins une fois obligé de changer, sans \e vouloir ou sans en avertir, de fil dans le labyrinthe. Je cherche en vain un rap^ port entre les quatre points de vue qui servent à ca* ractériser spécifiquement les sciences, et la grande dybotomie des sciences cosmologiques ou noologiques. Mais il se peut que toute daÂrification encyclopédique soit inévitablement passible d'une critique analogue. Diderot avait déjà montré par des considérations toutes pratiques^ l'impossibilité d'un ordre parfait dans le classement des sciences et des arts, et le peu d'utilité de cet ordre parlait, s'il était possible.

La philosophie qui a pris le nom de positivisme « suivant son usage la discipline en élaguant tout ce qui la gêne. Après avoir distingué le travail d'application du travail de spéculation et partagé nos connaissances réelles en théoriques et pratiques, M. Auguste Comte admet comme philosophie première l'observation du système des conceptions fondamentales re-

» Voyez, dans son dictionnaire, l'article Encyclopédie,

relatives aux divers ordres de phénomènes. Mais il laisse ce cadre vide, et sans explication ni preuve, il déclare qu'on ne peut admettre moins de six sciences, et il en nomme cinq. L'ordre auquel on doit les soumettre doit résulter de la dépendance des études scientifiques, laquelle résulte elle-même de la dépendance des phénomènes correspondants. Mais avant les cinq sciences, il en place une sixième, les mathématiques, comme base fondamentale de toute la philosophie naturelle, et c'est par le calcul qu'il commence'. 11 n'y a rien de rigoureusement motivé dans cette ordonnance, et l'on ne voit pas bien comment les mathématiques sont le préalable nécessaire d'un ensemble où figure après l'astronomie et la physique, la biologie et la sociologie auxquelles elles ne s'appliquent pas. Mais cette encyclopédie n'a pas besoin d'être examinée, tant que la philosophie positive n'aura pas démontré son principe.

Ce système, comme tout système de division, fait une première violence à la nature des choses. Suivant la remarque de Bacon lui-même, les objets des sciences sont simultanés et liés entre eux par des relations ainsi que les facultés qu'elles mettent en jeu. Il suit que les sciences elles-mêmes se tiennent entre elles sans solution de continuité, et même rentrent par plusieurs côtés les unes dans les autres. La division généalogique ou synoptique

suppose le contraire, et met la succession a la place de la coexistence.

A Cours de phil. positive, 1. 1, 2« leçon, p. 50-87. 2« éd. 1853. *
Voilà ci-dessus, 1. II, cb. 111» p. 21 Iv

GHAP. II. — DE L'ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE. 50t

Cette critique, bien développée par l'auteur d'un ouvrage distingué sur la philosophie des sciences*, s'applique particulièrement au système de Bacon, modifié par d'Alembert Mais en étudiant, comme il la nomme, cette division tripartite, M. Goumot croit y apercevoir le contraste de deux éléments dans le système général de nos connaissances, l'élément philosophique et l'élément scientifique. La philosophie considère l'origine de nos connaissances et cherche à pénétrer la raison des faits. La science recueille, constate, coordonne ces faits mêmes, et cherche à les combiner méthodiquement en corps de doctrine. C'est la seconde surtout qui a besoin de l'observation et de l'expérience. Mais si l'une peut être distinguée de l'autre, chacune d'elles a besoin de l'autre, et toutes deux se retrouvent en de certaines proportions dans chaque branche des connaissances humaines. La forme du développement de l'humanité à travers ces connaissances mêmes est successivement la religion, l'art, l'histoire, la philosophie, la science. Ces cinq choses se suivent assez bien dans l'ordre chronologique-, elles ne commencent point ensemble, mais ensemble elles se continuent. Ce n'est pourtant pas suivant cet ordre, qu'à l'époque où nous sommes, on peut ranger les diverses parties du savoir humain-, et il faut se résigner à partager les sciences d'après leurs objets en cinq groupes, qui sont les sciences

* Goumot, Essai sur les fondements de nos connaissances, ch. XVI, 243, t. II, p. 71. Voir aussi les observations de M. Heuri Martin qui ne s'est d'ailleurs occupé que des sciences naturelles. PMI. spir, de la nat., t. II, part, ii, ch. XXXV.

301 EiAiiKN m LA pt(nÂmomt% m iAcon.

nrntbémattqoes, \eê ^enc 69 physiques et cosmologiques, les sciences Uologiques et l'histoire naturelle, les sciences naturelles, les sciences symboliques, enfin les sciences politiques et l'histoire proprement dite. Dans le tableau où il les encadre, ces groupes, rangés pour ainsi dire horizontalement, sont partagés en trois séries, la série théorique, la série cosmologique et historique, la série technique ou pratique*, de sorte que la continuité des points scientifiques peut être suivie jusqu'à un certain degré suivie dans deux sens inverses, de bas en haut et latéralement.

Malgré toute la sagacité dont Fauteur a fait preuve, malgré l'effort qu'il a mis à échapper aux objections envenimées par d'autres classifications encyclopédiques, il connaît trop bien, il a trop sagement lui-même exposé les obstacles, ce semble, invincibles, qui s'opposent à la perfection d'une telle œuvre, pour ne pas nous permettre de répéter que la sienne, comme celle de Bacon et celle d'Ampère, nous en offre dans la persuasion que l'utilité n'a pas la difficulté de l'entreprise et que la difficulté surpassera probablement toujours le mérite du résultat.

Il y a trois ordres d'idées ou de faits qui peuvent servir de base à une encyclopédie : les objets tels que la réalité universelle les offre à la connaissance -, les sciences de ces objets, telles qu'elles existent actuellement, telles que les a historiquement constituées l'esprit humain -, enfin les facultés de ce même esprit, en tant

qu'elles se rapportent à ces sciences et à ces objets. Par suite, l'encyclopédie peut être, pour ainsi parler, psychologique, méthodologique, onrlo'

CBAR ll.^DK rOOnU lN€TGLOPtDIQim. 34HS

gkpie. En hsane règle, il semble que le» eèjele et les seienees devraiédT exactement coïncider, et l'esprit humain étant le même, soit qu'il forme les seteme», soit qu'il se porte sur les objets, toutes ses feeoltés devraient se retrouver en action dans toutes les parties de la connaissance. Mais il n'en est pas absolu- ■ leiti unsi^ la nature des objets est trop diverse, leur nombre trop grand, pour qu'ils soient tous également et unifiM'mément connus. Les seiences ne se développent pas d'une manière systématique, et ne marchent point du même pas. L'utilHé et la lieilité de toutes n'est pas égale. Des oirconslances de tous genres hâtent ou retardent, infléchissent ou rectifient leur cours. Enfin les ffioultés ne se rangent pas toujours sur la même ligne ; elles diffèrent d'activité et de puisaanoé selon tes individus, les temps, les natione » les appUcations qui les sollicitent. Aussi voit-on que les encyclopédies varient entre elles, suivant que l'on adopte tel ou tel de ces trois points de vue, qui cependant ont entre eux tant de rapports que presque toujours l'ordonnateur de» «onnAissanees humaines s'y plaœe tour à tour et passe de l'un à l'autre, souvent même à son insu. Il est évident qu'une harmonie , une resseftih-lance , même une identité entre les divisions puisées à cette triple enonroe serait le signe d'une classification parfaite, et si Ton y pouvait atteindre, ce n'est pas seulement l'art. spécial de l'encyclopédiste , c'est la science même, la science universelle et absolue qui aurait fait un grand progrès. Ce serait preuve que nous en saurions beaucoup plus sur l'homme et sur les choses

que nous n'en savons, que peut-être nous n'en pouvons savoir, et la relation de Fêtre et du connaître se montrerait sans voile à nos yeux.

C'est en anticipait ce degré idéal de connaissance qu'on a pu supposer[^] et faisant thèse de l'hypothèse, affirmer, que tout le procès (processus) de l'inconnu au connu était achevé, que la sphère entière du savoir et des choses était parcourue, que l'esprit était en pleine possession de ht nature; et osant encore plus, on a dit qu'il lui suffisait pour c«la de la pleine possession de lui-même, et que non-seulement les divisions des choses et des sciences coïncidaient, mais qu'il y avait entre les ohjets, les sciences, les facultés, réelle identité. Tel est le point de vue supérieur de Hegel, et la base de sa célèbre encyclopédie des sciences philosophiques. L'expression la plus générale de cette triplicité de formes, de moments, ou de stations, qu'il regarde comme les trois points du développement nécessaire de l'existence, est celle-ci en langage vulgaire : l'être devient une chose, et cette diose une notion-, ou quelque diose, — une chose,— une chose connue; ou entin, comme il dit, être, essence, notion '. Cette formule, dont il a tiré des applications si nombreuses, si heureuses, si hasardées, si folles, peut, on le conçoit, être prise comme la base d'une encyclopédie impliquant l'identité en soi de la pensée et de ses. objets. Mais quelle que soit la grandeur de l'œuvre de Hegel, ce n est encore qu'une tentative, une tentative qui par son principe comme par ses

* Seyn. — Weseo. — Begriff.

CHAP. H.— DE L'ORDRE ENCYCLOPÉDIQUE

conséquences est impraticable dans les conditions de l'humanité. Cependant elle ne s'en rapporte pas moins à un certain idéal que nous ne devons pas proscrire. Cet idéil est funité de l'être et du savoir, en ce sens que, si l'on compare l'un aux figures et l'autre au miroir qui les réfléchit, la même géométrie est commune à l'objet et à l'image. Ce qui est connu devient connaissance dans l'esprit, et ce qui connaît est une chose aussi bien que ce qui est connu. Il y a donc entre tout une certaine unité, quoiqu'il n'y ait pas identité de substance. C'est là le principe suprême de toute encyclopédie comme de toute science, et l'on ne peut prétendre qu'il ait tout à fait échappé à Bacon, lorsqu'il a dit que la vérité de l'être et du connaître ne faisaient qu'un, et ne différaient que comme le rayon direct et le rayon réfléchi.

CHAPITRE m

De l'indaction.

L'ordre encyclopédique dont Bacon a tracé le tableau avait pour but principal de mettre en lumière la puissance universelle de la méthode ou de Tart d'iriterpréter la nature. Mais ce but, Bacon nous laisse ignorer de quelle manière il a cru l'atteindre. Si en effet la méthode inductive est universelle, quel rapport a-t-elle avec la poésie ? Si la logique est une science, comment Vinduction peut-elle servir a l'établir, et en est-elle le principe ou le fondement ? Les mathématiques sont-elles aussi, comme les

sciences naturelles, des sciences inductives, et d'où vient qu'elles passent pour appuyées sur des vérités nécessaires ? Autant de points sur lesquels Bacon garde le silence. Enfin la philosophie a des parties qu'il ne supprime pas, mais qu'il effleure : il y a des sciences métaphysiques, entre autres une théologie naturelle. La raison, il en convient, aurait, même sans consulter la foi, beaucoup à nous apprendre sur l'essence de l'Âme, sur l'origine de ses facultés et de ses idées. L'homme intérieur fait partie de cette nature universelle qu'il nous enseigne à interpréter. Est-ce encore

CHAp. Kl. — DP L'INDUCTION. 307

ici la méthode <)e l'induction qui doit seule guider nos recherches ? On soutient aujourd'hui que l'expérience, l'observation, l'induction sont des procédés psychologiques, et les seuls propres à fonder la science de l'esprit humain sur de solides bases. Cette idée est même donnée comme une conséquence de la philosophie baconienne. Je ne veux rien contester à Reid, à Stewart, ni aux habiles interprètes qu'ils ont trouvés parmi nous. Mais cette idée, si elle est venue à l'esprit de Bacon, y est restée confuse. Il est loin d'avoir assez profondément analysé sa méthode pour nous la montrer dans son essence, et nous faire reconnaître et saisir en elle un souple et puissant ressort capable de tout soulever et de tout mouvoir. Sous ce rapport, sa classification encyclopédique ne sert qu'à nous faire soupçonner l'insuffisance de l'instrument qu'il nous propose, pour percer des galeries praticables dans la mine immense des connaissances humaines.

}/l'usage de cet instrument lui-même, l'a-t-il bien connu et fidèlement décrit ? Sa méthode a-t-elle toutes les vertus qu'il lui prête ? De l'aveu général, il a créé la philosophie de l'expérience. Ce n'est

pas à Hobbes ou à Gassendi que je le demande*, ce n'est pas à d'Alembert et à Voltaire -, ce n'est pas même à Reid ou à Stewart : c'est l'avis de Leibnitz et de Kant. Le monde savant n'a eu pour Bacon, depuis deux siècles, que des paroles de reconnaissance. Ne soyons pas seul à être ingrat. Oui, la nature n'est qu'un grand fait. Tout fait est en lui-même ou dans ses conséquences, ses effets ou ses relations, susceptible d'observation.

L'expérience, c'est ce qui nous arrive au contact des faits. Si l'attention se porte sur ces faits et sur ce qui nous arrive, l'expérience attentive, c'est l'expérience observatrice. Si, guidée et appuyée par l'observation et l'expérience, la réflexion soumet de plus en plus les phénomènes au contrôle de la raison, si elle les dirige à la fois et les suit, s'y montrant à la fois supérieure et fidèle, l'expérience, l'observation, la raison, deviennent méthodiques-, la science est constituée. Mais quel est l'acte propre de la raison dans la science ? ou plutôt, comment la réflexion met-elle à profit l'observation et l'expérience ? Quelle est en un mot sa manière d'opérer ? On nous répond : l'induction.

Donnons acte à Bacon de la réponse : « L'analyse et la philosophie naturelle, dit Laplace, doivent leurs plus importantes découvertes à ce moyen fécond que l'on nomme induction. Newton lui est redevable de son théorème du binôme et du principe de la gravitation universelle'. » Ce témoignage suffirait à la gloire de Bacon.

Mais Bacon a été amené par la critique à l'idée de sa méthode. Il a accusé les sciences de s'être égarées jusqu'à lui ; l'expérience n'était qu'un empirisme sans règles ; la raison n'était que la réflexion dans le vide. Il fallait une méthode qui fût le lien de la raison à l'expérience, de la réflexion à l'observation -, cette méthode

était l'induction, non pas celle des anciennes logiques, cette mala inducio toujours stérile, mais

1 Esî. phil. sur let probabiliUés, édit. de 1810, p. 243.

CHAP. III.— DE L'INDUCTION

une vraie, une nouvelle induction dont la règle principale est qu'elle doit être graduelle. Au lieu de s'élever d'un bond aux plus hautes généralités, elle doit monter un à un tous les échelons de la généralisation. C'est là le caractère distinctif qu'il assigne à cette méthode encore à trouver avant lui, excogitanda^ et qui est peut-être toute sa découverte '. Il n'aurait fait alors qu'indiquer une manière de mieux pratiquer l'induction \ mais il pensait avoir obtenu bien davantage. Ce que n'avait point fait XOrganon d'Aristote, le sien venait l'accomplir, et d'imposants témoignages o.nt confirmé ses espérances. « Après que les hommes, dit Reid, eurent travaillé à la recherche de la vérité pendant deux mille ans avec l'aide du syllogisme, lord Bacon proposa la méthode de Tinduction comme un instrument plus puissant. Son Novum Organum... peut être considéré comme une seconde grande ère dans le progrès de la raison humaine^ . »

Cette opposition entre le syllogisme et l'induction, entre Aristote et Bacon, est comme une phrase faite partout répétée. Il faut savoir si elle est vraie, et avant de distinguer de l'induction la méthode inductive, rappeler ce qu'est l'induction même.

Tout le monde sait que c'est une conclusion du particulier au général, et l'on sait également que cette

« Voyez ci-dessus, liv. II, ch. II et IV. Cf. De Augm., V, iv; Sov. Org., 1, 69 et 105; Cogit. et Vis., XIV, t. I, p. 270, et t. II, p. 32, 63 et 375.

> Account of Aristotle. Log., ch. VI, sect. ii ; inquiry into the hum. mind, ch. VI, sect. xxiv. Cf. les notes de Hamillon, Reid's Works, p. 712, et Taggart, Locke's writings, p. 338.

310 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

manière de raisonner est hasardeuse et ne doit être employée qu'avec précaution. Reid ajoute qu'elle prouve d'une manière probable et non démonstrative, et que la preuve probable est le fondement de la connaissance humaine, quand celle-ci remonte des phénomènes aux lois de l'univers, c'est-à-dire à des vérités générales, contingentes de leur nature, puisqu'elles dépendent de la volonté du Créateur du monde. Mais cette raison qui a sa force, qui frappait Descartes et Leibnitz *, et dont l'équivalent ne se rencontre pas dans Bacon, ne touche pas essentiellement à l'originalité de sa méthode, et il reste à demander, puisque l'induction est un raisonnement, si même avant Bacon, la logique ne connaissait pas quelque raisonnement de cette forme. Apparemment elle en connaissait, ou l'on aurait dit faussement que Socrate faisait grand usage de l'induction, et Aristote l'aurait à tort comprise au nombre des arguments réguliers et placée sur la même ligne que le syllogisme. Nul n'ignore que le syllogisme ordinaire part d'une proposition plus générale que sa conclusion -, cette pro-

* ÈtZar[<ὕν ἡ τὴν αἰροτὴν ἀποκαταστήσει τὴν ἀποκαταστήσει τὴν ἀποκαταστήσει 5}.eu fçc^çç. Top., \, xii, 4. Hsec es. pluribus perveniens quo vult ap-

pellator inductio , quæ græce ἰνδύειρ, nominatur; quæ plurimum est usus in sermonibus Socraticis. (Cic, Top., X.)

' 11 y a , comme on l'a remarqué , un peu d'équivoque dans Aristote, qui tantôt oppose le syllogisme à l'induction, ἀνὰ τὸν Τάτ Y, ἰνδύειρ-τὴν οὐκ ἐν τῷ ἰνδύειρ.â), tantôt fait de celle-ci une sorte de syllogisme, le syllogisme par induction, ὅτι ἰνδύειρ-τὴν,; αὐτὴν-ἰνδύειρ.â). L'induction peut sans doute, quant à sa forme, rentrer dans la définition générale du syllogisme ou plutôt du raisonnement, et Hamilton dit en ce sens : « L'induction est toujours un syllogisme V (Loc, çU.) Mais alors le syllogisme est un genre dont

CHAP. III.— DE l'INDUCTION. MI

position est son principe, et c'est pour ce motif que le syllogisme, qui prend son principe comme il le trouve, qui le reçoit et ne le crée pas, a été de tout temps déclaré impropre à l'invention des principes. Et comme l'induction, tirant une conclusion plus générale de propositions moins générales, était le contraire du syllogisme, il a paru qu'elle devait être le moyen de trouver les principes. C'est en effet ainsi qu'Aristote en a parlé, et Bacon semble le répéter sous une autre forme, quand il décrit l'ascension graduelle de l'induction aux axiomes V.

La sensation et la mémoire, au dire d'Aristote, donnent à l'homme l'expérience. Plusieurs souvenirs constituent une expérience, et l'expérience en général commence la science et l'art. D'un grand nombre de notions expérimentales se forme une conception générale qui s'applique à tous les cas semblables. Ainsi se compose par exemple la science de la médecine, et par suite l'art de guérir. L'expérience est la connaissance des choses parti-

culières, et l'art suppose celle du général. Les hommes d'art passent pour plus sages que les hommes d'expérience, parce que les uns connaissent la cause, tandis que les autres l'ignorent.

le syllogisme proprement dit est l'une des espèces, et l'induction ou syllogisme renversé est l'autre. (Arist. *Anal.*, I, i, 8.) La définition spéciale de l'induction se trouve au livre II, xiii, 1 et 2. (Cf. *Sec. An.*, I, i, 3, et xviii, 1; *Topic*, I, vii, i et 2, XII, 2; *Elh. Nie*, VI, m, 3.) Ce point de la doctrine, ou plutôt de la terminologie aristotélique, ne paraît pas avoir toute l'importance qu'on lui attribue. M. Gratiy dans sa *Logique*. (Lit. IV, ch. 1, t. II, p. 29.)

* Voyez ci-dessus, p. 241, et surtout *Cogit. Vis.*, XVIII, t. II, p. 387.

ignorent, et la sagesse est chez tous les hommes en raison du savoir. La science, cet intermédiaire nécessaire entre l'expérience et l'art, est donc la connaissance de l'universel, ou plutôt il n'y a de science que de l'universel. Nous ne pouvons apprendre que par induction ou démonstration. La démonstration se tire de principes universels; l'induction, de cas particuliers. Or il est impossible de connaître les principes universels, autrement que par l'induction. La sensation n'atteint et ne donne que des choses particulières; la science ne s'acquiert donc point par la sensation. Mais l'induction a besoin des choses particulières, car l'universel se forme évidemment de la réunion de plusieurs cas particuliers, et l'induction ne les tient que de la sensation. Il n'y a donc point d'induction sans la sensibilité, et comme il n'y a pas d'universels sans induction, ni de science sans universels, la sensation sert et importe à la science; elle y contribue, mais elle n'est pas la science et elle ne la donne pas.

On pourrait demander aux disciples anglais et même écossais[^] de Bacon en quoi, jusqu'ici, sa doctrine diffère pour le fond de celle d'Aristote. Il y a même entre eux ce rapport que l'un et l'autre ont été accusés d'avoir ramené (oute la connaissance à la sensibilité. Et ce reproche, Aristote le justifie à un certain point, lorsqu'après avoir reconnu que toute connais-

< Met., 1, 1, 4 , etc.; Sec, 14n., I, xviii, i, et xxxi, i-7; H, XIX, i-7.

* Notamment D. Stewart, Phil, qf mind., part. II, ch. IV, sect. II.

CHAP. m. — OE L'INDUCTION. 515

sance suppose des notions antérieures, il se demande si les principes immédiats, sans lesquels on ne peut rien savoir démonstrativement, sont innés, et se prononce pour la négative. La sensibilité, ajoute-t-il, innée chez tous les animaux, a chez quelques-uns le pouvoir de persister dans la sensation, après Tacte même de sentir, en sorte que la raison se forme par la persistance de la sensation, et que c'est là ce qui constitue l'animal raisonnable ou Thomme. Ainsi le principe de la science vient de l'expérience, la connaissance des principes vient uniquement de la sensation. En résumé, l'induction nous fait connaître les principes, et c'est ainsi que la sensation elle-même produit en nous l'universel.

Il est impossible de ne pas se rappeler, à propos de la sensation persistante d'Aristote, la sensation transformée d'un métaphysicien français. Plus d'un passage à la vérité des œuvres du philosophe grec dément ou affaiblit ce qu'on vient de lire. Mais il a le premier comparé l'âme à des tablettes où rien n'est écrit, comparaison qui nous a valu la fameuse table rase[^] et il est allé

jusqu'à positivement articuler que la raison naît de la persistance des sensations*.

Bacon, heureusement pour lui, ne s'est point posé la question formelle de l'origine interne de nos con-

* De Anim., 111, iv, u. rivt<Td*i Xv^^v U rti; t«v roioûrur (aioAavcasvfciv) ucvvi;. (Sec, An., II, xix, 5.) Au chapitre même où il combat toute innéité dans les principes, on trouve cependant des passages où, comme dans celui-ci, il dit que Tftme est tō 8v napà Ta rt'.tXk^ 5, et deux assertions aussi différentes que les suivantes : ùc... iu.'srf t^toi;. . . àpx'*)*. * t«igni(AVi;, 5, et V6Û(... îi;ta-

514 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

naissances, et même il admet une certaine anticipation de la raison qui doit précéder l'interprétation de la nature, une prénotion générale, sans laquelle aucune question ne pourrait être comprise, aucune solution reconnue; et il semble comprendre le Menon mieux que n'ont fait Aristote et saint Thomas *. On ne saurait donc, sans injustice, l'accuser d'avoir tout réduit à Tempirisme et dérivé de la sensation toute la raison. Mais, à cela près, sa description de la formation de la science diffère peu de celle d'Aristote. Il est vrai que, jugeant du péripatétisme par la scolastique et de la scolastique par ses fruits, il a vu le syllogisme et l'induction décrits par Aristote, mais également stériles, l'un dominant, l'autre dédaignée ; il s'est persuadé que l'un avait été pris pour seule méthode scientifique, que l'autre, mal enseignée, avait été mal comprise -, et ce double reproche, grâce à lui, pèse encore sur la mémoire de la scolastique. Il n'est pas exact qu'elle ait tant parlé d'une méthode syllogistique. Pour elle, comme pour

tout le monde, le syllogisme n'était qu'un mode démonstratif d'exposition plutôt qu'un procédé de découverte, mais elle en abusait et s'oubliait dans les détours infinis de la déduction. Quant à l'induction, elle en négligeait l'usage, moins par circeur de logique que parce qu'elle demandait à l'autorité, non à l'observation, les principes immédiats de la science. Or, cette autorité était au fond celle d'Aristote, et « le prince des

' De Ang.i I, inil., V, m, t. I, p. 37 et 263: Aoi?. Org., pnef., 5, t. H, p. 7. Cf. ArisU, Pr, Anal., Il, xxi, 7; Aquin., Summ.t I, q. SA, a. 3.

CHAP. m. — DE L'INDUCTION. 518

philosophes, le génie de la nature, dit Malebranche, au lieu de faire connaître, par des idées claires et distinctes, la véritable cause des effets naturels, établit une philosophie païenne sur les idées fausses et confuses (les sens ou sur des idées trop générales pour être utile à la recherche de la vérité'. » Voilà là juste critique. C'est la tendance métaphysique d'Aristote plutôt qu'une théorie fausse ou incomplète de l'induction qui égara si longtemps l'esprit humain hors de la voie des découvertes; et quand Bacon s'en prend surtout à l'Organon et aux vues du Stagirite sur la méthode, l'expérience et la recherche des principes, lorsqu'il prétend tout réduire au remplacement de sa logique par une autre, il ne se montre ni juste, ni exact, ni pénétrant, ni même original ^

> Rech., VI, V. Voyez tout ce chapitre sur la physique d'Aristote, et aussi le Jugement de M. Henri Martin sur la méthode des anciens. (PhU, spir, de la nat., part. I, ch. IX, t. I, p. 114ii8.)

* Consulter le jugement, sévère dans sa Justice, de M. Barthélemy Saiut-Hilaire sur Bacon, en ce qui touche la logique. (Préface de sa traduction de *XOrganon*, 1. 1, p. cxi-cxxii.) Joseph de Maistre a entrevu qu'Aristote s'était mieux entendu lui-même que Bacon. Mais distinguant ensuite deux inductions, il attribue à Bacon celle d'Aristote et réciproquement, et dit de la dernière qu'il prend pour le syllogisme tout le mal possible. M. Gratry relève cette méprise, sans pouvoir s'empêcher de dire que M. de Maistre a jugé l'induction de Bacon avec le coup d'œil du génie. Le vrai, c'est qu'il n'y a pas d'induction de Bacon. (*Logique* IV, i; t. II, p. 35.)

On a coutume de prendre pour type du raisonnement parfait le syllogisme catégorique, c'est-à-dire une conclusion du général au particulier. Du particulier, n'est-il donc possible de rien conclure régulièrement? Soit donnée pour majeure une proposition qui énonce un fait d'expérience, la logique en dirait-elle d'abord d'en inférer la possibilité générale du fait, ou, ce qui revient au même, les propriétés que le fait suppose dans le sujet? Si un certain homme est mort, est-il téméraire d'en conclure qu'il pouvait mourir, et, par suite, que l'homme en général n'est pas nécessairement immortel ou qu'il n'y a pas contradiction entre l'humanité et la mort? C'est un principe trivial de logique que de l'acte à la possibilité, ab actu ad posse, la conséquence vaut. Ceci ressemble fort, si je ne me trompe, à une conclusion plus générale que son principe. La conception générale de mortalité est rattachée à la perception d'une mort particulière, et appliquée, en vertu d'un seul exemple, à tous les êtres qui se rencontreront avec les mêmes caractères spécifiques, soit comme une propriété qui leur appartient, soit comme un accident compatible avec leur nature. On peut appeler cette inférence une induction, en tant qu

elle va du particulier au général. Seulement on remarquera qu'elle a les formes extérieures du syllogisme, quoiqu'il fût malaisé de la composer uniquement avec les sensa-

CHAP. III. — DE L'INDUCTION

lions persistantes d'Aristote. C'est la raison seule, faculté de l'universel, qui généralise ainsi. De quel droit? Nous le chercherons. Ici, bornons-nous à remarquer que le type unique du raisonnement concluant n'est pas celui où la conclusion est moins générale que les prémisses.

En second lieu, dès lors que le syllogisme conclut du général au particulier, il faut que des propositions générales lui soient données pour principes. Or, comment lui sont-elles données ? d'où viennent-elles ? A moins de prétendre qu'elles se trouvent *à priori* dans l'esprit humain, ce que ne prétend pas la logique, celle-ci ne saurait rendre raison de leur présence parmi nos pensées, si elle ne connaît une forme de raisonnement qui les donne. Ce raisonnement existe; c'est le syllogisme *apagogique* en vertu duquel, plusieurs faits individuels étant donnés par l'expérience et exprimés par une seule et même proposition, on peut, de cette proposition collective, faire disparaître tout ce qui est individuel et sortir une conclusion purement générale. De ce qu'un cheval, un zèbre, un âne sont mortels, et de ce qu'ils sont des animaux, il suit que des animaux sont mortels. Cette conclusion inductive : des animaux sont mortels, peut ensuite être reprise à titre de proposition générale et devenir le principe d'un syllogisme tel que celui-ci : « Des animaux sont mortels, ce cheval est un ani-

mal, ce cheval est mortel.» Si j'entends seulement qu'il n'y a pas contradiction entre la nature de son espèce et la mort, qu'en tant qu'animal, l'immortalité n'est pas de son essence, l'argument est régulier. On voit,

518 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

par cet exemple, que le syllogisme et l'induction ne sont pas contradictoires, que l'un seulement est l'inverse de l'autre, ou, si l'on veut, que l'un et l'autre sont deux espèces de syllogisme.

C'est à peu près tout ce qu'on peut tirer de la logique pure. Comme elle est la science formelle du raisonnement, elle ne saurait admettre que des manières de raisonner rigoureuses. Sir William Hamilton a déployé toute sa sévérité contre quiconque se permettait d'introduire en logique une autre induction que l'induction parfaite « Celle dont la majeure affirme une même chose de certains individus ou de certains cas, dont la mineure énonce que ces individus ou ces cas sont les parties d'un tout, et dont la conclusion attribue au tout ce que la majeure vient d'assigner aux parties. Tel est le type de l'induction, celle de la logique pure. Mais personne, pas même Aristote, n'a pu encore se condamner au système cellulaire de la logique pure, et considérer exclusivement la forme du raisonnement, sans jeter un regard sur sa matière. On n'a pu s'empêcher de compléter l'abstraction logique par l'observation psychologique, et les logiciens ont commis l'inconséquence de mentionner ce raisonnement de forme inductive, souvent inexact, mais susceptible d'une approximation indéfinie, ce raisonnement que nous répétons toutes les fois que nous affirmons un fait universel, à cause de certains faits particuliers. Comme notre connaissance des choses réelles commence par la per-

> Dictionnaire de philosophie, t. IV, Logique, p. 156-175.

CHAP. III. — de l'INDUCTION. 519

ception successive des choses particulières, et que le syllogisme a besoin que l'induction lui fournisse dès majeures, s'il fallait attendre pour les avoir le dénombrement de la totalité des faits de chaque ordre, la vie entière et des millions de vies mises bout à bout s'écouleraient avant qu'un homme hasardât un seul raisonnement. Le rigorisme de la théorie peut donc proscrire l'induction imparfaite; mais la science réelle doit en tenir compte, et Bacon, en particulier, eût été bien embarrassé d'avoir à la proscrire. On verra qu'il ne se rendait pas un compte sévère de la nature des sciences formelles, c'est-à-dire des sciences exactes. En tout, il cherchait à prendre les choses telles qu'elles sont, et il voyait pratiquer dans la vie, et même dans la science, un raisonnement inductif sans rigueur, mais persuasif. Il avait, en outre, pu lire dans quelque logique, dans celle même d'Aristote, qu'il existait un syllogisme improprement dit, argument imparfait, qui était peut-être le raisonnement le plus clair pour nous¹. Tout le monde s'agit, par expérience, que la raison est toujours portée, souvent forcée à généraliser des faits particuliers. Plus ils sont nombreux, plus ils se ressemblent, et plus cette généralisation exerce d'autorité sur notre esprit. Mais, même formée sur des bases insuffisantes, hors des conditions rigoureuses de la logique, elle est en

* Pr. An.¹ 11, XXIV, 5. < L'induction n'est jamais un moyen d'acquiescer à une science parfaite. > (Logique de Port-Royal, part. III, ch. XIX, §9.) c L'induction est un syllogisme imparfait; l'exemple est une induction imparfaite. » (S'Gravesande, Art de raisonner, cb. IX, 1330, 1236; Œuv. phil., 1774.)

3^oo EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

usage, et elle n'est pas sans puissance. C'est un fait d'observation dans la vie réelle de l'esprit humain.

Mais si l'induction dans la pratique est un raisonnement sans rigueur, inexact, défectueux, on peut le concevoir exact, et c'est comme tel que la logique l'admet et le décrit.

Son essence est bien celle-ci : tandis que la déduction est la conclusion du général au particulier, l'induction est la conclusion du particulier au général. On a contesté la distinction, on a voulu que tout raisonnement ne fût au fond qu'une inférence de plusieurs cas particuliers à un nouveau cas particulier. De même que pour Hamilton toute induction est un syllogisme, pour M. Mill, tout syllogisme ne serait originairement qu'une induction. Car, dit le dernier, dériver un cas particulier d'une proposition universelle, c'est ne rien dériver du tout -, il n'y a pas là de raisonnement effectif; la conclusion n'est qu'une réassertion partielle de ce qui est affirmé universellement dans le principe du syllogisme. Mais c'est oublier, il me semble, que la force du syllogisme réside dans la mineure, et que le point délicat est presque toujours de savoir si l'individu ou le fait particulier dont on raisonne fait réellement partie de la totalité dont la majeure affirme une vérité générale. Suivons l'usage de prendre pour type de la forme rigoureuse du raisonnement ce qu'on appelle le syllogisme de la première figure. Exemple : « Tous les hommes sont mortels. — Seth est homme. — Seth est mortel. » C'est là un raisonnement, et ce n'est pas, quoiqu'on

en ait dit ', une pétition de principe. On soutient que la conclusion est déjà affirmée dans la première proposition, la mortalité de Seth étant comprise dans celle de l'humanité tout entière. Cela est vrai dans la réalité^ mais le syllogisme n'est pas l'expression de l'ordre des faits, il est l'expression de la loi formelle de la pensée, il est relatif à l'esprit humain. Je sais que tous les hommes sont mortels : il ne s'ensuit pas nécessairement que je sache que Seth soit un homme. Je lie ces deux connaissances obtenues séparément, et par la seconde je dérive de la première la connaissance d'un fait qui était effectivement compris dans le fait général exprimé par la première, mais qui n'y pouvait être aperçu qu'à la condition de la seconde-, et ce fait, c'est que Seth est mortel. La connaissance ainsi obtenue est appelée discursive^ précisément parce qu'elle résulte d'une certaine marche, d'un certain cours de la raison, quoique les choses auxquelles elle s'applique soient simultanées et ne se dérivent pas nécessairement les unes des autres comme les notions qui s'y rapportent. Le syllogisme, encore une fois, est une loi de l'esprit, non de la réalité, quoiqu'il y ait un certain rapport d'analogie ou de ressemblance entre la réalité et l'esprit. En effet, l'esprit n'est fondé à déduire le particulier du général que parce que les choses ont une essence stable au

^ GampbeU, D. Stewart. — Voyez Whately, BUm, oflogie^ Uy. IV, cb. II, § i, p. 239, 9* édit., 4848, et Stnart MUI, 5^5iem oflogie, 1. II, cb. III, 2; t. II, p. 245, et passim. Cette objection, qui irait à l'annulation de la logique même, a été réfutée par sir W. Hamilton, ùise^ ofphiL, Append. II, p. 652*

«■ffleydë I«blgâillfif«flê«s ftt^lAMféJr, tsiêhcêaii nftttird Àm k ëMMtlé pëmël àd lëi ettiàèë fOt ^tftteft d'êftâffifthér tfttiél^tlè

cll6M gértéraléiAefli. LA lafi^W èfippdiê hnë ffl^pht^i^oé
«Mifthroié.

R«M« à ëj(^)iqitiéi- éÔMfriMtt ftdtiâ <Af(èiltfH« le pHTiëpaië
»]K6^Mè. AtiëiM m'ési MoiiM dôtitëdt ^tie «ielai-^ : « TW« lès
hWndié* Sorit «lof tels ; * « Voit MyrlMlf tristeinëitt aé df^te
^és()6fl : <t GdAltHéAt le ^tYëMtmf # n Étft «epéftdMf ècWte-
tiiii' ^è AUI d'à Vtt M â« V«rM iIMMr itrtti të« honftaiéji, et qùt
s'il MM l'tfbs#yMidM MKfèi^llé â«» Mè pmr éémkre à Muf
#éiMé tMifÈN^Hë; MJ poUt ëëbÉtfvêf ééJ(âa«t«9 5*tff le ^M
H* mm ifiééf (èiË «é t'Hiii««}ri« «MNtotiMi. S) to«(«feM le
in6Aâe refait ftiYété iftfeş M 9MşHâ« ^ériéfotk«, rêtfè 4tif ëtÉi-
att td nmûf le èêmêf âëş fils ê'Aâêthi atmiH légitlIhëWéfttt
«t>i)«tè 9»f mh o^pièlè êftêmté^km âti mis l« métlftlité de
^«ftfo bttmtiiti. èd|irt|oâeë Mié colledioifi «t-tl^ émto âont]»
t<m>tê pvÀiëë étré «MirfUë ftf«« erx««- Ht^df,- «il tf)l«ite){
bttë àcddëiiHé, l'éittiMérAtio» «Mfi(rtfít« êotmifà è M éMn^éti-
Mi «fié géâéMlité lé» gttiwe.- ë««lèrNèitt l'A^guméHI iftljtMtëri
pcAM pAf

réâdlte dd [M>)ne)fé. Il n« férl gUèfe qttè féliétéf âod» totme
SomtnAlOitf! ce qui eslt expf lirté diti^rtietit dans I* première
proposition: L6 hil9oitd«m«ftt fl'est dAtts ce cas qu'un procédé
de généralisation.

On re<(Mi^ud«ftt ^ii'll fi'est p»ê IndispëMttMe de savoir*, il
siimt de' cVolve que fe d^dôitihferh'eht est eoiBpJet< Le rsison-
nemenl qui sdggère que l'espèee tWhiêirfè m tHortéilëj est et
délft«ttl>e «ifMi «jtft«t èë

tiû/tim Ôah* le* deux fea^. tomme ibUrète *ô ébïmAîrsancé,
il n'esl ValéAl^ (|li*à là còndittoft q\iê le pAh^ 6f)pe sbil Vràî.

Mé5s ôh a raSfeoh 'Aé tñVe <5^ le ^yîh^ gîshi^ hé four ttft étr-
tuh moyeti de cotitWleï" lia vérité de sort priiieipé. Gepertdant il
reste que là feondusièn peut êrtOtittfél- d'une mahtère géhéł-ale
ce qui test exprimé d*tts les prémissièis par Voie de dénomfc^èt-
tietft. Il y à d^jà là uAe ceHàihe coticlusibh du ^rticulièf feù gé-
néral, èl taoûs arrivons A nnduéttttt.

tt Adata, ÈV<è^ tîftWi, Akel soht ntort^ . — Adaitt, Eve, GMï^
AM soMt <(^s le» ho^nm^ . — To«^ ieh hommes i^OAl molrl-
tefe. d €e syltegisÉiè est Té^ValteM de celui-d. n A,, fe, C «ont
Mo^âs. — A, 8, C'sohl tout te tribunal — tout le tribunal est
Mottd. ^ Qa^ô*! ne dise point.que c'est une pure tautologie.
Cbai>gez Tordre Îm^ lequel te raisot^ite^ment est disposé.
S^ipposeî àvice sir W. Hamilton Tordre tjue voîtî, et qtii se pfés-
Mte {yeut-être {yt As Mturellenient. Q«esciw : « Est-ce que tout
le tribunal est blond ? — Réponse : (c oui (ou tout le tribunaï^
etc.)^ car A, b^ C sent tout le tribunal, et A, B^ € sont blonds. »
On voit que ce raisonrte'meyit èstînaùèWf, înaï exact, et instruc-
tif aussi bien qu'un sillogisme {rof)rement dit.

Cette énuwiré^tîèn contenue dî«s la "ra^jefire, ^sumée dans
la conclusion, nous enseigne d'ordinaire peu de cliose, et âans les
cas simples, la cobcIusîoh semble ne faire que répéter les pré-
misses. Aussri fia-

con trouve-t-il assez puérile l'induction par énumération '. Ce-
pendant entre les prémisses et la conclusion subsiste toujours la
différence du général au particulier, et elle a toujours une cer-
taine valeur, quelquefois de l'importance. Je trouve dans un écri-
vain allemand qui le premier à ma connaissance parmi ses com-
patriotes, a parlé de l'induction en philosophe ^, qu'un exemple
de l'induction complète est la démonstration de ce théorème de

géométrie : « L'angle au centre est double de l'angle inscrit, quand les arcs correspondants sont égaux. » En effet on déduit cette vérité générale de trois cas seulement. Ces trois cas sont les seules positions possibles des côtés de l'angle inscrit*; si la proposition est vraie de chacun des cas, elle est vraie de tous, et cette démonstration a la forme de l'induction, sans en être moins rigoureuse. La conclusion, c'est-à-dire le théorème, ne saurait pourtant être taxée de proposition puérile.

Mais toutes nos inductions sont loin d'être ainsi démonstratives. Comme notre expérience se forme, comme notre esprit s'instruit par des cas particuliers,

* C'est aussi FaYis de rarcbevêqae Wbately , qaoiqamI n*aïi-Dule pas, comme Mill et Stewart, cette forme de raisonnement. (Logic, loc. cit., p. 232; Nov. Org., l, io5; t. U, p. 62.)

* Die Théorie der Induction^ par E. F. Apelt, Leipzig, 1851. J'ai été heareax de rencontrer, dans cet ouvrage, la confirmation développée de quelques-ânes des idées indiquées dans ce chapitre. J'aurais pu en profiter pour le refaire; mais il était trop tard.

' L'évidence intuitive de ce fait est ce qui donne à cette induction un caractère de nécessité, c'est-à-dire le caractère mathématique.

CHAP. III.— DE L*INDUGTION

la nécessité de conclure quelque chose nous oblige à devancer l'enquête complète qui assurerait nos conclusions. L'enquête est souvent impossible , et quand elle est possible, la vie nous presse

et ne nous permet pas de l'attendre. Nous faisons donc beaucoup de raisonnements qui reviennent à celui-ci : « c A, B, G, etc., sont mortels. A, B, G, etc., sont des hommes. Tout homme est mortel. » Gette conclusion supposerait une mineure portant que A, B, G, etc., sont (oui homme. L'histoire naturelle est remplie de propositions du genre suivant : « Tous les chiens connus aboient. Tous les chiens connus sont tous les chiens. Tous les chiens aboient. » Ge n'est pas une question de logique, c'est une question de psychologie, d'anthropologie même, que de savoir pourquoi il nous est habituel, et comme nécessaire de raisonner ainsi. Ge n'est pas une question de logique, c'est une question de méthode et qui rentre par conséquent dans le sujet de VOrganum de Bacon, que de savoir à quel point, dans quels cas, sous quelles garanties, avec quelles restrictions cette manière de raisonner est admissible ou valable dans une science donnée ou dans les sciences en général.

Le raisonnement suivant est donc possible sans être correct : « Seth est mortel. — Seth est homme. — Tous les hommes sont mortels. » Nous retrouvons toutes les propositions de notre premier syllogisme*, mais la première a changé de place avec la dernière. Le principe du syllogisme est devenu la conclusion de l'induction, et l'on voit pourquoi l'induction a pu être dite un syllogisme renversé. Celle-ci, quoique impar-

;S6 EXAMEN QS hji PpiLOSOPflfe])E BACON.

faite dans la forme, §en^ concluante, si nous savons, d'ailleurs, qviç tout homme est ce qu'est un seql homme. Cette connaissance est le principe sous-en^ tendu qui fonde le raisonnement, et Ton conçoit comment, en rédigeant Vargument de manière que cette proposition en soit la miyeure ou la mineure

non exprimée» ce qui est très-facile, l'induction deviendra, comme Font dit des logiciens, un enthymème *. Supr posez connu que Setb est mortel par essence et nm par accident, il s'en-suit la mortalité de Thumanité entière \ mais la condition n'est pas exprimée , et si on ne la rétablit mentalement ou expressément, l'argument ne prouve qu'une chose, c'est que Selh étant au nombre des choses homm€\$ et d^ choses morhik^, l'humanité et la mortalité peuvent se rencontrer dans le même sujet.

Admettez ces deux propositions :

A, B, C, etc., sont mortels.

A, B, C, etc., sont des hommes.

De ces prémisses plus générales que celles du précédent exemple, on pourrait , on devrait inférer que des hommes sont mortels, et l'on infère que les hommes sont mortels. Cette dernière conclusion excède visiblement les prémisses, et cependant personne n'espérera que cette faute contre la logique laisse aux hommes sur la terre quelque chance d'immortalité. Notre croyance absolue à la mort de tous est iné-

* Omnis inductio est (enthymème. (WolBus, Philos, ration, sive Logica, part. I, sect. iv, c. VI, 479.) Celle opinion est reprise et développée par Whately {Logic, loc. cit., p. 235, 256), et combattue par Hamilton (Oise. offkiL, IV, toog., p. 170).

t\$tf4rftit wn\$ m^je^re q»\ ppnHot un 4énofnbF^pa«jt poiw-
plel d« riïw»anil4r Or^ (lw\$ I» fWJWf^ pHI* poyr pxpn)p}ô, A,
3, C, D, eta., p# peuvent jamftif être ft^tr^ fibpue qpe
)'épttroér»tiQn 4#|\$ homin^ quf j>i vus OM dont j'fti entendw
pfttr'^Fr Nw» ne pouvptf

(iir^ que ic^i : « Tûu« l^i hommes wnuus, mm w*pçptjou, étaient mortel» , do»c ton» 1^ twïnm^§ te -WBtf V O"*! qui fh^{p 4ç la véri*^ 4# ^ Q^k^ij^jm»

^i ppgrlaut il repose «ur ^^t^ ewffifratig ^imph^ Ppi)trp Is-qupllg 3^con iwjj^ met PP gfir4ô 'r Cô sofrt àe^ mîsppnemfipU ^embladbU« qm épUû^q(l^s MÎpqr cp^, règlepl 1» yip, et qije Tei^péiii^Bp^ (ipnfirm§ »VW i|qe rtg^larité parfaite. Ou pon-dui^ m (oftp^e, m santé, un état même, en vertu d'indup(iops {^j^p pliii hasardées epcorPr Una vioUtipp copjitapte dp hi logique pçt dopi? le traip 4p9 cbosps humaines,

Ppppe ou mauvaise, ceU# ipduiçtioq, qui dan« m formp est cellp des (ogipieps, est ^pssi dap« sa foiFme cellp de Bapop \ mais il spuMpfil^ qq'i^en en ^ téméfijr rep^nt «bpsp dans Ips sciepises, pt que dp quelque perception! hâtivpmept pu fortuite-ment fecppilliiM, op est moplé de plpip saut ^^ derpierei gapéfa-liiatîpps, pour pn raisonner ensuite à perte de vup, Il reproche à cette sorte d'argumentation de s'appuyer sur un dénombrement arbitraire de cas particuliera. Faute de s*assurer que cette énu-mération \$oit une

* De Augm., V, ii; Nov. Org,^ I, 69 et io5; l. I, p. 249; t. U, p. 32, 62.

liste exacte de tous les cas possibles, on s'expose à être démen-ti par la première exception venue, et sur une base aussi rui-neuse, on n'édifie qu'un savoir fragile. Comme remède à ce double mal , il prescrit de généraliser lentement, par une grada-tion continue, de modeler, autant que possible, sur les faits les premières propositions qui les expriment, et de ne les traduire en propositions générales qu'après avoir i chaque pas sondé le ter-

rain, et rapporté sans cesse aux réalités les inférences que les réalités ont fournies. Il pose ainsi les règles de l'expérience et du contrôle de l'expérience. Ces règles ne peuvent avoir d'autre but que de multiplier les observations et d'en garantir l'exactitude[^] car il y a deux écueils à éviter, des observations trop peu nombreuses, des observations mal faites.

Ce sont là de sages conseils. C'est admirablement corriger, sinon extirper, le vice possible de l'induction ; ce n'est pas la changer dans sa nature, mais en mieux diriger l'emploi. Bacon n'a pas tant perfectionné l'induction que l'expérimentation : ce que Hamilton exprime autrement, en disant qu'Aristote a considéré les lois sous l'empire desquelles le sujet pense, et Bacon les lois sous l'empire desquelles l'objet peut être connu '. Ainsi, malgré l'illusion qu'il s'est faite à lui-même et qui a gagné ses admirateurs, Bacon n'a point inventé une induction nouvelle, et lorsqu'il croit exempter la sienne des défauts qu'il signale dans celle des autres, il se fait une seconde illusion et n'en-

« Keid's Works, p. 712.

CHAP. III.— DE L'INDUCTION

seigne qu'il tempère par un art judicieux les inconvénients d'un procédé presque toujours forcément imparfait. Son plus grand service est d'avoir remis en honneur et recommandé l'induction qu'on délaissait, « cette induction sur laquelle reposent les

sciences naturelles et dont Bacon a tracé les lois

L'induction du physicien a pour base la stabilité des lois de la nature, d'où il suit que ses conclusions sont toujours hypothétiques. Les lois de la nature ne pourraient être rigoureusement constatées que par l'universalité des faits; d'où il suit que le physicien, concluant un fait inconnu du petit nombre des faits connus, n'obtient jamais qu'une probabilité plus ou moins forte'.
»

La stabilité des lois de la nature est un fait, dit encore Royer-Collard, mais elle n'est pas nécessaire. N'importe, elle est certaine, nous la tenons pour telle. Mais est-ce parce que l'expérience nous suggère cette conviction, ou parce que l'expérience la confirme? Je n'en appelle pas du sens commun à la logique ; toutefois, je ne puis m'empêcher de poser cette question. C'est celle de la validité et du principe de l'induction. En cherchant à replacer sur cette base tout le savoir humain. Bacon était d'autant plus obligé d'éclaircir ce point préliminaire , qu'il s'était montré plus rigoureux pour le passé, et qu'il avait élevé sur les méthodes usitées, sur la pratique de l'induction, des méfiances qui pouvaient aboutir à un

> Royer-GolUrd, Frag. théor., X, trad. de Reid, t. IV, p. 383. Gf Reid, Acamnt of Arist, log., p. 712, et Leslie Ellis, préf. gcen. du Bacon de Loogman, 1. 1, p. 21 et suiv.

Z90 EXAMEN DE (^4 PHlf^^QPfile QË >AGON.

sceptiei^me plq^ généra). C'étajt ^ li|i d^ 4J«sîp^P)p nq^ges qtf'il fiv^it lui-même ^nf^oncpjps fwtpilf dw résplt^t^ pbtens p^r les jo^uptjpns 4'm)§ ^^J^R^ ontérie^re.

I| n'y », en pffpf , que trois; p^ptiç à prendre d§ni^ |p\$ sciencps, ^i j'qn qe veut 8q fpjfe pceptjqe. r^ U fout HP

concéder au raisonnement intuitif qu'un pFobar hijité prpp-
 Qrtionnelle au UPftbrp de* filits pb^prys, Pt quj est alpr^
 UîP^grée par le c»)pul et npo évaluée pi»r le J)Qp \$eu\$, — Ou
 bien il f^ut regarder Wfflroe une oroy^nee naturelle, cprupie up
 principe pratique de l'iptelligence, une foi gratuite 4*o!» 1*
 \$t\$bjHté de« lois de la pâture, pqnyiGtiop jrFP«istible qui ne
 perfppt pas, quand les faits sont bien constatés, 4p ^PPPPier
 dputeu^e 1^ loi dont iU sont j'e^pre^ipp pbpngipénî^le. — Ou
 enfin il f^ut ^dmettr^a 4p* prinpipes \$ur péripur^ et
 néces^i^ires 4p rinlejligence, 4e;i jugements à priori, dont la
 raisQp ffissp emplpj de ^n chef et qu'elle applique ^vep fiutoritp
 au^ perPPptJPPs de rpxpérience, pour les soumettre à^s
 proppes fpis, en telle sorte que l» vrf^ie forme des pbosps,t#nt
 cherchpp par le pérjpatptispie , sprfiit d^ps Tesprit humain.

Chacune dp cp\$ explications suppose une oertaïne règle, dont
 la vérité constitue la validité de l'induction. ^

Pour fonder la première explication, il faut que ce qui. arrive
 très-souvent 4aps les îpêîpPS circopstances

CB4P. lUî m VmWQVQH. Wli

ou 4 un être de môinp espèce doive lyj ^iriver toujours. Natu-
 rellement oq eippiriqquient , poiis le croyons ainsi. De 1^ pn
 certain prinpjpe qq'on pput appeler le principe de probabilité, et
 dont je prpis que I^ tbéorie n^atbépfiftjciq dp^ prpbibiliMî^
 se sert corpm« \$}*up fait et s'^pr^fig^ cpmme 4'nnp vérité
 pvi^pnte^

PoMr h secoqçjp, il faut que la croyance à 1^ stabilité dez lois
 de T^nivrs soit m principe de];) rai^pp et comme nn a>^jom^
 naturel. C'est l'opinion des pbilosopbes épossais ^ c'est celle des

logiciens qui réfléchissent *. |5i|ns s'êtrp positivement prpnQncé
snr ce point, Pacqn semble l'avoir Mppté, etrtftjsopne comme s'il
n'en f^iswt ftMPun ^ontp.

Pour la troisième, il T^ut que ce soit nn prippipe nécessaire en
spj, i)ne loi des cbo^e^, que les m^mes causer proclusept leš
mémpš effets, qup les mêmes essences ^iept les mêmes proprié-
té^ ; principe pt loi

1 Le rapport de la proba))ilUé «ntçqlpe ^i) s^qs d^ géo-
mètres à rinduction, est qn fait, mais il est fort difficile «de se
bien rendre compte des fondements de Tune et de l'autre, qa de
la raii^on d'y croire. Laplace iDj-mém^ n a pa» r^osii k faire ac-
cepter ou m^me bit^p entep()re ses i<|ées à pet ^gard. ^e de-
mande aifx plus habiles le sens clair de cette phrase : « U est dif-
ficile d'apprécier la probabilité des résultats de Tindaction qui
:»e fonde sur ce que lea rapports des plus simplea sppt les plus
communs. » Es^al phil, sur Uiprop., p. 243, éd. de 1819. Voir les
critiques de M. S. Mill, Syst. of log.y l. III, ch. XVill et XXV, t. II,
p. 70 et 194.

* < L*analogie s'étend fort loin , et elle a pour fondement ce
principe extrêmement simple, qpe l'univers est ^opvprpé par des
règles générales et con:)lantes.B S'Gravesende, Logiq., I. II, part.
II, ch. XVI. Cf. Royer-Collard, Frag, théor., VI, trad. de Rfid, t. IV,
p. 959,

dont la croyance à la stabilité du cours de la nature ne serait
qu'une expression subjective. Le rationalisme philosophique doit
aller jusque-là.

En tout cas, Tesprit croit i ce qu'il infère de l'expérience, et par
la répétition de l'expérience, la certitude augmente. C'est là le fait

incontestable. Mais si nous aimons à réitérer l'expérience, c'est dans la conviction qu'en la renouvelant, les fautes d'attention, les méprises de l'observateur seront de moins en moins à craindre, que les causes accidentelles qui auraient altéré les apparences du phénomène, ne se reproduiront pas constamment, et que ce qu'il demeurera de permanent et d'identique sera l'essentiel et le certain. La multiplicité des cas d'observation n'ajoute rien à la certitude du fait expérimenté ; elle ne sert qu'à garantir l'observation d'erreur. Les erreurs mêmes, s'il s'en produit à chaque fois, sont tôt ou tard en sens contraire les unes aux autres ; bientôt elles se compensent, comme on dit en mathématiques, et s'annulent réciproquement. Ce sont là aussi des vérités d'expérience, ou fondées sur une évidence de fait, en partie intuitive, en partie déductive*, et de là la théorie des probabilités. C'est l'exactitude de l'observation qu'on suspecte, et non la permanence du fait observé et d'une loi suivant laquelle ce fait se produit. Supposez que nous eussions vu l'eau entrer en ébullition à cent degrés pour la première fois, si nous étions assurés de n'avoir manqué ni d'attention ni de clairvoyance, si nous n'avions aucun doute sur l'exactitude du thermomètre, sur la pureté de l'eau, et l'absence de toute cause accidentelle d'effervescence, nous n'hé-

CHAP. III. — DE L'INDUCTION

siterions pas à conclure d'une expérience unique que cent degrés est la température de l'eau bouillante; nous généraliserions le fait sur la foi d'un cas particulier. Donc nous raisonnons en ce cas comme si les lois de la nature étaient stables ^ c'est en soi, ou c'est devenu une des vérités dont la preuve ne se demande plus.

Est-ce l'expérience elle-même, aidée ou non de quelque raisonnement, qui nous a conduits là, ou bien y sommes-nous portés et comme obligés naturellement ? C'est une autre question. Mais de quelque façon qu'on la résolve, la solution suppose certains principes de raison touchant la persistance des substances et la connexion des causes et des effets, principes sans lesquels elle ne serait ni valable ni intelligible. .

Sur ces principes à leur tour, une question toute semblable s'élève. Sont-ils des connaissances empiriques, des connaissances obtenues à posteriori ou des intuitions primitives de l'intelligence ? Dans ces deux hypothèses, ces principes seraient des inductions de l'universelle expérience, et par là les plus certaines de toutes; ou bien ils se fonderaient sur un principe inductif inné pour ainsi dire dans l'esprit humain, lequel concluerait en quelque sorte de lui-même à toutes choses, de ses lois propres à l'ordre universel, et par conséquent, dans un certain sens, du particulier au général. Et ceci explique l'emploi que d'ingénieux philosophes ont fait du mot d'induction pour désigner jusqu'aux notions fondamentales de la raison'.

K < Ce serait une grave erreur, dit M. Hoyer-Gollard, de la

n51 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

91 ces notions, comme on va le voir, reposent-elles sur des thèmes si évidents; il faut donc demander l'induction comptée de l'induction. Mais quelle que soit leur origine, une philosophie exacte doit tenir compte de leur existence, ou elle ne fera pas une bonne théorie de l'induction. Ce n'est pas tout : la théorie de l'induction elle-même est encore à élucider. Et ici viennent se placer les leçons de Bacon. L'identité des espèces et des choses n'est pas

une chose qui, dans ta pratique, doit se présenter. L'esprit est enclin à rendre satisfait un esprit suffisant. Développons-nous des généralités préétablies, quoique le Jirogrès des sciences consiste à être formé satisfait de lui-même et à les dériver systématiquement pour les remplacer par de plus justes éléments de lieu d'élaboration. Airisi, les choses (Jusqu'en étendant) (Jusqu'aux êtres dont nous disons sont des hypes, nous en-teridons qu'ils ont leur être propre physiologique dont nous énonçons les lois et les détails -, lorsque nous énonçons les lois physiologiques produites, par une action observable et connue, le phénomène de la mort, la conclusion à la mortalité universelle acquiert un nouveau degré de force et de solidité 5 Tiridaction est scientifiquement

confondre avec cette autre induction sur laquelle reposent les sciences naturelles, et dont Bacon a tracé les lois... L'induction dont nous parlons, s'appuie sur un seul fait universel par la conscience s'élève sans incertitude à des conclusions qui ont toute l'autorité de l'évidence... C'est par Induction que nous rappelons induction. » Frag. théor., X, trad. de Reid, t. IV, p. 584.

theineuf; tiai" k Fépétition des cas d'êtres qu'il est facile de saisir des essences, et elle est si simple de la déduire. C'est, en fond, l'étude que l'on rectifie le nom de l'essence de formes, loi nous touchons véritablement à la méthode des sciences telle qu'il la conçoit, et c'est bien la méthode scientifique, c'est-à-dire la méthode qui assure et féconde l'induction.

Mais je répète qu'attendant il est l'inductif et habile à qui l'induction, à l'induction, à la théorie

de rinduttiôri toëttië, et, ëhdse étrange, ëettë flégligerice, cette ignorance, oii {5ëäl le dire, de la logique, dont sd méthode d^était, Sfcfds ëë l-äflfJo^t, qu'urië partie, est devedtie potii* lui ptësqdë iin mérité. Od en a conclu que sa logique était deUte, qu'il avait, ëh effet, justifié sôd titre et ërééUd ddutel Or^rfwon * , tàridis qui! d*a fait que ddndër dé nouvelles règles podr employef Tàncieri, et stttddmment étudie^ la manière de se sei-vir de TèteN del instrUDient de Tesprit humain.

Oh a Vu que la difDcUltê dé la théorie dé hnduction venait de ce que le général sédibldit y sortit* du partiëUlier, tandis que, selon nbUs, le général n'est inféré inductivediedt qu*en vertu d'un plus général eneore, qui est supposé s'il n'est exprimé. On pdûr-fait niontrer que dans tout syllogisme il y a de même Ude règle générale enveloppée -, car les lois de la rai-

* c La logique dO rdlsdnnement ihductif û été créée par Ba=eon dans le iVoptim Oiyann » Royer-Collard, ilJd., VI, p. 379. Cf. Whaleljr, Log., 1. IV, ch. Ml, § 3 et 4, p. 267, 269, et Hamlltofl, Iwi, cH.f p. U4»

son sont universelles comme la raison même , et le syllogisme, ou plutôt le raisonnement, n'en est que l'application. Seulement, dans le syllogisme proprement dit, on conclut de ce qui est à ce qui est; mais comme on peut conclu r^ aussi de ce qui est à ce qui peut et enfin à ce qui doit être , ou du connu à Finconnu, le syllogisme devient alors l'induction. Celleci est moins démonstrative, parce que l'application des lois générales qui la fondent aux cas particuliers qu'elle énonce dans ses prémisses est loin d'être infaillible. Ces lois, dans leur plus haut degré de simplicité, sont comme les axiomes d'où Ton ne peut rien déduire. C'est dans la légitimité de leur application que glt toute la valeur instructive du

raisonnement. Or, fussent-elles nécessaires en elles-mêmes, lorsque des profondeurs de l'esprit ces lois descendent dans le domaine de la perception, elles passent de l'absolu dans le relatif, leur certitude intrinsèque ne s'étend pas à leur application. La faculté d'induction qui en fait emploi s'appuie sur quelque chose de variable et de progressif, savoir la connaissance par l'observation et l'expérience. Celle-ci est variable, d'abord à raison de l'observateur, puis à raison de la chose observée. Le temps, la répétition, l'attention, la sagacité vont sans cesse modifiant l'observation. L'objet n'en est pas non plus invariable, et ses changements possibles ne sont pas toujours connus. Cette dernière cause de variation n'existe pas dans les sciences mathématiques, et de là le caractère qui leur est propre. Leurs objets sont immuables. Là aucun doute ne peut s'élever sur une propriété une fois ob-

CHAP. III. —DE L'INDUCTION

servée. De toute évidence, elle est éternelle. L'absolu est à la fois dans le principe de la connaissance et dans le connu.

Cette évidence intuitive constitue la grande différence des mathématiques aux sciences physiques; aussi l'induction usuelle est-elle peu applicable aux premières, c'est-à-dire qu'on n'y conclut point d'un dénombrement variable de cas, d'une série d'observations concordantes, à la certitude absolue d'un théorème. Cependant il serait inexact de dire que la conclusion du particulier au général en fût absolument proscrite. Concevez une seule fois une figure de géométrie, et vous pourrez en percevoir intuitivement ou déductivement les propriétés, et d'une concep-

tion isolée, accompagnée d'une image particulière dans l'esprit, inférer valablement l'universel. Dans la pratique, l'enseignement de la géométrie se fait au tableau, et c'est une figure tracée, et tracée incorrectement, qui suggère les propriétés universelles d'une figure parfaite, c'est-à-dire de toute figure, de la figure en elle-même. Le maître n'a pas besoin de faire remarquer que cette figure n'est qu'un symbole, et qu'il s'agit de la même figure en général ou considérée dans son idée. L'élève, sans difficulté, sans hésitation, le comprend ainsi. Il n'est pas nécessaire de tracer une multitude de cercles, de mesurer leurs rayons et de montrer qu'ils sont égaux. Ce serait là une induction bonne pour l'histoire naturelle. A l'aspect d'un cercle dessiné négligemment à la craie, l'esprit conçoit intuitivement que les rayons du cercle sont égaux, et cette propriété indubitable,

358 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

universelle, absolue, peut immédiatement entrer dans la définition du cercle. Et cependant il y a là, comme on l'a pu voir, une certaine conclusion du particulier au général, et quelque chose en ce sens qui rappelle l'induction. Ce raisonnement suppose, ainsi que tous ceux que j'ai ci-dessus examinés, la vérité d'une loi générale, celle de la constance et de l'universalité des propriétés d'une nature donnée. Mais la nature des objets mathématiques est telle, que la vérité ou plutôt la nécessité de cette loi y est d'une évidence intuitive. Par suite, le passage du particulier au général s'y fait de plein droit, pour ainsi dire. La description d'une figure prend immédiatement les caractères d'une définition, et en disant que telle figure à quatre côtés égaux est un carré, on pose par le fait la nature invariable du carré*. Presqu'au même instant, un carré, tous les carrés, le carré ne font qu'un.

De cette évidence intuitive, quelquefois directe, plus souvent réfléchie, de l'universalité et de la nécessité des propriétés connues ou connaissables, il suit qu'en mathématiques le raisonnement, même dans ce qu'il paraît avoir d'inductif, atteint la rigueur du syllogisme, ou plutôt que l'induction et le syllogisme doivent s'identifier dans la démonstration des vérités de cet ordre. Quand cette condition fait défaut, l'induction manque de rigueur. Mais l'exemple des vérités mathématiques prouve une fois de plus que la Validité et l'usage même de l'induction dépendent de Certaines règles sous-entendues, puisque là où ces règles sont évidentes et évidemment applicables.

CHAP. III. — DE L'INDUCTION

toutes les différences logiques des degrés de certitude s'évanouissent, et Ton obtient la certitude parfaite, c'est-à-dire celle qui est solidaire avec la raison humaine, la seule infaillibilité qui nous soit connue.

En résumé, il nous semble avoir montré que la question générale de la validité de l'induction comporte trois solutions successives, dont une peut suffire et suffit en effet à bien des esprits, mais qui s'enchaînent et se confirment.

De ces trois solutions, la première est celle des géomètres, je veux dire de la théorie mathématique des probabilités. La troisième appartiendrait au rationalisme pur, au platonisme. La seconde, qui est celle des philosophes écossais, aurait sans doute fixé le choix de Bacon; mais on peut douter qu'il ait aperçu que, comme le dit M. Hallam \ l'idée de la stabilité des lois de la na-

ture fût la prémisse sousentendue de tous ses enthymèmes. Ces trois solutions» au reste, quoique appartenant à des doctrines distinctes, ne sont ni opposées entre elles, ni destinées à rester isolées. Le platonisme , qui semble compter pour si peu les sources expérimentales de la connaissance , les suppose cependant, et prend la sensation même pour point de départ, pour hypothèse , comme il le dit, ou pour la base inférieure sur laquelle s'élève la connaissance. Pour les géomètres, la théorie de la probabilité n'existerait pas, s'ils n'admettaient comme principe, avant de l'appuyer par des tables, une certaine constance dans l'action des

* Bw-op. lit., ch. 111, sect. II, 7i.

510 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

mêmes causes. Quant à la tendance à généraliser spontanément les faits particuliers, elle se montre, dans l'enfance même, avec une sorte d'imprudence, et l'expérience la restreint presque aussi souvent qu'elle la développe. Aucune théorie de l'induction n'est donc complète, si elle ne tient compte de tous ces faits qui sont eux-mêmes donnés par une étude attentive de l'esprit humain.

Nous sommes tellement accoutumés à croire à la constance des phénomènes de même espèce que nous apercevons à peine que cette croyance se présente sous la forme de l'induction, et nous concevons plus difficilement encore qu'on en mette en question la validité. Le fer se rouille exposé à l'humidité-, il se rouillera toujours dans les mêmes circonstances. Un corps qui n'est pas soutenu tombe à terre, et la pomme détachée de l'arbre tombera toujours pour nous comme pour Newton. Le soleil s'est

levé hier et tous les jours précédents*, il se lèvera demain. Tous les Jours que j'ai vus sont carnassiers, et tous les chevaux solipèdes : il en sera de même de tous les chevaux et de tous les loups qu'on verra. Ce sont là des choses que nous concluons, que nous prévoyons sans balancer, et dont nous disons qu'elles doivent être. Pourquoi cependant, et d'où vient que l'uniformité nous paraît de droit dans le cours de la nature ? On ne peut dire que nous l'ayons constatée par l'obser-

Gopgle

CHAP. m.— DE L'INDUCTION. 341

vation ^ car nous n*avoDS pas tout observe, et nous prédisons des phénomènes futurs, apparemment nous ne les avons pas vus. On dira que rexpérience nous prouve que nous sommes fondés à conclure ainsi du connu à Vinconnu, du passé à l'avenir, du particulier au général. Mais Texpérience ne nous le prouve que pour chaque cas particulier, et à mesure qu'elle se réalise actuellement. Il n'y a point d'expérience de l'inconnu ni de l'avenir. L'expérience ou plutôt la mémoire des expériences ne nous doque que la somme des observations antérieures, et l'induction précède l'expérience. L'une affirme l'autre par avance, et celle-ci confirme celle4à, mais elle ne la fonde pas. Induire dans ce sens, c'est préjuger l'expérience, et il s'agit de savoir d'où nous vient ce préjugé naturel.

Mais s'il est naturel, pourquoi s'en inquiéter? Il suffit qu'il existe -, nous sommes ainsi faits que de la répétition de certains faits semblables nous concluons qu'ils se répéteront indéfiniment. C'est à la fois une faculté et un besoin de notre entende-

ment, ce qu'on va même jusqu'à nommer un instinct intellectuel, et quelques philosophes n'en ont pas demandé davantage.

On ne peut leur contester qu'il en soit ainsi, et sans aucun doute une loi si constante de notre constitution intérieure, appliquée si fréquemment et si utilement dans le cours de la vie, est un fait pourvu d'une assez grande autorité pour qu'il y ait une sorte de pyrrhonisme à en demander raison. Cependant on doit reconnaître que l'induction prise comme raisonnement n'est pas nécessairement démonstrative. Elle

349 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE HUME.

ne donne pas de conclusion nécessaire, quoiqu'elle exerce sur nous un empire supérieur à la déduction même. Si l'on suppose le cas où le calcul démontrerait l'impossibilité du retour d'un fait dont l'expérience aurait manifesté la réalité, pour tout homme raisonnable, l'induction prévaudrait contre la démonstration, et bien téméraire paraîtrait celui qui, sur la parole des mathématiques, braverait un péril annoncé à sa raison par l'empirisme des sens. Tout le monde déciderait que la certitude est d'un autre côté que l'évidence.

Où donc ici est l'illusion, et faut-il douter de la raison ou des sens? Aucune question n'est résolue par le scepticisme, et nous aimerions mieux ici confesser l'ignorance que le doute. Mais ne nous croyons pas réduit à l'une ou à l'autre extrémité.

« Les mêmes phénomènes se reproduiront dans les mêmes circonstances. » Telle est l'expression générale de l'induction qui nous occupe. N'est-ce qu'une manière sommaire de résumer toutes les inductions et toutes les expériences antérieures (Mill) ? Encore une fois, ce semble quelque chose de plus, car en pronon-

çant cette loi générale, l'esprit fait plus que résumer le passé, il prend sur lui de régler l'avenir, et puisque d'un avis commun, il a raison de le faire, puisque la proposition est vraie, et que cependant elle n'est pas encore justifiée par l'expérience, ne pouvant jamais l'être ainsi que relativement au passé, voilà une vérité sans titre apparent à la croyance. Cela est étrange^ la proposition est vraie., et les preuves qu'on en donne sont insuffisantes, et le raisonnement qui rétablit est défectueux.

CHAP. m. — DE L'INDUCTION. 645

sonnement qui rétablit est défectueux. Sepait-elle donc évidente par elle-même ? Ceux qui la fondent sur l'expérience ne l'ont pas soutenu.

Quelques-uns diront peut-être que comme proposition générale, elle n'est qu'une rédaction abstraite qui plaît à l'esprit, mais qu'elle n'a d'autre certitude que celle qui résulte de l'addition des expériences particulières^ et ils se mettront ainsi dans la nécessité de convenir qu'elle n'est que probable*, car il n'y a, diront-ils, de certain en fait de propositions générales que celles qui sont évidentes par elles^ mêmes comme les axiomes, ou démontrées comme les théorèmes.

Probable ou certaine, on remarquera que du moment que la proposition énoncée plus haut est admise, elle change la nature de l'induction, ou plutôt elle substitue à l'induction le syllogisme. On peut en effet donner à toute prévision fondée du retour d'un phénomène constaté la forme d'un raisonnement ayant pour principe la règle : « Les mêmes phénomènes se reproduisent dans les mêmes circonstances, n On en tirerait par exemple la déduction suivante ; « Cette eau a commencé à bouillir chauffée à

cent degrés^ toute eau dans)es mêmes conditions bouillira à la même température. » Ceci n'est plus probable, mai^ certain -, car c'est démontré, si le principe est vrai et si l'expérience est bien faite. Mais cette majeure ou* ce principe peut bien avoir été obtenu inductivement , et c'est pour cela qu'on dit que l'induction découvre les principes.

Le principe cette fois, si la théorie ordinaire de

l'induction est exacte, n'est que d'une vérité hypothétique. Mais il peut servir comme toute hypothèse raisonnable dans les sciences. En raisonnant supposé qu'il fût vrai, on en tire la connaissance de certaines lois particulières de la nature, et si les faits cadrent constamment avec les lois, on y prend par degrés plus de confiance. Elles montent de plus en plus vers la certitude, ainsi que la majeure ou la loi générale qui leur sert de base.

Mais l'hypothèse, mais la majeure supposée, ce' postulat admis sur des expériences incomplètes , demeure avec sa simple probabilité. Cela est arrivé souvent, et puisque cela est arrivé souvent, cela arrivera souvent encore; cela est arrivé sans exception, cela arrivera sans exception *, ces deux associations d'idées naturelles et persuasives sont comme des qualités occultes de l'esprit. Il y croit, et ne peut pourtant dire qu'elles présentent rien de démontré ni d'évident. Cependant elles nous dominent, cependant nous nous y abandonnons : elles agissent sur nous comme si elles étaient des vérités nécessaires. Or, jusqu'à présent, elles n'en sont pas.

Elles n'en sont pas, c'est-à-dire qu'elles peuvent être fausses. Mais alors, supposons qu'elles le soient; que devient la déduction fondée sur le principe : « Les mêmes phénomènes reviennent

dans les mêmes circonstances » ? Elle tombe, et n'est bonne à rien. Mais si elle tombe, que devient l'induction, que deviennent toutes les inductions qui ont précédé ce syllogisme hypoihétique? Reslent-elles debout? J'en doute. Sérieusement, prenons qu'il n'est pas vrai qu'il y ait

CHAP. 111.-*- DE L'INDUCTION. 345

aucune stabilité dans le retour des phénomènes similaires, de quel droit vous attendrez-vous à voir toujours Feau bouillir à cent degrés? Insérez entre ces deux propositions la proposition nouvelle. Dites : <i L'eau a toujours bouilli à cent degrés, et comme la nature n'est pas constante dans ses lois, Teau bouillira toujours à cette température » ^ ce raisonnement n'a pas le sens commun. L'induction suppose donc vraie une certaine proposition générale , car si le principe qu'elle suppose est faux, elle n'est plus valable, elle n'est plus possible. Que dans l'expérience journalière, on ne fasse point un appel explicite à ce principe, je le veux; mais on conclut comme s'il était vrai, et si par aventure on venait à apprendre qu'il est faux, on n'oserait plus conclure. Or on conclut ', donc notre esprit est fait comme si le principe était vrai. Notre nature est d'accord avec les suppositions au moins probables de notre raison.

« n faut donc que le principe soit vrai. En fait, nous raisonnons, que dis-je? nous vivons comme s'il était vrai. En droit, ne le serait-il pas? Qui l'oserait prétendre ? Une certaine stabilité dans les choses est la base universelle de la connaissance. Si c'est une illusion, la science en est une.

Voilà donc une vérité. On ne la niera pas. On objectera seulement que les preuves particulières d'où elle est inférée ne sont

pas adéquates à la vérité universelle qu'on lui attribue. C'est ce que signifient ces objections : a Elle ne peut être établie àposteriori; on ne saurait l'affirmer sans juger la question par la question. » Mais quoi p Èllç n'e^t pas ceriaiw à j)os^

feriori, elle est vérité cependant-, serait*eile donccei»taine à priori, et y aurait-il des vérités de cet ordre ? Nous voilà, je crois, arrivés au terme d'une recherche dialectique à laquelle non-seulement Bacon n'a pas songé, mais dont je ne sais si avant les derniers progrès de la philosophie psychologique, il eût été possible de s'aviser.

Suivant la psychologie descriptive, rien n'^st à priori qu'une disposition naturelle. Nous sommes faits pour croire à la stabilité des lois de la nature ; cela même en est une. Et c'est pourquoi nous croyons à la répétition des effets, à la permanence des espèces, au retour des phénomènes périodiques, etc. C'est notre condition; tenons-nous-y. Cette réponse est une réponse de sens commun : aussi n'est-elle pas sans force, et je crois que donnée à Bacon, elle Teût satisfait. Elle nous satisferait également, s'il n'était trop facile d'en abuser, et si elle ne pouvait servir à justifier bien des illusions. Il y a une limite à la foi que méritent nos croyances naturelles, et Reid lui-même Fa posée, isans apercevoir complètement quelle atteinte il portait à la solidité de toute sa doctrine, il dit : « Les lois de la nature ne sont pas nécessaires. » Il en conclut que nos connaissances inductives ne sont que probables. Ln stabilité des lois de la nature est conditionnelle, mais alors toutes nos inductions qui la supposent sont trop absolues, et il y a exagération, illusion, dans la généralité que nous prêtons aux affirmations de la science inductive.

La solution de cette difficulté se trouverait, je crois, dans une analyse plus profonde de ces principes ou

CHAP. III. — DE L'INDUCTION. 347

connaissances à priori dont au moins par hypothèse, il faut bien admettre l'existence. Pour principes, la philosophie écossaise se contente de propositions d'une généralité moyenne qui en effet dans la pratique suffisent à la raison, et dont la vérité peut être supposée dans les cas ordinaires de l'expérience. Mais dans l'expression et la conception de ces principes, elle laisse encore trop de particulier mêlé au général, de contingent au nécessaire, de relatif à l'absolu, et restant complaisamment dans la sphère du sens commun, elle ne s'élève pas à ce degré où il devient la pure raison et le principe suprême de la science.

La croyance gratuite et facile à la permanence des lois de la nature peut conduire à comprendre sous ce nom des phénomènes qui n'ont rien d'essentiel, dont le retour est fréquent, constant même, mais subordonné à des circonstances variables ou accessoires, et qui n'ont qu'une apparente universalité. Contre ce genre d'erreur on doit appeler à son aide l'art d'observer, la science de l'expérimentation, et tous les préceptes de Bacon. Sans cette précaution, on risque d'encombrer la science d'illusions empiriques et de conclusions précipitées, sous l'influence d'une philosophie sensée, mais crédule et portée à multiplier les principes nécessaires. Stabilité des lois de la nature est une expression trop confuse et trop vague. La nature et ses lois sont des mots qui peuvent comprendre toutes les circonstances et toutes les apparences du monde visible. Ce n'est pas à tous les enchaînements accidentels de faits observables que doit

S'appliquer la loi d'uniformité. Tout ce qui est uniforme dans la création n'a pas le caractère de nécessité absolue qui correspondrait à la nécessité d'un principe à priori. L'énoncé qu'on en a donné est donc trop général, et doit être ramené à des termes plus précis. De ce genre serait la rédaction adoptée par Newton, dans la seconde des *regulæ philosophandi* : *Effectuum naturalium ejusdem generis eadem sunt causæ.* »

Si dans les choses de la nature, leur être même est le principe des phénomènes qui les manifestent, si, sous ce rapport, on compare la substance à la cause et les phénomènes aux effets, si alors la substance des êtres est prise pour la source des perceptions auxquelles donnent lieu ses phénomènes, la règle de Newton se rapproche beaucoup du principe dont nous cherchons en ce moment à rectifier la conception. Tout être a une essence déterminée, une nature propre qui s'atteste par ses modes, seuls accessibles à notre connaissance externe, et le rapport inexprimable de la substance et de ses modes est permanent, invariable, tel et non pas autre, en sorte que les caractères n'en peuvent changer, sans que l'objet change en lui-même et cesse d'être ce qu'il est. C'est ce que les scolastiques appelaient la forme de l'être, ou ce qui, dans la langue d'Aristote, rendait l'être de possible actuel. C'est à priori que nous concevons ce caractère permanent qui définit pour ainsi dire la nature des choses. Cette idée de la détermination de la substance est une idée à priori[^] parce que, bien qu'elle cadre avec la série des phénomènes, elle a'eii

CHAP. III. — DE L'INDUCTION

résulte pas nécessairement, et bien que l'observation des phénomènes nous la suggère, nous l'ajoutons de notre propre fonds aux perceptions immédiates que la sensibilité nous procure. Elle n'en peut être déduite, et c'est pour cela qu'on a dit qu'elle était induite. Mais comme loi nécessaire de notre esprit, elle est pour nous une loi nécessaire delà nature des choses. C'est un principe analogue à celui-ci : « Tout ce qui commence d'exister a une cause. » Or, malgré la certitude de cette idée primitive, la recherche des causes est pleine de mystères, et quand nous essayons de leur assigner leurs effets, l'erreur est toujours près de nous. Ainsi la conception à priori d'un principe de permanence dans la nature de chaque chose ne suffit pas à elle seule pour nous éclairer sur le caractère de nécessité, de régularité ou de stabilité des faits que nous observons. Nous sommes sujets à confondre le contingent avec le nécessaire, à ériger en lois universelles des lois particulières, en lois immuables des lois temporaires. Les principes de la connaissance ne sont pas la connaissance même, et quoiqu'ils soient certains dans leur universalité, la connaissance n'est pas infaillible. C'est pourquoi, tandis que sans les principes à priori la science porterait en l'air et serait comme impossible, la science à priori n'en est pas une et doit, pour mériter le nom de science, se charger d'observations bien faites, de notions exactes et distinctes, d'inductions prudentes et de correctes déductions. Nous ne savons rien de positif à priori; mais des éléments à priori entrent dans tout ce que nous savons.

HO EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

Ce qui fuit qu'on attribue tout le savoir à l'expérience, c'est qu'au moins dans l'état présent de notre nature, nous ne saurions rien sans l'expérience. Dans l'homme, la pensée et la sensation sont inséparables, et celle-là ne se déploie que quand celle-ci commence. Là est la véritable harmonie préétablie, et ce que Bacon appelle lui-même le commerce de l'esprit et des choses, *commercium mentis et rerum*.

En résumé, si une connexion nécessaire n'unissait pas la cause à ses effets, si la substance n'était pas essentiellement liée par sa nature aux phénomènes qui la caractérisent, le raisonnement par induction serait sans base et la répétition des mêmes faits ne nous apprendrait rien sur leur retour futur. Mais ces principes où s'appuie l'induction sont certains, ce qui ne l'est pas, c'est l'application qu'elle en fait à une série de faits déterminés. L'erreur possible est dans l'observation, dans la reconnaissance des cas qui sont l'expression extérieure de ces lois intérieures de la pensée. Voilà pourquoi il y a quelque chose d'absolu et quelque chose de relatif dans l'induction, pourquoi elle a un fort et un faible, un élément de certitude, un élément de probabilité. Mais l'instinct de raison qui nous porte à nous y fier n'est puissant et n'existe sans doute que parce qu'il se rapporte à des vérités supérieures plus universelles que l'esprit de l'homme lui-même.

CHAPITRE IV

D6 U méthodiquement.

Nous sommes entraînés bien loin hors du cercle de la logique. Bacon a évidemment exagéré le sens du mot Organon en compre-

nant sous ce nom toute la méthode. L'ouvrage d'Aristote, auquel on a donné ce titre, n'embrasse pas un sujet d'une telle étendue ^ aussi ne mérite-t-il pas tous les reproches dont nous avons vu qu'on l'accable. Seulement Aristoie s'y est exprimé sur l'induction avec trop de brièveté. Ce qu'il en dit est insuffisant, un peu obscur, mais Sans erreur essentielle. Sa logique en général est irréprochable, et pour la condamner, il faut qu'on l'ait prise pour ce qu'elle n'est pas. Au fond, la logique n'est pas vrai** ment un Organon^ si l'on entend par là un art métho* dique d'acquérir la connaissance'. Quoique l'on ait abusé des formes qu'elle détermine, ces formes n'en sont pas moins son objet propre *, et comme étant une de ses formes, l'induction n'est qu'un argument dont son office spécial n'est point de vanter et de diriger l'emploi. Les modernes, et c'est en général depuis

1 Kant, Logiqufy Introd., I, p. 5 delà tradaction.

Bacon, ont considéré la méthode comme une partie de la logique, mais elle n'en est point partie nécessaire. C'est tout confondre que d'exiger d'une science ce qu'elle ne promet pas. Distinguons bien la théorie de la logique et l'art de la méthode. Quant à Tune, Bacon n'a su que déclamer contre Aristote \ quant à l'autre, il a mieux vu qu'Aristote la nécessité d'une science appelée plus tard par les Allemands Méthodologie. Il en a donné les règles, quoiqu'il ait ignoré ou négligé la partie purement philosophique de la doctrine même dont il prétendait jeter les fondements. Nous distinguerons donc ce qu'il faut distinguer, l'induction qui doit appartenir à la logique seule, et le procédé inductif ou la méthode des sciences inductives, qui est le fond du baco- nisme et qui seule nous occupera désormais.

Les Anglais ont pris Bacon au mot. Ils ont cru que l'induction était tout une méthode et même toute la méthode des sciences. Newton lui-même semble quelquefois tout ramener à ce qu'il appelle argumen-[^]tum induciionis[^]. Reid et son école ont fait de ce mot un emploi presque illimité, et Bacon n'a jamais plus raison que lorsque Reid l'interprète. Malgré des autorités si fortes, il nous reste à déterminer les caractères et la valeur de la méthode inductive, et surtout à examiner si l'induction seule est le procédé et le caractère de l'investigation scientifique.

Quand l'énumération est complète, Vinduction,

Reg.phU., IV, Princip. math., 1. 111, ioil. Cf. Oplic, 1. Ilf, ol. gén.

Schol. gén

comme opération, est formellement régulière, et sa validité a pour mesure la certitude de nos perceptions. Dans ce cas toujours rare, la conclusion qui ressort d'un dénombrement d'individus ou de faits particuliers n'en diffère que comme la somme diffère de l'addition, et quoique ce soit là l'induction parfaite, compléta induciio des logiciens, Whately, après Bacon, répète qu'elle est ordinairement puérile \ Cependant elle n'est pas toujours sans utilité, et il y a, par exemple en statistique, des faits dont la sommation est instructive. Mais l'énumération complète n'est pas la condition de toute induction. L'incomplète donne lieu à des conclusions qui, pour être irrégulières, ne sont ni mensongères ni frivoles. L'anatomie comparée tout entière repose sur des inductions incomplètes.

Ainsi les inductions ont une valeur supérieure à leur régularité. La règle fondamentale qui veut que les termes ne soient jamais

pris dans la conclusion plus universellement que dans les prémisses, ne serait-elle donc qu'une règle du raisonnement formel et non de la pure raison, en telle sorte que l'intelligence humaine n'y serait point assujettie? On a vu que la conclusion de l'acte à la possibilité dérivait du particulier le général, en conservant la validité d'un axiome. Autre exemple : il n'est pas nécessaire de comparer plusieurs triangles pour savoir qu'un triangle ne peut avoir plus d'un angle obtus. C'est une propriété générale qui, indépendamment du théo-

» Elem.ofLog., I. IV, ch. I. § 1.

«M KLAMEN DE LA raiLOtOPBifi DB BAGOU.

rème de régalié des trois angles du triatigle a deux droits, peut se conclure de l'inspection d'un triatigle unique'. Cependant comme cette vérité tout intuitive ne frappe (ifts l'esprit immédiatement^ comme elle s'obtient par un peu de réflexion, Tacte qui nous la suggère paraît tenir de l'induction. Généralisons la question» Il s'agit, dans l'induction, de trouver les caractères communs des objets particuliers. Faut-il en conclure que l'induction parfaite des logiciens soit l'unique moyen de constituer les genres et les espèces, ou en d'autres termes, que la faculté de l'induction soit identique à la faculté de définir? Les logiciens ne semblent pas le croire ^ tous traitent de la proposition, de la définition^ de la formation des idées de genre et d'espèce^ ayant de traiter de l'induction ^. Cependant toute proposition qui attribue à un être Une propriété générale^ est comparable à l'induction, en ce sens qu'elle suppose comme celle-ci la faculté de trouver le général dans le particulier'. Sans cette (Faculté, le syllogisme qui repose sur la définition, serait impossible) et si cette faculté ne

procède que par induction, toute la connaissance humaine est originellement inductive.

Quoiqu'on l'ait soutenu on prouverait avec peine que toute proposition générale exprimant un jugement^{*}

A Cf. fr. Anùl., II, m, 6 M 7.

* Voyez, entre autres, le chapitre II (De formandis jadicibus In-
iunctis et notionibus a posteriori) et le chapitre III de la sect. II
de la 2^e partie de la Logique de Wolff. Là logique de Port-Royal et
celle de Whately suivent le même ordre.

• Sec, Anal. y I, x, 5.

«MAP. IV. -tt LA MtttlODE f^miOtlH. ttt(

Rien de défini ou d'autre, est inférée de la comp&« raison
des cas particuliers. Lorsque je porte un jugement de défini-
tion, lorsque j'attribue expressément ou mentalement à un être
comparable à d'autres une propriété commune, un caractère spé-
cifique, je suppose nécessairement qu'il y a au monde une telle
chose que les essences, et que tout être existe dans de certaines
conditions immanentes. Est-ce l'expérience particulière qui me
l'a appris ? Aujourd'hui et dans la pratique, l'expérience particu-
lière, plusieurs fois répétée, me sert à vérifier ou à redresser les
applications du principe. Mais ce n'est pas à elle que je de-
mande de me prouver que j'ai raison de le concevoir, et que la
réalité a des lois correspondantes à celles de la connaissance. Les
jugements universels en vertu desquels je prononce, dans les cas
particuliers qu'il y a une cause ou essence, sont d'ordinaire impli-
cites et ne paraissent pas avoir été jamais autres. Il est douteux
que la première fois qu'il a caractérisé spécifiquement les objets,

l'homme se soit formellement avoué à lui-même le principe abstrait de la permanence et de la communauté des caractères spécifiques* Il ne s'est pas dit : <(Il y a des sciences; donc, etc. * Ce principe restant implicite et comme •fondé dans le fond de la raison qui l'applique sans l'exprimer, il s'ensuit que le jugement ou l'acte par lequel je caractérise un objet de la connaissance ne lie de l'induction que ceci : à propos d'une expérience particulière, je conçois un jugement qui implique, qui suppose quelque chose de plus général. Si nous remontons au plus simple des jugements, à

366 EXPLICATION DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

celui qui est compris dans la pure perception, « j'éprouve alors une sensation de laquelle ;> conclus sans raisonnement, sans comparaison d'idées, qu'il y a quelque chose d'extérieur'. » Or si la perception est une conclusion^ est-ce celle d'un syllogisme? Non sans doute*, la logique alors nous oblige de la tenir pour inductionnelle. Et en effet nous avons vu les philosophes de la perception étendre le nom d'induction à ce jugement perceptif qu'ils distinguaient pourtant de tout autre ^. C'était détourner peut-être le mot de son sens propre ; mais le rapprochement n'était point faux, s'il tendait seulement à rappeler que dans ce jugement comme dans l'induction , une sensation particulière qui révèle sa cause ou les caractères de son objet, suscite dans l'esprit une connaissance plus générale que cette perception même. En ce sens, le particulier enfante le général.

Mais on pourrait dire en sens inverse que le jugement compris dans la perception ou la perception elle-même n'est que l'application d'un principe général implicite, et elle prendrait alors des analogies avec la déduction. La perception n'est une faculté de

vérité que si les lois générales de la causalité et de la substance sont véritables. L'esprit humain est conçu dans l'hypothèse de la vérité de ces deux lois. Une main divine a coordonné les formes des choses et les moules de l'esprit. Elle a mis là les figures et ici la géométrie. Mais à ce point de vue, tout change de

1 Royer-Oollard, *Frag. théor.*, I; Reid, trad., t. I^U, p. 403. * Id, *f[^],XS*, t. IV, p. 438.

face. C'est le général qui précède le particulier. L'un est à priori et l'autre survient à posteriori; et tel peut être le sens d'une opinion de Turgot dont la profondeur semble avoir échappé à Condorcet et même à Stewart*. Il disait que nos idées les plus abstraites précédaient quelquefois nos idées particulières, et s'il n'entendait point par là nous accuser d'erreur, il était, sans y songer, sur la voie de la doctrine des idées de Platon,

Ainsi l'induction et la déduction semblent se rejoindre au sommet de la connaissance humaine *, et la théorie qui vient d'en être esquissée nous apprend peut-être pourquoi l'induction, même imparfaite, est si fréquemment la forme sous laquelle nous semblons appréhender la vérité. Là où elle ne nous a point paru seule, elle n'était pas seule en effet. Il y a d'autres principes de connaissance, d'autres notions implicites ou explicites, qui concourent avec elle, qui ajoutent à sa valeur, qui compensent ses irrégularités, et rapprochent de la certitude les conclusions qui semblaient d'abord avoir pour base unique l'acte très-défectueux du procédé que la logique nomme inductif.

On jugerait ce procédé à l'œuvre, si le temps nous permettait d'emprunter un exemple mémorable aux écrivains qui ont le plus

récemment traité ce sujet, MM. Ck)urnot, Gratry, Apelt. Si nous montrions par quelle induction féconde l'observation d'une seule

« Condorcet, ffc de Twgot, OEuntcs, t. V, p. io9; D. Sicwart, PhU. o/'^fmr,f., part. U, ch. II, secl. iv.

SSt EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BA€o!f.

planète a révélé à Keppler la marche de toutes, on verrait combien d'actes divers de l'esprit viennent s'unira la constatation du plus petit nombre de faits, pour donner à une conclusion téméraire en logique pure la validité d'une de ces grandes lois des mouvements célestes, sans lesquelles Newton ne découvrirait pas le système du monde. On serait surpris de voir une vérité générale, une immense vérité, porter sur si peu de base. On serait surpris et comme eBrayé; ear il semblerait que le doute se cache dans les fondements même de la plus parfaite des sciences de la nature. Il faut donc que l'induction ne soit pas, comme forme argumentative, tout le fond de la démonstration scientifique. Car si toutes les sciences étaient exclusivement inductives ainsi qu'on le dit, comment concilier la certitude que nous aimons à leur attribuer avec ces règles logiques de l'induction aujLquelles l'investigation scientifique peut si rarement se conformer ?

L'induction a été, depuis Bacon, élevée à la hauteur d'une méthode. L'Angleterre a donné le nom de sciences inductives aux seules sciences dont elle semble faire cas. Nous ne contestons rien. En rappelant que les inductions scientifiques supposent cependant certains principes naturels ou rationnels, nous ne rechercherons plus s'ils sont eux-mêmes primitivement des inductions de l'expérience , ou s'ils sont bien véritablement d/irtort dans l'esprit de l'homme. Disons seulement qu'ils sont pris

comme tels, et décidons encore moins s'ils sont objectivement vrais et les lois réelles de l'existence, C'est le fond même de la

CHAP. IV— BB LA MATHÉMATIQUE INDUCTIVE. S»«

philosophie, et quelque doctrine que l'on adopte, que tout soit à posteriori et vienne de l'expérience, comme le veulent M. Auguste Comte et M. Stuart Mill, même ces principes dont l'extension semble égale à celle de toute expérience possible, ou bien qu'il y ait A priori dans l'expérience même un expérimentateur donné, qui ait ses règles dans sa nature et des cadres préformés où se placent et se disposent les faits observés, expérimentateur qui s'appelle l'esprit humain, l'intellectuel de Leibnitz; il restera toujours que le champ de l'avancement des sciences est le champ de l'observation, de l'expérience, de l'induction, car même ce qui serait à priori dans l'esprit humain ne pourrait être reconnu pour tel qu'à l'aide d'une recherche attentive et d'une rigoureuse méthode. Cela est si vrai, que le procédé par lequel nous rapportons ces notions premières et ces lois de la connaissance aux objets de nos contemplations, a lui-même paru semblable ou tout au moins analogue au procédé inductif. L'esprit, en prenant sur lui de soumettre à ces généralités suprêmes tous les faits possibles, a tellement paru généraliser de son chef que des philosophes ont cru reconnaître encore là le caractère fondamental de l'induction. Ce langage était à un certain point autorisé par les paroles d'Aristote sur l'invention des principes, et par celles de plusieurs de ses commentateurs, lorsqu'ils appellent inductive une méthode de division qui remonte du particulier au général pour arriver à la définition. Mais on a vu cette méthode supérieure qui, toute platonique qu'elle puisse être, n'avait pas

échappé à Aristote-, mais pour l'induction prise au sens ordinaire des logiciens, il n'en a trouvé ni cherché les principes. Oserons-nous dire qu'il n'était pas dans son génie de chercher le principe d'aucune chose ? Une crédulité de bon sens caractérisait ce grand esprit plus propre à comprendre les sciences d'observation que les sciences de définition. Or, quoique cette distinction sépare les sciences physiques des sciences mathématiques, les unes et les autres s'unissent pour composer les sciences physico-mathématiques dont le cercle s'étend chaque jour. Les unes et les autres échangent leurs procédés, et si l'induction joue toujours un rôle assez restreint en géométrie, la déduction n'est étrangère à aucune science. C'est une observation excellente d'un écrivain qui, avec des principes de philosophie contestables, a cependant porté beaucoup de justesse et de pénétration dans ces questions de logique et de méthode *, que le fondateur de la philosophie inductive, en insistant sur l'art de s'élever par l'expérience aux axiomes moyens, et éventuellement aux plus généraux, paraît avoir ignoré cette part du procédé scientifique qui consiste à féconder ces axiomes par la déduction, et à marcher, le fil de la dialectique en main, à des conséquences spéculatives qui peuvent se trouver les vérités les plus importantes de la science. Elles n'ont besoin pour cela que d'être vérifiées par l'observation et l'expérience, à peu près de la même

1 M. Stuart Mill. Syst. of Logic, \, II, ch. IV, §§ 6 et 7. el J. m, ch. X, § 8, el cb. XIX, § 7; t. 1, p. 290, 292, 524, 579.

GHAP. IV. — DE LA MÉTHODE INDUCTIVÈ. 361

manière que le sont les conjectures inductives dans récolle de Bacon. La déduction rend ainsi à l'induction autant que celle-ci lui a prêté, et Ton pourrait hésiter à décider laquelle des deux a le

plus servi à l'Astronomie, à l'Optique, à la mécanique surtout. Bacon n'a point prévu cette partie de l'avenir des sciences, et peut-être avant que Newton eût paru, était-il aussi difficile de la prévoir que de faire une poétique avant Homère.

Voilà donc une première exception à la prétendue universalité de la méthode inductive, et nous la constatons d'autant plus volontiers que l'autorité n'est pas suspecte. C'est un des plus habiles et des plus sagaces interprètes de la philosophie de l'empirisme qui, éclairé par la science moderne, nous signale cette grande lacune dans la méthodologie de Bacon.

Les mathématiques sont l'instrument le plus ordinaire et le plus puissant de la méthode déductive dans les sciences, et nous ne nous étonnerons plus en conséquence de la manière dont Bacon a parlé des mathématiques. D'abord elles ne sont pas à ses yeux une science essentielle, une science par elles-mêmes, apparemment parce qu'elles n'ont point d'objets effectifs dans la nature; aussi les place-t-il à un rang secondaire et se montre-t-il peu touché de leur titre et de leur caractère de science exacte. Il laisse douter s'il se rend bien compte de la nature du raisonnement en matière nécessaire et de la force du mot démonstration. Il confond la preuve apodictique avec la preuve morale, et ne paraît pas exiger pour les choses de la science une autre certitude que pour les choses

5^{dt} EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

de la vie. Lorsqu'on le voit classer, comme décrivant les propriétés des nombres et des figures, les mathématiques pures dans l'histoire naturelle, on ne peut avoir de plus frappante preuve de la tendance empirique de son esprit*, et Ton serait porté à lui en

faire un reproche, s'il n'avait point par là exercé sur l'école britannique une influence plus salubre peut-être qu'il ne l'eût fait par un plus rigoureux rationalisme.

C'est d'ailleurs un point assez malaisé que d'établir philosophiquement le vrai fondement des mathématiques. Cependant on s'accorde assez, avec Aristote et Platon, à regarder comme une science théorique et à reconnaître que l'expérience qui les confirme n'en est pas plus le fondement qu'elle n'en est la méthode. On aurait de la peine à résoudre même l'arithmétique et la géométrie en un empirisme raisonné, à moins d'appeler empirisme l'observation de l'évidence.

On ne saurait proscrire absolument l'induction des mathématiques. Mais, ainsi qu'en métaphysique, ce serait forcer le terme d'induction que d'appeler de ce nom cette intuition du général dans le particulier qui est le procédé primitif et fondamental de la science. L'induction proprement dite a, selon Laplace, donné le binôme de Newton. Un écrivain contemporain qui nous paraît de tous les Allemands celui qui a le mieux connu l'induction, attribue à ce procédé

< De Aug. III, VI » Parascève ad huc nat. V, (. p. | p, « i t. 11. p. 254.

» Hep., VU, 512-530; MtL, VI, i; Scç, Anal., I, xu, 43, et XHI, IS.

GHAP. IV. DE LA MÉTHODE INDUCTIVE. 868

la loi des coefficients du binôme à exposants entiers positifs donnée par un des Bernoulli, et nous avons vu comment il était applicable à certains théorèmes de géométrie. Néanmoins Tin-

duction fondée unique* ment sur la répétition de cas semblables ne peut être admise qu'avec précaution et en désespoir de démonstration par les mathématiciens, lors même qu'il ne faudrait pas. l'accuser d'avoir égaré Fermât dans un certain théorème sur les nombres premiers[^]. Bacon cependant, avec ses principes, aurait été fort empêché d'expliquer autrement que par elle l'existence et la validité des mathématiques, et l'on ne peut être surpris que négligeant tout ce qui en fait une science en soi, il les considère plutôt comme un appendice de la science. A ce titre au reste, leur importance n'a pas tardé à se manifester avec éclat dans le champ des découvertes. En diminuant leur valeur, il n'avait pas déprécié leurs services. Il avait même annoncé avec assez de justesse les progrès que les sciences appliquées leur devraient dans l'avenir. Sans se douter de ce que serait l'analyse, il en prédisait les merveilles. C'est une de ces vues heureuses dont ses ouvrages sont semés, et qui permettent d'en extraire

* ApeU, Thear, der Induct.y 5, p. 54.

< Enler en a défini le trieuclitudt ; mais il p%nm que Fermat D*avait jamais doDoéaaproposition pour une ?érité soupçonnée. (Voyez la Notice de M. Brassine.) Ce soupçon devait cependant reposer sur une induction tirée d'un certain « ombre de cas. Il en est de même d'une salle de nombres premiers annoncée pour une certaine formule où x est successivement 1, 2, 3, etc , ce qui ne s'est vérifié que jusqu'au quarantième terme.

564 EXAMEN DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

tant de citations admirables et supérieures encore à la doctrine qui les remplit. Peut-être même, en insistant avec excès sur le côté qu'on pourrait appeler utilitaire des mathématiques, les a-

t-il plus efficacement recommandées à Testime de sa nation. C'est peut-être un bonheur que cette foi un peu exclusive, un peu superstitieuse, dans l'expérience aux dépens des spéculations géométriques, ait prévalu en Angleterre, s'il faut en juger par quelques esprits éminents *. Qui sait si elle n'a point contribué à pousser Newton qui aurait pu consumer son génie dans les recherches pures de l'analyse abstraite, à faire de cette analyse l'instrument des immortelles découvertes qui ont le plus approché l'esprit humain du secret de l'ordre du monde ?

Il est rare que les hommes de génie s'enferment avec une logique étroite dans le cercle de leurs principes. Leurs vues débordent leurs systèmes, et Bacon surtout a pensé à mille choses qu'il éclaire en passant et qu'il néglige. Tandis qu'il semble méconnaître dans les mathématiques le caractère et l'excellence d'une science abstraite, ailleurs il aperçoit et signale d'un mot la vraie méthode de l'abstraction, et même il y croit reconnaître l'induction dont elle a en effet quelques caractères. Dégouté d'Aristote comme trop spéculatif, il revient inopinément à Platon. La méthode syllogistique ne sert point à trouver les principes, et il les attend de l'induction, deux choses qu'il a pu rencontrer dans Aristote, mais qu'il tourne

1 Voyez Macanlay dans son *essai sur Bacon* p. 103-107.

contre lui. Voyant la méthode inductive un peu négligée par le maître, tout à fait négligée par les disciples, ne leur trouvant pas d'autres principes que des généralités hypothétiques en dehors de toute induction régulière, il se tourne vers Platon et soupçonne que ce poète et ce railleur pourrait bien être le seul qui, en cherchant les idées, aurait mis la main sur la bonne méthode. Il s'est servi, dit-il, de l'induction pour tout, et non pas seulement

pour obtenir de prétendus principes Ml y a en effet une méthode dans Platon et même une méthode qu'on a quelquefois appelée inductive, quoique le nom de Tinduction logique ne se trouve pas dans ses œuvres[^]. C'était, dit-on, le procédé favori de Socrate. Pour trouver la déGnition, comme parle Bacon, ce qui n'est pas moins que trouver l'essence des choses, Platon dit qu'il faut commencer par les sens , que dans leurs impressions il y a ce qui ne va pas plus loin qu'eux, il y a ce qui provoque l'intelligence, ce qui par la perception de l'unité dans le multiple, nous donne l'instruction véritable, le procédé qui nous élève à l'être '. C'est le procédé dialectique ^ qui de son point de départ, ou de la base donnée par l'expérience, s'élance au principe en élaguant toutes les diversités et en dégageant de plus en plus l'unité. Or il y a certainement, à s'en

1 Nov. Org., 1, 105; CogU. et Vis., XH ; t. H, p. 63 et 368. Cf. ci-dessus[^] 1. II, cb. lU.

* Du moins dans V Index 6i' k%i.

» Mâdr.jt«... içpôç oùaiaiv, /fcp., Vil, 52S, 523. Cf. Id, VI, 509, Phédon el Parménide, passim.

* ft ^iaXt<T.xf. aid;*o;, Rep., VII, 533.

m fiXAMEN m LA raiLosoraifi db bacon.

tonir aux expressions seules, quelque apparente ani[^] logiee-litre cette méthode et eelle que décrit Bacon 4 ou celle que donne Aristote en Topposant à la méthode ordinaire de la dirision qui va du général au pariiCtH lier, ou celle enfin que ses commentateurs ont nommée quelquefois synthétique, quelquefois inductive '. Toutes ces analogies Tiennent d'un trait qui leur est commun,

commencer par le particulier pour trouver le général. Mais une grande difficulté subsiste : avec la dialectique de Platon, avec la seconde méthode d'Aristote, on dépasse le physique pour atteindre le métaphysique, tandis qu'avec l'induction réglementée par Bacon on doit s'arrêter à la dernière limite du monde des phénomènes, sous peine de n'atteindre qu'à des généralités spéculatives, à de pures idéalités, et de passer du rôle de naturaliste au rôle tant attaqué d'intellectualiste. Bacon qui redoutait si fort cette dernière épithète n'a donc pas suivi sa pensée jusqu'au bout. Il s'était probablement formé une idée non moins superficielle de la dialectique platonicienne que de la logique d'Aristote, et en disant qu'il s'éloignait de celle-ci et qu'il se rapprochait de celle-là il ne prouve pas qu'il ait pénétré le

1 G^{est} pur la méthode de Boti ded chapitre» V et XUI dit l'iv^{té} II des Derniers Analytiques qu'on peut se former une idée des deux méthodes de division indiquées par Aristote, et Hamilton a bien écarté la distinction entre Vuot et l'autre, distinction assez obscure dans le texte. Discus, p. 17[^], voir l'appendice[^] ment s, trad. par M. Peisse[^] p. 360[^]

* Suprema et generalissima (quae babentur) Dialecticalia sunt et abstracta[^] et non habent solidum. (iv^{<n}. Org. I, 101, t. II, p. 62.)

Clair». iv. LA MÉTHODE MÉTHODE. M7

sens intime des deux théories auxquelles il fait allusion. Deux choses étaient à démontrer, d'abord que l'induction des logiciens n'était pas applicable aux sciences expérimentales, puis que la dialectique de Platon était applicable même aux sciences expérimentales. Ni Bacon ni personne n'était alors en état de résoudre

cette double question *, et même aujourd'hui posée aux plus habiles, elle ne i^cerralt Ui une solution prompte ni une solution identique.

Il faut se garder d'imaginer qu'en d'autres temps les grands esprits eux-mêmes aient vu, dans les principes ou les doctrines qu'ils empruntaient au passé, tout ce qu'il est facile à nos esprits médiocres d'y apercevoir maintenant. L'étude des systèmes et des méthodes a permis d'en faire ressortir toutes les conséquences, et l'on ne se trompe plus guère sur la portée d'un principe. Bacon est louable d'avoir entrevu qu'il y avait une méthode dans Platon, et dans cette méthode un mérite réel et une valeur scientifique. Mais il ne suit pas de là qu'il Tait entièrement saisie, utilement pratiquée, et surtout appliquée à la philosophie morale. La preuve, c'est que parfois il semble l'accepter dans ses formes absolues, et la suivre jusque dans les excès qui Font égarrée. Il n'a rien de commun avec la secte éléatique, le néo-platonisme ou certaines écoles de l'Allemagne moderne*, et cependant tel passage de ses œuvres pourrait être interprété dans le sens de la doctrine de l'identité universelle et, comme on dit, du panthéisme. Cela montre qu'il ne se rend pas compte de tout ce qu'il avance*, les plus habiles se hasardent par instants^ il

ne faut pas prendre des aperçus pour des principes, et l'expression peut aller plus loin que la pensée.

Toutes ces observations prouvent que bien que Bacon n'ait pas usurpé sa renommée de grand et utile serviteur des sciences, il subsistait comme un nuage sur ridée première qu'il se formait de la méthode ^ Il a laissé beaucoup à faire aux métaphysiciens, et il n a pas non plus dispensé la philosophie naturelle de toute recherche ultérieure des moyens d'agrandir son domaine et d'assu-

rer, d'effectuer même ses découvertes. Toutes les questions ont pu être reprises après lui et creusées à une plus grande profondeur. Mais ce serait une injustice, ce serait faire succéder le dénigrement à l'engouement que de ne pas admirer la sagacité qu'il a portée dans le détail des moyens de varier et de vérifier l'expérience pour instituer la science inductive. Cette idée, à elle seule, est grande et juste, quoique les philosophes puissent lui reprocher de n'avoir pas saisi le principe de ses recherches. On pourrait dire que toute la différence entre l'induction des logiciens et celle de Bacon, c'est que la même opération logique est considérée par les premiers dans le sujet qui la conçoit, et par le second relativement aux objets auxquels elle s'applique. L'essence de l'induction est ce qui intéresse la philosophie pure-, l'emploi et la vérification de l'induction sont ce qui importe à la marche des sciences. Bacon s'est borné à ce dernier point de vue, moins occupé de définir son procédé que de donner des recettes pour le mettre en œuvre.

Quant à ces recettes, ou a pu les trouver minu-

lieuses et pédantesques. Aucun savant de renom n'a probablement observé, dans l'étude des phénomènes, toutes les formalités de cette procédure scientifique. En l'exposant plus haut', nous avons indiqué des lacunes qui la rendent peu sûre et même peu praticable. Bacon voudrait par exemple que Von réformât certaines conceptions générales qui servent de principes aux sciences^, et il n'en donne guère les moyens, ou il les montre au terme si lointain d'une longue exploration des faits, qu'il nous condamne, en attendant, à chercher dans les ténèbres et à marcher au hasard. Ou s'il nous trace un itinéraire pour ainsi dire abstrait dans le domaine de la nature, il n'en fait connaître

qu'une bien faible partie -, de dix opérations annoncées, il n'en décrit qu'une. L'appareil compliqué qu'il construit sous nos yeux ne peut servir de son aveu qu'à faire la première vendange. Notre guide ne nous conduit qu'au seuil de la science. Enfin, on n'a pas assez remarqué l'importance excessive qu'il attachait à ce qu'il nommait l'histoire naturelle -, c'est la base de toute l'affaire, c'est la matière première de la philosophie*, écrit-il. Il voulait qu'une description générale de la nature, fait à fait, phénomène à phénomène, fût l'œuvre collective et le préalable nécessaire de l'interprétation scientifique *, il voulait, en un mot, fonder sur une histoire complète une philosophie définitive. Il a donc

* Voyez ci-dessus, liv. II, ch. IV.

« Nov. Org., I, 15, 16; t. U, p. il.

• Dé Augm,y II, m; 1. 1, p. 417; Parasceve, praf., et a. 2 et 5; t. II, p. 234,237; éd.Longman, t. i, p. 354 et 419.

laissé son œuvre inachevée, et ce qu'il recommandait pour le succès de sa doctrine n'a pas été accompli. Il faut tenir compte de ces points importants qu'on a trop négligés ^ si Ton veut ne pas prononcer trop légèrement sur l'insuffisance de sa doctrine, et surtout bien s'expliquer la confiance qu'il portait à l'infailibilité d'une méthode plus neuve et plus complète dans sa pensée qu'elle ne nous le paraît aujourd'hui dans ses livres. Nous n'entendons pourtant pas absoudre cette confiance de toute illusion. Son système fût-il exposé dans tous ses détails, lié et suivi dans toutes ses parties, continuerait, suivant nous, de mériter peu de chose près les critiques que nous nous sommes permises, enhardi par de légitimes autorités. On resterait en droit de remarquer qu'il a toujours oublié de faire la part et de réclamer le secours de

cet instinct de la raison, de cette rectitude naturelle de l'esprit, qui conduit, sans formulaire, à prendre les moyens de rendre clairs et sûrs les résultats de l'expérience. En ce genre, la nature peut suppléer l'art, et aucune théorie de l'art ne remplacera le jugement, l'intelligence, le tact nécessaire pour tirer parti de l'art lui-même. « Le principe des principes, dit Leibnitz, est en quelque façon le bon usage des idées et des expériences [^]. » La comparaison de la

> Voir [^] pottf le développemetit de cette remarque, la préface du ParascevCj par M. Spedding [^] dans Tédition Loogman, t. I, p. 369.

' I [^]ouv. EssaiSy IV, xii. G est en termes pratiques la grande pensée d'Aristote : Où [^]iv àXîiOianpov tv [^]i/,cTai livai iict [^]twii»; r, vcûv. Sec. AnaL [^] H, xix, 8.

GHAP. ! ▼. — DE LA MÉTHODE INDUGTIVE. 871

valeur respective des faits, le discernement entre ce qui est principal ou accessoire, stable ou accidentel, l'esprit de ressources, la fécondité de vues, d'expédients, d'explications, la sûreté dans le dioix des généralisations, la puissance de rapprochement entre des phénomènes distants entre eux, la sagacité de distinction entre des phénomènes voisins, toutes ces qualités du savant, qui sont les conditions de la science, ne peuvent s'enseigner dans les livres, et Bacon prétend vainement, c[^]omme tous les inventeurs de méthode au reste, avoir trouvé une baguette divinatoire qui égalise tous les esprits. C'est au moins une grande exagération, et je doute que la méthode ait de ces vertus magiques. Lavoisier a fait beaucoup d'honneur à Condillac en le remerciant de l'avoir aidé à découvrir la chimie moderne, et dans

les hommages que les savants ont rendus à Bacon[^] il est entré quelque chose de cette modestie, qui est de bonne grâce chez les hommes supérieurs. C'est d'ailleurs un penchant naturel que de savoir beaucoup de gré à ceux qui décrivent et louent éloquemment le métier qu'on fait , et l'on croit leur devoir le talent de le remplir, lorsqu'on leur doit tout au plus les sentiments de confiance et d'ardeur avec lesquels on s'y livre.

Il faut rappeler en finissant que la méthode des sciences doit être applicable, d'abord à la philosophie naturelle, puis à la philosophie morale, c'est-à-dire à la recherche des phénomènes et de leurs causes^{^ ^} en

1 Définition de Laplace.

distinguant ceux qui sont du ressort de l'observation externe de ceux qui dépendent de l'observation interne.

Or dans la philosophie naturelle, je doute que notre siècle offre un plus grand nom que celui de Laplace , et voici le jugement de Laplace : « L'induction, l'analogie, des hypothèses fondées sur les faits et rectifiées sans cesse par de nouvelles observations, un tact heureux donné par la nature et fortifié par des comparaisons nombreuses de ses indications avec l'expérience : tels sont les principaux moyens de parvenir à la vérité... Cependant l'induction, en faisant découvrir les principes généraux des sciences, ne suffit pas pour les établir en rigueur. Il faut toujours les confirmer par des démonstrations ou par des expériences décisives... Le chancelier Bacon adonne pour la recherche de la vérité le précepte et non l'exemple. Mais en insistant avec toute la force de la raison et de l'éloquence sur la nécessité d'abandonner les subtilités insignifiantes de l'école pour se livrer aux opéra-

tions et aux expériences, et en indiquant la vraie méthode de s'élever aux causes générales des phénomènes, ce grand philosophe a contribué aux progrès immenses que l'esprit humain a faits dans le beau siècle où il a terminé sa carrière'. » Voilà, jusqu'au commencement du nôtre, le jugement de la science sur la méthode de Bacon, et en voilà presque l'exposition et l'apologie, puis qu'un aussi grand géomètre que Laplace n'a pas cru nécessaire d'ana-

1 Essai phil, sur les prob., p. 242 et suiv., éd. de 1819[^] on p. xtiij de l'introduction à la Théorie mathématique.

lyser cette méthode plus sévèrement ni de la rendre plus rigoureuse et plus complète.

Quant à la philosophie morale, j'ai déjà dit que ceux qui ont surtout aspiré à l'assimiler à la philosophie naturelle, ont, de Reid à Jouffroy, reconnu Bacon pour leur guide et mis toute leur gloire à faire de sa méthode une nouvelle application.

Voilà donc ce qu'en se plaçant au même point de vue que Laplace et Reid (et la prétention n'est pas si humble), on devrait penser de la valeur de la méthode de Bacon. C'est un devoir d'ajouter qu'on peut se montrer plus exigeant que ces maîtres renommés. Nul doute, que même pour l'esprit et la direction de leurs recherches métaphysiques, les Écossais n'aient dû à Descartes et à ses successeurs autant pour le moins qu'à Bacon, et que l'on n'ait de notre temps, en Allemagne et en France, déterminé plus rigoureusement les procédés de l'observation interne et mieux éclairé la marche de la philosophie proprement dite. Et quant à la philosophie des sciences, ce champ des triomphes de Bacon, non-seulement on a pratiqué avec succès des procédés

dont il n'avait pas .donné la théorie, mais ce n'est pas sans motif, sans nécessité même, que dans nos deux pays des savants et des critiques ont entrepris de reprendre sur nouveaux frais les questions que Bacon n'avait souvent que légèrement touchées, et non contents des solutions qui suffisaient à d'Alembert et à Laplace, ont voulu former un système plus satisfaisant et mieux démontré de la méthodologie scientifique.

CHAPITRE I

Des prédécesseurs et des contemporains de Bacon.

Nos remarques sur les limites de la pensée de Bacon ou sur les vides de ses théories laissent subsister notre admiration. C'est assurément un esprit vaste, un esprit original et novateur. Cependant cet esprit vaste s'est renfermé dans une simple question de méthode. Cet esprit original et novateur n'a rien inventé de considérable, quoiqu'il ait plus servi peut-être que par des découvertes, en reprenant et en développant une méthode oubliée, en étalant aux yeux les moyens de la féconder ; en annonçant tous les fruits qu'elle pouvait porter. Il est très-vrai, comme en conviennent ses admirateurs les plus éclairés ', que

* « Ayant Tère de l'apparition de Bacon, divers philosophes ont marché dans la droite Toie, et Ion peut douter qtt*aueune importante règle pour la recherche de la vérité se rencontre dans ses ouvrages, dont on ne pût indiquer une trace dans ceuit de ses prédécesseurs. Son grand mérite est d>voir coneentré

l'induction était connue avant lui, qu'il n'en a pas retrouvé la théorie, qu'il n'y a même rien ajouté, qu'il a moins renouvelé l'induction que changé la marche des sciences, en les rappelant à l'induction. L'expérience et l'observation n'étaient pas et ne pouvaient être une découverte '. Mais les remettre en honneur ne pouvait venir que d'une haute initiative, et au moment où Bacon l'a conçue, c'était une pensée pleine d'avenir.

Ce n'est pas que l'idée d'un grand changement

ces faibles et éparses lumières et fixé Tattedliod des philosophes sur les caractères distinctifs de la vraie et de la fausse science. » (Voyez tout le passage, D. Stewart, *Life of Reid*^ sect. U; *Reid's Works*, p. 12.) «Ce n'est pas d'avoir introduit le raisonnement d'induction comme procédé nouveau , comme procédé inusité, qui fait le mérite de la philosophie de Bacon.» (Herschel, *Study of nat. phil*, part. II, ch. III, 105.) «Nonseulement il n'est pas vrai que Bacon ait inventé la méthode inductive, mais il n'est pas vrai qu'il ait été le premier homme qui l'ait correctement analysée. » (Macaulay, *L. Bacon*, p. 124.) « Ceux qui objectent à l'importance des préceptes philosophiques de lord Bacon qu'une grande partie de ces préceptes a été pratiquée de temps immémorial, ceux-là confirment plus leur utilité qu'ils n'atténuent leur originalité. » (Hallam, *Europ*, LU., t. m, ch. 111, sect. II. Cf. *Playfair*, *Encycl. brit.*, 1. 1 , *Dissert.* III, p. 470 ; *Morell*, *Crit. and hist. view of the spec. phil.*, 1. 1, part. 1, ch. I, sect. i, p. 80-84, 2^e éd., Lond., 1847 ; *H. Martin*, *Philosophie de la nat.*,^ part. I, ch. IX, 1. 1, p. 121 ; *Cournot*, *Ess. sur les fond. de nos conn.*^ ch. XXIV, t. II, p. 545.)

* « Celui qui découvrit le premier que le froid convertissait l'eau en glace et que le chaud la convertissait en vapeur, suivit les

mêmes principes généraux et la même méthode qui firent découvrir ensuite à Newton la loi de la gravitation et les propriétés de la lumière. Ses Begulx philosophandi ne sont que les pures maximes du sens commun. » (Reid, *Inquirffj* introd., sect. 1, Works, p. 97.)

GHAP.L— PRÉDÉCESSEURS ET GONTEMPORAIIFS. 577

dans le monde des sciences appartint à lui seul. Contre Tautorité du moyen âge, le cri de l'indépendance avait retenti avant qu'il le répêât. Remontons jusqu'à ce moine franciscain du treizième siècle qui par la singulière coïncidence des noms, semble un aïeul en même temps qu'un précurseur de Bacon. VOpus majus de Roger contient le germe du Novum Organum de François. Ce rapprochement a frappé les meilleurs juges *. Le premier Bacon admirait FÂristote de Fantiquité, mais comme le second, il méprisait fort Taristotélisme moderne, et quoique disciple des Arabes, particulièrement d'Avicenne, il n'attendait rien de la méthode scolastique. Il attribuait la langueur de l'esprit humain à quatre causes, l'autorité des exemples, le respect de la coutume, la complaisance pour les opinions du vulgaire, et l'orgueil de la fausse science : telles sont les idoles qu'il voudrait renverser. Une réforme lui paraît donc urgente. Elle doit commencer par une étude plus profonde des langues, sans laquelle l'ignorance se perpétue et les doctrines sont défigurées par de mauvaises traductions. Le second moyen d'arriver au vrai doit être cherché dans les mathématiques. L*op tique ou l'art de voir est le troisième. Mais le principal est l'expérience , cette maîtresse

« D. Stewart, Dissert., part. 1, ch. 1; Works, t. I; Hallam, *Europ. lit**, t. I^{ch}. Il, 52; Cousin, /oiim. des Sat^ants, août 1848; Whewell, *Phtios, of ind. se*, t. Il, 1. XII, ch. Vil, A. 3; Jourdain, Re-

cherches, etc., not. R, p. 572, 2* édit.[^] et Gb. Jourdain. Dict, des se. phil., t. 1. Cr. De Gerando, Hist, camp., part. I, ch. XXVII, t. IV, p. 559; Ronsselot, Phil dans le moyen dge, t. III, ch. XX; Hauréaa, Phil scol., ch. XXIV, t. II, p. 380.

37ft HISTOIRE DE LA PHfLOSOPHIE DE BACON.

des connaüsançê spéculatives. Car Texpérience seule prouve ou vérifie les propositions scientifiques, atteint et manifeste des faits qu'aucun raisonnement naurait pu révéler, enfin puise dans le passé et le présent la prévision de l'avenir. A ces traits, il est difficile de de pas reconnaître la méthode inductive. Roger Bacon énumère quelques-unes des découvertes qui déjà sont dues à cette méthode, et c'est par là que ses ouvrages sont d'un grand intérêt pour l'histoire des sciences ; mais il indique en bien plus grand nombre les recherches qui restent à faire. Il attend beaucoup du temps [^] il compte sur les progrès du savoir, et il présage le jour où le travail accumulé des générations révélera ce qui est caché ; car a plus les hommes sont récents ', plus ils sont éclairés, et les savants de son temps ignorent bien des choses que saura le vulgaire des étudiants dans les temps futurs. »

Ces vues sont les mêmes que celles du second Bacon, et peut-être trouverait-on dans le premier, avec moins de largeur et d'éloquence assurément, une sagacité et une précision qui l'eussent rendu le plus propre des deux aux travaux réels des sciences. L'éloge très-bref que Tun accorde à l'autre prouve qu'il avait en gros aperçu la tendance de ses recherches, sans avoir apparemment lu ses écrits avec suite, ni assez profité de ses idées, pour reconnaître qu'il lui dût quelque chose [^]. C'est du reste un aveu

* Recentlores, lard-venus.

* H met Roger Bacon au rang de ceux qui saisissent les applications nouvelles des inventions^ < rerum inventarum extensionesprehendunt. » {Temp, part, masc,^ \, 8; t. 11^ p. 547.)

CHAP. I — PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

qu'il est peu porté à faire, et le moine persécuté était venu trop tôt pour attacher son nom à une réforme effective. Il faut franchir un long espace de temps pour voir se lever le jour nouveau qu'il avait de loin salué.

L'expérience est nécessaire à la vérité des sciences ; mais l'expérience ne suffit pas. Sous l'empire de la physique d'Aristote, même commentée et appliquée par des médecins arabes, l'expérience avait languì longtemps. Avec la kabbale, avec les travaux de Tal-* chimie et de la magie, avec toute cette vogue des sciences occultes qui précéda ou accompagna la renaissance, une curiosité superstitieuse multiplia les recherches expérimentales. Cependant de la découverte empirique d'une foule de phénomènes, on ne dérivait point une science proprement dite. On avait surpris les secrets de la nature sans apprendre à la connaître. Tant il est vrai que ce qui importe aux sciences, c'est une curiosité bien dirigée, une bonne méthode d'expérimentation et l'art de généraliser sûrement! De ces chercheurs, égarés tout à la fois par l'imagination et le charlatanisme, la plupart ne montrèrent d'autre mérite que celui d'apercevoir la vanité et l'impuissance de

la scolastique, en ce qui touche la philosophie naturelle. Plus érudits qu'observateurs, beaucoup ne surent que ce qu'ils avaient compilé dans les livres. Paracelse, i qui Bacon donne par ses attaques une certaine importance, semble avoir, ainsi que Corneille Agrippa, possédé un savoir propre, que ses bizarreries systématiques ont rendu mystérieux et stérile. Aussi Bacon l'aocuseH-il d'avoir

38a HISTOIRE DEL LA PHILOSOPHIE DE BACON.

éteint le flambeau de la nature. Les sophistes ont déserté Texpérience, dit-il, Paracelse Ta trahie; il a corrompu les foiltaines de la science ; il a compliqué par mille artifices toutes les difficultés, tous les ennuis de Texpérimentation dont les sophistes sont ennemis, dont les empiriques sont incapables. Ainsi et plus vivement encore parle- t-il des alchimistes, de tous ces charbonniers qui ont entrepris de fonder la philosophie sur des distillations '. Il ne parait étranger à aucun de leurs travaux \ leurs noms reviennent fréquemment sous sa plume. Mais il avait aperçu que leurs expériences conçues dans un esprit de chimère et guidées par des spéculations sans base, ne les mettaient point sur la voie de la vérité, et il ne fait grâce qu'à Severinus% digne d'un autre maître que Paracelse. Dédaigneux dans ses jugements sur ses devanciers, il croit ne rien leur devoir, et il ne leur doit guère en effet que l'exemple du mépris pour la science contemporaine. A cet éveil de la critique, premier signe de raison et de liberté, que Ton peut apercevoir dans Roger Bacon, puis dans Raymond LuUe et ses successeurs *, aux prétentions des sciences occultes à qui la discipline scolastique avait longtemps fermé le champ des recherches aventureuses, vinrent bientôt se joindre et Tesprit de la réformation qui devait secouer le joug d'un enseignement

presque constamment sanctionné par l'Église, et l'esprit de la renaissance qui, en retrouvant le goût de la beauté

« Temp, part, masc, 11, 7-9. Cf. De Augm,[^] IV, ii, 5, et A'op. Org., n, 48, 1. 1, p. 212, et t. H, p. 205 et 345. * Médecin danois, né en 1540, mort en 1602.

GHAP. I. —PRÉDÉCESSEURS ET CQNTEMPORArNS. 38[^]1

antique dans les lettres et dans les arts, ne pouvait manquer de briser comme des œuvres de barbares les idoles du moyen âge. Voilà les quatre causes antérieures à Bacon qui commencèrent à ébranler Védifice de récole.

A répoque où Bacon parut, cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis la découverte de Timprimerie, et ce grand événement, contemporain de la fin de Tempire d'Orient, avait changé le goût littéraire avant de modifier Vesprit philosophique. La forme des sciences avait commencé à paraître grossière avant que le fond en fût discrédité. Une pédanterie d'humanistes avait supplanté la pédanterie des scolastiques; et le renouvellement des études classiques était devenu le signal d'un mouvement libérateur de Tin-telligence. Bientôt la réformaUon introduisit un principe d*aiï-ranchissement dans un ordre d'idées à la fois plus élevé et plus pratique. Sans tendre a une complète émancipation de la raison humaine, elle y avait travaillé, en renversant et en fondant des institutions par le raisonnement. La philosophie qu'elle trouva établie, ayant vécu sous l'empire du clergé, paraissait à Luther une partie de l'ancien régime ecclésiastique. La guerre lui fut déclarée comme à Téglise ; saint Thomas pâtit pour Rome et Aris-tote pour saint Thomas. Des érudits et des critiques de toutes sortes secondèrent ce mouvement, les uns pour remplacer par le

règne du bel esprit la domination de la dialectique, les autres pour instituer un platonisme littéraire sur les débris du péripatétisme. En même temps, les progrès de la richesse et du luxe introduisirent

382 HISTOIRE DE LA PHILOdOPHIE DE BACON.

une élégance de mœurs qui ne va guère sans une sorte de sensualisme pratique, et qui cherche le plaisir partout, même dans les idées. L'aversion de toute contrainte, le mépris des sciences de collège, Tamour des nouveautés, des libres conversations, des témérités spirituelles , se répandit dans les classes supérieures , et particulièrement dans la société italienne. Ce fut là qu'éclatèrent d'abord les tentatives les plus hardies d'un goût perfectionné, d'une frivolité savante, d'une incrédulité dédaigneuse , enfin, d'une imagination toute spéculative. Bacon, si sévère en général pour ses devanciers, et qui traite si mal cet infortuné Ramus, un des plus habijes chefs de rinsurrection directe contre Aristote, ne peut disconvenir que des essais de quelque importance aient été entrepris pour la régénération des sciences, et que des systèmes entiers du monde et de la nature, renouvelés de Pythagore, d'Heraclite, de Parménide, d'Ëpicure, aient commencé à prendre la place de la physique de l'école. Parmi ses précurseurs, Telesio est celui qu'il distingue. Il le reconnaît pour lèpre* mier des hommes nouveaue^ .

En Italie, dès l'aurore du seizième siècle, la rébellion contre la dictature d'Aristote avait pris la forme de l'averroïsme, et les écoles de Padoue et de Venise, en puisant la doctrine péripatéticienne dans le Grand Commentaire du médecin de Cordoue, l'avaient ren-

• ' t Novorum hominum primum agnoscimus, » et en anglais, /Af best of ihe novellists. (De Princ, aiq, Orig,j 52, t. III, p. 149. ClNov. Or9.,I,il6,n,37,etfiii^Jfa;/r.,part.ni, HpnH.,i.U, p. 09, 166, 258; Gen.pref., éd. Loogman, 1. 1, p. »i.)

CHAP. I. — PRÊDfioESSEURS ET CONTEMPORAINS. SS5

due plus hétérodoxe et plus téméraire sans la rendre plus persuasive. Mais sous l'influence des Médicis, et grâce à Marsile Ficcin^ le platonisme se releva dans Florence, et, suivant le même exemple, la plupart des novateurs travaillèrent à la restauration de quelqu'une des doctrines de l'antiquité, rendues plus accessibles par la renaissance des lettres grecques. Après les péripatéticiens panthéistes, Pomponat et Césalpin, que Taurellus avait combattus sans rien établir, le premier auteur ou rénovateur de système est en effet, comme le veut Bacon, Bernardino Telesio. On dit qu'il reprit la doctrine de Parménide , non qu'il me paraisse avoir pénétré la profonde métaphysique dont Platon ne parle qu'avec un religieux respect; mais c'est à la physique de l'Élée que sont empruntés les deux principes que Telesio donne au monde, les deux agents qu'il donne à la création, le chaud et le froid'. Sa cosmologie manque de vérilé, et se fonde sur une interprétation des faits très-hypothétique. Quant à la nature humaine, il appuie sur la sensation un spiritualisme assez mal conçu, et rien de solide ni de complet ne doit être demandé à cet écrivain qui a fondé une école et une académie. Mais il accuse tous ses prédécesseurs d'avoir inventé le monde physique au lieu de l'observer. Affectant pour ainsi dire la sagesse et la puissance de Dieu, négligeant les êtres réels pour les êtres abstraits, ils ont

* Arisl. , Met, , I, v , i i . — Voyez />« i?eft<m Natumjuxla propheta principie, proem., In-^*, Netp., 1370; ou DeBem. Telesio

(lit.), par Cbr. Bartholomess, Paris, i 849.

écouté ce que dictait leur raison propre, *propria ratio dictavit*^ plus que les révélations des sens, *quæ sensus paiefecerii*. Ils ont manqué de cette pénétrante inspection des choses dans laquelle l'esprit manifeste à la fois sa force et la nature. Or, telle est Vidée même que Bacon n'a fait que développer et rendre plus applicable et plus pratique, quoiqu'il n'ait guère plus que Telesio réussi à la suivre avec fidélité dans l'étude et l'explication des phénomènes. Aussi adresset-il à la cosmologie de ce dernier des critiques fondées, mais qu'il aurait pu retourner contre lui-même. Les autres savants italiens, que l'on nomme d'ordinaire avec Telesio, Patrizzi, Bruno, Campanella, diffèrent de lui par une tendance mystique ou hermétique dont il est exempt'. Patrizzi s'appuie sur des axiomes, Bruno sur les idées, Campanella sur l'observation. Aucun d'ailleurs n'arrive au vrai système du monde, quoique tous le cherchent par une meilleure voie, et que la plupart acceptent l'hypothèse de Copernic. En hasardant sur la constitution de l'univers d'arbitraires conjectures, ils s'accordent à reprocher au péripatétisme sa préférence pour la spéculation métaphysique sur la contemplation de la nature, et les censures, violentes parfois, que tous, et notamment Patrizzi, dirigent contre Aristote, rappellent ou plutôt annoncent celles de Bacon.

Celui-ci les cite peu cependant , à l'exception de

^ Patrizzi, mort en 1597, à soixante-huit ans ; Bruno, brûlé en 1600, à cinquante ans; Campanella, mort en 1639, à soixante et onze ans. (Voyez ci-dessus, p. 303, et Nov, Org.^ I > 4 i6; t. II, p. 69.)

CHAP. I. — PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

Telesio dont il veut bien convenir qu'il a bonne opinion. Mais celui qu'il cite le moins et qu'il pouvait le mieux connaître, était Jordano Bruno venu jusque dans l'Université d'Oxford, ce sanctuaire des superstitions philosophiques, pour y professer le mouvement de la terre autour du soleil et l'immutabilité de la substance qui pense, rendue par la mort à Dieu en qui elle vit[^]. Quoique ni l'une ni l'autre de ces doctrines n'aient gagné Bacon, on peut supposer qu'il n'avait pas négligé de voir et d'entendre ce messager de la renaissance philosophique italienne.

L'Italie du seizième siècle a, par ses plus célèbres penseurs et au nom de doctrines fort différentes, rappelé l'esprit humain à la liberté, à la nature, à l'observation et souvent même à l'expérience. C'est à l'italie du seizième siècle et dans ce pays à Telesio que Bacon a été le plus redevable. Ce fait nous paraît établi. L'inspiration générale qui l'anime est un vent qui venait de par delà les Alpes. Mais les écrits de ses devanciers sont presque oubliés, et les siens, quoique peu lus sur le continent, sont cités tous les jours. Il semble aujourd'hui que lui seul ait eu les pensées que nous ne cherchons pas ailleurs que chez lui. Au moins les a-t-il eues avec plus d'esprit qu'aucun autre, et il n'a pas conçu une seule vérité sans en apercevoir la fécondité. Cependant il ne re-

* cDe Telesio autem bene sentimus. » De Princip., 18-Kâ, t. III, p. 127-149.

* Bacon De nomme qu'une fois Bruno, sans aucun détail. (Voir Hist, nat. et exper., Monit.[^] t. II» p. 258, et ci-dessus, 1. 1,

cl, p. 16.)

cueille pjn» les fruits qu'U en e«père. U aeneRçe te récolte et i^e 1^ fait piuj. ^ tourpie ji^vtoMr de\$ qp[]^sti(»w et des systépies plutôt en e^itîqu^ qu'en inventiMir. DjBins la physique, il n'a guère qu'une idé^ juste, la né/Cjes\$|té d'pqe histoire desjt^riptive, piiiis d'vaja hifi* tpire inductfye. U ferme les yeux aux découvertes déjà fiâtes, \$ux entreprises déjà Cormélss par ce-jjx qui n'^yaept pas attendu si&s conseils. Il ignore par exentple que JLéQQJStrd de Yippi a parfaitement coqpris ce qup doit être l'expérience scientifique » et qu'aux mêmes vues Galilée a joint les plus çwv^jpeants exemples '. Dans la métaphysique, il dénonce la scolastique plutôt qu'il ne la remplace. C'est une remarque juste de M. Hall^m qMe BacoB, toujours heureux, toujours judicieux, souvent profpnid d^s ses jugements sur le p^onde moral, sur \^ hommes, sur la marche de l'esprit h^maip» est loin

> l\ pouvait rignorer qaapt ^ Léonard de Vinci, dont les écrits, quoiquMI fût mort depuis 1519, étaient restés manuscrits et le sont encore. Dans une analyse intéressante que Venturi en a faite, on Ut ces citations: o M est bien vrai que la nature commence par le raisonnement et finit par l'expérience; mais nMmporte, il nous faut prendre la route opposée. — L'interprète des artifices de la nature, c*esl Texpérience... Il faut la consulter, en varier les circonstances, Jusqu a ce que nous en ayons tiré des règles gjénérales; car c'est elle qui fournit les vraies règles. Mais à quoi bon ces règles?... Elles nous dirigent dan» les rechercbefi de la nature et les opérations de Tart. » {Mémoire lu à la première classe de Tlnstitut, Paris, 1797.) Quant à Galilée^ il enseignait depuis (Juio2e ans, quand parut la première édition du De Aug-

mentis, et Bacon a co|Ibu 8e9 travaux. (Kov. Org., U, 39, 90; t. II, p. 169, 191; Glob. intell., VI et VII; Them, cal., 3; t. 111, p. 25,39, ^, 44,82.)

CUAP. I. — PaÉBÉCESSEURS ET CONTEMPOILAmS. W!

de montrer la même sagacité, lorsqu'il étudie le monde de la nature, et ne réussit guère alors qu'à témoigner de son admiration et de son éloquence. C'est sans doute pour cette raison que le grand observateur Harvey, qui avait été son médecin et qui faisait cas de son esprit et de son style, ne voulait pas accorder qu'il fût un grand philosophe, a II écrit sur la philosophie comme un lord chancelier, disait-il en raillant ' . »

Il est du moins fort douteux qu'il eût le génie des découvertes. Ses ouvrages purement scientifiques ne peuvent guère être lus que par curiosité. Il ne les donnait au reste pour la plupart que comme des compilations. Il glanait ça et là des faits et des idées, et consultait les livres au moins autant que l'observation. Ses expériences, souvent bien conçues, sont obscurcies par certaines idées à prioHy qu'il conserve de la physique des écoles tout en la dénonçant à la raison. Ses théories sont souvent en dissonnance avec ses critiques. Il méconnaît les faits, quand d'autres les lui révèlent, et saisit mal leurs exemples et leurs leçons. Trop peu géomètre pour comprendre Copernic et surtout Keppler, il répond à Toby Malthew qui l'entretient des travaux de Galilée : ((Je souhaite que vous engagiez les astronomes de l'Italie à cesser de nous amuser avec leurs fables et à serrer d'un peu plus près les expériences du ressort des sens ^ . » Ce conseil manquait d' à-propos. Les

* MaUam, Mur. IU.,%. Ul ch. HI» sect. u, 75; i. Anbrey, livts, t. Ij, p. 5Si. Cf. Plajfair, DiucrL 111; Encycl. britatm.

* Malthew lui recommande de Bruxelles une pertoime qui, académies, qui se formaient de son vivant en Italie, n'en avaient pas besoin, inspirées quelles étaient par le génie tout pratique de Galilée : ce qui n'excuse pas celle des Z/nc^i d'avoir refusé Bacon, lorsque son nom fut présenté ' .

Au seizième siècle, on chercherait vainement en Angleterre des noms comparables à ceux qui illustraient l'Italie. Bacon trouvait autour de lui peu de modèles à suivre. Son pays s'ouvre rarement au mouvement du dehors. Cependant un historien de la philosophie a relevé d'un injuste oubli un écrivain presque italien, qui pourrait avoir pris de bonne heure en Angleterre l'initiative attribuée à Bacon ^ . Un curé du diocèse de Trente, forcé par la liberté de ses opi-

ayant appris à Florence que Galilée a répondu à son traité sur le flux et le reflux, Ta empêché de publier sa réponse à cause d'une erreur sur les marées de FOcéan. Ce doit être Thomas While, catholique comme Matthew, et connu plus tard par de nombreux écrits philosophiques. Il se rend en Angleterre avec les ouvrages imprimés ou manuscrits de Galilée. (Lett. du iA avril 1619; Works, t. VI, p. 217.) C'est à cela sans doute que Bacon répond par la lettre où sont les passages cités dans le texte. (/(/., t. V, let. 174.)

' Cette académie fut fondée à Rome en 1603, pour l'étude Magni naturse libri, et cessa d'exister en 1630. On lit le nom de Bacon Francesco da Verulamio sur une liste de trente-huit noms présentés et non admis, parmi lesquels plusieurs sont étrangers

Les statuts semblent exclure les protestants, et Bacon lui-même ne connut peut-être pas sa candidature. (Giom, Arcad., XL., Variet., t. XIX, juillet 1823; Odescalchi, Mem. ist. crié., Rome, 1806.)

* Ce fait curieux a été mis en lumière par M. De Gértnodo, dont le chapitre sur Bacon est un des meilleurs chapitres. (tiisi, cowp., part. II, t. II, ch. X.)

GHAP.I.— PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

nions à s'expatrier, Jacques Contio, avait, en 1557, embrassé à Genève la religion réformée et cherché presque aussitôt un sûr asile en Angleterre. A la même époque, un petit livre de sa composition paraissait à Basle avec ce titre : De la Méthode ou de la droite voie à suivre dans la recherche et renseignement des sciences et des arts '. Accueilli et secouru par la reine Elisabeth, plutôt comme ingénieur que comme théologien, Contio écrivit, dans Tesprit de la plus large tolérance, un traité où il réduisait, non sans encourir le soupçon d*arianisme, la foi chrétienne au symbole des apôtres^, et Ton croit qu'il finit ses jours en Angleterre '. Son ouvrage sur la méthode, dont le titre seul semble annoncer un précurseur de Descartes, contient un sommaire de principes excellents sur l'art de constater et de découvrir, de généraliser et d'enseigner, et des vérités neuves en théorie comme en pratique ont été vues et posées par cet inconnu avec une précision , une justesse qu'elles n'offrent pas toujours dans Bacon même. On ne saurait prouver que ce dernier ait eu connaissance

de Contio et de ses écrits*, mais il est juste de faire prendre date au modeste exilé, et de sauver ses droits

' De Methodo sive recta^ etc. In-8; Basil., 1558.

> De Stratagematibus Satanx in religionis negotio; Basil., 1565, tradait eo anglais par John Godwyn, ministre indépendant; Satasis itratagems^ i648.

* Vers 1565 ou i566. Quelques-UDS le font Tivre jusqu'en 1615. n y a beaucoup d^obscurité sur la date de la naissance et de la mort de Giacomo Aconzio ou Contio. (Cf. là Biog. univ. de V^Tïs , BiograpMcal Dict., 1642, et Wallace, /éntitrin.Biogr., t. 11, p. 130.)

3éo EISTOme m la l^HILOSOPâLE M ftACÔN.

da silence involontaire ou calculé de celui dont soti ouvrage a précédé la naissance.

Voilà pour les préceptes. Quant aux exemples, un nom est encore à citer. Parmi les compatriotes de Bacon, un seul a peut-être de son temps cotmu , exposé et pratiqué la véritable méthode des sciences, et Bacon, en lui rendant une certaine justice, le loue avec les restrictions d'un homme qui peut-être n'aurait pas su rîmîter *. William Gilbert, né à Colchpster en 1S40, et qui mériterait plus de renommée, était premier médecin de la reine Elisabeth. Comme il est mort en 1603, Bacon le dut connaître personnellement, et il parle avec éloge de son principal ouvrage, le De Magneie publié trois ans auparavant'. De Bacon ou de Gilbert, lequel des deux influa sur Vautre ? Question douteuse -, mais Gilbert a bien les caractères de rhomme qui pense par lui-même. Dans sa préface, il commence par établir la supériorité des expé-

riences pour pénétrer les secrets de la nature sur les conjectures probables et sur les opinions des philosophes, placifaphilosophorum . Il répond d'avance à ces littérateurs ineptes ou frivoles, asservis à l'autorité des autres, et qui damnent, parce qu'elle est nouvelle, la nohU philosophie qu'il expose ^ Elle est presque toute nou-

* De Aug., HI, iv; 1. 1, p. 188; Nov. Org., I, 54, 6^, 70; t. !r, p. 20, 26. 32, et passim.

' Traçlatus sive Physiologia nova de Magneie^ magneficsque eorpnrîbus et magno mngnete tpllufe, in-4, sec. éd. 1673. La première édition est in-fol., 1600. Le second ouvragé de GHbert. De Blundo noxtro sublunari PhUosophla nova^ est posthume. Amstel., fOKr.

* Inclyta pbUosophia.

CHAP^. 1.-^PRtD^CËSSEtJKâ Et COIfTElVPORÂtNS. m

fe}}léeri ^fltet; mnis qîi'oii la(|tige sût lés efxpériences et Ici ééconveties <^i font seules la fortune de là séienée. Cottimcf la géométrie s'élève du petit an grand, du faeile au difficile, il essayera de s'élever des Moiàldres observations sur Tainñant à uûe science qui embrasse tout le gTobe terrestre, liais qu'on lui accorde le droit dont jouissariam les Égyptiens, lééf Greès, lés Latins, celui de publier ses opinions dogmatiques. Étemel honneur aux pères de la philosophie, aal Aristote, aux Hîppocrate, aux Ptolémée; mais fe seizième siècle a pu faire à son tour des découvertes anxqtielles ils applat^iraient s'ils pouvaient retîvre. Pour lui, sa résolution est prise : libère pAifoeopAëri ^ .

L'Éfuvrage est un traité complet de la sèience magnétique, digne encore à'èîrt lu aujourd'hui. Non-seulement on y trouve une riche collection d'expériences sur tout un ordre im|>ôrtant de farts naturels, mais des inductions heureuses, des conjectures même qui sont d'un physicien véritable, et cà et là une certaine application de te géométrie à l' éclaircissement de^ phénomènes. L'auteur a reconnu l'analogie entre les effets attribués au magnétisme et ceux qu'on rapporte à l'électricité. Il a découvert dans notre globe vtti axe magnétique invariable, et il dît en propres termes que la terre est un grand aimant , m^ nue magnès. Enfin, après avoir ingéhietisemfent montré comment, malgré l'hypothèse aristotélique du premier mobile,

^ C'était le vttû universel, c terTssfma fà seâtenza <f Alcinoò, dît éaniée, cbe H filosofare vaol essere Kbero, i

la terre est en mouvement, et justifié Copernic contre rautorité de Ptolémée et les préjugés de la multitude, il hasarde une assimilation de la force qui transporte notre planète à la force magnétique, supposition qui n^est pas scientifiquement exacte, mais qui semble sur la voie de Vidée d'une attraction. Ce livre original, sensé jusque dans ses erreurs, est sans doute, avant que Boyle eût écrit, ce que VAngleterre a produit de meilleur dans les sciences ^

Ainsi Gilbert avait donné des exemples où Baoon ne reconnut pas ses préceptes. Celui-ci rend hommage à la fermeté de son jugement, mais il lui reproche de s'être renfermé dans un seul ordre d'expériences et d'en avoir ensuite tiré des vues générales où il croit retrouver la doctrine de PhilolaOs et même de Xéno-phane*. Gilbert, il est vrai, a conjecturé que

* Boyle appelle Gilbert *aur fanums countryman*, (Works, t. IV, p. 473) « Le docteur Gilbert, dit Leslie, le fondateur de la science expérimentale en Angleterre. » {Encycl. britann., Diss. IV, A. 4, p. 623.) cLe plus grand de ces réformateurs pratiques de la science est notre compatriote, W. Gilbert,» dit Whewell. (Phil. qf Ihe ind, se, t. II, 1. XII, ch. X, A. 7, p. 212.) c Son ouvrage contient presque tout ce que nous savons sur le magnétisme, » dit sir David Brewster, qui le regarde comme le premier fruit de la philosophie baconienne ou expérimentale. (Art. Gilbert, de VEncycL d'Edimbourg, t. X.) Tel est aussi ravis du docteur Robison. (Syst. of mech. philos. , t. IV, p. 205.) Mais nous pouvons invoquer avant tout l'autorité de M. Biot, art. Magnétisme, de la même encyclopédie, t. XIII. Suivant l'illustre maître, Gilbert a mis Keppler sur la voie delà vraie détermination de Torbite des planètes.

* De Aug., UI, iv, 10; t. I, p. 186-188; Nov. Org., l,6i et 70 ; CoyU. et f^is., XU ; t. 11. p. 27, 32 et 370 ; De Princ, 49 , t. ni, p. 147. Ce n'est pas au reste une critique que de compa-

CHAP.L— PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

la force magnétique qui pénétrait notre globe pourrait bien jouer un rôle mécanique dans le système du monde. L'assimilation du magnétisme à la pesanteur était, je pense, une hypothèse sans fondement-, mais supposer sur la foi d'une analogie une force qui semble agir à distance dans l'espace céleste n'était pas une idée méprisable. Gilbert expérimentait et raison* nait, même en se trompant, dans un véritable esprit scientifique. Bacon, qui ne

s'en aperçoit pas assez, prouve une fois de plus qu'il avait ouvert une voie où il n'aurait pas su marcher à grands pas.

Des savants estimables ont tenté cependant de lui faire une part assez considérable dans les progrès de la physique¹, et ses ouvrages offrent en effet quelques

rer Gilbert à Philolaüs, apparemment parce que celui-ci avait enseigné le système héliocentrique ; mais là se borne l'analogie.

1 Voyez les réflexions de Le Sage dans le tome VII de la Bibliothèque britannique et les deux ouvrages de Deluc, Bacon tel qu'il est, in-8, Berlin et Paris, 1800, et Précis de la philosophie, de Bacon, 2 Vol. in-8, Paris, 1802. Dans ces ouvrages, qui ne manquent pas d'intérêt, mais qui sont écrits avec peu de nerf et de précision, la science est présentée d'une manière à la fois vague et systématique qui ne convient plus à l'esprit scientifique actuel. En exagérant sous un rapport le mérite de Bacon, Deluc ne lui attribue pourtant pas la réalité des découvertes dont il a eu l'idée. Voici celles dont, suivant M. Bouillet, on peut lui faire honneur : 1° la possibilité d'une attraction magnétique entre les corps célestes ; 2° l'influence en raison de la distance exercée par la terre sur les corps étrangers à sa masse ; 3° l'influence de la lune sur les marées ; 4° la manière dont les corps réfléchissent la lumière donnée comme la cause des couleurs ; 5° une expérience sur l'incompressibilité des liquides, qui paraît avoir précédé celle de l'académie del Cimento, (Bacon, éd. Longman, i. ly p. 54.) Ajoutez quelques expériences thermométriques»

391 iri\$TOIRB VÉ LA t>ÈlLoSOMIB tfi bkCÔS.

tdeâ que Fétude c(es t)hÉnn(6nfiène\$ A coiifirmécis où développée. Mais ce semblent plutôt des rencontres heureuses que

des coriceptioTis réfléchies. Le Thema cdHy te Globvs ifitelle-
 cialis^lQ second livre d^Novum Organum conlienneni des as-
 sertioTis étranges et qui semhtetaient ridicules , si Ton ne savait
 avec quelle fâclDtôles mots nous font ilhisîon sur les choses dans
 rhvCérprétaUoh de la Aatufe. Il {rouve,dans ces écrits mêmes,
 qu'il connaît les travaux de Coperûie, de Galilée, de Gilbert, et il
 aime mieui les condamner que les comprendre; il semblé ne pou-
 voir souffrir les dé- Ciotiterles qui ont devancé ses leçons '. tl juge
 mieux les systèmes que les faits. Rarement il voit ceux-ci danfs
 leur jotif , et reptend, pour les apprécier, les expressions et les
 hypothèses de la physique qu'il est vertu renverser^. Son esprit
 A* est pas entièrement délivré des préjugés qu'il attaque. On sent
 qu'il n'a fioifit appris à l'œirvre la vraie méthode des sciences, et
 ce n'est pas sa propre expérience qui Ta guidé. A taspect des phé-
 nomènes, il ne repousse pas les explir

A*aatfé\$ sQf lu densité dès coi^ps, tMt fa pésanteui^ et sur
 réTa^ticité de Pair. (Koû, Org., Il, 15, 23, 27^ 35, 36, 45. 4S. 50 ;
 t. n, p. I tî. f27, IS7. 13S, f5\$, I5S, fS5, IS7, 203. 20B , el tntroi., p.
 xvu.) Snr fa prétendue invention du thermomètre à a1^ ^oyez ci
 'dessus, I. f, cb. ff. p. \$4. Des monographies de Bacon sur fa cha-
 leur, sur là vie et fa mort, sur le flnl et le reflux, énr les Tents, la
 dernière nous paraît fa meilleure.

* <t n est sfngulier que Bacon, porté aux graàdes vues pvt son
 génie, n'ait pas été entraîné par l'Idée majestueuse que le système
 dé Copernfé otrfé de rûnivers. Il pourrait cependant troïiver en
 hyeût de ce système de fortes analogies dans les décotivertes de
 Galilée, qui fni étaient connues, i (Laplacé, Ess,

cations arbitraires, ni ces théories fantasques qui se font accueillir si aisément, tant qu'on n'a pas rencontré l'observation première ou le premier calcul qui mettent sur la voie d'une vérité nouvelle. Par une sorte d'intuition divinatrice, il a conçu la nécessité et la direction d'une réforme. La vue des choses dans leur ensemble, non l'observation patiente de chaque chose, l'a éclairé. Ainsi il a pu méconnaître dans le présent l'avenir qu'il annonçait, et ne pas toujours s'apercevoir qu'il prédisait des choses faites. Cela même est une preuve de spontanéité et d'indépendance.

Il faut en effet l'accorder à ses critiques, avant qu'il l'eût mise en préceptes, la bonne méthode avait pénétré dans les sciences et signalé sa venue par des découvertes. Avant lui et sans lui, la méthode de l'expérience avait été indiquée et pratiquée. On en trouve l'esquisse dans une lettre de Tycho-Brahé à Kepler et même, comme nous l'avons dit, dans les écrits scientifiques de Léonard de Vinci. Avant lui ou sans lui, Galilée, qui se piquait d'avoir étudié plus d'années la philosophie que de mois les mathématiques, Galilée, dont les écrits contiennent autant de discussions sur la méthode (que d'expositions de faits, avait inventé le microscope, le compas de proportion, le thermomètre à air, perfectionné le télescope, observé les phases de Vénus, calculé la chute des corps, posé les prin-

1 Lelt. ined. di uomin. ill., t. I, p. 21, 3 vol. in-8, Florence, 1773; B9[^], Bief, ftnh., art. G/rttft««. fojet anMf Librf, Hhi, des math, en ital., t. IV, p. 159, etc.

cipes de la dynamique et de rhydrostatique, démontré enfin le mouvement de la terre que niait Bacon. Avant lui ou sans lui, Kepler avait trouvé les lois qui règlent le cours des astres, et qui ne sont elles-mêmes que de merveilleuses inductions exprimées

sous la forme des mathématiques. Ces exemples et d'autres permettent de supposer que si Bacon eût été refusé au monde, l'œuvre commencée n'en aurait pas été moins accomplie, et les sciences, renaissant comme d'elles-mêmes, n'auraient pas attendu son signal pour vivre de leur nouvelle vie et parcourir du même pas leur glorieuse carrière. C'est Hume le premier qui, médiocrement sensible à l'éclat d'un esprit si différent du sien, a opposé Galilée à Bacon, n'hésitant pas à reporter au premier les hommages usurpés par le second ^{*}. Si Bacon, ajoute M. Biot avec une autorité plus grande [^], a eu tant de part aux découvertes qui se sont faites après lui dans les sciences, qu'on nous montre donc un seul fait, un seul résultat de son invention, qui soit de quelque utilité aujourd'hui ^{*}, ou si ses principes généraux sont tellement féconds qu'ils aient pu, comme on l'assure, lui faire pressentir un grand nombre de découvertes modernes, il est présumable qu'on n'a pas encore épuisé tout ce que contient son livre, et dans ce cas, ceux qui disent que nous lui devons tant de choses, devraient essayer d'en tirer d'avance quelques-unes des découvertes dont la méthode de Galilée nous enrichit tous les jours. »

¹ Hist, qf Gr. BrU., t. V, app., p. 129. London, 1759. ^{*} Biog, iii-tit;., loc. cit.

CHAP.L — PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

Les écrivains anglais ont en général combattu la rigueur de ce jugement. Ils ont peu réussi, selon nous, à établir soit l'aptitude

scientifique de Bacon, soit son influence directe sur les travaux positifs d'une science déterminée. Mais on doit reconnaître avec eux que si les découvertes du siècle de Bacon ne sont pas venues de lui, elles ne lui ont pas non plus suggéré ses grandes et justes idées sur l'utilité et les moyens d'en faire de semblables. Elles auraient pu se passer de lui, il aurait pu se passer d'elles. C'est pour les avoir méconnues qu'il a dit : *Viam aut inveniam aut faciam*. Plus il ignorait, plus il a dû inventer. La vérité est peut-être dans ces mots de Jouffroy : « Cette longue incertitude (des sciences), qui semblait immortelle, n'a fini qu'aux jours de Galilée et de Bacon. Et comment a-t-elle fini ? Par la découverte de la vraie méthode ». » L'un Ta pratiquée, l'autre l'a décrite, aucun des deux n'a guidé l'autre. Mais n'est-ce rien que d'avoir, comme le second, conçu de soi-même, au juste moment, la pensée qui ouvrait aux sciences une ère nouvelle ? N'est-ce rien que d'avoir prédit et presque raconté une immense révolution à l'aurore de son grand jour ? Il ne semble pas qu'avant Bacon personne eût un vrai sentiment de la grandeur de la nature, et c'est ce sentiment qu'il a propagé en même temps que l'enthousiasme de la science. C'est surtout depuis qu'il a écrit, que le génie de l'observation, relevant la tête, marche l'égal du génie de la pensée.

1 Nquv, BtélF de VOrg. des se. pMLy p. 97.

* Voyez Nov» Organ.f I, 74; t. II, p. 37.

S98 HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE p\$ hkcUfl.

Nos analyses sont plus propres à faire connaître les idées que le talent de Bacon. On peut y apercevoir cependant les traces d'un grand écrivain. Il a pM, comme son temps, comme Tâge de Shakspeare, tomber dans l'affectation et dans la singularité.

Mais ce style trop orné était un style éloquent. Avec cette grande manière que je ne puis guère comparer qu'à celle de Buffon, avec un éclat de couleur dont Qiarle\$ Bonnet, dans ses bons moments, peut donner Tidée, Bacon a mis en crédit, et pour ainsi dire dans le commerce, des maximes l'application et des idées pratiques qui devaient particulièrement prendre racine dans son pays. Ce qui distingue les Anglais, c'est du bon sens avec de l'imagination. On serait mal reçu à leur prêcher le chimérique sous prétexte de sublime, comme à dépouiller devant eux le vrai et l'utile de tout ce qui les rehausse et les ennoblit. Bacon devait donc s'emparer de l'esprit de son pays. Il a, c'est un éloge que M. Macaulay lui donne, eo l'affaiblissant par l'exagération, il a créé Y école philosophique du fruit et du progrès^ -, mais il faut en-

* T(ie \$chool of fruU and progras ; Macaulay, Lard Maçm^ p. 09. — Sans être uniquement un expérimentateur utilitaire^ Bacon teut en effet que la science serve au genre humain. (Aor. Org,t I, 81 ; t. U» p. 42.) Belises les tilres de ses prfncipaat ouvrages : De Merprelailione noturm et Regno komints, Adf . Org,, I, et Instauratio magna imperii humani in universvm, Temp. part, masc, il ne veut que c bominis ipsius sive humani g eaerjs potentiam el imptHum in renin aniversltatem lBtia«rare et tollere. €{CogU, et fis., XVI,!.. U, ^ 0,3^61379.) C'est ce « regnum homlnis quod fuudatur in scientiis. » (Nov. Org., I, 68; t. II, p* 51* Cf. Hallam, Europ, 14/., t. III, ch. III, sect. n, DOt., p. i68; WheveU, fMI» of ihê M. ic., i. III,

CHAP. !.— PRÉDÉCESSEURS ET CONTEMPORAINS

tendre par le fruit le bien de l'humanité et par le progrès celui de l'Empire de l'Homme sur la nature. Ce point de vue est, en termes grandioses, un point de vue tout anglais. Observer avec sagacité, inventer dans l'expérience, se confier aux vertus de l'esprit pratique plus qu'aux transports de l'esprit spéculatif, tout attendre de la sagesse et de la persévérance, et concevoir sur la foi de théories modestes les grandes espérances qui font oser les grandes entreprises, puis contempler son œuvre avec orgueil et ravissement, en la jugeant par le succès positif et les résultats calculable, tel est pour toutes choses l'esprit de l'Angleterre. Et ne pourrait-on pas dire que la définition même qui le guide est dans ces mots de Bacon : « Les principes infimes ne se distinguent guère de l'expérience nue. Les axiomes suprêmes les plus simples ne sont que des notions pures et des abstractions, et ils n'ont rien de solide. Mais les principes moyens sont les vrais, les solides, les vivants, ceux desquels dépendent les choses et la fortune de l'humanité » »

cb. 1^{er}, a. 91; I. M, p. 947, [il y a une erreur de transcription], Crieulieu^{er} tilroy^{er} iM., part. I, cb. I, sect. i, 1. 1, p. 55) < Nov. Org., l 104, t. II, p. 63.

CHAPITRE II

De l'influence immédiate de Bacon en Angleterre et sur le continent.

On doit maintenant comprendre quel service Bacon a rendu à son pays. Nous oublions quelquefois, nous ne savons pas assez combien était nécessaire une révolution contre l'autorité dans le monde intellectuel. Il y a même des esprits de ces derniers jours qui, par lassitude ou crainte du vrai, ont entrepris de le nier. Mais les mille témoignages de la reconnaissance universelle subsistent, et rien ne prévaudra contre la conviction de trois siècles. En Angleterre, pas plus qu'ailleurs, ce n'était une chose toute simple que de penser qu'il fallait mettre un terme au despotisme scolastique, et fonder à nouveau la science qui ne devait plus être apprise de mémoire, mais augmentée par l'expérience, ni cherchée dans la tradition, mais dans la nature. Il fallait du génie pour avoir ce bon sens. *Dignitas^ instauration augmenta^ interpreiatio nature^* tous ces mots aujourd'hui si simples étaient alors de neuves et grandes pensées. Celui qui les prononçait se compare à Christophe Colomb-, comme lui, ses conjectures faisaient son

CHAP. II.— SOIN INFLUENCE IMMÉDIATE. 401

espérance, et comme lui il trouvait des incrédules. L'exemple de la liberté d'examen, *libet^ias judicii ^* exposait à la réputation de turbulent novateur, *tutbidus* et *reimm novarxim cupidus*. On était dès lors obligé d'expliquer que le trouble dans le monde savant n'était point une perturbation dans la société civile, qu'une lumière nouvelle n'était pas un bouleversement nouveau. Bacon eut à lutter contre cette administration des doctrines, cette police des sciences qui en comprimait le progrès. On voit dans ses lettres aux universités combien il avait à cœur et jugeait nécessaire de les enhardir à le suivre. « Adonnez-vous vaillamment à l'accroissement des sciences. — Gardez dans la modestie de l'âme la liberté de l'esprit. — Ne croyez pas que les travaux des anciens

ne soient rien ni tout. — Après les livres sacrés du Verbe divin , feuillotez ardemment, et de préférence à tous les livres qui n'en sont que des commentaires, ce grand livre des œuvres et des créations de Dieu '. » Ces conseils et d'autres, appuyés du magnifique commentaire écrit de la main de Bacon, ont été le salut philosophique de son pays. On doit ajouter qu'avec l'ascendant de la vérité et du talent, il est heureux que Bacon ait pu joindre la liberté, l'autorité que lui donnaient sa réputation et son rang. Ces charges politiques, si funestes à l'honneur de sa mémoire, lui ont cependant permis de prendre, pour ainsi dire, du pied du trône et avec l'aveu de la

> Doctrinarum administratio et politica scientiarum augmenta durius premere consuevit. (Non, Org., I, 90, 92; t. II, p. 54; Works, t. X, p. 332, 53 i.)

40^ HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACon.1.

royauté même, une efficace initiative. Un écrivain d'un rang obscur se serait moins fait écouter ^ en Angleterre surtout, les conditions sociales ne sont jamais indifférentes. C'est une circonstance inappréciable que la même voix qui avait dominé dans Westminster et pénétré les assemblées et les tribunaux, ait proclamé la vérité dans la république des lettres et plaidé l'usage de la raison publique.

Il est le premier jour cependant, l'Angleterre ne reconnut pas dans Bacon son propre génie. Il y eût un moment d'indécision. Des théologiens scolastiques ne cachèrent pas leur défiance. Il s'éleva même contre lui, du dire d'un contemporain, comme une clameur d'athéisme. Il fallut que la voix de la renommée vînt l'illuminer et la fit taire '. Les hommes de science eux-mêmes balan-

çaient à s'engager sur se^ pas, et OUIenbourg , qiii fut le prerhiet-secrétaire de la Société 1-Oyale des Sciences, raconté, d'après des téhioignages directs% que Bacon avait eu besoin, auprès de ses toïcitoyens, de la caution de toute l'Europe sava'nte, hiême après qu'il eut publié *ses deux principaux outltiges. En effet, quoique les louanges ne lui aient pas manqué de son vivant, quoique Isaac Wallon, sort Contemjporain, l'appelle le grand secrétaire de la iiture et de toute science^, ces éloges semblaient S'adresser à ses talents plus qu'à se^ idées. Les hom-

* Osborn, Misceltany, préf. C*e:-t un recueil d'essais publiés en i6'>9, el qui se roirouve dans The Woiks of Fr. Osbom, 8» édition, Londres, io8â.

^ Transacl, of Ihe Ruy. Soc, dédie, ^670.

« The Lives^ Life of G. Herbert, Oxford, 1656.

CËAP. li. — SON iNFLUEiSGE IfiMibiAtË. iei

ttiages que lui rendent les Unirersilés de Cambridge et d'Oxford, celle-ci, fen s'étonnant comme d'un miracle de trouver tant de savoir dans la noblesse *, ressemblent beaucoup à des compliments. Quelques-uns de ses correspondants, Bodiey, Matthew, ne laissent pas, en le louant fort, de s'inquiéter de ses nouveautés^. Ben Jonson et Wolton le comprennent mieux; mais ce sont des conQdents et des familiers. Le second voulait envoyer ses ouvrages a Keppler. Le docteur Beale et lui se disaient à Toreille que la philosophie scolastique avait cessé d'exisler, etCollins, professeur à l'Université de Cambridge, avouait à Williaiii Rawley qu'après avoir lu le De Avgmentis^ il s'était vu réduit à recommencer toutes ses études'. Bientôt, en effet, cette nouvelle manière d'apprendre et de penser pénétra dans les murs de Cam-

bridge, et les préjugés officiels ne tardèrent pas à manifester leurs alarmes. À ce moment, l'orage commençait à gronder, et le monde de la science allait sortir de son repos en même temps que la société politique*. C'est entre 1640 et 1630 (que des témoignages presque contemporains placent l'instant où la liberté se répandit dans les écoles, et fut comme un signal de réveil

< Quod in nihililale pêne miraculum rst, scienUssime Vicecomes. (Kpist. toi, y II, viii ; t. Ul, p.9ii, 549.) « tpist. Th. fioldL, l. II, p. 391.

• W. Rawley, KvbU. avcf, rit., éd. BouUlet, 1. 1, p. Lxxxv.

* Les témoignages nombreux des cités de la philosophie de Bacon dans; le monde à l'avant d'Angleterre, sont recueillis dans une intéressante dissertation du professeur Macvey Napier. HoUs i avons puisé nos principales citations. (Transact, of the B(og. Soc, bf Eû\mbur\$h, t. VIII, ^ . 575.)

pour l'esprit de recherche*. En 1643, une société indépendante se forma à Londres sous le nom de collège philosophique, et parut, dès les premiers jours, réaliser la Nova Afianis de Bacon. Dispersée par les événements, elle envoya une colonie de ses membres à Oxford, dont la révolution commençait à transformer l'université. La restauration réunit de nouveau à Londres les fondateurs de cette institution savante, dont Glanvil a dit que Bacon, dans sa Maison de Solomon^ avait tracé le plan prophétique, et qui, obtenant bientôt le rang d'un établissement public, devint la Société royale des Sciences^.

Le gouvernement de Charles II était un despotisme inconséquent qui tolérait beaucoup par incrédulité, et qui ne comprima point le génie de l'Angleterre. Dès ce temps-là pourtant, la réac-

tion monarchique ou religieuse, pour parler le langage moderne, inspirait à certains esprits extrêmes une grande défiance contre la philosophie nouvelle, et nous avons les confessions d'un républicain converti » qui met en termes

1 Le docteur Joshna Ghildrey assigne positivement l'année 1616. Il est l'auteur de la *Brilannia Baconica*, 1661. Napier cite aussi des passages concluants de Thomas Baker, de Glan-Til, de Sprat.

« *Scfipsis philosophica* ^ 1665. Ép. déd.

' Henri Stublie, né en 1631, après avoir servi dans l'armée parlementaire et publié plus d'un pamphlet pour la défense de la bonne vieille cause, en défendit une autre à partir de 1660, et multiplia ses attaques contre la Société royale. C'est dans ses *Legends* non historiés qu'il dit : « Du temps que je pensais que notre intérêt était de renverser la monarchie et le crédit du clergé, j'étais passionnément attaché à cette nouvelle philosophie ; car je ne mettais pas en question l'autorité de toute

expresse, au rang de ses erreurs passées et de ses idées de rébellion envers la royauté et l'Église, la passion de sa jeunesse pour une école funeste qui ne prétendait donner aux hommes qu'une éducation mécanicque. La doctrine de Bacon était pour Stubbe et ses pareils ce qu'était chez nous, pour le parti de la restauration, la philosophie du dix-huitième siècle.

Il semble au premier abord qu'on devrait compter Thomas Hobbes parmi les penseurs suspects au même titre à la monarchie des Stuarts. A vingt ou vingt-cinq ans, il avait été admis auprès du lord chancelier. Il était devenu son confident et son disciple ^ et il n'y a certes nulle témérité à lui donner place dans

cette secte de philosophie sensualiste dont on fait Bacon le créateur. Un de ses premiers panégyristes, son contemporain, son biographe, Rodolphe Bathurst, le loue d'avoir défendu la philosophie secundum liber[^] tatem, œuvre glorieuse après Verulamius[^] Descartes et Gassendi *. Un écrivain anglais qui s'est voué à la défense de Locke, a remarqué dans un des ouvrages les moins lus de Bacon, le Valerius Terminus[^] un passage où il trouve d'une part l'origine du système de Hobbes, et de l'autre celle du système de Locke[^]

antiquité en matière spirituelle ne dût s'évanouir, Iorsqa*on irerrail clairement combien les hommes d'Èglise s'étaient mépris dans les occurrences ordinaires et dans Tbistoire de la nature. » Napier, loc. cit. Voyez aussi les citations d'Anthony Wood. d'Alexander Ross, de Thomas White.

< Hobbes, Op, phiL, éd. Molesworlh. Ad lect. prolog., 1. 1; Bathurst, doyen de Bath, est mort en 170f.

« Val. Term., Works, t. II, p. 141 ; Tagart, Locket's WrUings and PMlos., p. 335,in-8, Lond., 1855.

4af msTpiRf; pis u i[^]HiLOsopiiiE m Hç[^]w-

Dans ce passage, Bacoq désigne à la philosophie mo* çale deuK points qu'elle aurait négligés, d'abord Tuniversalité de certains mouvements dans les choses ou plutôt de certains appétits matériels qui devienr nent, sous les formes de Tamour de soi, les principes d'action de l'humanité, et puis, Tabus et Tempire des mots. Que Tattention de Locke ait pu ôtre sippelée par ce dernier conseil entre autres sur des questions étudiées par lui avec prédilection, cela est possible. Mais en admettant pourHobbes une supposition analogue , on ne peut oublier combien , par leç

tr\$(its les plus saillants, sa philosophie diffère de celle de son protecteur et de son matire. Pas plus que Locke, jl no convient d'avoir rien pris à Bacon. Il ne le nomme pas dqns la dédicace et dans l'avertissement de ^{^^}ÊlementaPhilosnphicB, où il attaque Aristote et la scolastique, où il célèbre Galilée, Keppler, Qarvey et le renouvellement de la physique. Il a écrit sa propre vie en vers et en prose, et il ne pqrle point de ses relations avpc le lord chancelier ; il ne rappelle pas ses doctes entretiens dans les allées de Gorbamhury. Il ne le cite que deux fois a propos de la cause (ieSi mouvements çle la mer et d'une expérience insignifiante qui peut se faire dans un verre d'eau. 11 a lu cela, dit-il, quelque part dans ses livres[^] Quanta la ipéthode, on dirait qu'il oublie ouyeut faife publier ce que Bacon en a dit. Le mot d'induction ne se rencontre pas dans sa logique, [^]t il aurait l'air d'ignorer

* Problemaf., phy\$c[^] <[^]. II; Decany^r. physiol.[^] ch. V; iforfa, lai., t. IV. p. 316; engl., t. VII, p. ilâ,

CHÂp. U. — SOIÏ INFLUENCE |V|U[^]P|4Tf. 407

la chose, si une fois en passant i[^] ne mêlait à ses innombrables criques contre AVallis celle d'avoir établi une règle tle la progression (irihmétique des nombres naturels par la voie de Tinduction, a comi[^]p si Vinduction était démonstrative , quand l'énumération de tous les cas particuliers est impossible'. » D'ailleurs pas une phrase d'adhésion générale ou de réfutation directe n'atteste dans Hobbes Timportance depuis tant célébrée des nouveautés de Bacon. On sait que Hobbes fait reposer toute sa doctrine sur la sensation, en ne montrant que dédai[^] pour |a philosophie expérimentale. Il lient de l'empirisme son principe et sa tendance, puis il 1 abandonne aussitôt pour tout réduire à une méthode de logique. |1 exclut de la philosophie 1 histoire natu-

relle comme une connaissance toute d'expérience et d'autorité[^], non de raisonnement. Car une fois son point[^] de départ franchi » il se conduit par le raisonnement absolu ou l'infatigable ratiocination. Les premiers principes sont donnés par la nature et ne sont pas scientifiques, les principes propres de la science sont les définitions, et de là, par déduction, Hobbes dérive toute la philosophie qu'il étend à tout de raisonnement, c'est-à-dire de calcul[^] qui procède par addition ou séparation, et ne s'occupe que des corps susceptibles de génération, de composition-

[^] Quantum libet progredimur, prodibil semper ratio subdupla, dit Wnllis — Indudio demon[^]stratio non est, nisi ubi particularia omnia nuntiaverim, quod bic est impossibile, dit Hobbes. » (Hjnm. ci Hiu' mi, mnihem. hod» Oial, , V, 1. 1 V, p. 1 79.) C'est la seule fois, je crois[^], que Hobbes parle de l'induction.

* tt Cognitio tulit aul experientia est aut auctoritas, non autem ratiocinatio. » (t. I, p. 9.)

sition et de décomposition. Les corps sont toute la réalité dont nous avons connaissance directe et sensible, les uns formés par la nature même, les autres par la volonté humaine, sous le nom de sociétés[^] d'où la philosophie, ne comprenant ni la connaissance sensible qui la précède, ni la théologie qui lui est étrangère, se divise en deux branches, la philosophie naturelle et la philosophie civile. L'une comme l'autre est déductive, la première se compose essentiellement de la géométrie et de la physique, et Hobbes, logicien absolu, ne voit dans toutes deux, qu'une œuvre de raisonnement et comme il dit, de composition \ Il est difficile d'être sous ce rapport moins baconien que Hobbes, et le même titre ne s'applique pas davantage à un autre penseur contemporain, lord Herbert de Cherbury, présenté quelquefois comme un

ami et un disciple du lord chancelier. Il ne nomme Bacon ni dans ses mémoires, ni dans ses livres de doctrine. C'est* selon moi, un précurseur de Reid qui semble déjà écrire dans un esprit de réaction contre les prétentions exclusives des sciences fondées sur l'observation externe.

Le raisonnement conduisit Hobbes à des doctrines morales et politiques plus célèbres que sa méthode même, et ces doctrines, Bacon, témoin de la révolution et de la restauration, ne les aurait peut-être pas désavouées. Des deux autorités à ménager ou à braver, Hobbes en traite une seule, l'Église, avec une

* Elem. Philos. f De Corpore, p. I; Computatio sive Logica, passim; Works, lat., t. I Cf. angl. ^ 1. 1, et Tracy, pièces just. de la Logique ^ t. IV, p. 45.

indépendance qui le rend complaisant jusqu'à la servilité envers l'autre, c'est-à-dire envers le gouvernement. Mais de même qu'en s'abandonnant à la déduction, il a poussé la métaphysique dans la voie du sensualisme, et fondé l'empirisme par la logique, il a, en combattant par ses principes la liberté humaine, attesté par ses procédés et son exemple la liberté de la raison et de la science.

Cudworth fut un des premiers antagonistes de Hobbes, et son platonisme un peu cartésien l'éloignait même de Bacon. Mais il ne le combat pas directement. Par équité ou par respect, il n'en veut pas faire un adversaire de la vérité. Ainsi que Boyle dans sa défense des causes finales, Cudworth ne nomme point Bacon en soutenant les mêmes principes que Boyle, et l'usage s'est établi presque sans exception de ne pas comprendre Bacon dans les at-

taques dirigées contre sa doctrine. Compromettre ce nom dans la controverse serait encore aujourd'hui une sorte d'inconvenance.

D'ailleurs, au temps de Cudworth, l'impulsion était donnée dans ce double sens, expérience et liberté. Les fondateurs de la Société royale de Londres avaient embrassé avec une ardente conviction les espérances et les méthodes de Bacon. Wallis, Hooke, Boyle le proclamaient à l'envi. Leur but, disait Wallis *, était, en se réunissant en conférences libres dès 1745, de s'adonner à la nouvelle philosophie, fort cultivée en

* Jobu Wallis, né en 1616. géomètre célèbre, a écrit aussi sur les controverses théologiques, et fait des remarques sur la théorie de la chaleur douée par Bacon, 1643.

410 mSTQlRp PP (.A PHILOSOPHIE DE BACQN

Angleterre et à l'étraiiger depuis le temps de Galilée et de lorJ Verulam. «Personne, disait Hooke', excepté Tincomparable Verulam, n'a eu quelque idée d'un art ou d'un evgin^ pour la direction de Tesprit dans les recherches de la science. » Boyle surtout, né dans Tannée où Bacon mourut, et qui fut appelé un nouveau Bacon, Boyle, à qui d'Alembert a donné comme à Bacon le titre de père de la physique expérimentale, invoque sans cesse dans ses nombreux écrits notre grand Verulam qq'il nomme un profond naturaliste^, A ce moment, la doctrine du Nowm Organvm devient la foi savante des esprits éclairés. On la retrouve dans Evelyn et dans Glanvil*. Le poète Cowley, qui célèbre dans une ode remarquable Tinslitution de la Société royale, chante la philosophie avec enthousiasme , se confie à Bacon pour l'émanciper d'une longue tutelle, et salue en lui le Moïse noqveau qui conduit les hu-

* Posthnm, Works, p. 6, in-fol., 1705. — Robert Hooke, né en 1635, malhêmaliçien, niécaniçion , archileclç, a écrit un ouvrage (.I général Sc/teme or Idva of (fie présent state of naturai p/iilosophy], qui nçst qu'une tentative de remettre le Aovum Orgnnum au rouranl de*^ propres de la science. (Whewell, P/iil. ofl/fe ind. se , t. P, p 267.)

* Robert liojle, né en 1626, a consacré à la philosophie des sciences physiques une bonne partie de î-es six volumes in-4; Londres, 1773. «< Ourgreai Verulam, dit-il (t. Il, p. 468); thai profound naturalist lord Verulam» (t. I, p. 3C4. Cf. t. I, p. 505, 535; t. Il, p. 57, 243; t. V, p. 488, 5M, 564, et passim.) Je ne puis comprendre que sir David Brewsler ail pu écrire celle phraee : « L'aimable et infatigable B« yle l'a traité (Bacon) avec le même dédaigneux silence (le silence de Newton). » Mem.of Ihe Ufe of ytwlon, ch XXVII; t. Il, p. 403.

» Evelyn, Sylva; 1664; Glanvil, Pltis ultra or the Frogressof fC-knowledge. Lon(i., 4668.

CHAP. H— SON INFLUENCE IMMÉDIATE. 414

mains dans la terre promise de la sagesse'. Oldenburg, Finterprète de la nouvelle académie, la plaça sans cesse, dans les comptes rendus de ses travaux, sous rautorilé de ce grand nom^, et Tévêque Sprat, qui a clé le premier historien de la Société, n'hésite pas a présenter l'institution dont il raconte la naissance, comme la réalité d'une conception qu'un seul homme a pu former, et « cet homme est lord Bacon ^ . » L'admiration de plus de deux siècles pour ce réformateur des sciences en Angleterre a peu ajouté aux pensées et aux expressions des prédécesseurs immédiats de Locke et de Newton \ et un français , un mw\ de Ilobbes

qui visitait Londres vers 1613, allait jusqu'à dire : « Quand elle (l'Angleterre) n'aurait donné à cette science (des choses naturelles) que Gilbert, Harvée et Bacon, elle aurait de quoi le disputer à la France et à l'Italie, qui nous ont donné Galilée, Descartes et Gassendi. Mais à dire le vrai, Bacon le chancelier Ta emporté par-dessus tous les autres en grandeur de dessein et en cette docte et judicieuse tablatrice qu'il nous a laissée pour réduire utilement en pra-

« Abraham Cowley, né en 1618, avait écrit dans le sens des idées de Bacon : *A Proposa, for ffirmancement of vrpvnm. ptii-los., Lond., 1671*. Son ode est en tête de *Uisl. de la Société royale de Th. Sprat, 4^e édit. in-4. Lond., 1751*.

» Henri Oldenbourg, né à Brême en 1626. Voir sa dédicace à Boy le des *Tx^{ans} de la Société rot/alc^U TQ*, et sa préface de 1671.

> *Uisl. of the roy. Soc., part. 1. sect. XVI. p. 35.* « Une telle institution, ajoute-t-il, il convenait à l'élévation du génie de Bacon de l'ordonner, et à la grande *Jeu^e sagesse* d'en clarifier de rétablir.)

t 412 HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

tique et tirer des disputes de l'école ce que Ton a de connaissances de la nature*. »

Sur le continent, en général, l'admiration n'allait pas si loin, mais cependant le premier effet produit par les écrits de Bacon ne fut pas médiocre. « J'ai, dit-il lui-même, reçu des pays d'outre-mer, pour mon Institution des témoignages d'approbation et d'honneur tels que je n'en pouvais attendre de plus

grands[^].» Et il ne va guère au delà de la vérité. Nous en avons vu plus d'une preuve dans son histoire. Il était difficile que l'Italie ne comprît pas l'émule de Telesio et de Campanella. Le père Baranzan, barnabite et professeur de philosophie à Annecy, en Savoie, où il avait commencé à miner l'autorité d'Aristote, le P. Fulgence Micanzio, religieux servite, né à Venise, secrétaire de Paul Sarpi et correspondant de Galilée, ennemi des péripatéticiens et des jésuites, étaient, comme on le voit par les lettres de Bacon, dans la confidence de sa pensée. Les hommages que rendait à sa vieillesse le marquis d'Effiat, prouvent assez ce que son nom était en France, et les Essais traduits en 1619 avaient déjà été, dix-sept ans après, cinq fois réimprimés[^] Cet ouvrage, il est vrai, ne faisait pas

* Sorbière, Relat. d'un Foy. en Anglet., in-18. Paris, 1663.

* bpist, ded., ad Lancel. Andrews, t. UI, p. 491.

[^] T. III. p. XXXIX, 515 et 550. Voyez Nicéron, Mém., etc., t. III, p. 45. On conserve à Venise le manuscrit de l'histoire du Concile de Trente écrit de la main de fra Fulgencio. qui succéda à fra Paolo comme théologien consultant de la République.

[^] La première traduction française est celle de Baudouin ; Paris, 1619, ou celle du chevalier Arthur George, Londres,

CHAP. II.— SON INFLUENCE IMMÉDIATE. 418

connaître Bacon tout entier, et lui donnait son rang dans la littérature plutôt que dans la philosophie. Voici sous ce dernier rapport comment il fut jugé.

A cette époque, personne n'en pouvait parler avec plus de compétence que Pierre Gassendi. Il a été un moment la première

autorité de la science! Or, il n'hésita pas -, il comprit tout de suite en Tadmirant la résolution vraiment héroïque qui avait ouverte Bacon sa route inconnue, et il augura sans balancer, pourvu que Bacon persistât, la création d'une nouvelle et enûn parfaite philosophie '. On conçoit que le disciple d'Épicure ait entendu sur-le-champ celui qui réhabilitait Démocrite, et l'analyse qu'il donne de la logique de Verulamius^ d'une logique, dit-il, toute consacrée à la vérité et à la connaissance sincère des choses, prouve qu'il en a saisi l'esprit et qu'il y reconnaît la formule savante de cette expérience dont il est, lui aussi, le fidèle adorateur'. Peut-être ce premier hommage de Gassendi, d'un philosophe aussi opposé aux méthodes qu'on pourrait appeler spiritualistes, et qui

4619. Dès 1618, Tohy Matthew publia une traduction italienne un peu mitigée par catholicisme. Dans la dédicace à Corne de Médicis, il s'étend sur les mérites de Bacon. Saggi morati del sig. F. BaconOy petit in-12, Lond., 1618. Burke et Johnson préféraient les Essais de Bacon à ses autres ouvrages. Madame de Staël en portait un jugement non moins favorable.

> « Ausu vere heroico novani tentare viam est ausus, sperare que fore ut, modo ille strenue diligenterque insistatur, nova tandem eaque perfecta condi haberique pbilosophia possit. » Syntagm. philos., part. 1 ; Logic, 1. 1, ch. X ; Gassend., Op.^ 1. 1, p. 6â, éd. de 1658.

» Ib, id., c. XI, et 1. II, c. VI, p. 90; cf. la Vie de Peiresc par Gassendi, en latin, 1. VI, p. 376; in-4, Paris, 1641.

4ii UrSTOmË Dis la PfilLOSOt>ËlË DE BACÔ!t.

devait être un des antagonistes de Descartes, a-t-il contribué à compromettre, dès le principe, Bacon dans le parti de l'empir-

risme, et à marquer à cette lettre son œuvre et son nom.

Gassendi est si épris de la logique baconienne que le plus grand éloge qu'il puisse accorder à celle de Descartes, c'est qu'elle offre avec celle-là des points de ressemblance-, et il trouve en effet que Descartes a, comme Bacon, voulu jeter les fondements d'une philosophie nouvelle, et cherché en dehors des préjugés et des traditions le principe sur lequel il devait construire. L'impatience de l'autorité, le dégoût de la scolastique, la sévérité pour* Aristote, la foi dans la raison, le besoin de la nouveauté, une confiance enfin toute personnelle dans la force et la mission du génie, (caractérisent à la vérité Descartes aussi bien que Bacon. Il semble que Bacon ait pressenti Descartes, lorsqu'il a dit : « Nul homme encore ne s'est rencontré avec une telle fermeté et une telle rigueur d'esprit qu'il ait résolu et se soit imposé d'abolir absolument les théories et notions communes, et d'appliquer sur nouveaux frais, aux choses particulières, une intelligence où tout aurait été rasé jusqu'au sol. De cette raison humaine que nous possédons, beaucoup de foi, beaucoup de hasard, et toutes ces notions recueillies dans l'enfance ont fait un ramassis et un chaos. Si quelqu'un, dans la maturité de l'âge, dans la plénitude de ses sens, avec un esprit soigneusement épuré, s'applique, en recommençant tout, à l'expérience et aux choses particulières, il y a mieux à espérer de lui. Et en cela nous nous promettons une fortune d'A-

CHATELAIN. n. — SON INFLUENCE IMMÉDIATE. i\à

Alexandre le Grand'. » Parfois, en parlant de l'écatalepsie qui n'est pas celle des sceptiques, Bacon semble décrire le doute de Descartes. Il veut, comme lui, pour connaître la nature, une expurgata mens et abrasa eadem œquala mentis area. Il veut, comme

lui, abattre la maison pour la rebâtir. Est-elle de Bacon ou de Descartes cette phrase : « *Ratiocinatio unica salutaris ac sanior opus mentis universum. de integro institui* » On a vu avec raison dans ces deux grands hommes les types spéculatifs du génie révolutionnaire.

On peut même ajouter qu'il y a entre les méthodes de tous deux cette ressemblance que Descartes a procédé, au moins en métaphysique, par l'observation. Seulement, il a eu l'idée de génie d'observer la conscience, et il a dirigé et fécondé Cette nouvelle sorte d'expérience par une méthode que les Ecossais ont à leur tour qualifiée d'inductive. Mais Descartes, par cela qu'il avait les dons du grand géomètre, devait porter dans la science une inquisition tout autrement rigoureuse. Il savait, lui, ce que c'était que principe et démonstration. Aussi, pour creuser et pour construire, pénétra-t-il à de tout autres profondeurs. Celui qui, dix-sept ans après *Quintum Organum*, devait

* *De Org. I, l. II, p. 18.* « *Quantum ad reliqua quoniam in illis fuerant imbuti, non dubitavi quin in his licet omnia ex animo inciderent.* » *De Rationibus, fit Methodus*, p. 18, éd. de 1619 « *Nihil melius me hic posse asperare quam si omnes (> in lones) simul et sonus e nientia mea delerent* », p. 7, et *ijussim. t. f.* la dédicace du livre des *Vincipes*.

« *Apophtegmata*, I, ll. 5. Cf. *De Rationibus*, 2, t. II, p. 5, U, 69, 78.

éclairer l'univers par son Discours de la Méthode, sa Dioptrique et sa Géométrie', donnant tout à la fois le précepte, l'exemple et l'instrument, n'enveloppa point son prédécesseur dans un injuste oubli. Ses lettres prouvent qu'il ne dédaignait

pas, lui si dédaigneux, d'emprunter à Bacon les règles des observations scientifiques, w Vous désirez savoir, écrit-il au père Mersenne en 1631, un moyen de faire des expériences utiles. A cela je n'ai rien à dire après ce que Verulamius en a écrit. » Et il souhaiterait, pour l'avancement des sciences, que quelqu'un voulût « entreprendre d'écrire l'histoire des apparences célestes selon la méthode de Verulamius, et sans y mettre aucunes raisons ni hypothèses, décrire exactement le ciel tel qu'il paraît maintenant¹. » Malgré de saillantes différences, Bacon et Descartes ont tous deux porté leur attention principale sur la méthode. Tous deux ont donné à leur méthode pour but général d'analyser, l'un la nature, l'autre la pensée². Descartes estime, comme Bacon, que tout est à refaire dans les sciences, même l'esprit humain, et bien que plus modéré de langage dans sa critique du passé, il pousse la réforme plus avant et il innove avec une bien autre hardiesse. Comme Bacon, il ne doutait pas que la vraie philosophie ne datât que de lui-même, et qu'elle ne dût être

1 i 637 et 1658.

* Œuv, compl, éd. de Cousin, l. VI, p. 93, 182, 210. Malgré rassurion de Thomas dans son éloge de Descartes, les lettres de celui-ci ne permettent nullement de croire que les ouvrages de Bacon lui fussent inconnus.

* Morell, Cont. andhist. View., etc., t. I, part. I, ch. I, sect. i, p. 77, etc.

féconde en conséquences utiles pour les destinées de l'humanité. Il faut, dit-il, que la prophétie du chancelier d'Angleterre s'accomplisse : Plusieurs passeront et la science augmentera. Il voit, par les progrès de la philosophie, les hommes rendus

maîtres et passeurs de la nature. Mais si le jugement de ces deux grands hommes sur les sciences, leur temps et leur œuvre est le même, là expirent la ressemblance et l'égalité. Bacon n'est au fond qu'un critique, Descartes est un créateur. L'un surpasse l'autre de toute la hauteur d'un grand métaphysicien et d'un grand géomètre.

Ce serait accumuler les noms propres * et des citations monotones que d'insérer ici tous les témoignages qui prouveraient que l'Europe saisit de bonne heure la portée générale de la philosophie de Bacon et le regarda, selon l'expression de Puffendorf, comme ayant relevé l'étendard et pressé la marche de l'esprit

1 A ces mots de Bacon : « *Hamani generis ipsius potentiam et imperium in rerum universitatem inslanrare et amplificare* » {Nov. Org., I; t. II, p. 8), comparez le beau passage de la sixième partie du Discours de la Méthode touchant l'influence de la science sur le sort de l'humanité. (Descartes, t. I, p. 492, et t. X, p. 170; Baillet, Vie de Descartes, t. II, ch. IX, et t. VIII, ch. X, p. 147 et 539.)

' On trouvera ces noms dans la Dissertation, souvent citée, de Napier. Voyez aussi M. Hallam, Europe, lit., t. III, ch. III, 80. — Nous ne pouvons souscrire, avec Dugald Stewart, à cette opinion de Montucla : « La célébrité des écrits du chancelier Bacon ne date que de celle de l'Encyclopédie, » Il est vrai seulement que sa célébrité était sur le continent fort supérieure à son influence, et qu'il a été plus loué qu'étudié. (D. Stewart, Dissert., part. I, ch. II; t. I, de Trad. de W. Hamilton, ou trad. franc., t. I, p. 418.)

de découverte. En France du moins, son nom fut bientôt un de ceux que tout homme instruit doit savoir, et c'est comme tel qu'il se lit jusque dans le jugement de l'Académie française sur le Cid (1638) ¹. On a déjà vu ce que Sorbière pensait de Bacon. Les maîtres de notre littérature en ce temps-là le citent avec une estime familière. Balzac invoque son autorité, et Costar, qui lui-même en était une alors, écrit à Voiture qu'il trouve dans le De AtfçmenfiaAes choses admirables¹. Bayle, qui nous l'apprend, place Bacon eu ravff de » p/us grands esprits de son sferfe (1697). Mais « il faut avouer, dit Baillet, que l'exécution d'un dessein aussi héroïque que celui de rétablir la vraie philosophie était réservée à un génie encore plus extraordinaire que le sien (1691). »

Tels sont les témoignages de l'opinion commune Vers la fin du dix-septième siècle.

* « Il n'y a pas une fable... qui n'ait son fondement dans l'histoire, si Ton en veut croire Bacon, » Allusion au Pê Saplenlia veterum, traduit par Baudouin en l'QiiG. (Lts Senl^ d\$ l'Act^i. /i-., p. 44, Paris. 1638.)

• Mnlr9ê. èê YoUMreêiêe Costar^ iB-4« 1054* p. 17).

CHAPITRE m

De nsineBee de Bacon pendant le xyini^e siècle.

Le cartésianisme avait triomphé. En philosophie, son empire dure encore. Considérez les doctrines les plus opposées entre elles, l'observation de la pensée par la pensée est presque toujours le fond de la méthode. Dans les sciences, l'autorité de Pes-

cartes a été plus passagère, et il était mort depuis peu qu'elle était contestée par les plus habiles. Mais Tesprit de révolution scientifique commun à Bacon et à Descartes régnait presque sans débat. Huygens dans son Jugement sur Us Principes de Descarles apprécie Bacon parfaitement, et marque avec précision comment et pourquoi, ayant réussi dans la métbode« il u échoué dans les découvertes *.

* < Les modernes, comme Tclesius, Campanella, Gilbert, retenaient , de même que les aristoivliciens, plusieurs qualités occultes, et n'avaient pas assez d'invenliou et de mathématiques pour faire un système entier. Gassendi non plus, quoiqu'il ait reconnu et découvert les inepties des aristotéliens. Verula* mius a vu de même l'insuffisance de cette philosophie péripatéticienne, et de plus a enseigné de très-liounes méthodes pour en bâitr une meilleure à Taire des expériences et à s*en bleu senrir. Il en a donné des exemples assez rares pour ce qui regarde It ebaleur dans les corps, qu'il conclut n*être qu'an mon*

420 HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACOfI.

Leibnilz a raconté, sous le nom de Guilielmus Pacidius, rhistoire de ses études et de son réveil philosophique. Il avait commencé par la théologie scolastique, lorsque, dit-il, son bonheur lui ût connaître les conseils d*un grand homme, François Bacon, chancelier d'Angleterre. Bientôt Cardan, Campanella, Keppler, Galilée, Descartes furent ses maîtres, et il se sentit comme porté dans un nouveau monde. C'est, il le dit encore, cet incomparable Verulamivs qui, des divagations aériennes et même de l'espace imaginaire, rappela la philosophie sur cette terre où nous sommes et à TutlUté de la vie*. A l'exemple de Bacon, de vastes desseins de restauration et d'accroissement des sciences^ instau-

ratio et augmenta^ et la recherche d'une sùre méthode, rectœra-
tionis meilioduSj d'une science universelle, sciencia generalis^
occupèrent sa jeunesse-, et toujours plus juste envers celui qu'il
avait appelé Vir divini ingenii qu'envers Descartes et Newton, il
écrivait encore au commencement du dix-huitième siècle : « Le
lord Bacon a commencé à mettre l'art d'expérimenter en pré-
ceptes^ ». » Vers le même temps, le fondateur d'une autre science
nouvelle, Vico, qui devait déjà au De Sapiencia veierum

Tement des particules qui les composent. Mais il n'entendait
point les mathématiques et manquait de pénétration pour les
choses de physique, n'ayant pas pu concevoir seulement la possi-
bilité du mouvement de la terre, dont il se moque comme d'une
chose absurde. » Voyez le précieux fragment de Huygens, que
nous devons à M. Cousin, Œuvres, Frag, phiL, t. III, p. 55.

> Op. phiU, éd. Erdmann; V, Di\$.i. de StyL phil,\ XII, Init, Se.
gen., XV, XVI, XVII, G. Pacidii Inilia, etc., p. 89-92.

^ Confess, nat, cont, Ath,y parsl; Nouv. E%s., 1. IV, ch. XII.

GHAP. m.— SON INFLUENCE AU XYIII* SIÈCLE. 421

l'idée de chercher la vérité dans la mythologie, louait le grand
philosophe politique Bacon de Verulam d'avoir enseigné aux An-
glais la méthode et l'usage de l'induction'. On le voit, il ne repose
par sur de faibles autorités ce titre décerné à Bacon de père de la
philosophie expérimentale.

A cette époque, la fille plus que le père occupait la Grande-
Bretagne. Nous avons vu la génération savante qui suivit immé-
diatement Bacon, nous avons vu les contemporains de Boyle
rendre hommage à l'auteur de l'Insauratio Magna, Un peu plus

tard, au moment où l'esprit scientifique donnait peut-être ses plus beaux fruits, le nom de Bacon est moins invoqué. On peut dire et l'on a dit que Newton et Locke s'étaient inspirés de sa philosophie. Ni l'un ni l'autre cependant n'ont paru fort empressés d'en convenir*. On a cité souvent ce mot d'Horace Walpole : a Bacon a été le prophète des choses que Newton est venu révéler aux hommes*. » Ce que Newton appelle la méthode analytique est assurément fort analogue à la méthode baconienne, à la méthode de l'expérience et de l'induction. La quatrième des célèbres *regulæ philosophandi* est la formule gravée en traits ineffaçables de la méthode inductive appliquée à l'étude des phénomènes : « *In philosophia experimentalis, pro-*

* *La Science nouv.*, t. 11, p. 165 de la trad. fr., 1844.

* < Newton, dans le livre 111 de ses *Principes* et dans son *Optique* y paraît avoir en constamment en vue les règles du *Axioma Organum*. » Cette assertion de Reid n'est justifiée par aucun texte. (*Arist.*, *log.*, ch. VI; *Works*, p. 712)

* *Royal and nobl. auth.*, t. 1, p. 181.

4tt nSTolRB o1 LA raiLOSOMItE M BACOlF.

posiiones ex phænomenis per inductionem collecta, non obstantibus contrariis hypotheseis, pro veris aut accurate, autquam proximè verberari debent, donec[<] alla occurrerint phænomena per quæ aut accuratius reddantur aut exceptionibus obnoxii*. h Mais Newton ne laisse nulle part soupçonner qu'il tienne rien de Bacon, et l'on ne saurait assurer qu'il se fût sur ce point accordé avec ses deux interprètes, Maclaurin et Pemberton. Au vrai, les Newton ont peu besoin des Bacon, et il leur suffit, pour être eux-mêmes, de respirer l'air d'un temps favorable à leur génie.

Quant à Locke[^] il garde le même silence. Il n V voue pas d'autres guides que ses propres réflexions. Quoiqu'il ait ainsi que Desrartes, et certainement grAce à son exemple, ramené la métaphysique à Tob-» servation, Texpérience qui est le principe de sa philosophie, n'en est pas toujours la métluKie[^] et il a laissé a d'autres l'honneur ou la modestie de faire

* L% motif dt cette règle est qu*il me faut [^]s détruire, par des hjf|»oihèses, la preuve d'iiiduction , urgumeninm induclio* nii. [Ptihclp. nr, t. ni. p. 4.) Cf. la définition de la mé[^]hodus anoljffi-
crt : t Eut e[^]periint[^]nta cap<»re, phœnomena ol»servare, inde-
que eonciationea geiMhralea inductiitne inferre, itec ex ad- Te-
rao iillas objectiones admitlere, nisi quae vel «b experimentis tel
ab atiis veritatibus drsumantur. » Voye[^] tout le passage, O/if.,
III, i).3l.) StewartremaniaeqneNevvtuui identifie l'analyse en phy-
sique avec Panalyse matliématique. Maclaurin et Pemberton rat-
tachent tous deux Newton à Bacon (£"/p. des découv. de
Kevo(on, Irad. ln-4; Paria. 1709, I I, cb. III , p. 57 et suiv.; Wetn
ùf Antfon*t phd., in-i, Lond.. 1758, Inlrod., \\ i-15.) Ils seatsaaie-
tit ane opinion da temps. Les objections de sir Datid Brew»ter
me paraissent fbndéea. [Life of ffewlon, t. It, cb. XXVII, p. 400.
Cf. D. Siéwaft, HU. of the hum. MML., part. II, cb. IV» sect. m, t.)

CHAP. IIL— SON INFLUBROB AU XVI1111<> SltCLE. 4ts

systématiquement de la science dt l'esprit humain une science inductif e. Il est remarquable que Loeka[^] qui d'ailleurs ne cite point Bacon» ne dit rien d« rinduction. Pour lui» le plus haut de-
gré de la con« naissance est l'intuition. Après elle vient la connaissance raisonnée ou la démonstration. Au-dessous da rin-
tuition et du raisonnement, il place la sensation» source de connaissances inférieures à la connaissança démonstrative. Enflu

le jugement peut atteindre» soit par des raisonnements probables» soit en fonction de la sensation par l'expérience, à des connaissances qui approchent plus ou moins de la certitude» Dans cette théorie du savoir humain, la méthode des sciences est enveloppée et pour ainsi dire sous-entendue. La valeur de l'expérience et les fondements de la connaissance inductive ne sont point des questions dont Locke paraisse s'être inquiété» quoiqu'il ait mesuré avec beaucoup de précaution les degrés de la certitude et la force des motifs qui déterminent l'assentiment. On peut croire que préoccupé de sa doctrine, qui réduisait toute connaissance à la perception de la convenance ou de la disconvenance de deux idées» il a un peu négligé la vérité des faits en eux-mêmes et les moyens de les avérer '. Cette sorte d'idéalisme, qui lui est particulière et qu'on n'a pas eu tort d'appeler plus tard idéalisme, l'a entraîné assez loin des recherches de Bacon pour lequel je le soupçonne de n'avoir pas eu la plus haute estime, dépendant de son temps la popularité savante de celui-

» Essai, 1. IV, ch, 1 ; XI, Xlt, 8 è f ; Kvn» 14, Itt éi W,

ci était loin d'avoir disparu. C'est vers la même époque (1712) que nous lisons dans le Spectateur un magnifique éloge de lord Verulam, dont Addison voit le continuateur dans Boyle et le rival dans Newton '.

De la bouche des amis d' Addison Voltaire entendit les jugements qu'il rapporta en France. Fidèle écho du monde où il venait de vivre, il les répéta. « Le Novum Organum est l'échafaud avec lequel on a bâti la nouvelle philosophie, et quand l'édifice a été élevé, au moins en partie, l'échafaud n'a plus été d'aucun usage. Le chancelier Bacon ne connaissait pas encore la nature ; mais il savait et indiquait tous les chemins qui mènent à elle... Il

est le père de la philosophie expérimentale[^]. » Ce jugement était destiné, comme bien d'autres de Voltaire, à devenir l'opinion de son temps-, et lorsqu'en 1750, d'Alembert et Diderot inscrivirent le nom de Bacon au frontispice de leur encyclopédie, personne ne s'étonna d'entendre le premier dire qu'on serait tenté de regarder Bacon « comme le plus grand, le plus universel et le plus éloquent des philosophes[']. »

Tout le dix-huitième siècle a parlé ainsi, et même en Angleterre on a daté de Tencyclopédie française la réputation de Bacon sur le continent. Quoiqu'elle re-

> The Spect., n° 554.

' * Lett. sur les Anglais, 4733. cil construisit Téchafaud d'an édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire Tédifice. » (Thomas, Éloge de Descartes[^] t. II, p. 105.) « Il s'est surtout appliqué à la philosophie expérimentale; il en a été le restaurateur, ou plutôt le créateur. » (Gondillac, Hist. mod., Uv. XX, ch. XII.)

« EncycLy Disc, prêt., p. XXIV.

GHAP. IIK— SON INFLUENCE AU XYIII» SIÈCLE. 425

monte plus haut, elle doit certainement beaucoup à la philosophie de nos pères. Écoutez Condillac, Thomas, Turgot, Condorcet, vous n'entendrez qu'une voix. Ce concert de louanges a même fini par rendre suspect le nom de celui qui l'obtenait, depuis que l'esprit humain a cherché de nouveaux oracles. On a soupçonné que ce panégyrique éternel d'un homme dont la méthode n'avait guère été présentée que comme l'instrument de la bonne physique, pouvait cacher quelque arrière-pensée de ré-

duire à une physique toute la philosophie. Diderot a emprunté le titre d'un ouvrage de Bacon pour écrire sur l'interprétation de la nature un livre qui respire l'athéisme. Ses disciples, Naigeon et Lasalle, l'un en commentant, l'autre en traduisant Bacon, n'étaient pas faits pour le réhabiliter, quoique l'un et l'autre ne le trouvent pas à leur hauteur et l'accusent d'avoir sacrifié à son siècle '. Et comme pour achever de le compromettre sans retour, il a fallu que la Convention nationale, sur le rapport de ses philosophes, adoptât la singulière idée de décréter aux frais de la République la traduction-

' Ils présentent Bacon , l'un comme un vieil étouffé qu'il ne faut pas écouter quand il parle de christianisme, l'autre comme un écrivain qui déguise sa pensée et travaille sous main contre la religion en paraissant la respecter. C'est aussi Tidée que Maistre veut donner de Bacon, mais dans une intention bien opposée. Deluc a écrit pour réfuter Naigeon et Lasalle. Le premier a inséré, avec des notes, dans l'Encyclopédie méthodique art. Baconisme, l'analyse de la philosophie de Bacon, publiée par Dcleyre, en 1755. Le second a traduit Bacon avec plus d'esprit que de Odé-lité, le transformant, autant que possible, en philosophe français du dix-huitième siècle. (Œuvres, etc., 15 vol. in-8, Dijon et Paris, 1800.) Tracy, bien pins mesuré,

4H flieitHRS ra LA raiLOSOraiE De BACOK.

Un des œuvres de Bacon.) pour à l'égard de la philosophie et de la raison. Il n'en fallait pas tant pour ôter à Bacon toute chance de trouver bienveillance ou impartialité parmi toutes les sortes d'ennemis de la raison, et le livre malheureux de Joseph de Maistre est maintenant expliqué ^.

Heureusement, ceux que la philosophie du dixhuitième siècle a blessés se partagent en deux classes : Les uns,. qui conservent un esprit droit et modéré, ne ferment point les yeux à la lumière, quelle que soit la main qui porte le flambeau ; les autres, ardents à réteindre, ne voient que des incendiaires dans ceux qui l'ont allumé. Avant que Bacon eut été compris dans leurs injurieux réquisitoires, son apologie avait été écrite par un prêtre éclairé, jieu empressé d'enrôler le génie parmi les ennemis de la foi. M. Émery s'est attaché à extraire des œuvres des pères de la science moderne tout ce qui peut les rattacher à la cause de la religion, et il a d'avance défendu Bacon des diffamations d'une détestable école dont il n'avait pas prévu la naissance*.

ne fait de Bacon ni un hypocrite, ni un fanatique; mais il le juge avec la sévérité qu'exigerait à son égard toute grande imagination. (Voir, dans le discours préliminaire de sa *Langue*, une très-bonne analyse des ouvrages de Bacon, et le sommaire raisonné de *VfntaamOo* qu'il a rejeté dans les notes, t. III, p. 68-140, et t. IV, p. TL.)

« Bouillet, Notice sur Bacon, I. f, p LVIII.

• Pour être juste, il faut dire que Bacon est mieux apprécié par Bonakl. (Hech, *phH.* t. I. ch. I, p. 3t.)

* Voyez les ouvrages intitulés : le *CHristianisme* de Bacon , de *L^Uz*, etc. Il est piquant de comparer, avec les déclamations de *ftaàtisaie itiademè*, ce qu'on dit de *dfsah*, d'après le *Stmrml* de *fri*

CHAP. in.— SON INFLUENCE AU XVIII^e «tCLÊ. 41t

On a vu déjà quelle est notre opinion sur les rapports de la philosophie baconienne avec les idées religieuses. Mais en reje-

tant loin de lui tout soupçon d'incrédulité et d'hypocrisie, nous nous garderons de le disculper d'une complicité générale dans les œuvres de la philosophie moderne. Disons-lo même à sa gloire, sa philosophie est, suivant son expression, une doctrine libérale \ Il réclame pour la science une indépendance absolue. Il honore l'esprit humain, il croit à la perfectibilité, il prêche la réforme et le progrès. Il est par son esprit du parti qui se fie à la raison et veut la liberté. Voilà au vrai ses rapports avec notre dix-huitième siècle.

Nous devons maintenant retirer Bacon de la mêlée, et le mettre sous un patronage plus paisible et moins discuté que celui des encyclopédistes. Nous avons déjà cité Leibnitz; venons jusqu'à Kant lui-même, qui, reconnaissant les services que la méthode des sciences a rendus en s'étendant aux différentes parties de la philosophie proprement dite, paraîtra en faire honneur à Bacon de Verulam, qu'il appelle le premier et le plus grand physicien des temps modernes¹. Enfin nous avons vu ce qu'a pensé de lui le géomètre qui peut-être a le plus ressemblé à Newton. « En indiquant la vraie méthode de s'élever aux causes

V9UX (janvier et mars 1731), le P. Berlhier, raillé par Voltaire. « Telle était la sagacité de ce paissant génie (Bacoa), qu'il méritait peut-être, si l'expression n'était pas trop emphatique, d'être appelé le terme de renlèvement bumaio. >

* ih: i<uj.« 1» L K p. 7: ^ »

» Logiq., introd., IV,

générales des phénomènes, dit Laplace, ce grand philosophe a contribué aux progrès immenses que l'esprit humain a faits dans le beau siècle où il a terminé sa carrière*. »

Ces dernières . paroles nous paraissent exprimer avec justesse tout ce que les sciences proprement dites peuvent devoir à Bacon , et apportent le seul tempérament raisonnable au jugement plus sévère qu'a porté de lui M. Biot. Mais quelque imposant que soit ce concert d'hommages, il ne signale encore Bacon que comme le promoteur d'une méthode générale des sciences^ C'est une suite uniforme d'assertions historiques, après lesquelles il restait à établir scientifiquement l'application de la méthode baconienne. Cette entreprise naquit dans l'école où enseignait, chose remarquable, un des plus constants adversaires de Locke. Un homme, inconnu longtemps de l'Europe continentale, et qui pendant quarante ans eut pour tout théâtre une chaire dans quelque université cachée au fond du Nord, le docteur Reid, entreprit de ne suivre, dans ses recherches métaphysiques, que les préceptes de Bacon et les exemples de Newton. Nous ne faisons que transcrire ce qu'il a mis une honorable persistance à répéter'. Quant au premier,

^ .Théor. anal, des prob., introd., p. xcv; voyez ci-dessas, p. 105.

* Laplace rappelle normalement « promoteur si éloquent de la vraie méthode philosophique. » Loc. cit.

* D. Stewart, Life of Reid, sect. ii; Reid, Intellectual Power», préf.; Ess. VI, ch. IV; Ace. of Aristot. Log., ch. VI, sect. ii; Works, p. H, 217, 456 et 719; Jouffroy, préf. de la trad. de Reid,

t. 1, p. XIV.

CHAP. III. — SON INFLUENCE AU XVIII^e SIECLE. 4^

nous avons vu Reid dater la seconde grande ère des progrès de la raison humaine, de l'impulsion nouvelle donnée par le Novum Organum aux recherches de la science, direction plus juste et plus féconde, il le déclare, que le mouvement imprimé par VOrganon d'Aristote. Pour Newton, c'est lui-même qui avait dit ces frappantes paroles : « Si, par l'application de la méthode (analytique ou inductive), toutes les parties de la philosophie naturelle finissent par atteindre la perfection, les limites de la philosophie morale en seront également reculées*. » Ces paroles sont l'épigraphe d'un ouvrage du maître de Reid, G. Turnbull, et le disciple paraît en avoir gardé bonne note. Si c'est en effet un principe newtonien qui obtient sur-le-champ notre adhésion, que celui-ci : a Des effets de même nature doivent avoir les mêmes causes, » c'est qu'il ne fait qu'exprimer ce que notre esprit suppose à chaque instant en vertu d'une croyance naturelle, sans déduction, sans raisonnement, lorsqu'il se fie avec une certitude inébranlable à la réalité des objets de ses sensations et de ses souvenirs, à l'identité des êtres et des faits qu'il perçoit actuellement ou qu'il conçoit dans l'avenir sous les mêmes signes reconnaissables. La connexion de certains faits dans l'expérience nous suggère le principe externe de la stabilité des lois de la nature -, et le principe interne, en vertu duquel nous l'appliquons aux connexions actuelles et futures, est ce que, faute d'un autre nom^ Reid appelle le principe d'induction, the inductive principle^.

<Op^ic.»l. iii.q. 31.

* « C'est la faculté ou la loi de notre esprit en Tertium de la-

is de HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

gald Stewart, en adoptant cette philosophie qui ooovertit en science le sens commun, en la commentant avec une ingénieuse habileté, Ta rattachée également à la méthode de Bacon. Quoiqu'on lui ait reproché d'avoir historiquement diminué son influence en AnghterreS il n'en a pas plus que Reid déprécié la valeur, il a fait, au contraire, d'énergiques efforts pour restituer à la méthode de Bacon une complète originalité, et pour séparer par des différences essentielles son induction de Tinduction des logiciens^. Il n'a réussi, ce me semble, à prouver qu'une chose, c'est qu'on avait trop négligé l'induction, et que Bacon avait paru la refaire en la restaurant. Mais il a convaincu un plus grand maître, et M. Royer Collard n'a pas craint de dire : « La logique du raisonnement inductifaété créée parBncon dans Je'Novvm Oryannm-^ les quatre règles de Newton, Regvlœ philosophandf\ en sont les principes les plus généraux... La philosophie natu-

qu'elle nous concevonji, eomme par prescience ou anticipation, la conjonction d*un eOel avec sa cause , ou d'un phénomène dvec nn antre auquel le premier sert de si^ne. > (Reid, /aquiry, eit., cb. VI. sect. xxiv, p. 109.) Boyer-^Collard latlacbe cette induction à la conclusion *\ue nou:> tirons de notre propre 8ul)stance et de notre propre causalité à la substance et à la causalité extérieure. Par là il la di^tingue de l'Induction, base des sciences naturelles, et, suivant lui. « ta différence qui distingue ces denx procédés est assez importante i>our regretter que ce dernier n'ait pas un mot (lui lui soit propre. > (Reidt trad., Fiag, tMor., X et XI, t. IV, p. 384 et 438.)

< Dissert., pari. I, cb. Il, Work\$, t. I , Lifcof Th. Reiâ, p. 94. Voyez les obiiervations de Napier et de Hamilion, Trunsact. d\$ la Soc. roff. d*Édmb,, t. VIII, p. 19, et Reid, Works, p. 13.

> D. Stewart, *Phil. of the Mind*.[^] part, il, cb. U, aeei. iv, •t eh. IV, secl. i •! ii.

CHAP. IIK — SON ILLUMINATION AU XVI^e SIÈCLE. iU

relie à la philosophie de l'esprit humain étant des sciences de pure induction, la logique de l'induction est l'instrument de toutes les découvertes qu'on y peut faire *. » Reid, Stewart, Royer-Collard, Jouffroy, sont unanimes sur l'excellence et l'universalité de la méthode inductive selon Bacon. C'est assurément un puissant témoignage en sa faveur, et surtout contre l'accusation d'une solidarité absolue entre le baconisme et les philosophies exclusivement fondées sur la sensation. Que ce triple témoignage profite à notre philosophe* Nous rappellerons cependant que ceux qui le rendent ont, d'une part, jugé un peu rapidement la logique d'Aristote, et, de l'autre, surfaît la nouveauté, la certitude et l'universalité de la logique de Bacon. Mais nous ne pouvons ici qu'indiquer ces côtés de la philosophie écossaise.

Tandis que cette sage école ajoutait comme une nouvelle province à l'empire de Bacon, ou plutôt réunissait sous ses lois les deux royaumes, l'Ecosse et l'Angleterre, représentants assez fidèles des deux grandes parties de la philosophie, d'autres maintenaient, en la limitant, l'autorité scientifique du même maître. Le professeur Napier s'est attaché à recueillir les preuves de l'influence féconde de Bacon sur les sciences d'observation, et semble justifier ce qu'avait dit Maclaurin, qu'il n'a manqué à Bacon que d'être plus écouté pour frayer la voie aux découvertes de Newton*. Playfair, qui ressent une vive admiration pour

» *Frag. inédit.*, VI, t. IV, p. 179; cf. *L'Ul*, Y, p. 443. * Maclaurin, *Expos. des découv.*, de Newton, I. 1, ob. *Ul*; Macvey Napier, loc.

^i^» p. 373.

le premier, qui imagine d'ingénieux motifs pour relever à une place unique dans l'histoire de l'esprit humain, et qui dit que les Galilée trouvent plus de remplaçants que les Bacon, a cependant posé quelques justes restrictions à la compétence universelle qu'on attribuait à l'auteur du *Novum Organum* dans la philosophie des sciences. Il montre très-bien qu'il lui manquait absolument la connaissance, même vague, de la généralisation de l'induction par le calcul, c'est-à-dire du plus puissant instrument des plus grandes découvertes*, et il le soupçonne d'avoir assigné aux sciences, par suite des habitudes métaphysiques de son esprit, un objet qu'elles ne peuvent atteindre, en leur proposant pour but la recherche des essences. Constaté les propriétés et en mesurer les effets lui paraît plus scientifique que rechercher la forme, laquelle pourrait bien souvent ressembler à une qualité occulte'.

Les Grecs voyaient tout dans Homère, et Platon y voulait trouver jusqu'à la philosophie. Après les livres sacrés, Shakspeare et Bacon sont pour les Anglais quelque chose comme Homère pour les Grecs. Il est curieux de voir Coleridge, un poète il est vrai, prendre Shakspeare pour un de ses guides dans son discours préliminaire sur la méthode encyclopédique. Il est plus naturel qu'il invoque Bacon*, mais encore faut-il qu'en sa qualité de platonicien, il retrouve Platon dans Bacon. Il profite de certains rapports

* Encyclop, brHann,y t. I ; Dissert. préK, Hl, part. I, sect. ii, §2 et 5.

CHAP. m. —SON INFLUENCE AU XVIII* SIÈCLE. 455

que nous avons remarqués nous-mêmes, pour rapprocher le Verulam (T Athènes et le Platon britannique^ Il rappelle maints

passages où, dépassant son horizon habituel, Bacon se donne des échappées de vue sur le monde des idées, et il croit ainsi justifier le parallèle. Toute la différence, c'est que Tun a plus cultivé la métaphysique, Tautre la philosophie naturelle. Tous deux, en s'appuyant sur Tinduction, admettaient audessus de tout une intuition intellectuelle, et par là supposaient nécessairement l'unité et la progression qui sont le principe de la méthode. Si le but de toute recherche et de toute expérience est une de ces généralités qu'on appelle lois, le but de toute recherche et de toute expérience est une idée. C'est par ce côté platonicien de sa philosophie et non par ses médiocres travaux scientifiques, par ses indications de procédés impraticables, que Bacon, trompé sur Platon, injuste pour Gilbert, arriéré sur Galilée, muetsur Shakspeare, mérite cependant encore d'être pour les Anglais ce que Cicéron fut pour Rome et quelque chose de ce que Platon était à Athènes. Ce jugement original est une de ces opinions qu'un auteur parvient à rendre plausibles i force d'envie de les trouver vraies.

* Eneycl. metrop.f Gen. Introd., 1. 1, p. 37. — Ce baconisme platonicien est une des preuves da peu de défiance des spiritua-listes anglais à Tégard de Bacon. M. Gladstone» qui dans ses ouvrages se montre d*une sévérité si orthodoxe pour toute doctrine morale fondée sur Tempirisme, croit en condamner péremptoirement 1 esprit par cette phrase singulière : c Une telle émancipation de la philosophie nous a donné des Locke et des Paley au lieu de Dante et de lord Bacon. » {The Slale m rel. wUh the Church, 4« éd., t, I, p. 167.)

àZÂ HI&TOinE DK L\ rBILOSOPHIG DE KACOX.

Il est plus simple de faire comme sir John Hers* dbel : il uiin-hue kVimmoriel BaconYhonneur ù'àVoir énoncé «i ce grand, ce

fécond principe que la philosophie naturelle ne se compose que d'une série de généralisations inductives) » il dit que « dans cette obscurité de la nature et de l'âme Bacon resplendit comme une étoile matinale qui annonce l'aurore », puis, après cet éloge un peu déclamatoire décerné à celui « qui sera considéré par tous les siècles comme le réformateur de la philosophie, y a-t-il remarque avec sincérité que Bacon a bien peu ajouté à la masse de connaissances de physique, et que son mérite est moins la découverte du raisonnement d'induction comme d'un procédé nouveau, que la perspicacité, l'enthousiasme et la confiance avec laquelle il annonce sa philosophie comme l'alpha et l'oméga de la science, comme la grande et unique dialne qui unit les vérités de la nature. Herschel emprunte quelque chose de cet enthousiasme, quand il peint la révolution dont Bacon a donné le signal. Mais il ne prouve pas que ses étonnements aient été nécessaires soit aux inventeurs qui l'ont opérée, soit enfin à lui-même pour exposer avec plus de sûreté les lois générales de l'étude de la philosophie naturelle'.

Vk. Whewell qu'on soupçonnera peut-être d'avoir voulu refaire Bacon en écrivant sa Philosophie des sciences inductives a, suivant nous, sagement contrôlé la valeur des enseignements techniques de son

« IHse. im éke stui, ^ naï. pkiL, p*rt. H, ck. ni, 96^ 97, io5.

GHAf. UI.— 8oH HIPLUKHCE AU XVm* SitCtE. 495

prédécesseur. H ne lui refuse dans les généralités aucune de ces pompeuses louanges qu'un Anglais n'oserait lui disputer, mais il remarque que si Bacon tient le premier rang dans la révolution des méthodes de la science, c'est par son langage plus que

par ses œuvres, par ses vues d'ensemble plus que par ses conseils pratiques. Il y a dans toute observation scientifique deux parts, celle des sensations, celle des idées; sans méconnaître l'existence de la seconde, Bacon n'a pas su la déterminer. Le rôle actif et propre de l'esprit humain dans l'expérience et dans l'induction est plus considérable et plus complexe qu'il ne l'aperçoit. La conduite de l'esprit, dans son travail sur les données empiriques, peut être ramenée à des règles positives que Bacon n'a que confusément connues et d'instinctivement exprimées. Par exemple, il n'a pas bien vu que l'inspection des phénomènes devait mener immédiatement à la recherche de leurs lois avant celle de leurs causes. Celle-ci est la partie transcendante des sciences qui ont dû leurs plus sûrs et leurs plus éclatants progrès à la découverte préalable des lois et de la mesure des phénomènes. Aussi les conseils de Bacon n'ont-ils été fructueux qu'autant qu'on a su les compléter par une sorte d'inspiration pratique ou par une plus exacte analyse. Il a dit en gros ce qu'il fallait faire, sans dire assez comment il le fallait faire. Les deux principaux ouvrages de M. Whewell lui-même ont pour objet de remplir les

* Philos., of the éjid. «c, t. li, 1. XII, ch. XI, t. 1-25, p. 226- 252; cf. id., 1. 1, ch. I, p. 40, et tiist. of the md. «c, préf. de la prem. éd., p. 1^{re} de celle de 1847. 5 toI. iii-8. Lasd.

vides de Bacon. Mais Bacon avait à deviner comment on réussirait et nos contemporains n'ont plus qu'à voir comment on a réussi.

C'est ce qu'il faut rappeler à sir David Brewster qui se montre un peu sévère pour celui qu'il appelle pourtant un puissant génie[^] un habile logicien[^] un écrivain éloquent et nerveux[^]. En rendant cet hommage à la supériorité de Bacon, il ne conteste pas

non plus que l'induction ne joue un grand rôle dans les sciences naturelles. Il remarque cependant qu'em* ployée, pour ainsi dire, comme un mécanisme logique, elle n'aurait pas suffi aux inventeurs et n'a pas obtenu d'eux cet éloge d'être l'instrument unique des découvertes. Rien dans le procédé inductif ne garantit que parmi les conséquences auxquelles il peut conduire, il conduira à la plus importante, et parmi les faits qu'il peut mettre en lumière, il ne signale point distinctement le fait le plus nouveau, le plus original, le plus fécond, celui qui peut changer la face d'une partie de la science. C'est à la sagacité du savant de le reconnaître-, c'est à son esprit de divination d'en apercevoir la richesse et la portée. Aussi Brewster ne rend-il point Newton redevable à Bacon d'aucune des grandes vérités qu'il a trouvées, et il ne manque pas de rappeler que Tycho-Brahé, Kepler, Gilbert et Galilée ont devancé par des faits les promesses du *Novum Organum*. M. Mill, qui par ses principes appartient bien manifestement à l'école de l'expérience et même de l'empirisme, a plus directe-

^ Life of Newton, ch. XXVII, t. II, p. 400.

CHAP. IIL — SON INFLUENCE AU XVIII^e SIÈCLE. S

ment encore critiqué Bacon et signalé les lacunes de son exposition des méthodes scientifiques. M. Mill est un esprit plein de force et d'exactitude, qui a presque toujours raison, hormis sur les principes. La plupart de ses critiques subsistent, et Ton ne peut plus citer l'enseignement méthodologique de Bacon comme complet ni comme infaillible. Cependant il reste toujours un

maître, et un grand maître. Résumant tout avec des autorités diverses, l'un avec la sûreté de l'esprit le plus droit et le plus lucide, le plus élevé et le plus modéré, l'autre avec la verve d'une forte intelligence qui donne la vie à tout ce qu'elle touche, M. Hallam et M. Macaulay se sont rendus les interprètes de l'opinion éclairée de leur pays, en déterminant avec discernement dans l'admiration le caractère du génie de Bacon et l'importance de la réforme que son nom rappelle. Aussi continue-t-il à garder son rang tant dans la philosophie morale que dans la philosophie naturelle, et ainsi se justifient, du moins en Angleterre, ces mots de sir James Mackintosh : « Les écrits de Bacon sont encore aussi délicieux et aussi étonnants qu'ils l'ont été jamais, et son autorité n'aura pas de fin'. »

< Dissert, on ihe prog* of ethie. pM., p. 37, Dût. EdiDb., J830.

CHAPITRE IV

Deniièret tnnsfoniiatioDi dn bteonisme. — Conclusion.

Le jugement plus littéraire que philosophique de Macldntosh est, dans sa vague généralité, le jugement populaire de la Grande-Bretagne. On a vu comment le motivent et le déterminent les admirateurs de Bacon, parmi lesquels il s'en compte d'aussi sérieux que les philosophes écossais. On a vu également quelles restrictions, pour des motifs différents, Playfair, Whewell, Mill, Brewster nous autoriseraient dès à présent à y apporter, quand nos propres réflexions ne nous y encourageraient pas. D'autres parties de l'Europe fl nous viendra des observations qui nous mettront sur nos gardes. En France, si au nom des sciences

Laplace et au nom de la philosophie Royer-CoUard louent Bacon presque sans restriction , nous avons faontré ce qu'oppose i Tuo M. Biôt^ à l'autre, M. Cousin, malgré sa respectueuse déférence pour les Écossais, ne peut accorder qu'un partiel acquiescement'. Les disciples de Platon et de Descartes ne sauraient se rendre a Bacon sans conditions.

^ Voyez aussi les justes observations de M. Damiron, Philos, franc, au dix-septième siècle^ 1. 1, not. sur Bacon.

CHAF. IY.^OERMÊftES TRAN6PoillAT1(K\ë. 4M

L'Allemagne a le privilège de ne rien faire & demi. EUq dédaigne ou elle exagère. Tant qu*elle a négligé le baeonisme, ou ne le pouvait définitivement juger.

Tandis qu'en Angleterre, et surtout depuis la naissance de récole écossaise, tout retentit des louanges de Tinduction, il e^t remarquable qu'ailleurs, du moins jusqu'à nos jours, elle n'était pas sortie, même pour les admirateurs de Bacon, de la place excessivement modeste où la relègue l'ancienne logique. Tout le dernier siècle n'en dit mot. Le silence de Hobbes et de Locke a été imité. Malgré l'autorité à Newton, il a fallu parmi nous attendre jusqu'à noi jours pour que l'induction fût, en principe, remise i son rang. En Allemagne, les historiens de la philosophie répètent ce que Bacon a écrit de l'induction. Mais que veut-il dire et qu'en fautnl penser? Aucun n'y regarde, et l'on peut soutenir que la découverte de Bacon, si ce mot de découverte est à sa place, a été longtemps pour les Allemands comme non avenue. Leurs logiques, celle de Wolfe par exemple, traitent bien de l'induction en elle-même avec une certaine justesse, et même ce que dit Wolfe de l'acquisition de la connaissance, tant à priori qu'd posteriori, est

très bien dit. Cependant il semble ne pas voir le lien qui unit sa théorie de l'expérience à l'induction, non plus que le grand rôle de l'une et de l'autre dans la formation des sciences. Euler, qui avait pratiqué lui-même toutes les bonnes méthodes et développé la physique par les mathématiques, traite dans un ouvrage devenu justement populaire, des procédés, des découvertes et des progrès des sciences d'observation

et de calcul : il ne parle point de l'induction, quoiqu'il en donne plus d'un exemple et touche quelquefois aux rapports de l'expérience et du raisonnement* Kant ne pouvait aborder la logique sans y porter sa forte originalité. Lisez cependant ce qu'il dit de l'induction qu'il met à peu près sur la même ligne que l'analogie. Il reconnaît bien que l'une et l'autre sont des formes de raisonnement indispensables pour l'extension de notre connaissance expérimentale; mais il ne leur assigne d'autre caractère que celui de présomptions logiques, et ne s'inquiète pas assez d'expliquer leur autorité sur notre esprit, ni leurs divers degrés de certitude suivant la différence des principes qu'elles mettent en œuvre et des objets ou des cas auxquels elles s'appliquent. Enfin, on peut dire que les grands philosophes allemands ont négligé l'induction. Ils ont loué Bacon, mais ils ont paru regarder son œuvre comme bornée, et puisqu'elle était bornée, comme terminée. Laissant aux savants de profession le soin d'employer et de diriger l'expérience, ils ont eu l'air de la considérer comme un fait qui s'enseignait de lui-même, sans avoir besoin d'étude. Ainsi, tandis qu'en Angleterre et en France la science physique et morale se glorifiait d'être inductive, elle restait, en Allemagne, spéculative, comme Leibnitz

' Voyez, par exemple, dans ses Lettres à une princesse d'Aile-
magnCf la lettre GXX du t. II de Pédilion de 1775 sur la manière
dont les sens contribuent à Textension de nos connaissances. M.
Gournot a bien mis de V Induction au titre courant de cette
lettre, la LU* de son édition ; mais il a ajouté ces mots, justes
d*aiUeurs, de sa propre autorité*

HAP. IV.-* DERNIÈRES TRANSFORMATIONS

Tavait faite, et de là ses témérités et ses faiblesses, sa gloire et ses
erreurs. Un écrivain d'un esprit pénétrant a été frappé de l'aban-
don dans lequel la philosophie germanique laissait ce que des
écoles entières regar-* daient comme l'instrument de toute philo-
sophie. Il a reconnu que la science de la nature, au moins, avait,
depuis Keppler et Newton, dû ses plus grands progrès à rindue-
tion , et ce seul fait lui a paru suffisant pour que la méthode fon-
dée sur ce procédé obtint une place importante dans une philoso-
phie de Fesprit humain. De là un ouvrage très-digne de remarque
où M. Âpelt traite habilement de la nature et de l'application de
l'induction Ml ne la sépare pas de la logique proprement dite où
il marque sa place avec préci* sion, et sans redouter les détails
techniques qu'on ne peut écarter de cette science, sans sacrifier la
profon* deur à l'élégance. Puis, une fois maître du procédé induc-
tif en lui-même, il le montre avec détail pratiqué de la manière la
plus hardie et la plus sûre et avec un succès merveilleux dans la
découverte des lois de Keppler, et enfin dans celle de la gravita-
tion universelle. Mais en développant ces grandes opérations de
Tesprit et de la science, il fait bien voir que tout n'y est pas induc-

tion. La part de la sagacité intuitive et quelquefois divinatrice, celle du tact dans l'observation, celle de la déduction, celle du calcul, celle de l'hypothèse, celle enfin du génie, nous paraissent reconnues et assignées avec justesse. L'auteur, élevé

* C'est la Théorie de Vlnâctim (Leipzig, IS54) que J'âl ciléo plusieurs fois dans le cours de cet ouTrage.

441 «ITOLEB W L4 PHILOSOraiE DE BÂiOOII.

d»D« les habitudes séyères de la philosophie eritiquf » res- Ut4ie avec plus d'autorité que nous ne le pouvons faire, aux principes suprêmes et régulateurs de Tesprit humain, leur r4le dans le travail de la science, aoit qu'elle observe, soit qu'elle raisonne. Son ou-* vrsge nous paraît établir d'une manière plus rigouT reuse ce qui a été aperçu par M. Whewell , qu'il complète plutôt qu'il ne le réfute. Sa pensée générale, c'est que l'induction est le pont jeté entre la philosor phie et la science de la nature, qu'il y a deux points de vue, celui de la connaissance pure et celui de la science positive, et qu'il est nécessaire de distinguer tour à tour et d'unir l'abstraction et l'induction. C'est Â la lumière de cette pensée que l'auteur considère la méthode expérimentale dans ses rapports ave4^ les faits et avec les idées, avec la métaphysique, les ma* thématiques et l'observation, et qu'entreprenant d'en tracer l'histoire, il montre ce qu'est la méthode dans Platon et dans Aristote, ce qu'elle devient comme instrument de découvertes externes dans Galilée et dans Keppler, et alors, rencontrant Bacon, il ne peut se résoudre à le proclamer un inventeur, mais il le loue d'avoir conçu et répandu une juste idée du prix, de la grandeur et de l'avenir des sciences physiques. Par l'entreprise de réformer Âristote ou plutôt de le développer du côté oix ses idées, brièvement et vaguement énoncées, avaient, pendant vingt siècles,

échappé à l'attention de ses interprètes, il s'est élevé à la conception des lois de la nature. C'est cette idée de la généralité des lois qu'il a substituée dans la science à la forme d' Aristote, à ce principe qui ne s'

CHiP. IV.-...iyB1IHli;ftES TRAHSFORXiTIONS. 4«S.

féâh\$é que dans l'être individuel', et il a recherché* et souvmt trouvé les moyem par lesquds riutelligeoce peut atteindre avec sûreté i la connaissance scientifique de ces lois. Ce principe a prévalu, depuis Bacon et en partie grâce à Bacon , dans les sciences proprement dites. C'est là qu'il faut placer son titra éminent à la reconnaissance de l'esprit humain. Ce n'est pas qu'il ait réussi à établir intégralement et démonstrativement cette philosophie des scienceSé Faute d'avoir bien connu l'abstraction, il n'a pas bien connu l'induction, du moins il n'en a pas mis en lu-i^ mière les fondements. Faute de se rendre compte de la distinction du nécessaire et du contingent, il n'a pas compris les mathématiques, et faute de compren-* dre.les mathématiques, les principes même de la science de la nature lui ont échappé. Il conçoit, il suppose des lois, et il est hors d'état de répondre catégoriquement à toute question sur la raison, l'ori-* gine et le caractère de ces lois mêmes. II n'a ni connu ni donné tout ce qu'il fidiait à un Newton pour les découvrir dans la réalité, tout ce qu'il Cillait i un Kant pour les concevoir dans l'abstraction. Du côté du positif et du côté du spéculatif, il est incomplet; mais son mouvement est dans le sens de l'invention et du savoir. — Un tel jugement ne peut que nous confirmer duas le nôtre.

. Nous voudrions nous arrêter à ce point de vue; mais les Allemands ne s'arrêtent pas ainsi. Une fois en voie de rendre plus de

justice aux méthodes d'observation, il a bien fallu qu'ils fissent de nouveaux pas, et qu'en relevant l'expérience, ils tombassent

dans le rétro-pirisme. Tel est l'état présent des écoles germaniques, débris de celle de Hegel> qu'il devait arriver que la spéculation, poussée au loin sur les traces de Spinoza, se transformât, croyant seulement se développer, en une doctrine qui réduit tout à ce que les sens lui apprennent. Ce pouvait être l'un des fruits de la méthode de Bacon trop exclusivement suivie; aussi quoique ce ne soit point Bacon qui a conduit les Allemands à cette doctrine, cette doctrine les a ramenés à Bacon. M. Kuno Fischer a, dans un ouvrage exprès, reporté à l'impulsion primitive de l'auteur du *Notum Organum* le réalisme actuel de l'Allemagne; c'est le nom qu'il donne à son propre système, et quoique cet hommage soit un peu tardif, il peut être juste, du moins il est naturel. On peut sans aucun doute réhabiliter Démocrite par l'exemple de Bacon, et tirer de ses doctrines une philosophie exclusivement empirique; et le temps où nous sommes est trop favorable à cette variété de la philosophie, représentée en Angleterre par H. Mill, en France par M. Auguste Comte, pour que nous puissions nous dispenser de rechercher si telle est bien la dernière et fidèle expression du baconisme. C'est par cet examen que nous devons finir.

Avant M. Fischer, le philosophe qui a presque donné son nom à l'école empirique sortie de l'Thélogianisme, H. Feuerbach, avait publié, au début de sa carrière, un ouvrage où il devait juger Bacon. On

* Geschichte, etc. (Histoire de la philosophie moderne de Bacon de Verulam à Benoit Spinoza), t. 1. In-8. Ansbach, 1833.

GHÂP. IV.— DERNIÈRES TRANSFORMATIONS. U

n'y trouve guère cependant qu'une analyse de sa doctrine, mais écrite sous l'influence de cette idée générale : le premier mouvement de la philosophie moderne, ce qui a signalé la révolution de l'esprit humain brisant les liens de la scolastique, c'est la découverte de la nature. Revenir à la nature en comprenant sous ce nom tout ce qui est, les choses et nous-mêmes, tel fut le grand pas du seizième siècle. Revenir à la nature, c'est revenir à l'expérience*, et à ce double titre, Racon et Descartes sont les initiateurs de la philosophie moderne, l'un par la proscription de tous préjugés d'école antérieurs, l'autre par le doute universel. Celui-ci est le père spirituel et médiat de la nouvelle philosophie de la nature-, celui-là en est le père immédiat et selon les sens. Car l'être réel qu'il donne pour objet à la science ne vient qu'après Tesprit, prenant par la conscience possession de lui-même et se posant pour objet la nature extérieure. De là une double tendance d'opinion, une double lignée de penseurs, que l'auteur arrête à Spinoza qui est comme l'unité de cette dualité*

Il est d'ailleurs assez bref sur Racon, et je ne remarque dans le chapitre qu'il lui consacre qu'une certaine tentative commune à cette école en général, sinon de réhabiliter le caractère du personnage, au moins d'atténuer ou d'expliquer les torts de sa vie. Racon était né pour penser -, sa faute originelle est d'avoir abandonné la vie spéculative, et en l'abandonnant, le génie de sa doctrine qui en toutes choses, dans la science même, considère l'utilité, et le génie de sa nation qui est intéressé et mercantile l'ont conduit à

ce que vous savez. M. Kudo Fischer reprend ce tbtoie pour le développer ^ La philosophie et la politique de Bacon ont le même caractère, elles sont pratiques^ 11 y a unité entre sa vie et sa pensée.

Mais très^caractérisée comme tendance, sa philosophie est moins définie comme doctrine. Elle n'est point une théorie complète-, il Tavoue. Elle est surtout un commencement, ce qu'on appelle aujourd'hui une initiation. Son double but est la découverte et l'invention* Pour que les découvertes cessassent d'être fortuites, il fallait en trouver l'art. Telle est cette méthode analytique qu'il a appelée méthode d' induction. 11 a voulu régulariser l'esprit de décooverte, comme Platon l'esprit de spéculation. U s'est trouvé aussi bien que Descartes dans la nécessité de tout repren-Are dêiniegro. Seulement tandis que l'un, ne considérant que l'esprit en lui-même, ignore l'histoire et la nature, l'histoire et la nature existent pour l'autre^ Rebelle à Tautorité, opposant les choses aux «lotSf rectifiant la pensée par la perception, la perception par l'expérimentation, remplaçant la recherche des causes finales par celle des causes phénoménales, préférant l'observation à la spéculation, la science à la théologie, il inaugure véritablement la idiilosophie du réalisme. Mais sa doctrine a des lacunes ; elle est do son aveu fragmentaire. Son esprit est plus étendu que sa méthode. Bacon s'écarte du

^ F. Baco von Verulam, die RealphilotopMe und thr Zeitalter, \ vol. in-12. Leipzig, 48S6; ch. I, p. i-»4. — Voyez aussi on article de M. Fronde, sar ta vie de Bacon, dans le Westminster SiPiêw, aTril 4854.

CHAP. IV. -.DERNIERES TRANSFORMATIONS. U

dogmalisme comme du scepticisme anléneur. L'iirduction et l'ex-périeoce ne sont pas chez lui ce qu'elles sont chez Âristote. Il entrevoit dans Platon quelque trace de ses procédés d'analyse, mais il diffère de Platon; car s'ils opèrent de même, l'un opère sur les notions et l'autre sur les faits. Il s'éloigne aussi de l'ancien matérialisme, car il n'est pas atomiste, et le premier peut-être il a conçu l'idée d'une matière physique^ celle des anciens s'évaporerait en matière meta* physique. Bacon est donc original, et cette originalité, M. Fischer la caractérise en le mettant en rapport successif avec l'histoire, la poésie, la morale et la religion. Sous ce dernier point de vue, Bacon a séparé profondément la croyance et la raison, sans les exclure l'une par l'autre, de sorte qu'il a pu prêter à des interprétations différentes et même opposées. Il n'est ni incrédule, ni athée ; mais une doctrine fondée sur l'expérience ne donne pas les moyens de remplir scientifiquement le vide qui sépare les conceptions des choses naturelles des conceptions du surnaturel. Bacon, empruntant une distinction d'Âristote, avait distingué avec soin la méthode expérimentale de l'expérience pure et simple, et M. Fischer élève l'une et l'autre au rang d'un système sous le nom d'empirisme. Ce système peut se développer sous les formes du nominalisme, du sensualisme, du matérialisme. Le dernier siècle les lui a données toutes. Le nôtre, depuis que Kant a écrit, le reproduit sous le nom de réalisme. En créant une science de la raison pure^ en isolant les lois nécessaires de la pensée, la philosophie critique n'a plus laissé à l'homme d'autre

ressource qu'un dogmatisme vide, nouvelle sorte de scepticisme, ou bien elle Ta autorisé, plus d'un passage de Kant en fait foi, à remplir et à compléter les formes de l'entendement par les connaissances de l'expérience, à opposer d'abord et à unir ensuite au criticisme qui est un contenant le réalisme qui est un contenu. C'est du moins ainsi que s'explique ce phénomène d'abord surprenant, et au fond naturel, de l'apparition d'une philosophie pratiquement sensualiste, qui prend sa date de l'avènement du quasi-idéalisme de Kant. Mais il reste qu'on a pu dire comme H. Fischer que Bacon nous avait montré l'art de trouver les lois de la nature, Kant les lois mêmes de l'expérience.

Ce n'est point par le circuit de la philosophie kantienne et de sa transformation successive dans les mains de Fichte , de Schelling et de Hegel , que la science est arrivée parmi nous à ce caractère d'empirisme exclusif que ses adhérents ont appelé le positivisme. Formé par une sorte d'élagage successif de toute conception puisée dans la conscience de l'esprit, cette doctrine en a contracté un caractère anti-philosophique ou du moins opposé à tout ce qui s'est appelé jusqu'à présent philosophie, et ce caractère se conserve dans toutes les œuvres qu'elle a produites. Un homme d'un esprit ferme, qui peut être regardé comme celui qui l'a le plus sagement mise en système, M. Auguste Comte, fait gloire de négliger, de répudier, d'ignorer tout ce qu'on a longtemps nommé philosophie. Sa pensée fondamentale est historique. L'homme, dit-il, est théologien dans son enfance,

GHAP. IV.— DERNIÈRES TRANSFORMATIONS

métaphysicien dans sa jeunesse, physicien dans sa virilité. L'humanité marche à la manière de Thomme individuel. Elle commence par s'attacher aux causes premières ou Gnales, et de là les religions. La métaphysique vient qui les détruit en cherchant à donner plus d'unité et d'ordre aux idées qu'elles supposent. Donc, après l'âge théologique, un âge métaphysique, nécessairement critique, négatif et transitoire. L'âge de la philosophie positive succède -, c'est celle dont la maxime est : a II n'y a de connaissances réelles que celles qui reposent sur des faits observés. >> L'esprit de cette philosophie a commencé à se prononcer dans le monde depuis Bacon, Galilée et Descartes. Mais sa prépondérance est due surtout au premier, parce qu'il a eu cette supériorité de concevoir l'empire réel que la science devait prendre dans la société. Il semble avoir prévu cette marche régulière des nations qui, du régime sacerdotal et militaire, doivent enfin arriver à celui où la puissance scientifique fait prédominer la puissance industrielle. M. Comte, en vingt passages, assigne à Bacon une grande part dans le mouvement social vers cette philosophie positive et finale, dont lui-même a entrepris l'organisation, a Si j'échoue, dit-il, l'interrègne philosophique se prolongera nécessairement*. » La proscription absolue de toute philosophie proprement dite, surtout de cetle psychologie illusoire^ dernière transformation de la théologie^, est le caractère de la doctrine scientifique

* Cours de philosophie positive^ t. VI, p. 310. Voyez l. I, IV et V pasHm.

4^{SÈ} HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

que nous esquissons trop rapidement. Quoique le monde savant soit loin d'en avoir pris le fondateur pour son oracle, on ne peut se dissimuler que l'esprit qui ranime exercé, sous d'autres noms, une grande influence. C'est lui qui, malgré l'exemple de Newton et de Laplace, a étendu à la recherche de toutes les causes l'ostracisme prononcé contre celle des causes premières et des causes finales. Les lois seules des phénomènes, nous dit-on, sont le légitime objet de la science, comme si la succession des phénomènes dans une relation de cause à effet n'était pas aussi une des lois de la nature. Malgré les dédains affectés de quelques maîtres de la science, le positivisme a plus de crédit parmi eux que son créateur, et je conçois qu'un écrivain distingué ait consenti à lui prêter l'autorité de son adhésion et l'arme puissante de son talent.

Cette philosophie, dont le nom ne fait pas un grand bruit parmi nous, et dont l'esprit a plus gagné de terrain que la réputation, a obtenu en Angleterre un succès plus déclaré. L'école de Bentham y a reconnu ses dogmes et ses penchants. Des mains habiles ont traduit les livres où elle est enseignée¹. Il existe toute une littérature puisée aux mêmes inspirations et qui s'efforce de rendre populaire. Cependant, dans sa ferme anglaise, la doctrine positiviste professe moins rudement l'aversion de toute philosophie, et si l'on rattache par exemple M. Stuart Mill à cette école, son intelligence des problèmes métaphysiques,

¹ M. Littré.

¹ Voyez les traductions de miss Martineau et Combe's *Principles of Political Economy*, by G. H. Lewes, 1855.

Indépassables de toute science humaine et de tout empirisme raisonné, est bien plus profonde que celle des interprètes français. 11 n'y a personne qui ne trouve beaucoup à apprendre dans sa logique» et un de ceux qui ont le mieux exposé la doctrine du professeur français, M. Lewes, s'est montré, dans une Biographie biographique de la philosophie de Torgane et même le critique intelligent des principaux systèmes anciens et modernes. L'analyse de ces écrits, dignes à titres divers d'une certaine attention, nous entrainerait trop loin. Bornons-nous à dire que, malgré les protestations, en Angleterre, de Whewell et de Brewster, en France, de M. Henri Martin et de M. Cournot, la philosophie réaliste ou positive paraît être la forme extrême et dernière sous laquelle s'est organisé le baconisme. Quelques mots sur le fond des choses amèneront et éclaireront nos conclusions à l'égard du fondateur involontaire de cette école de philosophie. Aux partisans de l'empirisme il faut donner des faits pour raisons. Aussi en donnerons-nous. Les hommes ne connaissent, ce semble, que trois sortes de systèmes d'idées, les religions, les philosophies, les sciences. Je prends ces trois mots dans leur acception vulgaire. L'empirisme se propose d'éliminer les religions et les philosophies, et de ne laisser subsister que les sciences. 11 y tend du moins dans les trois pays où il s'est développé avec le plus d'éclat. Pour les religions la chose est évidente. Quant aux philo-

« A Biographie est ici l'histoire, 4 vol., 1840 », éditée par H. Hedim

sophies, elle l'est également, en France du moins ; si en Allemagne et en Angleterre le langage est moins absolu. Il y a sans aucun doute une tendance marquée à reléguer au rang des préju-

gés et des visions, à classer parmi les impossibilités, la majeure partie des recherches, des questions et des solutions métaphysiques qui ont jusqu'ici composé le corps de la philosophie, d'autant que si tout cela disparaissait, les religions resteraient en Tair et deviendraient en quelque sorte des formes sans aucun fonds.

Cependant quelque concession que Ton fît en ce genre, avec quelque facilité qu'on abandonnât comme pays des chimères le domaine disputé depuis Pythagore par les rois de Tintelligence, l'esprit humain demeurerait tel que la Médée du grand Corneille :

Que vous reste-t-il? — Moi.

Ce court dialogue serait encore toute une grande question posée, et contiendrait tout ce que les écoles germaniques appellent sujet-objet. Pour parler plus simplement, il resterait que l'homme ne peut se défaire de ce quelque chose de pensant et de pensé qui est sa raison avec ses procédé», ses principes et ses lois. Il est lui-même et pour lui-même nature, observation, expérience-, il en résulte nécessairement une science de lui-même qui existe au même titre que toute autre science, et la philosophie, ne fût-elle rien de plus, devrait être conservée par ceux qui veulent tout réduire aux sciences, car elle en est une. Là est le mérite et la force de cette doctrine, aujourd'hui fort attaquée, qui fait de la psychologie la base de toute

CHAP. IV. — DERNIÈRES TRANSFORMATIONS

philosophie. C'est par là que Descartes est en effet le fondateur et comme le sauveur de la science moderne. Dans l'immortel je pense est renfermé tout un monde philosophique. Il semble qu'après avoir, par une résolution désespérée, tout jeté à la mer du doute, élevant d'une main puissante, comme un autre Camoëns, au-dessus des flots mobiles, l'œuvre de sa pensée, il ait ainsi regagné la plage et déposé sur le roc solide ce qui ne pouvait périr.

Mais si, pour représenter descriptivement la marche de l'esprit humain, ou pour en analyser la logique, ou pour lui trouver une méthode, l'on cède un pouce de terrain à cette réflexion sur soi-même, antécédent rationnel de toute science, on voit nécessairement se développer aussitôt comme des faits toute cette série d'idées et de questions, toutes ces conceptions de la raison des choses, qui sont la matière des philosophies et la base scientifique des religions. Ici nous rencontrons déjà Bacon. Aussi bien que le cartésianisme, le baconisme, quoiqu'il n'avoue pas la pensée pour son objet unique, l'étudie cependant, l'approfondit et la décrit, lorsqu'il cherche la méthode des sciences. S'il ne prouve pas, il raconte, comme le lui accorde Spinoza¹. Il n'existe une méthode que parce qu'il existe un esprit humain, et une psychologie est le postulat nécessaire de toutes les sciences. L'objet des sciences existe absolument, la connaissance de leur objet, c'est-à-dire ce qui les constitue, n'est pas absolue, mais relative, et tient du connaissant autant

¹ i Lett. à Oldenbarg, IL

que du connu. Point de contenu sans le contenant. Il ne reste à élever sur la philosophie qu'une question d'étendue ou de quantité. Elle existe par le fait^ elle est bien, ainsi qu'on Ta dit, science de la science : mais jusqu'où va-t-elle ? Cela seulement est problématique.

Ici encore constatons des faits. Une fois que nous observons l'esprit humain^ si nous le contemplons dans son histoire, nous le trouvons rempli et presque comblé de richesses ou de productions intellectuelles, idées, opinions, croyances, dogmes, systèmes. Comme faits, ce sont choses dont il est impossible de ne pas chercher le sens, la liaison, l'origine, le fondement^ ou il existerait des objets réels et naturels qui ne correspondraient à aucune science. Si Ton considère l'esprit humain dans sa nature, on y retrouve à un état de pureté plus grande, sous une forme plus rigoureuse ou plus abstraite^ comme des données primitives ou comme des résultats nécessaires de l'activité spirituelle, toutes ces notions qui n'existent historiquement qu'à titre de préjugés, d'enseignements ou de traditions, A ce point de vue, l'objet des philosophies, fondement préalable des religions, se retrouve comme étant tout aussi légitimement proposé à notre connaissance, à notre investigation méthodique, que tous les phénomènes percevables-, et les sciences philosophiques se montrent investies d'autant de droits tout au moins à l'existence et à la puissance qu'aucune des sciences données pour exclusivement expérimentales, et comme telles, pour seules dignes d'être nommées.

Nous ne plaçons ici la cause d'aucune solution

On soutiendrait que la philosophie n'est pas plus avancée que la science du système du monde avant Newton ou la chimie avant Lavoisier; on nous prouverait qu'elle est encore dans l'état présent de la physique ou de toute science au berceau^ peu nous importerait. Il s'agit de l'essence de la science et non de ses progrès. Il nous suffit d'avoir montré qu'en partant de la psychologie, ou plutôt d'un fait simple d'observation immédiate, la philosophie s'étend à tous ces points de l'empire intellectuel dont on veut faire quelquefois l'Atlantide ou le Cathay d'une fautive monde imaginaire.

Cela dit, il n'est ni permis ni possible de supprimer la philosophie même métaphysique, c'est-à-dire au vrai le fond de la physique. Ce ne serait pas élaguer l'arbre, ce serait en couper les racines. Ce serait priver d'appui les sciences mêmes qu'on prétendrait conserver. On peut préférer celles-ci -, on peut trouver tantôt plus agréable, tantôt plus facile, tantôt plus utile, de classer des pierres ou des plantes que des idées, d'analyser des corps que des raisonnements, d'observer des organes que des facultés, de mesurer des mouvements que d'évaluer des raisons. On peut, au nom de l'intérêt individuel ou social, assigner* le premier rang à l'étude de tout ce qui est accessible aux sens ^ on n'est pas tout à fait obligé de dire comme Leibnitz : « Il n'est pas nécessaire de vivre, mais il est nécessaire de penser. » Mais si cette prédilection devenait exclusive et permanente, ce ne serait pas seulement un dommage scientifique et une perte intellectuelle. Une doctrine

156 HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE DE BACON.

de Bacon interprétée par l'empirisme pur, ne faisant aucun compte de tout ce qui n'est pas du ressort des sens, reléguant au nombre des spéculations chimériques tout ce qui est à priori

dans les idées de l'espèce humaine, ne pourrait tenir pour réel rien de ce qui est tenu pour sacré, et la notion du droit n'aurait pas plus de valeur qu'aucune des conceptions arbitraires de la scolastique. Ces mots baconiens d'empire de l'homme sur l'univers ne seraient qu'un nom magnifique de l'industrialisme. La maxime : La science est un pouvoir[^] devrait s'entendre en ce sens : La science est la force. Ce sont en effet des abstractions que la justice, l'égalité, la liberté. Aucune de ces choses n'a été un fait d'expérience, apparemment, pour cette foule de générations inhumées dans les champs de l'histoire. Si l'induction servait de fondement unique au vœu le plus généreux des nations, elle serait elle-même faiblement motivée. Empirisme, réalisme, positivisme, industrialisme, tous ces mots ne désignent qu'une vue partielle des choses humaines. Une science ainsi mutilée place dans la société économique toute la société politique, et réduit au perfectionnement de la mécanique appliquée la victoire de la science sur la matière. A ce compte, toute cette libération fautive de la renaissance n'aurait véritablement affranchi que nos bras et nos mains. L'émancipation promise n'aurait été que la transformation du travail. Les hommes sont un peu plus les maîtres de la nature ; ils ne le sont pas devenus d'eux-mêmes. Et vous, frivoles et téméraires intellectuels, rêveurs d'idées, tisseurs des fils impal-

CHAP. IV. — DERNIÈRES TRANSFORMATIONS

pables, que, nouvelle Arachné, dévide la raison pure, vous avez égaré la science humaine en proclamant les droits de l'humaine

espèce. Vous ne nous entretenez que d'inventions logiques : vos fictions sont des idoles de théâtre. Rentrez dans la même poussière où gisent les Albert et les Scot, et que 1789 retombe enseveli dans la même nuit que le moyen âge.

Ou plutôt, ne serait-ce pas le moyen âge qui va renaître, et déjà se rouvrir son tombeau. Si la raison, si la science déserte ces plages vastes et brillantes où la philosophie a marqué ses traces, le gros de l'humanité ne les abandonne pas. Toutes ces choses, que par Examen et la méditation nous cherchions à connaître en les dégageant de l'erreur et de l'illusion, ne disparaissent pas à volonté de l'esprit humain. Elles y restent du fait de la tradition, si ce n'est plus du droit de la science. Elles s'y conservent et s'y développent sous la forme que leur donnent l'imagination, l'irréflexion, la passion et l'habitude*, le préjugé renaît à la place de la vérité. Dans ce champ dont l'art délaisse la culture, repoussent à l'état sauvage, privées peu à peu de leurs fleurs perfectionnées et de leurs fruits les meilleurs, toutes ces plantes qu'on n'extirpe pas en les négligeant, et la tradition des siècles de ténèbres reprend de l'audace et de l'empire devant une science qui s'intimide, devant une raison qui abdique. L'empirisme sans philosophie rend le sceptre et la vie au dogmatisme sans philosophie ; l'autorité se relève là où avait triomphé l'examen, et l'œuvre de la renaissance est détruite.

Tel est le terme fatal vers lequel marche cette

la HISTOIRE de LA PHILOSOPHIE DE BACON.

science scientifique qui se croit l'extrême gauche de la science. C'est en ce sens que travaillent tous ceux qui, avec plus de légèreté et d'un ton moins péremptoire, exaltent, au mépris de ce

qui leur semblerait une vaine curiosité spéculative, l'unique savoir des choses matérielles. Cette récusation, tout à la fois humble ou dédaigneuse, des sciences philosophiques par les sciences qui prennent d'autres titres, ne tourne pas avec le temps au profit des unes plus que des autres. Jamais pourtant un philosophe digne de ce nom n'a contesté les droits ni la grandeur des sciences de la nature. Sans être Descartes ou Leibnitz, on peut concevoir et admirer la puissance des mathématiques, et celui qui s'en ferait une médiocre idée serait bien médiocrement philosophe. La physique générale et l'histoire naturelle enrichissent la philosophie sans la détruire ni la remplacer, et leurs progrès servent à rendre plus vive la lumière qui se répand dans toutes les parties du monde intellectuel. Plus il y a de flambeaux, plus on y voit clair. Il ne s'est point rencontré de vrai métaphysicien qui se fit gloire de nier les sciences, et qui n'eût même quelque idée de leurs méthodes et de leurs résultats. Le métaphysicien comprend du moins ce qu'il ne sait pas. — Il ne doit pas demander la réciprocité.

Il est temps de revenir à Bacon. On ne peut contester que l'esprit général de sa philosophie, cherché surtout dans ces sentences absolues ou ces critiques hautaines qu'il adresse à certaines écoles métaphysiques, ait pu guider, encourager du moins la

CHAP. IV. LES MÉTHODES TRANSCENDENTES. 4m

Bien que de certaines époques vers un empirisme trop exclusif. On ne saurait absoudre le baconisme d'être pour quelque chose dans le Tabou du baconisme. Rien dans ce monde n'est innocent de son abus. Ce livre cependant serait bien inutile, si l'on nous soupçonnait de rendre Bacon responsable de tout ce qu'on a cru trouver dans ses écrits. De sages restrictions y tempèrent souvent

des principes hasardés^ il a pu tromper plus qu'il ne s'est trompé lui-même. Toute-» fois ce qu'il a de dangereux vient précisément de ce qu'il a d'éminent. Sans aucun doute, il a été comme le héraut des sciences d'expérience. C'est la perspec^ tive de leurs progrès qui excite son enthousiasme, li conçoit une juste et grande idée de leur méthode, de leur puissance, de leurs destinées futures. C'est par li qu'il y a en lui du vaies ; il est un prophète de la raison. Cette juste et grande idée, il l'a développée avec une singulière richesse de pensées et d'expressions. C'est un écrivain d'une imagination éclatante qui enseigne des vérités pratiques, et qui séduit l'esprit en cherchant à le rendre plus sage. Mais il n'a pas toujours approfondi les vérités qu'il sait embellir; plus rarement encore il a agrandi les sciences qu'il a célébrées. 11 applique avec peu de bonheur et de clarté les méthodes qu'il a prescrites, et ne sait pas toujours pratiquer l'expérience savante dont il a posé les règles. Supérieur dans ses vues générales, il manque, dans les questions spéciales, de pénétration et d'exactitude. Il indique le chemin, il ne donne pas le fil du labyrinthe. Il a excité aux découvertes plus qu'il n'y a conduit. Dans les sciences, il est un portefaix^

leur, il n'est pas un inventeur. La métaphysique ne lui doit guère plus qu'un entraînant et vague rappel à l'observation , et par là il a laissé ses principes à la merci des interprétations extrêmes et des exagérations faciles. C'est un grand esprit; oserons-nous dire que ce n'est pas tout à fait un grand philosophe?

Si Ton trouve que son mérite, resserré dans ces limites, ne justifie pas la magnificence des termes dont on se sert en parlant de lui, et que nous avons nous-mêmes répétés, cela peut être -, mais dans l'histoire des lettres, il se rencontre, comme dans l'histoire

politique, des hommes marqués d'un certain caractère de grandeur , des hommes que la raison mesure et réduit même, que dans sa sévérité elle ne mettrait pas au premier rang ; mais qui possèdent ce don particulier de parler à l'imagination de la foule et de s'en emparer. Ce ne sont pas les moins importants personnages d'aucune histoire, quoique leur renommée tienne moins à leur grandeur véritable qu'à leur manière d'être grands. Et s'il fallait, en finissant , dégager encore une fois Bacon de toute communauté dans les imputations méritées par les sectateurs extrêmes des méthodes empiriques et des systèmes utilitaires, il n'y aurait qu'à le laisser parler lui-même. Il suffirait de rappeler qu'il ne sépare pas l'utilité de la vérité, qu'il estime plus dans les œuvres de l'esprit la seconde que la première, qu'il ne propose l'autopsie anatomique des choses que pour substituer, dans les conceptions des philosophes, à un monde de fantaisie, un univers réel , dont l'exemplaire alors gravé dans l'esprit humain, reproduit-

CHAP. IV. —DERNIÈRES TRANSFORMATIONS

rail, au lieu d'abstractions arbitraires, les vraies empreintes du créateur sur les créatures'. Il suffirait enfin de traduire pour sa gloire les lignes suivantes^: « Si Futilité d'une seule invention particulière émeut tellement les hommes, qu'ils ont regardé comme plus grand que Thumanilé celui qui a pu ainsi s'attacher le genre humain par le lien d'un seul bienfait, combien paraltra-t-il plus sublime d'inventer quelque chose de tel que toutes les autres inventions en deviennent possibles ! Et cependant, pour

dire la vérité, de même que nous devons une grande reconnaissance à la lumière qui nous donne le pouvoir de trouver nos voies, de cultiver les arts, d'étudier par la lecture et de nous reconnaître les uns les autres, et que cependant la vue même de la lumière est une chose et plus noble et plus belle que tous ses usages si multipliés; ainsi la contemplation même des choses telles qu'elles sont, sans superstition, sans imposture, sans erreur ni confusion, est assurément en soi d'une valeur plus grande que tout le fruit de toutes les découvertes ensemble. »

> Nov, Org., \, i24. Verum exemplar mundi in intellectu humano fundamus, quale invenitur, non quale coipiam sua propria ratio dictaverit. Hoc autem perfici non potebt nisi facta mundi disscctione et anaiomia... Sciant quantum intersit inter humane mentis idola et divinae mentis ideas. Ula enim nihil aliud sunt quam abstractionfsad placilum, bae autem sunt vera signacnla creatoris super creaturas... Ipsissimae res sunt... méritas et utilitas, atque opéra ipsa pluris facienda sunt quatenus sunt veritatis pignora quam propter vit» commoda. > T. n, p. 76.

* fioy. Or[^], I,i29; t. II, p. 81.

LIVRE

vil DR BACON.

Chap. I. CoosidératioDs prétimiDaires. -[^] Naissance et Jeunesse de Bacon. — Ses commencements et ses saeées au barreau. -*- St situation auprès de la reine Elisabeth i

GaAP. H. Bacon k la Chambre des communes; son opposition et sa disgrâce. — Il est soutenu par le comte d'Essex. — Publication des Essais, — Puissance du comte d'Essex. — Ses expéditions en Espagne, ses imprudences et son déshonneur. — Situation de Bacon Maître des requêtes et la reine. il

Chap. III. Expédition d'Essex en Irlande. «-^Son retour» sa disgrâce et sa chute. — Premières poursuites contre lui. — Ses complots, son procès et sa mort. ^ Conduite de Bacon« — Dénouement et mort d'Essex. 49

GsaK IV. Attribution de la charge de Maître des requêtes. ^ Bacon se marie et reçoit un titre. — Sa conduite à la Chambre des communes. — Première édition du Traité de l'avancement des sciences. — Conflit avec Edouard Coke.

— Bacon est nommé solliciteur général. — Composition des *Cogitata et Visa*. — Publication de *De Sapientia veterum*, — Bacon devient procureur général.

— Ses services au Parlement et devant les cours de

TABLE DES «ATIÈRES. 448

justice. — Il se Tenge d'Edouard Coke. — Faveur de *la Gaiin-gha* ; il proiè«« 9tcoii, q«î est nommé gant du sceau • 63

Ch4P. V. Bacon maître des requêtes. — Gouvernement de *la commission H^*. -* Rapports de Bacon et de Backiofliatt. — Il est nommé pair et chancelier. — Procès de Raleigh; procès de Yelverton. — Publication du *Novum Organum*. — Nouveau titre et grandeur de Bacon. . 85

Ghap. VI. Ouverture du Parlement. — Première dé- . noncia-
tion contre Bacon. — H est mis en accusation.

— Son procès et sa condamnation 102

Chap. VII. — Bacon après sa chute. — Ses efforts pour

rétablir sa fortune. — Ses consolations, ses amis et ses tra-
vaux. — Écrits divers. — Révision et édition définitive de V Im-
tauratio Magna. — Avènement de Charles I<^^ — Démarches et
occupations de Bacon.

— Sa dernière expérience, sa maladie et sa mort. — Réflexions
sur son caractère et sur ses opinions. . . 122

LIVRE II

Chap. I. — Des ouvrages de Bacon en général. . . . 157

Ghap. II. — Introduction à la philosophie de Bacon. — (Ana-
lyse de la première partie du De Augmentis,) . 169

CuAp. 111. Description encyclopédique de Tesprit humain
d'après Bacon. (Analyse de la seconde partie du De Augmentis)
185

Chap. IV. — Exposition de la méthode philosophique de Ba-
con. (Analyse du A'otmm OrganumJ) 229

UVRE I U.

GuAP. 1.— Objet, limites et caractère de la philosophie

de Bacon 257

Chap. 11. De Tordre encyclopédique suivant Bacon. . 285

Chap. III. De Tinduction , . . . Wi

Chap. IV. De la méthode inductive 551

UVRE IV

HISTOIHC DB LA PH1Lo8oPH1K KT UK L'inPLiniNCK DB
BACON.

Chap. I. Des prédécesseurs et des contemporains de Bacon
375

Chap. II. De Tinfluence de Bacon en Angleterre et sur le
continent , 400

Cbap. III. De rinflaence de Bacon pendant le dix-huitième
siècle 419

Chap. IV. Dernières transformations du baconisme. — Conclu-
sion 438

riN DR LA TABLK.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Boobdibb et C»*, rue Mazarine,
30.

Je

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/baconsaviesonstoormgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.